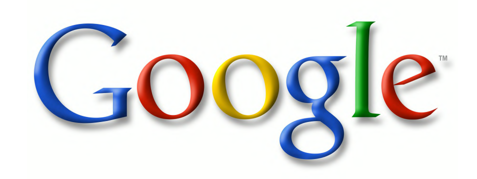
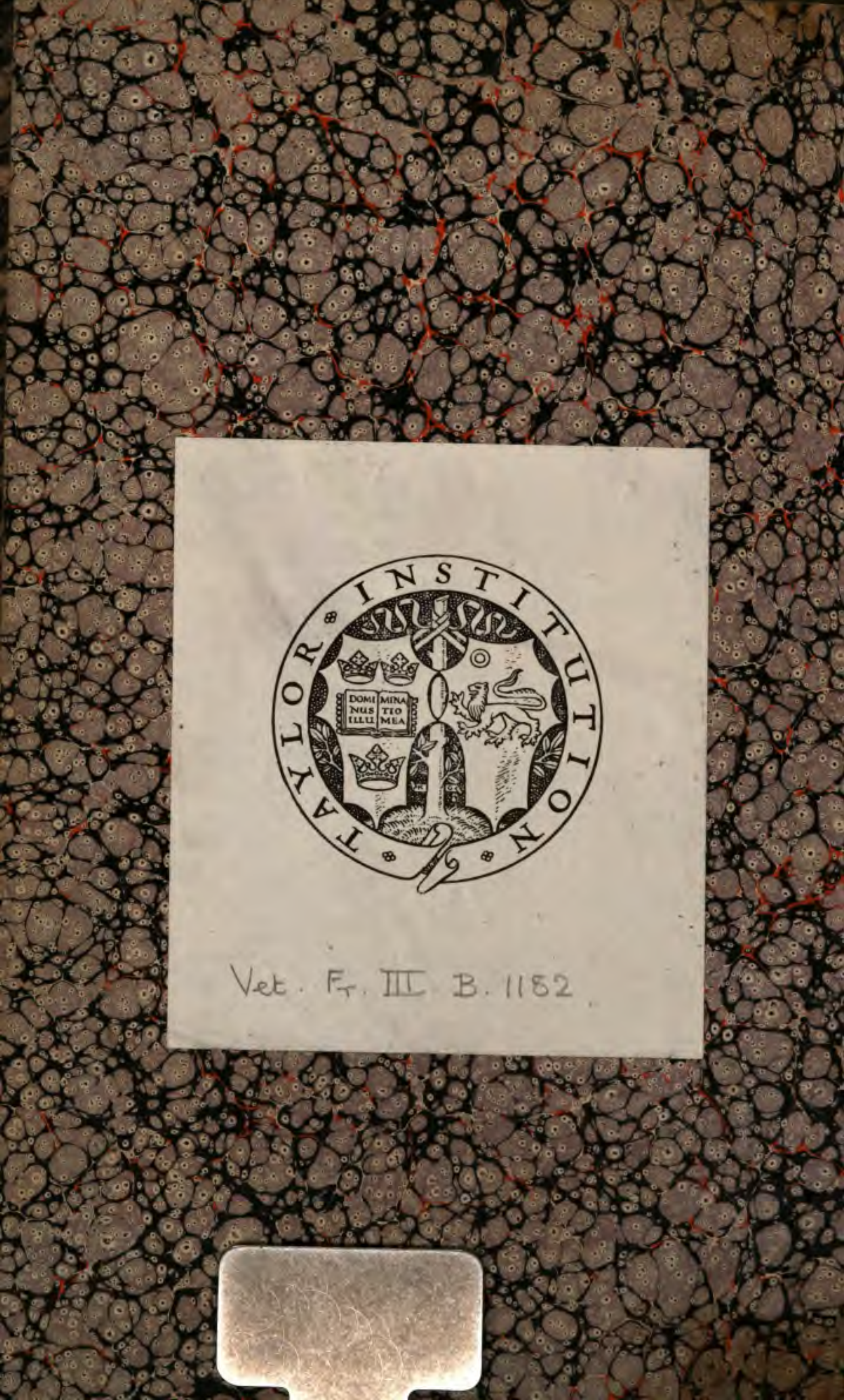
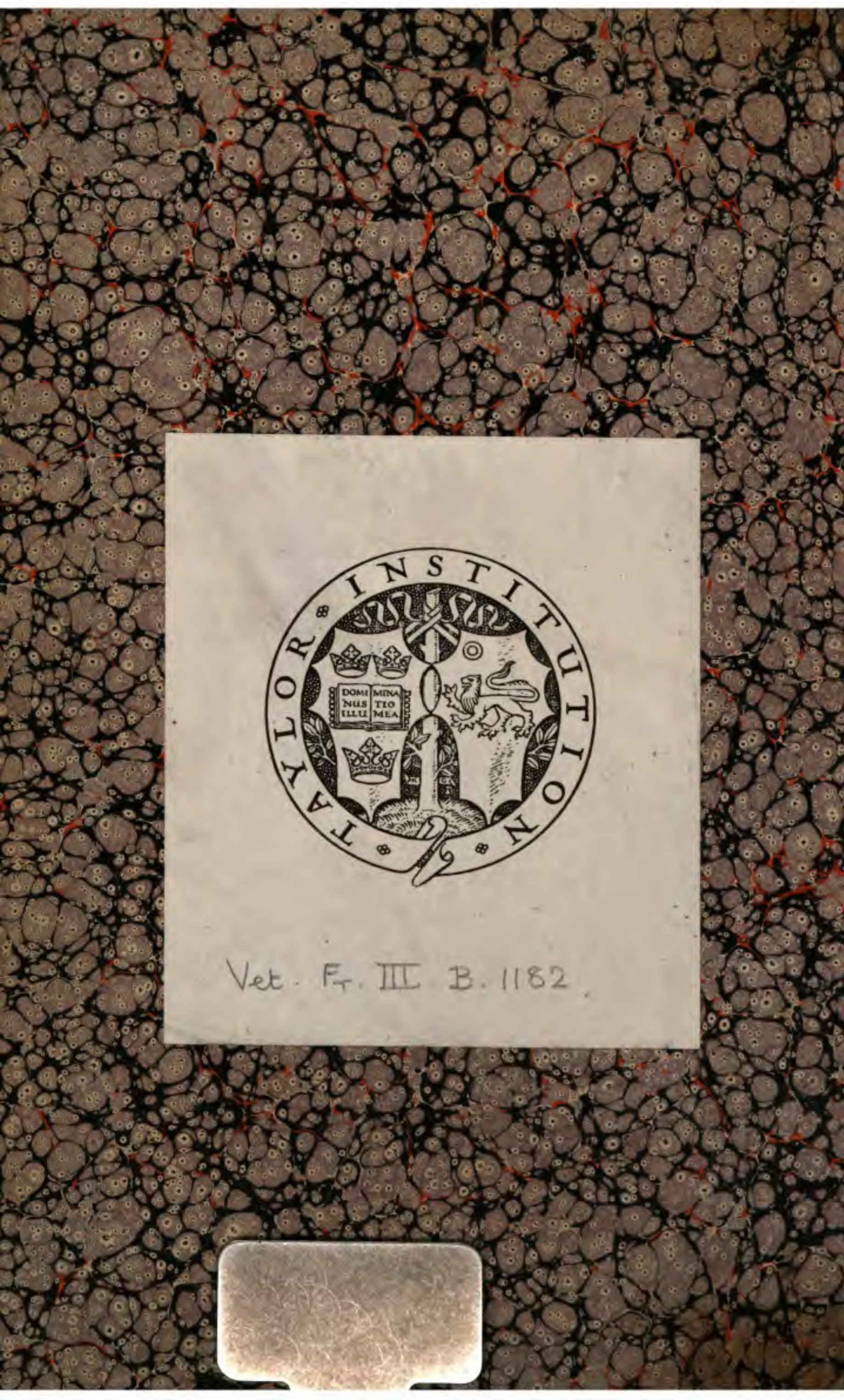





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ŒUVRES

DE

P. E. LEMONTEY.

TOME II.

A BRUXELLES,

LIBRAIRIE PARISIENNE, RUE DE LA MADELEINE, N° 438.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

ŒUVRES

DE

P. E. LEMONTEY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

ÉDITION REVUE ET PRÉPARÉE PAR L'AUTEUR.

TOME SECOND.

PARIS,

A. SAUTELET ET C°, ÉDITEURS, RUE DE RICHELIEU, N° 14;

BRISSOT-THIVARS, LIBR., RUE DE L'ABBAYE, N° 14;

ALEXANDRE MESNIER, LIBRAIRE, PLACE DE LA BOURSE.

M DCCC XXIX.

RAISON, FOLIE,

PETIT COURS DE MORALE

MIS A LA PORTÉE DES VIEUX ENFANS;

SUIVI

DES OBSERVATEURS DE LA FEMME.

Misce stultitiam consiliis....,
HORAT.

OBSERVATEURS DE LA FEMME,

OU

RÉCIT EXACT

DE CE QUI S'EST PASSÉ A LA SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ DES OBSERVATEURS DE LA FEMME, LE MARDI 2 NOVEMBRE 1802.

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITION DE 1803.

POURQUOI CE PETIT LIVRE?

Un philosophe de ma connaissance, qui a une frayeur puérile de paraître profond, ne manque jamais d'ajuster à ses ouvrages sérieux un commentaire badin : il le compare, pour l'utilité, à ces corsets de liége qui soutiennent sur l'eau les nageurs de bonne famille.

Un jour, il s'oublia dans cette agréable composition, et, au lieu d'une simple note, il fut bien surpris de voir un long rêve sortir de dessous sa plume. Que faire, dit-il, de cette production imprévue? La laisser dans le commentaire? cela est impossible; elle y occupera trop de place. La

jeter au feu? cela n'est pas juste; elle m'a trop amusé. La donner au public? cela est permis; mais je doûte qu'elle en soit digne.

Or cet homme, qui usait de sa raison pour écrire, se servait toujours pour agir de celle d'un autre. Son oracle était un ami qui n'affectait point de philosophie, parlait peu et n'écrivait jamais. Ces trois précautions sont utiles quand on veut faire le moins possible de déperdition de bon sens, et marcher avec toutes ses forces au travers de la société.

Le rêveur communiqua donc à son conseil l'opuscule qui est maintenant sous vos yeux, et divisa les motifs de son hésitation dans les quatre questions suivantes :

Cet écrit n'est-il pas trop léger pour la réputation d'un homme mûr?

Trop gai pour le temps où nous vivons?

Trop frivole pour la postérité?

Et trop mince pour faire un livre?

L'ami taciturne lui répondit avec la même méthode :

1° Le rire est le signe de la supériorité ou de la bêtise, et un ouvrage où il domine n'a jamais compromis que la réputation d'un sot. Socrate philosophait en jouant; quand les anciens voulurent représenter le dieu de la force, ils lui mirent des pommes dans la main. Le morose Samuel

Johnson, qui mourut de l'atrabile, avait coutume de dire que le génie d'un homme doit se mesurer par sa gaieté (1). Tandis que la médiocrité reste toujours guindée, le talent se délasse volontiers, et descend à des jeux de différente espèce. Par exemple, le poète Frédéric prenait la Silésie, Sterne composait des sermons, Racine des épigrammes, et Dorat des tragédies, pour nous prouver que toute cervelle a son coin de bouffonnerie qui n'altère en rien le reste de la substance délibérante.

Ainsi, ne craignez pas de publier un ouvrage léger; mais craignez beaucoup de publier un ouvrage vide.

2° Je ne conçois pas comment votre bonne humeur peut s'effrayer du temps qui court. « Voyez, « me dites-vous, l'horizon littéraire chargé des

(1) « The Size of a man's understanding might always be justly measured by his mirth. » *The life of Samuel Jonhson by Robert Anderson*, page 265. Il est assez singulier que les Orientaux mesurent la dévotion comme le critique anglais mesure l'esprit. Voici une de leurs sentences traduites par le fidèle Chardin : « Il n'y a de vrai dévot que l'homme gai. » *Voyages de Chardin*, t. V, page 187. C'est sans doute dans le même sens que les catéchismes italiens placent la mélancolie au rang des péchés capitaux, et que la liturgie de l'église d'Angleterre contient une oraison particulière pour demander à Dieu de rendre la bonne humeur à cette terre classique des hypocondriaques.

« ténèbres de la mélancolie. » Tant mieux ! vous êtes servi à souhait. Le beau temps pour tirer des fusées, c'est une nuit bien noire (1). D'ailleurs, vous aimez les hommes et votre patrie, et voici une occasion mémorable de signaler ce caractère bienfaisant ; hâtez-vous de panser les plaies de ce pauvre public, tout meurtri du choc des nouveaux romans ; portez-lui la bonne nouvelle qu'il reste encore quelque plaisir sur terre après la lecture de ces œuvres de sang et de larmes dont les beautés, d'ailleurs admirables, sont un malheur public, et dont il faudrait, en bonne police, réserver la vente exclusive aux entrepreneurs des sépultures, afin de prévenir les surprises et d'avertir les imprudens.

3° La postérité vous impose. Pauvre tête ! regardez autour de vous ; nous sommes aussi la postérité, et celle des grands siècles d'Auguste et de Louis XIV. Avouez que cela forme un tribunal assez divertissant, et qui n'était redoutable que par l'éloignement. Eh bien ! la postérité qui nous jugera sera sans doute encore plus comique, parce qu'elle aura eu, pour se former, les folies de nos devanciers et les nôtres, et, pour se réjouir, les

(1) La Satire Ménippée prit naissance dans le temps où « le « curé de Saint-Germain prêcha qu'il faillait se saisir de tous « ceux qu'on verrait rire, et les traîner à la rivière. » *Mémoires de l'Estoile*, 21 avril 1590.

sottises dont nous ne rions pas. Je me la représente comme un enfant folâtre et moqueur, qui réservera son estime pour ceux qui, à votre exemple, lui auront laissé des jouets et des contes de nourrices.

4° Enfin, vous vous inquiétez du petit nombre de pages que couvrira votre opuscule; et moi je vous en félicite. La pensée brave les lois de la gravitation, et les esprits ne s'attirent pas en raison des masses. *Phèdre*, *Épictète*, *l'Imitation de Jésus*, *La Rochefoucauld*, ne sont que des livrets, et pourtant leur fortune surpasse de bien loin votre ambition. Mais quel que soit le sort du vôtre, vous vous applaudirez de son exiguité. Si on le juge mauvais, tant mieux qu'il soit court! Si on le trouve bon, tant mieux encore qu'il soit court! Quelques feuilles échappées d'un moment de loisir réussissent sans conséquence; les amours-propres pardonnent, et l'envie laisse passer (1). Vous n'aimez pas les orages, et la modestie vous va bien; mais fussiez-vous un grand écrivain, je vous donnerais les mêmes conseils. Quand on a eu le malheur ou le bonheur de naître dans un petit siècle, il y a du savoir-vivre à émietter sa gloire.

(1) *Et bestiæ terræ pacificæ erunt tibi.* Et les bêtes de la terre seront pacifiques pour toi. Job, ch. v, vers. 23.

P. S. Plusieurs additions ont été faites à la nouvelle édition de cet opuscule. La plus considérable est l'anecdote de *la femme du prêtre, mariée par son mari.*

RÉCIT EXACT

DE CE QUI S'EST PASSÉ A LA SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ DES OBSERVATEURS DE LA FEMME, LE MARDI 2 NOVEMBRE 1802.

Tout le monde sait qu'il est une grande ville d'Europe où des penseurs se sont réunis sous le nom de Société des Observateurs de l'Homme; mais ce qui n'est pas aussi connu, c'est qu'un petit nombre de philosophes modestes a placé dans leur voisinage son observatoire particulier, et poursuit ses recherches sur la plus belle moitié de leur domaine. Si, comme on l'a dit, l'homme est un petit monde, qui doutera que la femme n'en soit l'hémisphère où la navigation exige le plus d'habileté, menace de plus de périls, et promette de plus douces découvertes?

J'arrivai dans la ville qui possède ces deux académies de curieux. Un hasard, dont il est inutile que je rende compte, m'apprit l'existence de la Société des Observateurs de la Femme, et je sentis au même instant naître, dans ces organes internes où se déterminent nos volontés, un désir mordant d'assister à une de ses séances. Comme j'étais étranger, et ne connaissais personne qui pût m'in-

troduire, je pris le parti d'écrire au président la lettre suivante :

A l'hôtel des Deux Colombes, 29 octobre 1802.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Un sage a dit que, dans la jeunesse, nous « vivons pour aimer, et que, dans un âge plus « avancé, nous aimons pour vivre. Je me trouve « précisément entre ces deux époques, et je ne « saurais décider si, en effet, vivre ce n'est pas « aimer, ou si aimer ce n'est pas vivre. La femme « a fait seule jusqu'à présent ma science, mon « culte, ma joie et mes chagrins. Jamais je n'é- « coutai sans larmes le récit de ses actions géné- « reuses ou celui de ses infortunes, et jamais un « de ses tendres regards n'a laissé sans tressaille- « ment la plus déliée de mes fibres ; je n'en hais « aucune, et je servirai jusqu'à la mort celles que « j'ai une fois aimées. Quand elles m'ont trompé, « je ne leur ai demandé que de vouloir bien me « tromper encore ; et je me détesterais si quel- « qu'une pouvait me reprocher de m'être joué de « ses secrets, de lui avoir refusé les conseils de la « probité, ou arraché des plaisirs aux dépens de « son bonheur. L'amant forme dans moi un être « à part, qui vieillira avec la candeur de l'enfance ; « et c'est pour cet enfant, toujours sensible, et

« quelquefois gâté, que je sollicite la faveur de « voir une des séances de votre Société. Mon ca« ractère vous garantit le vif intérêt qui m'y ac« compagnera, et peut-être penserez-vous que la « nature, qui m'a jeté sur terre dans un jour de « tendresse, pourrait bien m'avoir destiné à être « la matière ou l'agent d'une de vos belles expé« riences.

« *Signé* PHILOGYNE. »

Ma lettre partit, et je sentis bien que la bonhomie avec laquelle je m'y étais dépeint ne donnerait pas de moi une haute idée à un personnage malin et rusé, tel que devait être un président d'observateurs ; mais il me semblait aussi qu'il en est du meneur d'une académie comme du chef d'un empire, comme de tout homme qui aime la puissance ou la gloire : les gens de mon caractère ne leur déplaisent pas, parce qu'ils savent tous combien de la pâte d'un niais on fait aisément un admirateur. Je ne fus donc point surpris de recevoir dans la journée une réponse obligeante, et un billet d'entrée pour la séance qui devait se tenir trois jours après. Je remarquai la forme de celui-ci ; c'était un ovale de carton noir, et au milieu une femme nue et couchée, couverte des pieds à la tête par l'inscription de ce seul mot : MYSTÈRE.

J'arrivai le premier à la séance, et je pus visiter

à mon aise tout l'établissement. La maison, située dans un faubourg, était simple et propre : on la cherchait au milieu d'un de ces jardins-paysages où le goût le plus délicat paraît un jeu du hasard, où la nature s'est parée elle-même avec son aimable négligence. En m'égarant dans ces bosquets que l'automne n'avait pas entièrement dépouillés, et où l'amour maternel inspirait encore à quelques oiseaux de chastes gazouillemens, je partageai, malgré moi, l'opinion de ces Anglais qui attribuent l'origine de leurs jardins modernes à la description du paradis d'Éden par Milton. Il semble, en effet, que l'imagination d'un aveugle pouvait seule réunir sur un coin de terre tant de charmes, de poésie et de beau idéal. Si les riches fermiers de la Suisse avaient lu l'*Odyssée*, je croirais de même qu'en plantant leurs vergers, ils ont voulu nous rendre la rustique magnificence des jardins du pauvre roi Alcinoüs.

Je m'abandonnais à ces futiles réflexions, lorsqu'au détour d'une allée je me trouvai devant une porte au-dessus de laquelle on lisait : *Cabinet anatomique de la femme.* Je reculai involontairement; car je n'aime pas ces tristes secrets de la vie qui flétrissent le plaisir, ni ces hideuses richesses de la science qui appauvrissent l'imagination. Cependant j'étais étranger et curieux; je sentais combien mon importance s'augmenterait,

si je pouvais, à mon retour, parler de ce cabinet, et le comparer aux célèbres collections de Bologne et de Florence. Je fis donc ce que les hommes font à chaque instant de leur vie; la vanité l'emporta sur le dégoût, et j'entrai.

Mais quelle fut ma surprise lorsque mes regards, se promenant dans un vaste salon éclairé par le cintre, ne rencontrèrent rien qui ressemblât à un sépulcre anatomique! Une foule d'objets aussi divers par leurs formes que par leurs couleurs, garnissaient des tablettes, ou tombaient suspendus aux murailles. Un léger examen ne tarda pas à m'apprendre que j'avais sous les yeux une représentation chronologique de toutes les modes, et des échantillons de tous les moyens que l'art consolateur de la toilette et la main réparatrice de la couturière ont employés pour corriger l'outrage du temps ou les bévues de la nature.

Un jour ne suffirait pas pour décrire la dixième partie des choses singulières que je vis alors. Les fards, les pommades et les masques de nuit, avaient mis à contribution toutes les substances du globe; le veau marin avait envoyé ses dents d'ivoire; l'astre de Bérénice flottait en cent manières; la baleine avait sacrifié les fanons noirs et flexibles qui tapissent sa gueule énorme; la gomme élastique, étendue avec art, se retirait

fortement sur elle-même; le laiton, tourné en spirale et emprisonné dans des gaines de satin, avait l'air de respirer; des suspensoirs, des ceintures, des coussinets variés à l'infini indiquaient des services plus importans. Enfin mille chefs-d'œuvre de mécanique et de chimie me parurent imaginés pour séparer des appas qu'un penchant vicieux rapprochait, ramener des fuyards à leur poste, aligner des hauteurs, combler des vallées, comprimer une trop riche exubérance, ou relever par les mouvemens du sol la monotonie d'une plaine déserte.

En sortant de cet arsenal, j'aperçus une femme qui n'avait nul besoin d'y entrer, tant sa fraîcheur me parut naturelle, sa taille aisée et sa personne pleine de graces et d'accord dans tous ses mouvemens. A ma vue elle s'arrêta, et me considéra avec un air de curiosité, et presque d'intérêt. Je n'aurais su à quoi attribuer cette préférence, si je n'eusse aussitôt réfléchi que l'observation était le goût caractéristique de la maison où je me trouvais. Cependant l'attention de la jolie femme devenait plus marquée, et ma surprise fut au comble, quand je la vis s'approcher de moi, et me dire avec aisance : — « Vous avez été exact, « M. Philogyne; mais je n'en doutais point. — « Comment! madame, vous me connaissez? — « Et jusqu'au fond de l'ame, si pourtant vous

« êtes sincère. » Je tendis tous les ressorts de mon esprit pour trouver une réponse saillante, et je restai la bouche ouverte, sorte de figure ou plutôt d'accident oratoire qui ne manque jamais de m'arriver toutes les fois que je vise à l'effet.

Mon aimable interlocutrice me sut gré de l'intention, et eut l'indulgence de continuer ainsi : — « La chose est très-simple ; je suis la femme « du président de la Société, et je l'aide quelquefois « dans sa correspondance. C'est lui qui m'a chargée de répondre à votre lettre. — Ah ! madame, « quelque pénétré que je fusse de mon bonheur, « je ne le soupçonnais pas si grand. — Et moi, « monsieur, quoique l'exagération ne me déplaise « pas toujours, je vous invite à traiter plus simplement une bagatelle ; j'ai prévu votre empressement à connaître cette maison, et je suis venue « vous en faire les honneurs comme à un étranger ; mais j'arrive trop tard, car je vous aurais « caché ce vilain cabinet d'où vous sortez. — En « effet, madame, dans cette prétendue anatomie « de la femme, j'ai trouvé tout, excepté la femme. « N'est-elle donc, au milieu de ses ornemens, qu'un « accessoire qu'on omet sans conséquence ? Quel « impertinent a pu imaginer cette inscription ? — « C'est un impertinent que j'aime beaucoup ; c'est « mon mari, monsieur : mais laissons le mot, c'est « la chose qui est horrible. Après avoir vu cette

« collection scandaleuse de toutes nos faussetés, « avouez que vous devez bien nous haïr? — Moi, « madame! ah! plût au ciel qu'une divinité bien- « faisante eût déguisé aussi habilement tout le mal « qui se trouve sur terre! Les innocens mensonges « de la toilette sont un hommage rendu à notre « goût, un soin de nous plaire qui me touche et « m'enorgueillit. La nature marâtre, qui força ses « victimes d'y avoir recours, ne leur a-t-elle pas « coûté assez de larmes, sans les accabler encore « de notre ingratitude? O femmes! votre ami vé- « ritable n'est pas l'homme que votre beauté « entraîne, mais celui que vos défauts atten- « drissent! »

En général, la cause des femmes laides échauffe tellement la bonté de mon ame, que même à présent je ne puis juger si ce que je venais de dire à la présidente n'était pas une sottise. J'en aurais été bien inconsolable; car chaque nouveau détail de sa personne, que mon œil saisissait avec modestie, me la montrait plus charmante. Sa chevelure eût fait honneur aux vierges du Corrège; la vie pétillait dans le tissu éclatant de sa peau. Ses regards étaient doux avec esprit, et ses discours bons avec grace. Si les roses parlaient, sa jolie bouche eût été la reine des fleurs (1).

(1) Je crois, pour l'honneur du style de M. Philogyne, qu'il a emprunté cette dernière phrase d'un poète persan.

Oh! que les projets de l'homme sont mobiles! que son ame est faible et sa volonté vagabonde! J'avais pris la plume pour transmettre à la postérité une séance académique, et je me surprends à tracer une description galante. Grace, grace, lecteurs! j'arrivais pour la première fois dans la société des Observateurs, et il me fallait un guide; puisqu'une femme s'est offerte pour cet emploi, quelques lignes d'hommage lui étaient bien dues. Si la fatalité, qui se joûe des mortels, venait, avant la fin de mon récit, à rendre plus sérieux le rôle de mon Cicerone, quelques points mis à la suite les uns des autres seront ma seule confidence. Ce signal vous avertira que l'auteur est discret, et que c'est à vous de penser à sa place. Nos romans et nos drames ne connaissent pas d'autre éloquence. Les points sont la pantomime des livres.

Nous entrâmes dans la maison, dont l'ordre intérieur ne contrastait point avec les travaux de la Société. On n'y était choqué ni par le mauvais goût des vieux meubles, ni par l'incommodité des meubles à l'antique. Le bronze et l'acajou n'y menaçaient personne de leurs lames déchirantes: les divans, les sophas, tout l'ameublement, étaient bas, commodes, arrondis, et recouverts exactement d'étoffes douces et soyeuses. L'artifice des jalousies et des rideaux laissait filtrer un demi-jour épars et incertain, tel que l'éclat du midi

l'accorde à la pudeur dans l'épaisseur d'une forêt. Des veilleuses d'un travail exquis promettaient leur lumière à d'autres instans. Je fis preuve d'érudition en lisant sur la bandelette d'albâtre qui serpentait autour de la plus belle les mots suivans, gravés en caractères grecs : *Amans, gardez-vous de m'éteindre; je ne dirai pas au jour ce que j'aurai vu la nuit.* Les glaces descendaient jusqu'au parquet; mais en revanche, les cordons des sonnettes étaient restés à une telle hauteur, qu'à moins d'être géante, la vertu la plus farouche n'aurait pu sauter jusque-là. Ces cordons étaient retenus en l'air par des petits Amours, dont le sourire exprimait, pour le moins, autant d'encouragement que de malice.

Je visitai particulièrement une pièce toute consacrée à la science que cultivait la Société. J'y remarquai des flacons de liqueur pétillante, et des vessies remplies d'oxide d'azote (1); des fleurs, un bain, un oratoire, un harmonica et les Œuvres de Fénélon. La chambre voisine était dans un

(1) L'oxide d'azote, ou oxide nitreux, est un gaz qui jette ceux qui le respirent dans une extase de bonheur inexprimable. Quelques physiciens se sont réservé jusqu'à ce jour le monopole de cet amour chimique ; mais il est probable que les distributions qu'on en ferait, à titre de soulagement ou de récompense, faciliteraient le gouvernement des sociétés où le célibat est commandé.

grand désordre, et mon guide m'apprit que c'était la salle destinée aux convulsionnaires, et qu'on la préparait pour le moment où la piété orgueilleuse abandonnerait ses touchantes vertus pour les fureurs de pythonisses. Je pensai avec douleur que l'époque qui ramènerait ces détestables folies n'était peut-être pas éloignée. L'esprit humain s'avance, il est vrai; mais c'est à la manière des corps célestes, en tournant sur lui-même.

Enfin nous parvînmes au lieu de la séance : l'assemblée était déjà nombreuse, et me parut bien choisie, quoique plusieurs figures y portassent un cachet d'originalité très-singulier. La décoration de la salle ne m'offrit de remarquable que les bustes de trois philosophes qui avaient particulièrement médité sur la femme : Thomas, Rousseau et Diderot. Le premier avait l'air de lire, le second de rêver, et le troisième de prêcher. La même variété se retrouvait dans les matières que le sculpteur avait employées; Thomas était en plâtre verni, Rousseau en bronze doré, et Diderot en lave brute. Mon cicerone me montra aussi, sur la tablette de la cheminée, une cloche de verre qui réunissait deux autres petites figures, l'abbé Galiani en rocaille, et madame *** en pain d'épice.

L'épouse du président avait fait garder deux

sièges, où nous prîmes place, et les membres de la Société entrèrent à la file. Ils portaient, pour se reconnaître, un œil en médaillon, attaché sur le cœur à un cordon de cheveux. Ils étaient tous, ou des vieillards, ou des jeunes gens; mais tandis que la physionomie des premiers respirait l'indulgence et l'urbanité, les seconds avaient l'air dur, hautain et pédant: et je n'en fus point étonné, parce qu'à leur âge il faut adorer les femmes, et non les étudier. Cependant un examen plus attentif me fit découvrir que ceux que j'avais d'abord pris pour des vieillards étaient bien moins chargés d'années que poussés par l'ardeur du travail vers une décadence prématurée; et comme, au contraire, il est très-commun de voir les astronomes atteindre avec vigueur les bornes les plus reculées de la vie humaine (1), j'en conclus qu'il est moins favorable à la longévité d'observer les femmes que les astres.

Enfin le président fit entendre sa sonnette, et

(1) Thalès a vécu 90 ans, Démocrite 109, Ératosthène 80, Copernic 70, Galilée 78, Stoffler 79, Fernel 72, Mercator 82, Clavius 75, Briggs 78, Borelli 71, Newton 85, Halley 86, Bradley 70, Mouton 78, Hevelius 76, Sethward 73, Kirch 71, Lahire 78, Flamsteed 74, Desplaces 77, Jean Bernouilli 71, Daniel 82, Fontenelle 100, Dominique Cassini 88, Jacques 84, François 71, Huyghens 66, Delisle 80, Euler 77, La Condamine 71, Pingré 85, Lemonnier 84, Lalande 76, La Grange 77.

ensuite un petit discours d'ouverture à peu près en ces termes :

DISCOURS D'OUVERTURE PAR LE PRÉSIDENT.

« Messieurs,

« Parmi les femmes, la médisance fait la police des mœurs; tribunal infatigable qui siège partout, procédure hâtive où, sans preuve et sans frais, chaque magistrat instruit, juge et exécute; mais, comme rien n'est parfait sur terre, cette censure distributive a l'inconvénient de rendre moins aimable la vertu qui condamne, et plus effronté le vice qui est condamné. Une femme flétrie sans retour pour une première faute s'abandonne volontiers aux derniers excès pour jouir au moins de la perte de sa réputation. Ainsi, quoique les intentions de la médisance soient excellentes, nous sommes tentés de lui dire, comme les Anglais : Ayons plus de voleurs et moins de police.

« J'entrai un jour dans un cercle où l'on faisait une lecture, et j'entendis les phrases suivantes :

« Fort peu de femmes aiment leurs maris; il « n'y a presque point de maris qui, malgré leurs « distractions, ne soient attachés à leurs femmes.

« J'ai lu dans les yeux de presque toutes les « femmes de ma connaissance une satisfaction se-

« crète à la mort de leurs maris. Je n'ai point « connu de mari qui ne fût plus ou moins touché « de la mort de sa femme. Les plus impérieuses et « les plus acariâtres sont presque toujours celles « qu'on regrette le plus; on ne s'en console point. « L'humeur et la patience des hommes ont vrai-« semblablement besoin d'être exercées; la perte « d'une femme douce et complaisante ne laisse pas « le même vide.

« Quelques femmes ne peuvent réussir à gou-« verner leurs maris; mais il n'y a pas un mari « peut-être qui parvienne à gouverner sa femme.

« Beaucoup de maris trompent leurs femmes; « presque toutes les femmes trompent leurs maris, « la coquette et la dévote par-dessus toutes les « autres. »

« Impatienté contre le lecteur, je m'écriai avec dépit : « Il n'y a qu'une vieille fille qui ait pu « écrire de pareilles horreurs; » et de tous côtés on me répondit en riant : « Vous avez deviné. » En effet, je vis dans les mains du lecteur le livre de mademoiselle Sommery, intitulé : *Doutes sur différentes opinions reçues dans la société;* ouvrage inutile et plein d'esprit, dont toute la sève est en épines (1).

(1) L'auteur, qui ne voulait rien avoir à faire avec les vivans, le dédia aux mânes de Saurin. On a vu un échantillon de sa morale; en voici un de sa physique : « Les femmes dont

« Les observations précédentes sont destinées à répondre aux personnes qui ont témoigné leur surprise de ce qu'une société fondée pour observer les femmes n'en comptait aucune parmi ses membres. L'indulgence extrême dont nous faisons profession aurait choqué des compagnes dont la sévérité trop ingénue semble fonder l'honneur commun de leur sexe sur le déshonneur particulier de chaque femme. A la vérité, comme tout est mêlé de mal et de bien, leur regard perçant aurait pu se charger de la première partie, c'est-à-dire du mal, et nous laisser tenir registre de la seconde ; et peut-être la Société adoptera ce partage, lorsqu'un jour elle fera l'inventaire de ses acquisitions.

« Mais long-temps encore notre tâche sera moins brillante, et le soin de recueillir des faits avec sang-froid et fidélité sera notre seul engagement envers le public. Il en est peut-être des femmes comme des énigmes ; elles amusent moins quand le mot est trouvé. Nous ne verrons pas sans effroi approcher le moment de définir cet être impuissant et indomptable*, ingrat et

« la peau est inanimée, et dont la couleur des yeux est pâle, « sont communément artificieuses et lascives ; les femmes em- « portées ont les yeux ardens ; les femmes voluptueuses les « ont humides ; les femmes tendres les ont mélancoliques. » Tome II, page 27.

généreux, qui règne sur nous par sa faiblesse, qui obéit aux préjugés par son courage, et qui, mettant sans cesse aux prises une ame fière et des sens capricieux, livre au hasard sa propre destinée pour l'orgueil de maîtriser la nôtre.

« Il faut s'attendre que, parmi les matériaux que nous accumulons, beaucoup seront rejetés au moment de la construction; mais une rigueur anticipée n'en serait pas moins impolitique. Quand les Thébains se furent avisés de porter une loi contre les mauvais peintres, ils n'en eurent bientôt plus ni bons ni mauvais. La nature n'approvisionne ce monde que par assortiment; il faut recevoir mille Cotin pour un Boileau, et cent erreurs pour une vérité.

« La séance de ce jour sera remplie dans l'ordre suivant :

« Le secrétaire lira un extrait de ce que la correspondance du trimestre a offert de plus intéressant.

« M. Louviers, membre nouvellement élu, prendra séance parmi nous, et, dans son discours de remerciement, jettera quelques fleurs sur la tombe de M. Desserinettes, son prédécesseur.

« On fera la proclamation des prix que la Société a décernés cette année, et on exposera le

programme des sujets qu'elle met au concours pour l'année prochaine.

« J'aurai ensuite l'honneur de vous proposer la formation de trois commissions pour des objets particuliers.

« M. le marquis de Kornlongen lira une dissertation sur le mariage des courtisanes.

« M. l'abbé Satin récitera un hymne de sa composition à la louange des genoux.

« La séance sera terminée par le rapport sur la mortalité des femmes, que vous a demandé le Gouvernement. »

NOTICE DE LA CORRESPONDANCE DU DERNIER TRIMESTRE.

Un secrétaire lit l'extrait suivant de la correspondance :

M. Leone nous écrit de Barcelonne qu'ayant long-temps médité sur la nature de l'amour, il a reconnu que c'était une véritable maladie, d'autant plus grave que personne ne la plaint, parce que ceux qui n'aiment pas n'y comprennent rien, et ceux qui aiment ne s'occupent que d'eux-mêmes.

Elle a si peu sa source dans l'imagination, que les bêtes n'en sont pas exemptes. Il est avéré que plusieurs oiseaux ne survivent jamais à leurs

compagnes. La police a récemment averti les habitans de Berlin que la continence forcée était la cause la plus fréquente de l'hydrophobie parmi les fidèles animaux qui gardent nos foyers (1). Enfin, les agronomes savent que la brebis est d'un tempérament mélancolique, et périt bientôt si on contrarie ses amours. Ferrand, médecin d'Agen, publia, en 1622, un *Traité de la maladie d'amour;* mais, sans le témoignage des docteurs, qui peut ignorer que cette terrible passion se dénoue souvent par le suicide, extrémité où nous poussent rarement les douleurs physiques les plus cruelles? Si l'on écrivait en tableaux l'histoire des filets de Saint-Cloud, qui représentent à Paris le rocher de Leucade, la colonne d'amour serait, sans contredit, la mieux remplie.

Notre correspondant pose ensuite deux faits : l'un, que les suicides d'amour sont aussi fréquens que jamais; l'autre, que les hommes en donnent plus d'exemples que les femmes; sur quoi il se demande si en effet, malgré la licence de nos mœurs, il y aurait dans le monde autant d'amour qu'autrefois, et si les femmes aimeraient moins que les hommes. Voici comment il résout ces deux questions.

(1) L'avis est fort bon à prendre en passant, et j'invite mes compatriotes à croire que le célibat des chiens est aussi dangereux en France que dans le Brandebourg.

Il répond à la première qu'à la vérité il y a moins d'amoureux, mais qu'il y a plus de mauvais choix; ce qui revient au même pour les catastrophes. Il dit sur la seconde que l'amour se compose d'orgueil et de tendresse; et que, dans la passion de l'homme, la dose de l'un surpassant celle de l'autre, il en résulte une tendance naturelle vers les moyens violens. Le cœur de la femme, au contraire, se nourrissant plutôt de tendresse que d'orgueil, est plus disposé à se dissoudre par les moyens de langueur. Ajoutons que la femme, naturellement religieuse et pudique, doit se résoudre avec plus d'effort à un acte réputé impie, et qui n'est jamais sans publicité. L'amant se jette dans la tombe, l'amante y descend. Plus d'hommes se tuent par amour, mais beaucoup plus de femmes en meurent.

Voilà, dit en finissant M. Leone, la vérité honorable au beau sexe que j'avais à cœur de publier : l'objet de ma lettre a été de rendre à chacun ce qui lui appartient.

M. le marquis Cavalconi invite la Société à ne tirer aucune conséquence défavorable d'un fait raconté par l'abbé Richard dans sa *Description de l'Italie*, tome V, page 242. Cet ecclésiastique blâme « une sorte de passion qu'ont à Rome les

« femmes, même du premier rang, d'aller, dans « leurs promenades nocturnes de l'été, chez les « bouchers, voir tuer les bœufs, dont elles se plai- « sent ensuite à examiner les entrailles palpitantes. » Ne croirait-on pas, dit M. le marquis, que nos femmes sont les héritières de ces fameuses matrones dont le pouce impitoyable commandait par un signe le meurtre des gladiateurs? Je puis, au contraire, vous assurer que le naturel des dames romaines est surtout humain et compatissant. Il est vrai que la mollesse de la musique, la monotonie des dévotions et la fadeur des cicisbés leur composent une vie douceâtre, où le cœur est noyé. Est-il donc bien merveilleux que ces languissantes créatures cherchent des impressions fortes qui les avertissent de leur existence? Elles vont aux boucheries, elles iraient aux gémonies. Je ne puis voir dans ces écarts qui ont blessé la délicatesse d'un abbé superficiel que l'appétit du cœur, et le besoin de sentir, sans lesquels l'amour ne serait que *una porcheria*. Chez ce peuple débonnaire de l'Indoustan, dont le riz est l'aliment commun, les femmes ne se vengent-elles pas aussi de cette nourriture insipide en mâchant le bétel, composition infernale qui cautériserait la bouche d'une Italienne?

M. Prudent, jurisconsulte parisien, à qui beaucoup de probité procure beaucoup de loisir, fait hommage à la Société d'un livre de sa composition, intitulé : *L'Avocat des Dames*, *ou Avis aux femmes pour la conservation de leurs droits en qualité de filles*, *d'épouses*, *de mères et de veuves*, avec cette épigraphe :

La beauté passe, la pauvreté reste.

Les femmes sont exposées, dit l'auteur, à deux conspirations permanentes : l'une, contre leur vertu ; l'autre, contre leur fortune. Qu'elles se chargent des amans, je les garantirai des fripons. Leur inexpérience les rend victimes, à chaque instant, de la fraude et de l'avarice de tout ce qui les entoure. J'ai donc pensé qu'un recueil de maximes applicables aux diverses transactions de leur vie civile, et divisées en articles courts, simples et faciles à saisir, leur ferait éviter bien des pièges, et que peut-être elles finiraient par m'en savoir autant de gré que si je leur eusse offert un almanach chantant.

Ce livre, qui manquait à la multitude des livres, ne fut jamais plus nécessaire ; car si notre siècle est prodigieusement tendre pour les femmes riches, il est froidement impitoyable pour les femmes pauvres.

Un nouveau correspondant nous écrit dans les termes suivans :

Pendant la minorité de Louis XV, M. de Lavie, mon grand-oncle, fut envoyé en qualité de chargé d'affaires à Pétersbourg, et offrait le contraste d'un jeune ministre, plus âgé que la capitale dans laquelle il résidait. Vous pensez bien que les rapports entre la France et la Moscovie étaient alors assez rares pour laisser du loisir à mon grand-oncle. Il l'employait à étudier les mœurs d'un pays si peu connu; et ses relations étaient accueillies par le ministère avec la même curiosité qu'on recevrait aujourd'hui une gazette du Thibet ou des sources du Niger. Ma famille a conservé un recueil de toutes ses dépêches, dans lequel on m'a fait faire mes premières études. Les particularités que j'y ai lues sont pour moi des souvenirs d'enfance qui ne s'effacent plus. Je n'oublierai jamais surtout un événement bien singulier, qui se passa presque sous les yeux de mon grand-oncle, et dont il s'empressa de rendre compte à sa cour. J'ai d'autant plus envie de vous communiquer cette anecdote, qu'elle peut devenir entre vos mains la source d'observations utiles. Elle vous montrera au milieu des glaces du Nord une entreprise amoureuse qui surpasse en audace tout ce qu'ont jamais vu en ce genre les tentes du Maure et les balcons de la Castille.

LA FEMME DU PRÊTRE MARIÉE PAR SON MARI,
ANECDOTE RUSSE (1).

Un capitaine russe aimait tendrement une demoiselle d'une famille honnête, et sa passion était payée d'un juste retour. Les arrangemens de leur mariage allaient être terminés, lorsqu'une guerre sur les frontières de Tartarie obligea le futur époux à partir avec son régiment. Deux années se passèrent sans qu'on eût de ses nouvelles. Le bruit de sa mort fut même répandu par l'effet de quelque rapport infidèle, ou plutôt par les soins d'un prêtre qui aspirait à la main de la jeune personne. Quoi qu'il en soit, les parens de cette dernière, un peu par violence, et un peu par ruse, la déterminèrent à épouser l'ecclésiastique. Depuis un an, elle languissait dans le presbytère, auprès d'un mari dont le talent principal était pour la conduite des ames, lorsque le capitaine reparut plein de vie et d'amour, et accoutumé, par une guerre de Tartares, aux aventures périlleuses.

Instruit de ce qui s'était passé durant son absence, il ne se désespéra point, et résolut froide-

(1) Cette anecdote est tirée en effet d'une lettre autographe de M. de Lavie, adressée, le 26 mars 1717, au maréchal d'Uxelles, chargé alors du porte-feuille des affaires étrangères. Quoique très-véritable, je ne sache pas qu'elle ait encore été publiée.

ment de reprendre ce qu'on lui avait enlevé. Tous les pays sont pleins de bonnes ames qui s'intéressent aux affaires des amans. La maîtresse du capitaine, secrètement prévenue de ses intentions, montra la plus touchante docilité; et d'ailleurs les lois civiles, encore dans l'enfance, avaient pris fort peu de précautions pour la sûreté des mariages. Les anciens czars ne demandaient à leurs esclaves que des enfans, et ne s'inquiétaient pas du reste.

Le capitaine vint s'établir dans un château à quelques lieues du presbytère, publia la nouvelle de son prochain mariage, et invita son propre rival à venir lui donner la bénédiction nuptiale. Celui-ci, qui voyait sa tranquillité assurée par cet événement, accepta la proposition avec joie : peut-être, au fond du cœur, eût-il mieux aimé être mandé pour l'enterrement que pour le mariage du capitaine; mais enfin, ce curé était un homme de bien qui savait se contenter des faveurs que la Providence lui envoyait. Au jour indiqué, une voiture du château vint le prendre. Il dit adieu à sa femme, et partit. Le voyage ne fut pas heureux; le cocher s'égara; le curé arriva tard, et fit de grandes excuses à la compagnie de s'être fait attendre.

Mais faut-il le dire? ce retard avait été concerté. Au moment où le prêtre sortit de sa maison par

une porte, sa femme s'échappa par l'autre, et un traîneau rapide la porta au château. Aussitôt des mains diligentes l'ornèrent d'une parure éclatante, et elle parut à la cérémonie comme future épouse. Le prêtre aperçut bien quelque ressemblance entre elle et sa propre femme; mais une toilette extraordinaire l'avait tellement changée, et la situation où il l'avait laissée dans sa maison était si présente à son esprit, qu'il ne fut que légèrement frappé de cette circonstance. Ces accidens sont d'ailleurs assez communs chez un peuple dont la civilisation commence, et qui ne connaissant encore ni commerce, ni mélange de races, conserve ordinairement dans ses traits un type caractéristique, et une sorte d'uniformité nationale. Le célébrant donna donc paisiblement la bénédiction nuptiale à sa femme et à l'amant de sa femme, et assista au repas, où il fut édifié du silence et de la réserve de la nouvelle mariée. Enfin, après la fête, il conduisit les époux dans la chambre à coucher, et bénit le lit des plaisirs avec les longues cérémonies du rituel grec, pour en chasser les maléfices et le froid démon de la stérilité. Satisfait d'une journée si bien remplie, il alla dormir tranquillement dans la chambre écartée qu'on lui avait préparée, et le lendemain, à la pointe du jour, il regagna son presbytère.

On peut se figurer sa surprise lorsqu'il ne re-

trouva pas sa femme, et sa fureur lorsque d'exactes recherches lui eurent révélé la triste vérité. Après plusieurs résolutions inspirées par la colère, et abandonnées par la prudence, il se contenta d'intenter au ravisseur un procès en restitution de son épouse. Mais toutes les batteries de la chicane firent feu pour la défense de l'amour. On objecta au demandeur que le nouveau mariage avait reçu toutes les formalités exigées en Russie, et qu'il n'était pas recevable à l'attaquer, après l'avoir consacré lui-même. On soutint qu'il était également inexcusable, ou de n'avoir pas reconnu sa femme quand elle s'était présentée à lui à visage découvert, ou de l'avoir mariée après l'avoir reconnue; et que dans les deux cas sa conduite équivalait à un divorce.

Mais ces moyens un peu subtils furent singulièrement fortifiés par un incident imprévu. Le corps du clergé prit part à la querelle, et l'archimandrite intervint pour s'opposer à ce qu'on rétablît sur le front d'un lévite la couronne qu'un laïque avait flétrie. Il y va, disait-il, de la délicatesse et de la pureté du sacerdoce, puisque nos lois défendent même à un simple diacre d'épouser une veuve. Or, après ce qui s'est passé, n'est-ce pas faire grace à la femme réclamée de ne la réputer que veuve. On ne pense pas sans frémir à l'indigne succession qui s'établirait par cette évo-

lution conjugale; enfin il fut si bien argumenté, que le tribunal déclara qu'il ne pouvait prononcer dans une question si nouvelle, et renvoya la décision de la cause au czar, chef suprême, dans ses États, du spirituel comme du temporel.

Pierre-le-Grand était alors en Hollande, et se disposait à venir en France voir ce carnaval de sept ans qu'on désigne sous le nom vulgaire de la Régence. Il fallut donc attendre son retour. Mais le mari dépouillé mourut auparavant, et les choses, dit mon grand-oncle le diplomate, restèrent dans le *statu quo*. Je conçois que le *statu quo* est une expression peu anacréontique pour terminer une si rare histoire; mais l'oreille s'y accoutume en faveur du sens; car céla veut dire que les deux amans continuèrent à jouir du bonheur qu'ils avaient conquis par leur témérité.

(*Fin de l'Anecdote.*)

La Sicile, nous écrit-on de Palerme, est témoin d'un phénomène fort singulier dans la personne de la signora Cesarina Bocchetta, épouse d'un riche citoyen de cette ville. Cette dame est arrivée à l'âge de trente-six ans sans avoir rien eu de remarquable qu'un esprit charmant, des talens agréables et une ame sensible. Au reste, sa maigreur extrême, ses yeux malades et son teint dis-

gracié lui avaient mérité l'attachement des femmes de la plus médiocre beauté.

Il y a trois mois qu'une maladie aiguë, après l'avoir amenée au bord du tombeau, s'est terminée par la crise la plus heureuse en apparence. Madame Bocchetta en est sortie avec une vie nouvelle. Ses traits, que la souffrance ne tourmente plus, se sont développés avantageusement; ses yeux ont quitté les larmes pour un langage plus animé; l'embonpoint a répandu sur toute sa personne autant d'éclat que de fraîcheur; enfin, s'il faut dire la vérité, madame Bocchetta, à trente-six ans, vient de naître à l'état de jeune et jolie femme, et d'en prendre les fonctions dans Palerme (1).

Mais la meilleure révolution coûte, et le moral paie souvent les acquisitions de la matière. Nous ne savons quelle idée la belle Cesarina s'est faite des devoirs de sa nouvelle existence, ou quel ravage a porté dans ses organes le changement

(1) Les services que l'âge rend à la beauté sont une partie fort négligée de la science naturelle. Cependant il est certain qu'un peu avant le milieu de leur carrière, la saison de l'embonpoint donne aux femmes une sorte d'éclat et de rajeunissement que quelques-unes appellent assez plaisamment *leur regain*. Mais la partie que le temps favorise par prédilection, c'est la jambe, dont le bas, un peu empâté dans les jeunes femmes, se dépouille et s'effile par l'endurcissement graduel

inouï qu'elle a subi; mais voici les accidens qui lui arrivent. Elle demande naïvement ce que c'est que la harpe dont elle tirait des accords si délicieux; sa main ignore l'usage de ces mêmes crayons qui firent sa gloire : la mémoire de son cœur est aussi malheureuse que celle de ses doigts; et tandis qu'elle ne reconnaît pas ses anciens amis, elle accueille avec familiarité les gens qu'elle n'a jamais vus. Il n'est pas jusqu'à la présence de son mari et de ses filles, si précieuse il y a trois mois, qui ne lui donne maintenant des migraines capables de la replonger dans son premier état. Son esprit a fait la même chute : au lieu de ces entretiens qui ne lassaient jamais, elle pense et dit des riens, et ne répond plus que par des monosyllabes à voix basse; enfin, son aveuglement est tel, qu'elle reçoit comme des tributs de rigueur les complaisances qu'on a pour ses nouvelles infirmités.

Les femmes, loin de la plaindre, sont furieuses

de tout le système. Je connais des hommes exercés, qui, en voyant une femme marcher devant eux, estiment assez juste le déclin de son âge par l'élégance de sa jambe. Tout cela n'empêche pas que l'aventure de madame Bocchetta n'ouvre un vaste champ d'espérances aux femmes privées de la beauté. En effet, que leur manque-t-il? d'attendre une trentaine d'années. En voilà assez pour fonder en coquetterie, comme on l'a déjà fait en médecine, une école expectante.

de sa métamorphose, et se consolent en disant que cela ne durera pas. Son salon est toujours plein de curieux qui tâchent de concevoir comment un peu plus de feu dans les yeux, et un peu plus de mucosité dans le tissu cellulaire, peuvent altérer à ce point la bonté du cœur, la délicatesse de l'esprit, et la chaîne des facultés les plus essentielles de l'entendement.

La Société a reçu de mylord Pilgrim une lettre datée de Pétersbourg le 24 juillet dernier, contenant des détails instructifs sur les bains de Russie et d'Esthonie. J'avais une extrême aversion, nous écrit le savant lord, pour un usage qui s'y pratique généralement : des femmes attachées au service du bain nettoient avec leur langue les yeux des baigneurs, qui paraissent se plaire à cette opération (1).

(1) *Voyez* dans les *Varieties of literature*, le tome II, page 375, *of the Esthonian and Russian baths. In A letter from a traveller.* De son côté, Chardin nous apprend que la langue humaine est en Perse un instrument d'agriculture. La consommation des melons y est immense, et la culture s'en fait en plaine campagne. Des jardiniers passent leur temps à lécher les jeunes fruits pour en ôter le duvet et empêcher que la poussière n'y forme une croûte nuisible à leur accroissement et à leur exquise saveur. (*Voyages de Chardin*, tome IV, page 227.)

Un jour que je m'étais promené à cheval avec le comte Polenzow, mes yeux se remplirent tellement de poussière et de sable, que je ne pus réussir à les en dégager, et qu'il y survint une vive inflammation. Les douleurs que je ressentais, et les conseils de mon ami, me décidèrent à entrer dans un bain, et je livrai, en frémissant, un de mes yeux à la redoutable opératrice. Mais peignez-vous ma suprise lorsque je sentis sa langue pénétrer avec douceur sous mes paupières, les déterger complètement, et loin de blesser les glandes et de comprimer le globe, faire circuler dans toute l'orbite une sensation de plaisir aussi neuve que ravissante. Dans ce brusque passage d'un cruel malaise à une volupté asiatique, je reçus presqu'en même temps de mes propres yeux plus de mal et plus de bien que ne m'en firent jamais ceux pour qui je cours le monde.

Quelques merveilles que j'aie entendu raconter par des médecins français de la Nouvelle-Orléans, sur la dextérité avec laquelle leurs sauvages confrères de la Louisiane font les pansemens sans autre instrument que celui des baigneuses moscovites, je doute qu'ils approchent de cette suprême intelligence de tact qui n'appartient qu'à l'autre sexe, et qui suppose une ame à chacune de ses fibres. Ah ! puisque la Providence a mis des femmes dans tous les climats, il est bien clair

qu'elle n'a voulu en déshériter aucun. Vous savez que je compose un dictionnaire des *utilités de la femme*, et que je n'ai entrepris mes voyages que pour le perfectionner. Le premier usage que je fis de mes yeux rafraîchis, fut d'ouvrir mon manuscrit au mot *Langue*, et d'y écrire avec reconnaissance : « Bon pour éclaircir la vue. »

Le bibliothécaire de l'université d'Upsal nous a fait passer une note ainsi conçue : Ayant été chargé d'extraire quelques vieux livres, je suis tombé sur *Curius Fortunatianus*, rhéteur du troisième siècle, dans lequel j'ai lu le problème suivant : Une coquette avait trois amans : elle baisa l'un, donna le reste de son verre à l'autre, et couronna le troisième ; on demande lequel des trois elle préférait (1). J'ai fait part de cette découverte à mes confrères, et nous avons tous compris combien il serait glorieux à notre université de résoudre cette question, que ni l'auteur du problème, ni le genre humain, après quinze siècles de réflexion, n'ont osé juger.

Les professeurs réunis ont éprouvé un grand

(1) Fontunatianus et son problème se trouvent dans les *Rhetores antiqui*. L'*Anthologie grecque*, et d'autres anciens recueils, contiennent aussi quelques-unes de ces fadaises de *Mercure galant*.

embarras, car toutes les barbes grises d'Upsal en savent peut-être moins sur cette matière qu'un damoiseau abreuvé de l'eau de Seine. Quoi qu'il en soit, après avoir nommé A l'amant que la coquette a baisé, B celui à qui elle a donné le reste de son verre, et C celui qu'elle a couronné, nous avons porté la décision suivante :

La coquette a envie d'avoir A pour ami, B pour amant, C pour mari. Le premier a pour lui la confiance, le second la passion, le troisième la vanité : elle essaiera de A, se dégoûtera de B, et gardera C. A règne sur le cœur, C sur la tête, et B sur ce mobile interne que les médecins appellent le *plexus nerveux*, que votre Diderot a nommé *la bête féroce*, et que nous autres savans nous regardons comme remplaçant dans la mécanique de la femme la machine à vapeur.

J'ai répondu aux savans professeurs que la Société, en admirant leur sagacité et en les remerciant de leur obligeante communication, présumait de son côté que la dame du problème oublierait bientôt A, B, C, et continuerait ses exercices sur les autres lettres de l'alphabet.

Je viens d'être témoin d'une horreur, nous écrit de Londres mistriss Clap. Madame Fishing, ma voisine, mère de cinq enfans, était en couche du

sixième, lorsqu'on est venu chez elle exécuter une sentence pour dettes. La sinistre figure du sergent, et la saisie plus triste encore que sa figure, ont tellement bouleversé cette pauvre femme, qu'elle est morte le lendemain.

Une mère, dans cet état, ne devrait-elle donc pas être à l'abri de toute exécution judiciaire! Puisque les membres de notre parlement ont ce privilège, n'appartient-il pas, à plus forte raison, aux femmes en couche, qui sont, sans contredit, les premiers fonctionnaires du monde? Les Brabançons, qui, sans être ni beaux ni galans, ne s'en montrent que plus humains, l'avaient consacré par une loi expresse, qui doit couvrir de honte tous les barbares de l'Europe.

Parlez pour nous, messieurs les Observateurs; défendez un sexe malheureux qui ne trouve, même en France, que des hommages dérisoires, une protection qui ressemble à la pitié, et une oppression réelle. Hélas! nous sommes plus à plaindre que ces coquins de Juifs qui, tous les matins, commencent leur prière par cette impertinence : « Mon Dieu, « je vous remercie de ne m'avoir pas fait femme. »

M. Quatregé, célèbre peintre de Paris, consulte la Société sur une question litigieuse. Il a fait pour un riche amateur un tableau de la Volupté, que celui-ci refuse de recevoir, sous prétexte qu'il

manque de vérité dans un point capital. Tous deux conviennent que la principale figure doit exprimer le désir; mais l'amateur soutient que ce doit être par des lèvres sèches et altérées, et non par des lèvres humides, telles que l'artiste les a délicatement représentées.

M. Quatregé prétend, au contraire, que l'humidité des lèvres est un signe caractéristique des femmes tendres et galantes. Il a même observé que cet effet ne manquait pas de se manifester sur une prude de sa connaissance, toutes les fois qu'entrait dans le même salon un jeune libertin dont elle méditait la conversion. Il croit enfin qu'à ne considérer l'humidité labiale que comme un simple résultat de l'irritation habituelle de la membrane pituitaire et du système muqueux, elle justifierait encore son opinion; car il est avéré, ajoute-t-il, que les dames passionnées, à qui ne saurait déplaire le bivouac des Amours, s'exposent plus facilement à s'enrhumer que les autres personnes de leur sexe.

Votre comité de physique, après un mûr examen, a répondu à M. Quatregé en ces termes : « Vous êtes dans la bonne route, Monsieur, et « nous goûtons fort vos lèvres de la Volupté. Pline « le naturaliste, et quelques autres écrivains de « l'antiquité, rapportent deux particularités d'An- « tonia, veuve de Claudius Drusus, l'une qu'elle

« ne cracha jamais, et l'autre qu'elle fut toujours « chaste. Cette dernière circonstance est assez re- « marquable dans une fille du fameux triumvir, « de ce Marc-Antoine qui ébranla l'univers par « l'énergie de ses débauches. Il importe peu qu'An- « tonia ait été chaste parce qu'elle ne crachait « pas, ou qu'elle n'ait pas craché parce qu'elle « était chaste; c'est la concomitance des deux faits « qui opère votre apologie.

« Joignez à ce témoignage ancien la plus impo- « sante autorité parmi les modernes, celle des « Quarante de l'Académie française. Ils traduisent « dans leur Dictionnaire cette expression vulgaire: « *L'eau lui en vient à la bouche*, par celle-ci: *Il y* « *prend goût, cela lui fait envie*. Cette synonymie « condamne sans retour votre adversaire; car elle « atteste une secrète sympathie entre la naissance « du désir et la sécrétion des glandes salivaires.

« Ainsi les observateurs des mots et les observa- « teurs des femmes se réunissent pour autoriser « désormais les peintres et les poètes à mouiller, « sur la toile comme dans les vers, la bouche de la « Volupté. Nous ne vous en invitons pas moins, « Monsieur, à multiplier vos expériences, ainsi « que nous ferons de notre côté, sur ce point de « fait qui intéresse l'imitation de la nature et la fi- « délité dans les arts.

« Nous avons l'honneur d'être, etc. »

Voici encore la fin d'une lettre qui nous est adressée de Montpellier par un étudiant en médecine :

« Il y a dans ce monde plus d'ignorance que « d'injustice. Depuis long-temps on reproche aux « filles d'un certain âge de se faire une taille lon- « gue et raide, et moi-même j'ai eu quelquefois « ce tort, avant que l'anatomie m'eût appris com- « bien ces pauvres créatures sont, à cet égard, in- « nocentes de toute affectation. L'architecte des « femmes a fixé leur buste sur sa base par des liens « plus souples que les nôtres, et cela était néces- « saire pour l'état de maternité; mais quand cette « dernière destination est éludée, il arrive que l'os « sacrum se consolide avec la vertèbre qui le suit; « et que, par une conséquence forcée, la char- « pente osseuse descend et se durcit à l'insu de la « propriétaire.

« Lors donc que vous rencontrerez de ces tailles « à fuseau, gardez-vous, hommes justes et sen- « sibles, de les prendre pour un signe de jansé- « nisme ou de sécheresse de caractère, et souve- « nez-vous bien qu'elles sont seulement une triste « plaisanterie de la nature, qui s'amuse à souder « les vieilles filles, et à donner mauvaise grace à « la vertu (1). »

---

(1) Ceux qui désirent savoir avec plus de détail comment,

Je terminerai cette notice de la correspondance par l'analyse d'une pièce que nous a envoyée de Rome le père Bonafide, secrétaire de la Propagande. On sait que l'inquisition condamna un livre traduit de l'espagnol, où l'on soutenait que les femmes n'ont point d'ame. Ce procès fut l'occasion d'un fameux scandale; car on vit un grand nombre d'Italiennes prendre hautement parti pour l'auteur, et protéger une doctrine qui humiliait leur amour-propre, mais qui les tranquillisait sur leurs plaisirs. Il paraît que l'accusé se prévalut de cet assentiment des parties intéressées, si on en juge par le tableau suivant, qui a été trouvé dans le greffe, et qui, par son importance, son exactitude et son authenticité, rivalise avec les calculs de la statistique moderne.

dans les femmes, la première vertèbre du coccyx doit sa mobilité au défaut d'apophyses obliques, et comment la stérilité occasione sa soudure avec l'os sacrum, peuvent lire dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, année 1776, un *examen* très-bien fait, par M. Francheville, *de l'état du bassin dans l'enfantement*. C'est, au reste, une vue bien sage de la nature, d'attacher à l'accomplissement d'un devoir la perfection et la durée de la beauté. Il faut avoir été mère pour conserver sous les glaces du temps cette douceur de mouvemens et ces graces de souvenir qui faisaient dire à Fontenelle, le vieux berger normand : « On voit bien que l'Amour a passé par-là. »

État vérifié et proportionnel des femmes vivantes qui croient ou désirent avoir une ame.

Asie, Afrique, Amérique méridionale et Turquie d'Europe, aucune.....			o
Italie........................	24	*sur*	100
Suisse........................	78		100
France........................	60		100
Espagne........................	55		100
Portugal........................	4		100
Antilles........................	1		100
Colonies anglaises, maintenant États-Unis........................	97		100
Hollande........................	31		100
Pays-Bas........................	49		100
Suède et Danemarck..............	40		100
Grande-Bretagne..................	82		100
Allemagne........................	16		100
Pologne........................	10		100
Russie........................	2		100

Le secrétaire se servit de cette dernière pièce pour en tirer une péroraison : il prétendit que ces Italiennes, si promptes à abdiquer leur immortalité, n'avaient rien perdu de la noblesse romaine; il rappela qu'un empereur fut obligé de défendre aux femmes de qualité de s'inscrire dans le rôle des

courtisanes, tant le concours de ces illustres patriciennes fut grand pour jouir de quelques privilèges honteux que la licence des mœurs venait de faire accorder à cette infame profession (1). Heureusement, ajouta-t-il, les historiens nous assurent que ceci se passa sous le règne de Tibère; car on croirait lire un bulletin de Paris. A ces mots, un membre se leva de son siège avec chaleur, et dit: « Je réclame contre l'orateur l'application du ré-« glement qui condamne à l'amende tout membre « de la Société qui lancera un trait satirique sur « les femmes, sans utilité pour la science. »

Cette proposition excita quelques débats, pendant lesquels ma jolie voisine me dit à l'oreille: « Ce secrétaire est un amusant jeune homme qui « mange son patrimoine en amendes. Il est aussi « connu dans la ville par sa mauvaise langue que « par ses bonnes fortunes; car voilà comme les « femmes sont faites: il y a un démon qui les en-« traîne vers ces petites vipères. Soit caprice, soit « ennui des fadeurs, elles prennent goût à l'insolent « qui les réveille. Les noirs sucent avec avidité des « dragées de sel (2), et nous, si l'on nous ouvre un « jardin, nous courons aux fruits verts. »

Le coupable étant puni, et l'assemblée rendue

(1) Suétone, *Vie de Tibère*, chap. 35; Tacite, *Ann.* 85.

(2) *Voyage de Mungo-Park dans l'intérieur de l'Afrique.*

au calme, tous les yeux se tournèrent sur le récipiendaire avec une hilarité familière qui ne me parut pas un présage d'admiration. Aussi quelle figure! A sa perruque ronde, à sa face rouge, à sa veste brodée, j'augurai que cinquante-quatre ans étaient son âge, trois quintaux son poids, la draperie son métier, et le repos de l'intelligence le caractère de sa personne. J'aime à reconnaître dans la vieille bourgeoisie ces formes rondes et tranquilles, ces traits naïfs et profondément vulgaires qui sont les véritables titres de ces races pures, où l'immémoriale fidélité des femmes n'a jamais laissé pénétrer un grain d'esprit ou de malice. A mille lieues de son pays, M. Louviers n'aurait pu nier qu'il ne fût le rejeton d'une de ces souches innocentes; mais la place où je le voyais me faisait trembler qu'il n'en fût le dernier, et que ses enfans ne tinssent bien moins que lui au type primordial de la famille. Le sourire circulaire de l'assemblée m'annonçait assez que cette nomination exerçait les interprètes; mais je m'abstins de profiter de leurs lumières, parce que le récipiendaire me parut un de ces hommes sur lesquels la question la plus désintéressée a l'air d'une médisance. Comme il allait parler lui-même, j'espérais que sa franchise satisferait ma curiosité sans qu'il en coûtât rien à ma bienveillance habituelle.

DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. LOUVIERS.

« MESSIEURS,

« Comme c'est aujourd'hui mon début d'éloquence, quelques-uns m'avaient conseillé de ne courir, à l'exemple des grands seigneurs, que la moitié du danger, et de vous débiter un discours composé par un autre; mais j'ai jugé que tant de précaution vous ferait injure, et que, puisque vous m'aviez choisi, vous aviez bien su pourquoi. Ainsi brisons là-dessus; je vous invite à dîner demain, et mon cuisinier vous dira le reste.

« Mais je dois vous entretenir moi-même de ce pauvre Desserinettes, votre confrère et mon ami, de ce génie immortel, qui mourut à ma table, comme vous savez, en s'écriant que la diète était la médecine des avares. Ce furent les dernières paroles de ce grand homme.

« Quel était son pays, son rang, sa famille? On l'ignore. L'esprit est un bâtard à qui on ne demande jamais d'où il vient, parce qu'il est toujours le bien-venu. Mais je n'oublierai pas comment je dus à votre Société la connaissance de ce prodige.

« Vous aviez lu dans vos livres qu'il y avait autrefois une ville, et que dans cette ville il y avait un quartier où les enfans venaient au monde constamment plus beaux que dans toutes les autres

parties de la commune (1). Vous désirâtes savoir si la même particularité existait ici, et s'il fallait en attribuer la cause à l'air, à l'eau, à la terre, ou à quelque bon procédé de manufacture.

« Vous distribuâtes la ville à des commissaires, et le quartier que nous habitons depuis sa fondation, eut le bonheur de tomber en partage à M. Desserinettes. Ce savant vint me faire part de sa mission, qui me parut bien philanthropique, et je ne lui cachai rien de tout ce que je savais, tant par mon expérience, que par les vieilles traditions du voisinage.

« De son côté, M. Desserinettes me formait à vue d'œil dans le métier de l'observation. Ma femme, qui n'estime pas tout le monde, en faisait grand cas, et nous ne nous quittions plus. Je pourrais vous conter un millier de ses bons mots; mais je ne pense pas qu'il soit convenable de vous faire rire dans un jour destiné à le pleurer, quoiqu'on m'ait assuré que l'usage contraire avait prévalu,

(1) C'était le quartier d'Athènes appelé *Cotyle*. En supposant fondée cette observation de Philostrate, elle nous conduirait à connaître l'influence des sites, du régime et des mœurs sur la germination des hommes. Si je puis me procurer les rapports qui ont dû être adressés à la Société des Observateurs de la Femme par ses commissaires, je m'empresserai de les communiquer au public comme un témoignage de mon respect pour ses lumières, et de mon désir de contribuer à son embellissement.

et qu'un *de profundis* littéraire n'était souvent autre chose qu'une débauche d'esprit, faite sur le tombeau d'un pauvre mort par un successeur plus rempli de prétentions que de regrets.

« Quant à moi, voici mon avis. Il faut louer les vivans, parce qu'ils vous savent gré de dire d'eux le bien qu'ils en pensent. Mais c'est aux morts à se louer eux-mêmes, puisqu'ils ne sont plus obligés de rougir. S'ils ont oublié d'y pourvoir par une histoire de leur vie, leurs ouvrages parleront pour eux. L'illustre Desserinettes aura cet avantage, et je vais vous lire un petit chef-d'œuvre qu'il composa en l'honneur de ma femme.

« Je termine ici pour mon compte, parce que je n'ai rien à dire de plus. Je sais qu'il y a des orateurs et des marchands qui étendent la matière jusqu'à la déchirer. Mais cette fraude n'est pas mon fait, et soit comme esprit, soit comme drapier, je ne vous mesurerai jamais plus de drap qu'il n'y aura d'étoffe. »

Alors M. Louviers débita d'un air satisfait l'opuscule de son héros, dont le style précieux, le fond trop leste et l'intention caustique, firent un plaisant contraste avec la face ingénue et l'accent mercantile du lecteur.

L'ÉPREUVE DES MARIS,

OU

LES BIENFAITS DE LA FÉODALITÉ, APOLOGUE OCCIDENTAL, DÉDIÉ A MADAME ASPASIE LOUVIERS;

Ouvrage posthume de M. Desserinettes, lu publiquement pour faire honneur à sa mémoire.

C'est à vous, belle Aspasie, que je veux raconter les bienfaits de la féodalité, à vous qui, sous le toit d'un marchand, unissez l'esprit délicat d'une muse à l'ame héraldique d'une princesse. Platon appelait la gloire le dernier vêtement de l'homme. Mais la garde-robe de Platon ressemble à son amour, et l'on gèle avec l'une comme avec l'autre. Aussi les chevaliers et les poètes, que vos bontés habillent à crédit, vous mettent bien au-dessus de ce philosophe. Les premiers admirent votre zèle désintéressé pour l'empire du blason, et vous trouvent facilement plus noble qu'eux-mêmes; les seconds publient partout que vos draps sont tissus de la laine des troupeaux que gardait Apollon. Écoutez donc ce que votre esprit et votre cœur sont si dignes d'entendre (1).

(1) L'apologue suivant n'est autre chose qu'un fait arrivé il y a environ trente ans, et rapporté dans *the Curiosities of literature*, tome I, page 369. On y voit un exemple singulier des caprices d'une autorité sans frein ; mais on se tromperait si on y cherchait aussi une offense aux mœurs publiques. Les

Dans une de ces froides régions où la naissance décide irrévocablement si l'on sera dieu dans un château ou bétail dans une chaumière, vivait un seigneur distingué par des élans d'humanité et une profondeur de bon sens que personne ne lui avait appris. Un dimanche, jour de prière consacré à l'ivrognerie, il visitait les villages de son domaine. Une suite nombreuse de valets l'accompagnait, conformément aux volontés du ciel, qui, pour instruire les hommes de leur mutuelle dépendance, a fait de la canaille le principal élément de la grandeur.

Il arriva sur une place où les paysans et les

maîtres et les esclaves se jugent mutuellement d'une nature si différente, que nulle idée d'indécence ou de pudeur ne peut se former entre eux. Cette profonde indifférence pour des sentimens convenables à la dignité de l'homme, et chers à notre délicatesse, est le phénomène moral qui frappe le plus nos voyageurs dans les contrées du Nord où fleurit la servitude personnelle. Cependant il faut dire, pour être impartial, que tous les services de la féodalité ne sont pas réservés aux pays du Nord. Les Français ont trouvé dans les galères de Civita-Vecchia un bon nombre de forçats qui y étaient sans jugement : les registres ne contenaient d'autre mention que ces ces mots : *per ragione da noi conosciuta* (pour raison à nous connue). C'étaient de malheureux paysans que la haine et le crédit de leurs seigneurs avaient précipités dans ce gouffre. Plusieurs y languissaient depuis vingt et trente ans. Nul ne devait en sortir vivant; car de pareilles injustices ne se font pas à demi.

paysannes dansaient avec une extrême vivacité; car vous saurez que, dans les pays généalogiques, les troupeaux humains sont fort joyeux, et jouissent d'une liberté enchanteresse trois heures par semaine. Le seigneur poussa son cheval au milieu de ces bonnes gens, et leur dit : « Mes amis, mes « paysans, ma propriété, je suis content de votre « gaieté; mais cela ne suffit pas, il faut aussi des « mœurs, et je vais voir où vous en êtes. »

Alors les valets du château exécutèrent les ordres du maître. Quelques-uns s'emparèrent des paysans, et allèrent les enfermer dans les maisons du village. Pendant ce temps, la tête des paysannes fut voilée par le vêtement qui flottait auparavant jusqu'à leurs pieds, et chacune d'elles offrit le même phénomène que notre planète, dont une moitié n'entre jamais dans l'obscurité sans que l'autre ne soit favorisée des rayons du jour.

Les choses étant ainsi disposées, le seigneur fit ramener les maris, et leur commanda de reconnaître leurs femmes sous ce nouveau point de vue. La conduite de chacun fut révélée par cette épreuve; car tandis que les uns, guidés par des souvenirs récens et une respectable habitude, saisissaient sans peine leur propriété, les autres, esprits négligens ou cultivateurs infidèles, se fourvoyaient dans leurs comparaisons. Le maître prodigua aux premiers des éloges mérités, et dit aux

autres d'un ton sévère : « Comment, coquins! « un agneau de huit jours court, entre mille bre- « bis, à la mère qui le nourrit, et vous, froids « maris, méchans esclaves, vous ne distinguez pas « la femme que je vous ai donnée pour peupler « mes domaines! Vous allez recevoir le prix de « votre inattention. »

Alors il les fit châtier en présence de leurs femmes, qui multipliaient les révérences, et criaient à l'envi du milieu de leur enveloppe : « Grand « merci, monseigneur. » Mais celui-ci, leur imposant silence, termina la leçon par ces paroles solennelles : « Adieu, mes enfans, soyez tranquilles « sur votre morale et sur votre félicité : vous voyez « dans moi un père et un maître qui veillera sur « toutes deux. Décence, vertu, paix des ménages, « bonheur domestique et postérité nombreuse, « rien de cela ne vous manquera tant que vous « aurez un seigneur. »

Il piqua son cheval, et les danses recommencèrent.

(*Fin des œuvres de M. Desserinettes.*)

L'auditoire ayant ainsi recueilli la très-mince succession de M. Desserinettes, entendit un membre annoncer le résultat d'un concours ouvert l'année précédente par la Société.

DISTRIBUTION DES PRIX.

§ Ier.

Y a-t-il une tête de l'un ou de l'autre sexe, que l'amour n'eût pu ou ne puisse rendre folle? — Tel est le premier sujet proposé par la Société, et sur lequel elle a reçu vingt-trois discours, tous pour la négative.

Il résulte de cette unanimité, que de tous les personnages que nous vénérons, princesses ou ministres, guerriers ou dévotes, géomètres ou magistrats, il n'en est pas un seul que l'amour n'eût pu rendre irrévocablement fou : âge, raison, science, vertu, tempérament glacé, castration même, secours inutiles! les circonstances seules ont manqué, et tout bon sens est du bonheur. On est effrayé du mince intervalle que ces auteurs ont découvert entre le génie et la folie. Toute la différence consiste en ce seul point : la tête du génie a une soupape qui laisse échapper le trop-plein; la tête de la folie n'en a pas. Que l'amour vienne à sceller un instant cette soupape, et le grand homme courra aux Petites-Maisons plus vite qu'un autre.

Comme la Société est informée qu'il se prépare cette année en Europe plusieurs exemples fameux de cette vérité, elle a jugé convenable de doubler le prix, et de le remettre à l'année prochaine,

afin que les auteurs profitent de ces notables accidens pour accroître l'intérêt et les preuves de leurs ouvrages, si propres d'ailleurs à tempérer l'orgueil des forts et le désespoir des faibles.

§ II.

Le second sujet avait été proposé dans les termes suivans : *L'art de la toilette est-il parvenu, sous le méridien de Paris, à son plus haut point de perfection, et va-t-il maintenant subir le sort de toutes les choses humaines, qui dégénèrent quand leur développement est achevé?* De seize mémoires envoyés au concours, quinze s'accordent à soutenir que la toilette a épuisé en France les ressources du génie, et à y distinguer, soit à titre de blâme, soit à titre d'éloge, un grand caractère de mollesse, de recherche et de caprice, et une belle consommation de temps, de mœurs, de goût et d'argent.

Mais la Société, peu touchée de ces déclamations, a réservé tout son intérêt pour le mémoire n° 8, ayant pour devise : *Et moi aussi j'ai bu des eaux du Méchacébé.* Ce dernier ouvrage décèle un esprit original et indépendant. Je souris de pitié, dit l'auteur, quand je vois une académie de penseurs se déterminer sans penser; je crie d'indignation lorsque j'entends des Européens parler de leur toilette : comme s'ils en avaient une!

comme si la chose qu'on appelle ainsi n'était pas, même à Paris et à Londres, un art dans l'enfance, dont personne ne fait cas, une grossière ébauche abandonnée à elle-même! — Sans doute ces assertions sont étranges; mais ce qui le paraîtra bien davantage, c'est que l'auteur les prouve jusqu'à l'évidence. Il établit un parallèle entre notre toilette la plus recherchée et celle qui est commune dans les forêts d'Amérique; il le poursuit avec acharnement dans d'immenses détails; et avec autant d'érudition que de logique, il démontre partout notre infériorité.

S'agit-il des instrumens et des préparations? Il n'en a compté que sept cent vingt-neuf dans les meilleures toilettes de la Chaussée-d'Antin, et il donne le catalogue de deux mille trente-cinq qui sont de nécessité première chez les Iroquois. Faut-il mesurer l'étendue sur laquelle on opère? Il évalue à un quart de la personne la partie d'une Parisienne qui reçoit les enduits cosmétiques, tandis que, sur tout le corps des filles du Missouri, il n'a jamais trouvé l'espace d'un pouce carré où les soins ingénieux de la coquetterie n'eussent déposé leur empreinte. Considère-t-on les progrès de l'art? L'apprêt d'un corps européen se borne à recrépir et à superposer quatre couleurs au plus; ce qui ne dépasse pas le talent d'un peintre de bâtiment; mais la peau tatouée du sauvage réunit, aux yeux

de l'amateur, la peinture de genre, l'arabesque, l'histoire et le paysage. Veut-on comparer le courage? La fille américaine souffre pour sa parure la torture du stylet, du feu et des caustiques; au lieu que nos petits supplices des papillotes, des crêpés, des épilatoires, etc., sont à peine une parodie de ces grandes exécutions de la vanité nomade. Le bon goût? On n'a pas encore osé nier que les costumes du nouveau monde ne drapassent mieux suivant le vœu de nos artistes, et n'accusassent le nu avec une sincérité plus sublime. La richesse? Il y a tel pagne de la Floride, chef-d'œuvre de patience et d'adresse, dont la façon représente trente années de travail; les plumes, les métaux, les couleurs, sont d'ailleurs incomparables. L'habitude? L'état de négligé, si commun parmi nous, est une grossièreté inconnue dans les forêts d'Amérique; et le chasseur le plus brutal ne se mettrait pas en marche sans avoir son nécessaire de toilette, composé de pièces assez nombreuses, et attaché sous son ombilic dans une peau de canard (1). L'empressement et la passion? On sait que, pour un frivole ornement, le sauvage est toujours prêt à vendre sa maison, et sa femme à donner son honneur; il y a même quelque vraisemblance que ces échanges

(1) *Voyage dans la haute Pensylvanie*, par l'auteur des *Lettres d'un cultivateur américain*.

se font chez eux plus rapidement que chez nous, s'il est possible.

Silence donc, s'écrie l'auteur, à ces flatteurs nationaux qui s'extasient sur l'élégance française! silence à ces maris avares, à ces pères grondeurs, qui vont gémissant sur les excès de la parure! Hélas! tout est encore, à Paris, simple, innocent, rustique; loin de déchoir de sa perfection, l'art de se parer y commence à peine; il essaie de naître. J'avoue que cela est humiliant à penser; mais tout espoir n'est pas perdu, et nous sommes dans la bonne route. La nature a voulu que les progrès de la toilette fussent en raison inverse de la civilisation; et comme il est évident que, par beaucoup de points, nous reculons dans cette dernière, il est juste que nous avancions dans l'autre. Nous ne perdrons rien au change; car je juge bien mon siècle, et je n'y connais plus que deux appuis à la bonté humaine, le sommeil et la toilette; celle-ci surtout qui, s'emparant de tout le loisir des nations sauvages, les garantit à la fois de l'ambition, de l'ennui, de la médisance et des femmes auteurs.

Le mémoire contient ici, sur les femmes et les filles de lettres, une digression dont nous ne citerons qu'un passage. — « Les livres d'un homme, « dit-il, valent ordinairement mieux que lui; une « femme au contraire vaut mieux que les siens.

« L'état de nos mœurs est tel, que ces derniers « manqueront toujours des deux qualités qui « seules immortalisent les productions de l'esprit; « je veux dire la franchise et l'originalité. Un livre « et un bal sont, pour une femme, deux repré- « sentations publiques, et il ne lui est pas plus « possible de paraître dans l'un avec le style de « son ame, que dans l'autre avec le teint de son « visage (1). »

Cependant, si la maladie est trop invétérée, l'auteur permet à une femme d'écrire au public sous trois conditions : 1° Qu'elle aura toujours les dents propres et du linge blanc; 2° qu'elle s'occupera de ses enfans au moins un quart d'heure par jour; 3° qu'elle ne se moquera de son mari que médiocrement, et en petit comité de sept personnes au plus, y compris le patient.

Quoique notre Société soit particulièrement très-maltraitée dans ce discours, elle n'a pu refuser le prix au mérite supérieur qui le distingue, et dont cet extrait ne donnera qu'une idée bien

(1) Il me semble que cette règle ne peut s'appliquer ni à madame de Sévigné, qui n'a point fait de livre, ni à mesdames de Genlis, de Staël, de Salm, etc., qui font des livres d'hommes; ni peut-être à cette bonne Riccoboni, qui écrivait avec un naturel si touchant : « Je n'ai rien à dire aux gens « que je ne connais pas; et quand on m'ennuie, je suis tout- « à-fait imbécile. »

imparfaite. Le billet décacheté a désigné pour auteur M. Xavier Chaperon, ancien missionnaire, actuellement parfumeur à Limoges. Comme il est absent, le secrétaire lui fera parvenir la médaille.

§ III.

En promettant son troisième prix à l'*Apologie de l'esclavage des femmes*, la Société n'a pas ignoré tout le scandale que le choix de ce sujet a causé. Le moment est venu d'expliquer ses motifs. La Société s'était flattée que l'invitation odieuse qu'elle feignait d'adresser aux mauvais cœurs, ne séduirait personne, et que son prix abandonné serait, pour notre siècle, un monument de gloire et de bonté; mais nous avons la confusion d'avouer notre lourde méprise. Les fastes académiques n'offrent pas d'exemples d'un concours aussi brillant, et quatre cent soixante-huit discours, presque tous remarquables par une dialectique nerveuse et une chaude éloquence, nous ont apporté la triste preuve que le despotisme est immortel dans le cœur de l'homme, et que, si tant de maris ne sont rien moins que maîtres chez eux, ce n'est pas la volonté, mais le talent qui leur manque.

La Société, prise elle-même dans le piège qu'elle avait tendu, n'a imaginé qu'un moyen de réparer le mal causé par sa finesse. Un homme forcé de choisir entre des méchans est poussé par un in-

stinct naturel à préférer le plus inepte, et c'est le parti que nous avons pris. Heureusement il s'est trouvé un discours, coté sous le n° 311, où l'abjection du style éclaire l'absurdité du raisonnement, et dont l'auteur paraît tellement sot, qu'on a de la peine à le croire tout-à-fait pervers; la Société a donc décerné le prix à la plus méprisable des rapsodies du concours, et nous avons la franchise d'en convenir, contre l'usage héréditaire des sociétés rémunératrices. Le discours couronné porte cette devise, qui contient en même temps tout le système de l'ouvrage : *On défend l'esclavage des femmes par d'aussi bonnes raisons que celui des nègres;* mais nous attendrons le consentement de l'auteur pour publier son nom.

« Messieurs, vous n'attendrez pas long-temps, » s'écrie d'une voix grêle un petit homme très élégant qui s'avance au milieu de l'assemblée; « c'est moi qui suis l'auteur honoré de vos suffrages, et je m'appelle Dominique Hangman, planteur à la Jamaïque. » Le président lui remet le prix, l'assemblée reste muette d'étonnement, et si le triomphateur ne paraît pas lui-même ivre de sa gloire, c'est qu'il est facile de connaître que rien ne peut augmenter le contentement habituel de sa personne dans lequel il a le bonheur de vivre. Il va se rasseoir auprès d'une jeune femme pâle et souffrante, et lui jette la chaîne d'or qu'il a reçue du président,

en lui disant : « Serrez cela, Madame; je vous l'a-
« vais promis; j'étais sûr de mon fait. »

Le secrétaire prend la parole :

Programme des prix que la Société des Observateurs de la Femme distribuera dans sa séance du 2 novembre 1803.

§ Ier.

La beauté ne se forme pas dans l'homme des mêmes traits que dans la femme; mais son influence sur les caractères auxquels elle est unie, varie-t-elle aussi suivant les sexes? Spurina fut le plus beau jeune homme de l'antiquité. S'il paraissait dans les campagnes, les femmes des pâtres lui faisaient violence; s'il entrait dans les villes, une scandaleuse épidémie en ravageait aussitôt l'enceinte; et partout, à sa vue, l'innocente et la prude, la prêtresse et la matrone, se changeaient en furies d'amour. Le généreux Spurina employa le seul moyen qui pût rendre la décence au monde, et, portant sur lui-même une main cruelle, il défigura le plus beau visage que les dieux eussent formé.

Dans des temps plus modernes, les murs de Toulouse furent affligés du même prodige. Dès que la belle Paulo se montrait, les maisons étaient

vides, les ateliers déserts, et la foule, horriblement amoncelée, ressemblait aux flots d'une sédition. Le plus court passage de cet astre laissait toujours des soupirans étouffés, et quelques admirateurs estropiés. Le parlement prit enfin pitié du sort de ses justiciables; et, montrant plus de connaissance du cœur humain qu'il n'appartient à un parlement de province, il rendit un arrêt qui ordonnait à la belle Paulo de paraître en public deux fois par semaine (1). Cette femme admirable se soumit, mais en portant contre cette dure obligation des plaintes que personne ne crut sincères.

La Société demande un parallèle de Spurina et de Paulo, où seront analysées la nature et la force de l'attachement de chaque sexe à ses avantages corporels, et où l'on examinera si le sacrifice que fit Spurina pour sauver la vertu des dames d'Étrurie, eût été possible à la belle Paulo pour conserver les bras et les jambes au peuple de Toulouse. La Société ne prescrit aucune forme aux ouvrages des concurrens; mais elle souhaite que

(1) Cet arrêt est cité par madame la marquise de Lambert: l'éxécution en dut être longue, si nous en croyons le passage suivant de Brantôme : « L'on me dit dernièrement que la belle « Paule, de Toulouse, tant renommée de jadis, est aussi « belle que jamais, bien qu'elle ait quatre-vingts ans; et n'y « trouve-t-on rien changé, ni à sa haute taille, ni à son « beau visage. » *Vie des dames galantes*, tome II, p. 267.

celle du dialogue des morts, entre Spurina et Paulo, soit préférée, à condition néanmoins que, contre l'usage ordinaire, on y trouvera l'esprit du sujet plus que l'esprit de l'auteur.

§ II.

De grands effets tiennent à des causes imperceptibles : la noblesse française, qui prit si gaillardement la fuite au début de la bataille de Cérizolles, en accusa la bride de ses chevaux (1). Ce sac qu'une courroie attachait aux reins des sophistes, et où voyageaient pêle-mêle des figues, une tasse, des ognons et des livres, contribua beaucoup à rendre la philosophie populaire dans les bourgades du Péloponèse; combien de temples et de palais fussent restées dans les carrières, sans cet autre sac à doubles flancs, que le monachisme assit sur l'épaule de ses quêteurs! Pense-t-on que la morale des femmes, et le bonheur domestique qui en dépend toujours, n'aient rien à attendre d'une cause aussi simple en apparence que l'usage ou la désuétude des poches?

Tant que ces fidèles dépositaires ne quittèrent pas les côtés de la mère de famille, il en dut résulter un esprit d'ordre et des habitudes ménagères; la confiance dans les subalternes fut moins

(1) *Mémoires de Montluc.*

nécessaire, l'empire de la femme plus absolu, et la communauté plus florissante. La fange des villes offrait quelquefois le spectacle le plus touchant de la société, celui d'une jeune femme qui fait l'aumône. Tout a changé par la fuite des poches. La femme svelte et légère adopte le costume, les mœurs et la famille des Graces; libre de soin et de pensée, et rendue à la bonne nature, elle joue sous la tutelle de ses esclaves; les billets d'amour mal gardés excitent des tempêtes dont elle se désole et s'amuse dans le même quart-d'heure. La femme sans poches est un Amour sortant de son berceau. Quel mélange piquant de dépendance et de caprice, d'étourderie et de naïveté! Peut-être aussi la perfection d'une jolie femme n'est-elle autre chose que son rapprochement le plus complet de l'enfance.

La Société invite tout ce que l'Europe contient de têtes fortes et pensantes à s'occuper sans délai de cette grande crise morale, et à développer les vérités que doit faire jaillir en foule un sujet qui touche à tous les ressorts de la destinée humaine. Elle décernera un prix à la meilleure *Histoire philosophique des poches.*

§ III.

Nos douleurs sont des siècles, nos plaisirs sont des éclairs; la plus grande faveur des dieux fut

l'amour, la plus grande faveur de l'amour est un instant de délire. Pendant cette courte épilepsie où le jugement est submergé par le torrent des sensations, des observateurs ont remarqué qu'il échappe des locutions d'une tournure et d'un choix particuliers à chaque peuple. Le savant La Mothe Le Vayer nous a révélé la formule des anciens Grecs, et celles qui sont usitées de nos jours chez les Espagnols et les Italiens (1). La Société propose de compléter ce vocabulaire, qu'elle croit propre à jeter une grande lumière sur les rapports inconnus qui doivent exister entre le tempérament des nations et le génie de leur langue. Les exemples anciens seront appuyés par les citations d'auteurs originaux, et les modernes par des témoignages en bonne forme. Le prix sera double en considération des frais.

Les mémoires destinés à ces trois concours seront remis au secrétaire de la Société avant le 15 septembre. Les auteurs qui travaillent de compagnie ne pourront être plus de deux associés en titre, pour la composition de chaque ouvrage, sans préjudice du nombre et de la mise de fonds des croupiers, prêteurs et commanditaires, qui demeurent illimités.

(*Fin du programme.*)

(1) *Hexaméron rustique*, page 100.

— Je veux communiquer ici aux lecteurs une réflexion que j'avais faite plusieurs fois depuis le commencement de la séance. Comment arrive-t-il, me disais-je à moi-même, que j'aie ignoré jusqu'à ce jour la naissance d'une Société qui correspond avec toute l'Europe, et qui donne des prix si vivement disputés? Il faut que le commerce de la gloire n'ait pas encore un change bien établi; trop de vanité d'une part, trop d'injustice de l'autre, produisent de grands mécomptes entre les consommateurs et les vendeurs. Êtes-vous dans le sein d'une société littéraire, vous croiriez qu'elle soutient la voûte du monde; allez à trois pas de là, personne ne se doute qu'elle existe. Papillons de la renommée, savez-vous votre histoire? je crois l'avoir lue dans celle des *Mouches éphémères*, par Thévenot. Elles vivent cinq heures et meurent à jeun.

PROPOSITIONS DU PRÉSIDENT, ET COMMISSIONS NOMMÉES.

L'ordre de la séance ramenait la parole au président, qui improvisa le discours suivant :

« MESSIEURS,

« Toute religion sans amour ne durera pas, disait le pape Sixte-Quint, en termes bien autrement

énergiques (1). Il semble en effet que les idées religieuses soient le domaine des ames tendres; et loin de regarder la conversion récente des dames françaises comme un caprice de la mode, je ne puis y voir qu'un solide retour à l'ordre naturel des choses. Mais si le besoin d'être ému rend les femmes dévotes, le besoin de plaire les rend coquettes; et ces deux penchans, également impérieux, les exposent à d'affreux combats.

« Je ne puis retenir mes pleurs, en songeant à celui qui déchire en ce moment les plus jolies consciences de Paris. Une curiosité indiscrète, en fouillant les archives de l'Église, a découvert un canon du concile d'Elvire, qui proscrit les coiffeurs de femmes, et prononce anathème contre celles

(1) *Non si chiava in questa religione, non durerà.* Sixte-Quint parlait ainsi à l'occasion de certains novateurs durs et farouches. (*Confessions de Sancy.*) Swift, doyen de Saint-Patrice, disait aussi : « La piété ressemble aux arbres qui « élèvent leurs branches vers le ciel, mais dont les racines « tiennent à la terre. » Le cœur humain a besoin de réaction pour soutenir son zèle et conserver son mouvement. Celui-ci s'intéressait véritablement à la religion, qui, voyant un mardi-gras sans gaieté, ne put s'empêcher de dire : « Ceci me fait trembler pour le vendredi-saint. » Aussi les évêques, qui profitèrent du désastre de Lisbonne pour faire abolir en Angleterre l'usage des masques, n'ont pas eu fort à se louer de leur triomphe.

qui s'en serviront (1). A cette nouvelle, la désolation a couvert toutes les toilettes. Hélas! on veut bien être sauvé, mais on veut que ce soit avec élégance; on consent à avoir une ame chrétienne, mais on ne peut se passer d'une tête grecque. Bien des larmes ont déjà été versées, mais aucun coiffeur n'a encore été congédié, et voilà les ames les plus intéressantes du monde qui voltigent imprudemment autour des feux de la colère éternelle.

«Je propose à la Société, dans un tel danger, de nommer sur-le-champ une commission qui s'occupe de cette grande affaire. Parmi les hautes questions de théologie et d'érudition qu'il lui faudra traiter, je n'en citerai que trois, dont le simple aperçu pourra diriger vos suffrages dans le choix des commissaires.

« 1° Le fameux concile d'Elvire ne serait-il, comme

(1) Ce concile, tenu en 305 à Illiberitanum, actuellement Elvire, ville du royaume de Grenade, en Espagne, est composé de quatre-vingt-un canons, dont voici le soixante-septième :

Prohibendum, ne qua fidelis vel catechumena viros cinerarios habeant. Quæcumque hoc fecerint, à communione arceantur.

« Il doit être défendu à toute femme chrétienne ou catéchumène de se servir de coiffeurs. Que celles qui le feront soient excommuniées. » *Collection des Conciles,* par le père Labbe, tome I, page 978.

le prétend l'abbé Lenglet Dufresnoy, qu'un recueil de canons pénitentiaux applicables aux seules églises d'Espagne et d'Afrique?

« 2° Ces savans antiquaires, appelés aujourd'hui coiffeurs de femmes, ces élèves de Montfaucon et de Winckelmann, dont l'apprentissage se fait dans les bibliothèques et les musées, peuvent-ils être confondus avec les coiffeurs du quatrième siècle proscrits par la loi de l'Église? Ces misérables, nommés *cinerarii* et *ciniflones*, à cause du réchaud de feu qu'ils portaient avec eux, étaient si maladroits, que les femmes de Rome, suivant les écrivains du temps, leur faisaient souvent voler le réchaud à la tête, procédé que nos dames les plus nouvelles ne se permettraient pas avec l'académicien qui les coiffe, quel que soit leur penchant pour les libertés romaines.

« 3° La religion, qui sauva les beaux-arts par le luxe de ses temples, qui sauva les belles-lettres par les études de ses cloîtres, ne voudra-t-elle pas aussi sauver les belles femmes par la légèreté de son joug? Madame de Maintenon et ses jésuites ne dédaignèrent pas d'encourager, par des lettres et par des présens, les femmes plus que galantes de la cour de Charles II, à ramener en Angleterre l'orthodoxie par les mains de l'Amour (1). Un zèle

(1) *Mémoires et Lettres de madame de Maintenon*, tome II, page 207, etc.

étroit et dur perd des ames qu'aurait gagnées une piété douce et politique.

« J'aurai pareillement l'honneur de vous rappeler le mémoire qui a été lu dans une de vos séances particulières, par M. le docteur Palpard, médecin de la faculté de Montpellier. L'auteur entreprend d'y prouver que le sentiment de la pudeur est beaucoup plus naturel et plus constant dans l'homme que dans la femme. Il cite, à l'appui de son opinion, tous les faits que l'expérience lui a permis de recueillir pendant cinquante années de l'exercice de son art, ainsi que le témoignage d'un grand nombre de ses confrères, et d'employés des deux sexes au service des hôpitaux.

« Le style de la médecine a des privilèges que se refuse notre délicatesse. Je ne saurais analyser des faits décrits par l'auteur avec une naïveté tellement positive, qu'elle m'épouvante. J'annoncerai donc pour tout résultat, que dans les mêmes épreuves où l'homme n'a témoigné que honte, malaise et impatience, les femmes, après une défense courte et mignarde, ont toujours montré résignation, docilité, indifférence, et satisfaction mal déguisée.

« M. le docteur Palpard cherche ensuite les causes de cette opposition de procédés. La pudeur, entièrement inconnue dans la vie sauvage, lui paraît un fruit de la civilisation et des idées religieuses,

mais elle rencontre une ennemie beaucoup plus puissante chez la femme que chez l'homme; c'est la coquetterie. La nature a bien eu ses desseins, en douant la femme de la beauté, et du naïf orgueil de plaire par ce moyen à tous, en tout temps, même sans désir et sans but. Aussi, à mesure qu'on s'éloigne des idées acquises; le plan primitif se dévoile. Les anciens voyageurs en Amérique, de même que les navigateurs qui abordent aujourd'hui aux îles de la mer du Sud, attestent que le sexe faible y provoque le sexe fort, et qu'il y garde cette initiative que, dans les mœurs factices de l'Europe, les femmes feignent d'abdiquer et se contentent de déguiser. L'auteur termine sa dissertation par dire que chez les dames civilisées la pudeur est dans l'épiderme, et la coquetterie dans le sang.

« La Société, pleine de vénération pour l'âge et la probité de ce grand médecin, mais ne voulant rien précipiter sur une question où on pourrait la taxer de partialité, désirera sans doute que des commissaires tirés de son sein continuent, sur des sujets en état de santé, des recherches qui paraissent jusqu'à présent avoir été bornées aux cas de maladie imminente ou commencée. »

Un membre s'élève avec chaleur contre cette proposition; il soutient que, quand même la pu-

deur serait une acquisition humaine, c'est un trésor si précieux, qu'il faut se garder de le compromettre par des discussions indiscrètes. Il compare cette vertu mystérieuse au papier-monnaie, fragile enfant de l'opinion, qui produit des biens réels en prêtant de la valeur à tant de choses qui n'en auraient pas autrement.

L'orateur qui parle si bien est un adolescent, distingué par une figure mélancolique et une chevelure d'un blond cendré admirable. Un murmure flatteur l'encourage. Les dames, avec une avide bienveillance, dirigent sur lui leurs lorgnettes. Il se trouble; un vif incarnat lui monte au visage, et chacun répète: « Voyez ce bon jeune homme; il rougit comme une fille. » Cette locution est un excellent argument en faveur de l'origine féminine de la pudeur.

Le président, un peu piqué, saisit ironiquement ce subterfuge, et retire sa proposition. Son discours continue sur les autres objets de la séance.

« J'invite la Société à former une seconde commission pour un objet qui intéresse sa gloire, si en effet elle est jalouse de marcher avec son siècle, et de se hâter, comme les Anglais, de faire la science manufacturière. La puissance de la chaleur sur une époque de la vie humaine, est une observation

remarquable des physiologistes modernes. De même que le four égyptien fait éclore des poulets, et que la plante exotique s'étonne de fleurir sous un ciel de verre, de même la jeune fille qui passe sa vie auprès des poêles du Nord arrive à l'état nubile aussi promptement que celle qui a été bronzée par le soleil sur les rives du Gange (1). Je demande que des commissaires établissent un cours d'expériences sur cet effet du calorique, et dressent des tables où l'apparition de la puberté, rendue indépendante de l'âge et du climat par les compensations du froid ou du chaud, soit calculée rigoureusement sur l'échelle du thermomètre.

« Un père de famille, muni de ces tables, n'aura d'autre soin à prendre que de maintenir au point indiqué la température de la chambre de ses filles, et il sera maître où de hâter leur maturité s'il y a concurrence de demandeurs, ou de la retarder s'il y a disette. Par ce simple artifice dans la cul-

(1) Cette observation est consignée, ainsi qu'un grand nombre d'autres aussi piquantes, dans les *Rapports du physique et du moral de l'homme*. C'est un heureux présage pour le dix-neuvième siècle, de s'être ouvert par l'apparition d'un ouvrage aussi distingué. Ce livre, que le génie de Cabanis nous a donné tel qu'Hippocrate l'eût pensé, et tel que Platon l'eût écrit, a peut-être atteint, du premier effort, toutes les hauteurs accessibles de la médecine philosophique.

ture des virginités, mille désordres disparaîtront, soit en morale, soit en économie domestique, et les progrès du désir dans le cœur des filles seront toujours coordonnés avec les progrès de la dot dans le coffre des pères.»

Quand le président eut fini, il but de l'eau sucrée, et cette action, si indifférente en elle-même, me fit remarquer une circonstance qui m'avait jusqu'alors échappé. Chaque membre avait devant lui une coupe de cristal élevée sur un pied; mais ces vases, semblables par la matière, différaient tous par la forme. Les uns s'enfonçaient en se rétrécissant; les autres unissaient à peu de profondeur un large orifice, et quelques-uns s'arrondissaient avec une élégance inimitable. « Expliquez-« moi, dis-je à la présidente, la singulière variété « des coupes dans lesquelles boivent ces messieurs; « car les unes sont si petites, qu'un serin ne s'y « baignerait pas; et les autres si vastes, qu'un « voyageur altéré ne pourrait les vider dans un « repas. — Ce que vous demandez, me répondit-« elle, est un secret de la Société, que je veux « bien trahir pour vous. Les Observateurs de la « Femme, dans l'intention d'avoir toujours sous « les yeux un objet qui leur rappelât le but de « leur institution, ont arrêté de boire dans des

« coupes modelées comme celle dont Hélène fit of-
« frande aux immortels. Quoi ! vous ne devinez pas?
« — Non, je vous assure. — Sachez donc que l'é-
« pouse de Ménélas fit servir de moule à la coupe
« qu'elle consacra aux dieux l'un de ces globes ad-
« mirables dont l'amour avait formé son sein, et
« que chacun des membres de la Société a trouvé,
« dans la femme qu'il affectionne le plus, ce qu'Hé-
« lène n'eut pas besoin d'emprunter. Cette origine
« vous apprend de reste que ce n'est point la soif
« habituelle de ces messieurs qui est indiquée
« par la différente capacité des coupes qu'ils ont
« choisies. »

J'eus alors une témérité dont je ne me croyais pas capable ; j'osai dire à cette charmante femme : « Ah ! sans doute, le beau vase dans lequel M. le « président vient de boire ; ce cristal où l'eau la plus « insipide doit se changer en nectar, est un bienfait « de votre complaisance. » Un sourire adouci de pudeur fut une réponse affirmative. Que devins-je à cette terrible confidence ! une secousse électrique traversa tout mon être ; mon œil égaré passait rapidement de la coupe du président au moule divin qui lui avait prêté sa beauté ; mes lèvres s'agitèrent d'un mouvement accéléré, comme si elles eussent pressé le vase ou le modèle ; car je ne suis pas de la religion des Guèbres, qui ne soufflent sur leur divinité qu'avec un éventail. Je crus sen-

tir, je crus voir une flamme qui voltigeait sur ma bouche; et l'illusion fut si complète, que j'y portai la main pour chasser ce feu qui me brûlait. L'incomparable présidente s'aperçut du tourment que je souffrais, et me jeta un regard de secours. Ah! quel regard! vite, lecteurs, plusieurs points!... plusieurs points!......

Pendant cette scène particulière, l'assemblée avait adopté les propositions du président, et voici le résultat des scrutins, que j'entendis proclamer :

La commission qui doit prendre connaissance de l'anathème lancé par l'Église sur les femmes coiffées par des hommes, sera composée de MM. Blondin, Coxcomb, Molina, et Stanislas Crépékiski.

Les commissaires chargés de déterminer à volonté l'épanouissement des vierges par des tables de température, seront MM. Fiorellos, Voïant, Altâting, et le révérend dom Pudico.

Le marquis de Kornlòngen commençait à lire, sans qu'on s'en fût aperçu. Ce pauvre orateur avait des lunettes et point de dents, une voix monotone et un gros cahier. Il me parut qu'entre lui et le public existait une ancienne convention, par laquelle l'un s'était dispensé d'articuler et l'autre d'écouter; en sorte que cette lecture ressemblait tout-à-fait à un concert anglais, où,

comme on sait, le babil des femmes commence avec la musique. Pour moi, qui n'étais point entré dans les conventions de l'orateur et du public, je me tourmentais pour entendre, et ma persévérance attrapait de temps en temps quelques éclats de périodes que je jugeai les meilleures du discours, puisque l'auteur les avait crues dignes d'un effort extraordinaire de sa malheureuse poitrine. Ce sont de petits débris sans liaison, ramassés dans un désert, et que le voyageur conserve, non pour ce qu'ils valent, mais pour ce qu'ils rappellent.

Phrases détachées de la Dissertation sur le mariage des courtisanes, par le marquis de Kornlongen.

I.

De tous les corps graves de la nature, le plus pesant est la femme qu'on a cessé d'aimer.

II.

La science des augures n'est pas toute fausse, et je lui connais deux sûrs présages tirés de l'observation du règne animal. L'insolence des filles publiques est un signe de l'abondance du numéraire dans un État, et l'insolence des cochers, un signe de l'oppression du peuple. La multiplicité

des délateurs constitue aussi le symptôme d'une épidémie morale qu'on pourrait appeler l'aplatissement des ames.

III.

Un proverbe russe dit qu'on reçoit les gens d'après l'habit qu'ils portent, et qu'on les reconduit d'après l'esprit qu'ils ont montré. De là se sont introduits dans le grand monde deux usages d'une prudence infinie : de se faire annoncer avec éclat quand on entre, et de s'esquiver sans bruit quand on sort.

IV.

La loi civile autorise à la Chine les filles aveugles à se prostituer. Sans doute on a pensé que la nature, en ôtant à ces infortunées le dégoût et la pudeur, les avait destinées à recevoir ce privilège.

V.

Quand une faction est renversée, les braves se retirent; mais les gens d'esprit et les bêtes ramassent les morceaux : les premiers pour sauver un principe, et les autres pour commencer une secte. La même chose arrive au déclin d'une jolie femme : les conquérans l'abandonnent, mais les savans et les marguilliers se disputent à qui en fera une muse ou une sainte.

VI.

Juvénal raconte que les lits des premiers Romains avaient un chevet de bronze, représentant une tête d'âne (1). Oh! que la mode est savante! elle nous a donné des lits véritablement antiques, sur le chevet desquels on peut voir tous les matins, comme aux siècles vertueux de la république, des têtes d'ânes au front d'airain.

VII.

Les anciens marchands d'esclaves ne manquaient pas de supposer une alliance entre eux et les femmes qu'ils voulaient vendre. Le même usage s'est perpétué en Italie, où chaque courtisane a toujours un mari où un frère chargé de la débiter. Pauvres gens! ils ne savent donc pas que ce monde a des périodes où la bassesse devient si commune que, dans toutes les affaires, on la donne par-dessus le marché.

(1) *Sed nudo latere, et parvis frons ærea lectis*
Vite coronati caput ostendebat aselli,
Ad quod lascivi ludebant ruris alumni.

« Les lits étaient sans ornemens : un chevet de bronze représentait seulement la tête d'un âne, couronnée de pampres, autour de laquelle folâtraient de rustiques enfans. » *Juvénal*, sat. II, v. 96.

VIII.

Juges sévères, qui, depuis hier, vous appelez la bonne compagnie, et qui aujourd'hui exigez des romans plus de morale que des sermons, je vais aussi en composer un; mais, de grace, expliquons-nous: voulez-vous que je peigne les bonnes mœurs, ou voulez-vous que je peigne les vôtres?

IX.

Molière est trop libre pour l'oreille de nos dames, et la gaze est trop épaisse pour leurs vêtemens; la religion de l'État ne suffit pas à leur zèle, et la fortune d'un mari ne suffit pas à leur luxe.

X.

Le commerce est, comme les femmes galantes, bon et généreux tant que les acheteurs abondent; cruel et perfide, quand le débit manque.

XI.

Le métier de courtisan semble intolérable dans une femme. Il dégrade à la fois celle qui le fait, et le prince qui le souffre. Cette opinion tient à un reste de courtoisie chevaleresque. Le mépris que m'inspirent les femmes-courtisanes est tempéré par la pitié. La pitié que pourraient me faire les femmes-courtisans est effacée par le mépris.

XII.

Quand on lit dans les écrivains de l'antiquité que les dames romaines échancrèrent fortement la tunique, et allongèrent encore plus la toge, on peut assurer, sans crainte d'erreur, que la beauté des épaules l'emportait à Rome sur celle des jambes, et que les femmes y étaient aussi intéressées dans leur coquetterie que dans leur pudeur.

XIII.

L'amour ne s'explique plus par le duel, mais par l'enchère. « C'est avec de l'or, et non avec du « fer, qu'on m'obtient, » disait une fille à deux hommes qui se battaient pour elle. Le mariage n'est à proprement parler qu'une adjudication à la bougie éteinte : le dernier qui a parlé se couche.

XIV.

Les acteurs qui ne sentent rien crient plus haut que les autres. Les partisans qui affichent en politique un zèle outré sont les transfuges et les fourbes. Ceci me rappelle l'histoire d'un petit-maître du royaume de Juida, qui fut condamné au feu pour s'être introduit dans le sérail du roi. Voyant que les femmes les plus empressées à por-

ter les fagots de son supplice étaient précisément celles qui l'avaient le mieux traité, il ne put s'empêcher de rire, mais il refusa de nommer les coupables. Toujours gai et généreux, ce noir mourut comme un Français.

XV.

Il y a trois choses qui n'exigent des tyrans de l'Asie ni ame, ni esprit, ni jugement; c'est l'étiquette, la cruauté, et la clôture des femmes.

XVI.

Un ancien philosophe salua comme femme la personne que la veille il avait saluée comme fille, et l'on prétendit que l'odorat lui avait révélé le changement survenu dans l'intervalle. Un aveugle connaissait, dit-on, par la même voie les galanteries de sa pupille. Il a bien pu entrer dans les desseins de l'auteur de la vie d'en signaler quelques actes ou certaines situations par une plus vive émanation corpusculaire. Les femmes, qui n'aiment pas plus les indiscrétions de la nature que celles de leurs amis, ont donné le change aux premières par l'emploi habituel des odeurs. Mais ce que la prudence avait conseillé a tourné au profit de la volupté, et les sens se sont enivrés de cette atmosphère artificielle. Mahomet disait que les parfums l'élevaient au ciel; mais cet Arabe

fut un faux prophète, et moi je vous assure qu'ils ramènent les jolies femmes à la terre qui est leur empire. Cependant les parfums ont eu des ennemis. Martial en fait le sujet de ses épigrammes; Cicéron les tient pour suspects (1), et nous connaissons des sages assez mondains qui préfèrent aux effluves des coquettes ambrées, la pureté des vierges inodores.

XVII.

Le sage ne se repent pas, il se corrige. Le peuple ne se corrige pas, il se repent. Les femmes se jettent dans la pénitence sans se corriger et même sans se repentir. La pénitence est le dernier plaisir des femmes.

XVIII.

Pourquoi l'amour de la mère pour ses enfans est-il plus exalté dans les pays de polygamie? Parce que la mère a des rivales qui les haïssent.

(1) *Mulieres ideo benè olere, quia nihil olebant, videbantur.* Cicéron à Atticus, liv. II, lettre 1re. M. Achard, chimiste prussien, a fait l'analyse de tous les parfums cosmétiques ou médicinaux qui sont dans le commerce. Il n'en a trouvé aucun, même de ceux qu'on répute éminemment salubres, qui n'ajoutât à l'air commun une qualité délétère. Il a dressé une table comparative des degrés de malignité de chacun.

Pourquoi l'amour de la femme pour son mari est-il plus calme dans les villes de grandes mœurs? Parce que la femme a des amans qui le chérissent. Pourquoi l'amour du prêtre pour sa femme est-il plus vif en Russie? Parce que le prêtre qui devient veuf perd son bénéfice.

XIX.

On lit sur la porte orientale d'Agra l'inscription suivante: « La première année du règne de Julef, « deux mille époux furent volontairement séparés « par le magistrat, et l'empereur, indigné, abolit « le divorce. L'année suivante, il y eut dans Agra « trois mille mariages de moins, sept mille adul- « tères de plus, trois cents femmes brûlées « pour empoisonnement de leurs maris, soixante- « quinze hommes empalés pour meurtre de leurs « femmes, et des meubles brisés dans l'intérieur « des bons ménages pour la valeur de trois mil- « lions de roupies. L'empereur rétablit le divorce.»

XX.

Il y a pour le moins autant d'aveuglement dans l'esprit que de paralysie dans le cœur, à méconnaître la part de l'amour dans l'administration de la plupart des choses humaines. Socrate ne se montre nulle part plus grave et plus profond, plus habile dans la science des hommes, et plus

capable de les gouverner, que lorsqu'il profère ces paroles toutes divines : « Je fais profession de ne « savoir que l'amour (1). »

XXI.

En mariage comme en politique, les demi-folies sont toujours sans excuse, et fréquemment sans succès; mais les folies bien entières intéressent par l'excès de la passion, ou subjuguent par l'excès de l'audace. Qui veut sauter un fossé à deux reprises, doit tomber au milieu.

XXII.

En Espagne et en Italie, on allait fréquemment choisir sa femme dans un lieu suspect, par principe de piété, et pour retirer, disait-on, une ame des voies de la perdition; *per redimer un' alma dall' inferno.* Ces mariages avaient un avantage bien rare, si le mari, comme le prétend Brantôme, n'était jamais réputé c..., quoi qu'il arrivât, attendu que ce qui a été fait pour la gloire de Dieu ne saurait, en aucun cas, tourner à opprobre.

XXIII.

Si j'eusse vécu dans les siècles de la corruption

(1) Dans le *Timée* de Platon, traduction du grand Racine. Je ne m'étonne plus de la tentation qu'avait Érasme d'ajouter à ses litanies : *Sancte Socrates, ora pro nobis.*

romaine, j'aurais dit aux esclaves maîtres du monde : Remerciez les femmes d'imiter les courtisanes par l'indécence de leurs vêtemens, de leurs danses, de leurs manières : vous êtes trop heureux qu'elles veuillent bien rechercher vos mépris, et ruiner elles-mêmes leur empire. Le comble du désordre serait d'estimer encore les femmes quand on n'estime plus la vertu.

XXIV.

La classe de la société distinguée par les mœurs les plus calmes et les plus pures, est sans contredit la classe marchande, où les femmes ont part aux soins du commerce (1). L'honneur du ménage n'est jamais mieux gardé que quand la

(1) Depuis environ un demi-siècle, nos villes de commerce ont éprouvé sur ce point une dégénération fâcheuse, dont je ne sache pas qu'aucun moraliste ait recherché la cause. Une nouvelle direction dans les idées commerciales, et la manie de concentrer les capitaux, ont multiplié à l'excès les sociétés de négoce. Or, la première loi de cette espèce de contrats est toujours d'exclure de la gestion des affaires les femmes des associés. Par ennui ou par ressentiment, celles-ci se sauvent de l'oisiveté dans la galanterie, et la dépravation morale se met de niveau avec la prospérité mercantile. Les gens qui font des balances de commerce s'inquiètent peu de ces bagatelles. A quoi servent les mœurs et le bonheur domestique, qu'on ne peut représenter par des chiffres?

femme en garde aussi la caisse. Le cœur dort dans l'ivresse de la vanité.

XXV.

La Rochefoucauld a dit (Maxime 389) qu'il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier : cela est juste pour celles qui n'en ont pas fait d'autre; mais les honnêtes femmes qui ont commencé plus tard savent le prix du repos de la vertu; et de même que l'hérésie est une friandise de dévots, la fidélité conjugale doit être un plaisir fort piquant pour une courtisane retirée.

XXVI.

L'indulgence sied bien au repentir; mais le passage du vice à la pruderie déplaît jusqu'au dégoût. Phryné, la joueuse de flûte, épousa un riche capitaine de vaisseau, établi au Pyrée. Elle avait, avant son mariage, amusé Athènes des désordres de sa jeunesse; mais alors elle l'indigna par le fracas de sa nouvelle vertu. Diogène l'écoutait un jour, lorsque, suivant sa coutume, elle mettait autant de maladresse à se louer elle-même que de méchanceté à déchirer tout ce que l'Attique comptait d'hommes et de femmes aimables. Il s'aperçut bientôt que cette créature avait l'ame trop basse ou l'esprit trop borné pour comprendre son nouveau rôle, et il lui cria, avec ce ton foudroyant

qui appartenait aux cyniques : « Phryné, retourne « à ta flûte, tu déshonores l'hypocrisie. »

XXVII.

Il est des pays où l'union de la galanterie et de la dévotion serait un phénomène inexplicable. Mais cette alliance est toute naturelle dans les mœurs des peuples qui corrompent la foi par la superstition, et sauvent les ames par des formules. J'étais un jour chez la marquise de ***, dont je soupçonnais les intrigues galantes. Son mari, militaire un peu pédant, avait la manie de vanter à tout propos son bonheur domestique, et l'inébranlable fidélité de sa femme. Il venait, suivant l'usage, de chanter les louanges de sa Pénélope, lorsque celle-ci, se penchant vers mon oreille, me dit fort gaiement : « Mon mari m'amuse, avec sa bonne « opinion ; je ne puis m'empêcher de rire quand « je me figure la surprise où il sera au jour du ju- « gement dernier. » Je n'ai pas besoin de dire que cette dame est italienne. Dans quelle autre tête eût jamais pu se former cet amalgame de l'adultère, du rire et du jugement dernier !

XXVIII.

Le mariage est un frein mis par la loi civile à l'inconstance de la nature. Il a fallu s'attendre que ce monopole exciterait beaucoup de révoltes. Les

maris turcs ont imaginé d'assurer leur possession en confiant les femmes à des gardiens impartiaux, armés du glaive et désarmés de leur sexe. Les maris chrétiens ont donné le change à l'ennemi, en instituant la prostitution publique, et déployant devant les célibataires l'avant-garde des courtisanes. Ainsi les Orientaux, plus violens, arrêtent le torrent par une digue, et les Septentrionaux, plus ingénieux, le détournent du fragile temple de l'Hymen par un canal de dérivation. Les premiers sacrifient à leur tranquillité, des hommes et la justice, et les seconds, des femmes et la pudeur. Dans l'un et l'autre cas, le mariage est bien précieux s'il vaut tout ce qu'il coûte.

(*Fin des pensées détachées du marquis de Kornlongen.*)

Quand il fut bien avéré que le marquis n'avait plus rien à dire, l'assemblée fit silence, et M. l'abbé Satin se leva pour réciter son hymne à la louange des genoux; mais l'invitation que lui adressa le président de lire assis comme les autres membres, et son refus de s'y conformer, donnèrent lieu à une discussion très-agréable.

Les uns soutinrent que le buste d'un homme, perpendiculairement fixé sur un fauteuil, était seul en harmonie avec la gravité académique. Les autres opposèrent des autorités. Le minutieux

Patru, dirent-ils, raconte que, quand la reine Christine vint à l'Académie française, les lecteurs de prose restèrent, à la vérité, assis; mais les poètes, et notamment le fameux Cotin, se dressèrent sur leurs pieds pour débiter des vers qui furent admirés ce jour-là (1). « Cette matière ne doit pas être « traitée légèrement, s'écriait un vieillard colère; « chaque ordre de fonctions, dans les bipèdes, « réclame une attitude assignée par la sagesse de « la nature, et j'en ai heureusement découvert la « théorie. Pour les jouissances intellectuelles, la « situation la plus convenable est la verticale; pour « les nutritives, l'angle droit; et pour les abdo-« minales, le parallélisme à l'horizon. »

Enfin l'assemblée termina ce débat à la manière des corps délibérans, c'est-à-dire par un terme moyen que personne n'attendait. Considérant que l'hymne de l'abbé Satin n'était pas positivement en vers, mais en prose dite poétique, elle arrêta que l'auteur la réciterait dans telle posture qu'il lui plairait, pourvu que ce ne fût ni assis comme les

(1) Anaxandrides le Rhodien avait une autre manière : il montait à cheval pour lire ses comédies, et si le public lui paraissait mal disposé, un coup d'éperon emportait la scène ailleurs. Je crains que, parmi nous, les excès habituels du parterre ne forcent l'art dramatique à en revenir là. Il est assez juste qu'un auteur puisse ruer quand la critique ne sait plus qu'aboyer.

prosateurs, ni debout comme les poètes. En conséquence, l'abbé mit ses genoux sur son fauteuil, et porta la tête en avant, pour faire équilibre à la région opposée; et ce fut véritablement posé comme un Z que cet écrivain-métis déclama l'œuvre de son talent, qui devait avoir tant d'influence sur le reste de ma vie.

L'HYMNE AUX GENOUX, ET SES SUITES.

Sans être ni un bon ni un mauvais ouvrage, cet hymne aux genoux annonçait un auteur qui possède bien sa matière. Le début est une description du mécanisme compliqué du genou, où l'élégance des expressions s'enrichit des difficultés vaincues. L'auteur, passant ensuite à la dignité de cette partie du corps humain, y trouve établis les deux plus anciens cultes du monde, ceux de l'amour et de la pitié. Il voit en effet dans les genoux l'autel menacé où supplie l'amour entreprenant, et l'autel miséricordieux où la prière en larmes vient fléchir les passions farouches. Si Apollon se fût adressé à eux, Daphné n'aurait pu fuir; si Priam ne les eût embrassés, Hector fût resté sans sépulture.

S'attachant particulièrement aux genoux de la femme, il en signale les ligamens souples, l'enveloppe polie et les séduisantes fossettes. Il distingue le genou tourné en dehors de celui qui est incliné

en dedans ; et, sans hésiter, il préfère ce dernier. Il y admire je ne sais quelle expression de modestie et de mystère, de timidité fine et de volupté concentrée, qui appartient mieux au naturel de la femme. Le genou en dehors, dit-il, m'appelle et me provoque, l'autre m'attend et me retient ; mais en tout genre, conquérir est peu de chose, le vrai triomphe est de conserver. Pour classer à l'avenir ces deux espèces, il nomme la première *le genou militaire*, et la seconde *le genou pudique*.

L'abbé Satin, par un abus d'esprit que je suis loin d'approuver, considère ensuite les deux genoux d'une femme sous le rapport de leur fraternité, et il applique à ces jumeaux cette belle maxime de politique, que tant qu'ils resteront unis ils seront invincibles. Il va jusqu'à soutenir qu'ils ont un langage pour demander, avertir, inviter et persuader tout ce qu'ils veulent ; et, afin d'en donner un exemple, il prononce quelques phrases d'une éloquence entraînante, et il dit comment un genou s'y prendrait pour les traduire à un genou son voisin, sans qu'aucun curieux pût soupçonner leur dialogue.

Cette partie du poëme était d'un intérêt si profond, que l'assemblée entière semblait avoir perdu le besoin de respirer ; et entraîné moi-même dans l'ivresse générale, je portai machinalement ma main à mon genou, et j'y vérifiai la justesse des

mouvemens oratoires à mesure qu'ils étaient indiqués par M. l'abbé Satin; mais avant la fin de cet exercice, j'eus la curiosité d'y abaisser mes regards, et je demeurai glacé d'horreur en reconnaissant que le genou auquel je donnais leçon n'était pas le mien. J'atteste tout ce que les hommes ont de sacré, que je croyais fermement le contraire, et que j'agissais de bonne foi. O dieux! qui osera répondre des vertus de son ame, si cette pauvre aveugle est ainsi égarée par les sens qui doivent la conduire!

Soit que ma voisine fût effrayée du trouble de mon visage, soit qu'elle fût irritée de l'audace de mon injure, qu'elle avait soufferte avec une patience angélique qui redoublait mes remords, elle profita d'un mouvement de l'assemblée après la lecture de l'hymne, et elle sortit. Je la suivis dans le dessein de la secourir, si elle se trouvait mal, et d'expirer ensuite à ses pieds de honte et de douleur. Mais ses pieds, plus légers que le vent, franchissaient les corridors, les escaliers, les vestibules, dont ils connaissaient les moindres détours; et tout ce que je pouvais faire dans mon désespoir, c'était de ne pas perdre haleine. Par hasard, sans doute, elle entra dans un cabinet qui, n'ayant pas d'autre issue, termina nécessairement notre course. Atalante s'arrêta donc, et me dit avec un sérieux à pétrifier : « Il faut convenir, M. Philo-

« gyne, que vous êtes bien imprudent; mais moi, « j'ai résolu d'être sage. »

Je ne sais si la sagesse des femmes doit se définir, le soin de fermer les portes; mais ce fut la chose que fit alors très-exactement la personne qui venait de si bien parler.

Me voilà donc enfermé; et nul, je crois, n'osera douter de tout ce qu'il m'en coûte pour entretenir le public de ces détails personnels. Cependant on sentira qu'ayant pris l'engagement d'écrire la séance à laquelle j'assistais, il a bien fallu déclarer pourquoi je n'en avais pas vu la fin; mais de même que le maréchal de Tallard, devenu prisonnier des Anglais, profita de son malheur et de sa bonne mine pour négocier avec leur reine une paix avantageuse; de même j'ai trouvé, dans les événemens de ma captivité, des ressources pour remplir les lacunes dont mon histoire était menacée. Je dînai le lendemain chez le président; et il eut la bonté de m'apprendre que le rapport sur la mortalité des femmes, qui terminait la séance de la veille, avait fait une vive sensation. Comme le président est un homme intéressant que j'ai le bonheur de voir tous les jours, il me communiqua dans la suite ce rapport, où je remarquai en effet des recherches piquantes, des aperçus fins et des avis salutaires. Je fus surtout frappé des tables de mortalité que l'auteur avait tracées avec soin, et

d'après des données fort exactes. Les femmes y étaient distribuées en diverses colonnes, sous les titres de dévotes dures, dévotes tendres, marâtres, idiotes, coquettes, jalouses, curieuses, etc. Voici en peu de mots les résultats de ce tableau. La destruction s'opère beaucoup plus par les passions haineuses que par les doux emportemens; par les faux plaisirs que par les jouissances naturelles; par le temps perdu, que par le temps employé. L'ennui, la mode, le bruit et la vanité, sont les quatre anges exterminateurs de l'espèce. En dépit de Dieu, qui a tout fait pour que les femmes meurent vieilles, elles préfèrent de mourir belles.

PHILOGYNE.

LA NOURRITURE D'UN PRINCE,

OU

LE DANGER DES COUTUMES ÉTRANGÈRES;

RÉCIT FAIT DANS L'ENCAN DE PERTINAX, PAR UN BARBIER SYRIEN DE L'EMPEREUR COMMODE.

Aucun historien ne vous a instruits de ce qui se passa dans Babylone depuis le règne de Béladan jusqu'à la conquête qu'en firent les Assyriens de Ninive. Il ne tient qu'à moi de remplir cette lacune par des vérités ou par des mensonges, et vous êtes gens à vous accommoder des uns aussi-bien que des autres. Je veux pourtant vous dire ce qui arriva réellement, quoique dans le fond j'estime autant ce qui n'arriva pas. Ce récit m'a été communiqué par un mage, qui ne me refusait rien depuis que ma bonne humeur l'avait guéri de la consomption. Il m'apprit que si quelqu'un, dans leur assemblée, proposait d'adopter une loi ou une coutume étrangère, on lui enfermait les pieds dans une chaussure de barbare; on lui couvrait le corps d'une tunique de bossu, et on le forçait à écouter, dans ce ridicule accoutrement, l'aven-

ture de Béladan. Cette histoire avait été écrite par un ancien prêtre du soleil, sur un rouleau de *serica materies* (1), qu'on ne tirait de son étui que dans cette importante occasion.

Béladan régnait à Babylone vers le temps de la fondation de Rome. Il avait le titre de khan; de sultan, de satrape ou de pharaon, selon la langue du pays, que chacun traduit à sa manière; et quand il permettait qu'on lui adressât la parole, on le qualifiait de *Votre Étoile*, *Votre Divinité* ou *Votre Éternité*. Il était si appliqué aux affaires, que, pour ne pas en être distrait, il avait voulu que les fonctions de ses ministres et de ses valets se confondissent dans les mêmes mains. C'était son chancelier qui l'habillait, son cuisinier qui nommait les généraux, son ministre des finances qui l'endormait, son baigneur qui négociait avec les plénipotentiaires étrangers, et son grand-prêtre qui chassait les mouches.

Cependant Babylone se montrait insensible à tant de soins; tout ce que les favoris du sérail imaginaient pour corriger l'opinion publique tournait contre leur maître, car la flatterie a ses pédans, égaux en maladresse à ceux que nourrit la poussière des collèges. Déjà le feu avait été mis dans plusieurs quartiers de la ville. C'est la mé-

(1) C'est le nom donné par les anciens à ce fin tissu de cachemire que nous appelons *schaal*.

thode un peu coûteuse qu'on emploie dans l'Orient pour adresser une requête au souverain. Béladan aurait été brûlé dans son palais par l'effet du dernier placet de ce genre qu'on lui avait présenté, si le nord qui soufflait en ce moment n'eût passé au sud fort à propos. Cette alarme lui ayant fait sentir combien il était désagréable de ne régner qu'au gré du vent, il résolut de convoquer un divan général, et de consulter sur la situation des affaires les plus savantes têtes de l'Empire.

A l'ouverture de la séance, il parla ainsi : « La « mémoire de mon illustre père, qui a conquis « cette couronne et qui me l'a donnée, me sera « toujours chère. Il m'a répété cent fois dans mon « enfance, que la cour se piquait d'imiter le sul-« tan, la ville d'imiter la cour, et la campagne « d'imiter la ville. J'en ai conclu que le moyen de « rendre tout le monde content consistait à l'être « moi-même. J'ai donc fait de mon palais le ren-« dez-vous des plaisirs. Chaque nuit y a vu se pro-« longer la fête dont chaque aurore avait éclairé « les apprêts, et mon trésor a épanché ses flots « entre les mains de mes fidèles courtisans. Eh « bien ! j'apprends que c'est peine perdue, et que « plus on s'amuse ici, plus on s'acharne à ne pas « s'amuser ailleurs. Dites-moi comment il faut « corriger ces entêtés. Parlez surtout franchement, « car je jure que j'abattrai d'un coup de cimeterre

« la tête du premier chien d'entre vous qui s'avi-
« serait de croire qu'il n'est pas ici parfaitement
« libre. »

Malgré une si douce assurance, chacun gardait un silence politique. Le vieux Rustan se leva le premier; c'était un ancien interprète de la loi, aux mains calleuses, au teint brûlé, qui depuis plusieurs années s'était retiré à la campagne, où par suite d'habitude il s'amusait à écheniller son verger. Rien ne rajeunit un vieux juge comme de médire de la cour. Rustan parla donc avec chaleur et complaisance de la misère des laboureurs, et de la voracité des traitans. Il proposa de réduire les dépenses, de corriger quelques-uns des plus crians abus, et d'assigner aux honnêtes gens un cinquième à peu près des emplois publics.

« O quelles trivialités! s'écria un jeune visir
« en l'interrompant; qui n'aurait honte de faire
« le bien à si peu de frais! Portez vos maximes,
« bonhomme Rustan, à quelque roitelet du mont
« Taurus, à ces pâtres ingénus qui n'ont ni poésie
« dans leurs finances, ni géométrie dans leur mo-
« rale. Nous autres penseurs, nous sommes éta-
« blis dans un État pour lancer des gerbes d'éclairs,
« et pour apprendre au genre humain comment
« on se passe de raison à force de génie. Il ne
« s'agit point ici de dire à Son Éternité ce qu'elle
« doit faire pour plaire au peuple, mais de per-

« suader au peuple qu'il doit se plaire à ce que « fait Son Éternité. » Un sourire gracieux du sultan témoigna au visir qu'il avait bien saisi le nœud de la question.

Le mage Smerdis prit néanmoins la parole. Il dit que dans plusieurs maisons de la ville, au lieu de confier la porte à des chiens vivans, on se contentait d'en peindre ou d'en sculpter la représentation (1), et qu'il ne se commettait pas plus de vols dans les habitations gardées par les images que par les bêtes. Transportant cette idée dans les affaires publiques, il avait reconnu qu'un nombre considérable de fonctionnaires pouvait être suppléé de cette manière au grand soulagement des finances, et au plus grand contentement du peuple. Son goût particulier pour la mécanique lui a fait mettre sur le métier beaucoup d'employés d'espèces diverses, depuis le mannequin ou magot simple jusqu'à l'automate le plus compliqué. Il a composé, pour les différens besoins, des approbatifs, des négatifs et des délibératifs, des signataires, des compteurs, des salu-

(1) Cet usage passa aux Romains, qui écrivaient sur la loge du prétendu gardien : *Cave canem* (prenez garde au chien). On voit, dans une maison de campagne de l'île Saint-Denis, près Paris, un énorme dogue en terre cuite, qui, à moitié caché dans sa niche, donne une idée assez juste de cet antique stratagème.

tateurs et des évolutionnaires à ressorts dans tous les genres. On les garantit tous discrets, impartiaux, incorruptibles, sobres, exacts et laconiques. Il a enjolivé plusieurs poupées propres à remplacer les odalisques qui enragent de leur inutilité dans le harem. Enfin, il offre au sultan, pour un prix modique, un nécessaire de gouvernement complet, et il y ajoutera quelques diplomates empaillés pour les ambassades de famille. « Par la barbe du soleil, dit le pharaon, voilà une « ressource qui n'est pas à dédaigner; j'aime les « machines, sage Smerdis, et j'irai voir ton ca- « binet. »

La parole fut prise ensuite par un médecin; car, grace au ciel, il se glisse des médecins partout. « J'ai étudié, dit-il, la politique dans l'anatomie, « et je me suis convaincu que les grandes causes « physiques agissent seules sur les hommes d'une « manière sûre et uniforme. Un mécontentement « habituel provient nécessairement d'humeur « noire, et toute faction a son origine dans un « épaississement national de la bile. J'avouerai « même à notre sublime khan, que depuis dix « années, ceux de ses sujets dans les entrailles de « qui j'ai eu l'avantage de pénétrer, m'ont offert « cette disposition hépatique. Il s'agit donc uni- « quement de la prévenir, et les dieux protecteurs

« de cet empire ont permis que j'en découvrisse « un moyen facile.

« J'ai remarqué que, par la situation de la vé« sicule du fiel, l'écoulement de la bile s'en fait « avec une extrême aisance lorsqu'on est couché « sur le côté gauche. J'ai vérifié cette observation « avec succès, en faisant ainsi dormir mes femmes. « Depuis lors, elles sont devenues si folâtres, « qu'elles passent la journée à se moquer de moi, « et je ne réponds pas qu'il n'en arrive autant à « Votre Éternité; mais je lui assure que cela n'est « point dangereux, et que jamais les plaisans, et « encore moins les rieuses, n'ont renversé de « trône. Rendez donc promptement une loi qui « enjoigne à tous les Assyriens de dormir sur le « côté gauche. Ils seront bien étonnés de se réveil« ler si joyeux; mais, dussent-ils en enrager, ils « seront gais et contens en dépit d'eux-mêmes. « Observez de plus que l'exécution de cette loi « mettra dans vos mains la nomination d'un grand « nombre de places aussi honorables que lucratives, « et que trois cent mille inspecteurs au sommeil « seront autant de créatures très-éveillées pour les « intérêts de la couronne. »

Tous les membres du divan se regardèrent avec admiration, et la loi proposée allait passer sans difficulté, si un confrère du docteur qui siégeait

dans la même assemblée, ne se fût écrié : « Im-
« prudens! vous avez donc mangé le miel du rho-
« dodendron (1)! vous voulez donc anéantir jus-
« qu'au nom de Babylone! vous ne connaissez donc
« pas mon système sur la conservation de l'espèce
« humaine? vous ne savez donc pas que le sexe de
« vos enfans dépend uniquement de la différence
« de position dans laquelle ils ont été conçus? Si
« tous les Assyriens couchent sur le côté gauche,
« je vous prédis que jamais un mâle ne sortira du
« sein de vos femmes, de vos vierges et de vos
« veuves. O peuple illustre et déplorable! je te vois
« devenir une nation de filles! je vois tes grandes
« destinées s'éteindre dans une seule génération
« qui vivra stérile et mourra en babillant. »

« Là! là! calmez-vous, dit l'excellent sultan;
« sans doute les filles sont bonnes, mais trop est
« trop; voyons un autre moyen. »

On entendit alors un Égyptien réfugié appelé Sabacon : il était dans son pays un riche marchand, et expédiait chaque année trente navires pour les côtes de l'Inde. S'étant chargé par adjudication de la nourriture de tous les dieux de l'Égypte, il devint un personnage important. Mais soit que des sous-traitans l'eussent trompé, soit que

(1) Au rapport de Pline, le miel produit par les abeilles qui avaient sucé la fleur du *rhododendron pontica*, donnait la folie.

lui-même eût grivelé sur la fourniture céleste, les étables, lès cages et les viviers furent mal approvisionnés; il en résulta une si furieuse épizootie parmi les dieux, qu'il fallut agrandir les grottes de Thèbes pour leur inhumation. L'Égypte, presque veuve de ses chats et de ses éperviers, recherchà la conduite de Sabacon, et s'il ne se fût hâté de venir boire les eaux de l'Euphrate, il eût infailliblement été noyé dans celles du Nil.

Ce qui le frappa le plus à son arrivée dans Babylone fut le spectacle des jolies dévotes de Baal, qui se tenaient assises dans les rues, et brûlaient, dans de petits réchauds, des noyaux d'olives en son honneur. Elles étaient ceintes d'une corde dont une extrémité s'offrait à la main des passans. Aussitôt que quelqu'un épris de désir saisissait ce cordon, la femme allait avec docilité dormir avec lui, et se moquait beaucoup de ses compagnes dont personne n'avait daigné toucher la ceinture (1).

(1) L'existence de ces femmes et de leurs usages est constatée par les livres saints, et notamment par le chapitre VI de la prophétie de Baruch, qui est une invective très-éloquente contre les faux-dieux de Babylone; en voici les versets 42 et 43 : *Mulieres autem circumdatæ funibus in viis sedent, succendentes ossa olivarum.—Cùm autem aliqua ex ipsis attracta ab aliquo transeunte, dormierit cum eo, proxima sua exprobrat quòd ea non sit digna habita, sicut ipsa, neque funis ejus diruptus sit.*

Sabacon avait approfondi cette partie singulière des mœurs assyriennes. Il avait reconnu que l'imagination de ces filles de Baal s'exaltait prodigieusement après les sacrifices dont on vient de parler, et qu'alors tous les mouvemens nerveux, partis de l'hystère, les poussaient aux extases, à la mysticité et au prodige des divinations.

L'Égyptien pensa que des créatures qui s'emparaient de l'homme par le plaisir, l'espoir et la crédulité, étaient des puissances dont il ne fallait pas négliger le concours. Il dressa sur cette base un plan d'incorporation des brûleuses de noyaux d'olives. Il proposa de ne permettre à aucunes de s'asseoir dans les rues avant que le visir des révélations secrètes leur eût donné ses instructions, et que pour plus de sûreté le visir des douanes eût plombé un des bouts de leur ceinture. Le divan rejeta ce projet avec horreur, parce que les servantes de Baal étant au nombre des choses saintes, on ne pouvait s'en mêler que par un attentat sur la juridiction de l'hiérophante. L'auteur fut remis à la miséricorde des mages, qui trois jours après le précipitèrent dans l'Euphrate. Ainsi le malheureux Sabacon ne put échapper à son sort, et les filles de Chaldée lui furent plus fatales que les bêtes d'Égypte.

Cependant l'ennui commençait à compter les heures d'une séance où l'on ne concluait rien.

Tous les regards se tournaient sur le fameux Britomanès et accusaient son silence. Ce reproche paraîtra d'autant plus mérité, que l'homme auquel il s'adressait était depuis huit jours le savant à la mode, et venait d'obtenir le privilége exclusif des almanachs dans toute la Babylonie. Sur un signe que lui fit le sultan, il ne put se dispenser d'ouvrir la bouche et de dire des merveilles que tout le monde attendait. Il s'exprima donc ainsi :

« Sublime khan, je ne parlerai pas à Votre Divi-
« nité de ce qui se passe maintenant dans le ciel,
« ni de la riche collection d'étoiles que je tiens en
« porte-feuille; mais vous vous souvenez que votre
« auguste père ordonna de me pendre parce que
« j'avais eu la gloire de faire une découverte qui
« compromettait la physique de son mage favori.
« Quelle que fût ma déférence pour les désirs de
« ce bon maître, j'eus la modestie de ne pas rece-
« voir en personne les honneurs qu'il me destinait,
« et je lui envoyai mon portrait, avec prière de
« lui permettre de me suppléer dans cette circon-
« stance décisive. Assuré par cette précaution, que
« ma présence devenait inutile dans les États de
« votre auguste père, j'allai visiter des pays loin-
« tains où la vérité n'est pas environnée de palmes
« aussi meurtrières.

« Je traversai la Médie, l'Atropatène et l'Ader-
« brigane. Parvenu aux rivages caspiens, je fus in-

« certain si je dirigerais mes pas vers les lieux où
« naît le soleil, et si de là j'atteindrais le pays des
« Amazones, après avoir mesuré ces vastes régions
« où des troupeaux d'hommes sans pasteurs errent
« tour à tour sur les bords de l'Oxus, du Jaxartes
« et du Rymnicus, et vendent aux navigateurs les
« flots de leurs lacs changés en cristaux de sel;
« mais je préférai de m'avancer vers l'ouest à tra-
« vers ces plaines immenses qui voient l'Araxe et
« le Cyrus rouler dans un même lit leurs ondes
« fraternelles. Je fus reçu sous le toit hospitalier
« des Tapuri, des Chrindi, des Gogarini, des Gelœ,
« des Lesgœ; j'habitai les murs de l'opulente Phi-
« lado; et remontant le Cyrus, j'admirai la pitto-
« resque Zalissa, dont les rochers blanchis par
« l'astre du jour, font éclore des aigles, des devins
« et des poètes. Mon infatigable curiosité devait
« bientôt m'ouvrir les portes du Caucase, de ce
« mont protecteur qui, assis entre deux mers,
« semble être une des colonnes du monde. »

Béladan, qui s'impatientait avec la modération d'un sultan bien élevé, ne put s'empêcher d'interrompre l'orateur, et de lui dire : « O trop savant
« Britomanès, je vois bien que tu as envie d'une
« chaire de géographie : je te la donne. Sois per-
« suadé que si j'eusse connu un moyen plus agréable
« de te faire taire, je ne l'aurais pas réservé pour
« une meilleure occasion. » Le nouveau professeur,

s'inclinant jusqu'à terre, répondit : « Très-pénétrant pharaon, je t'entends ; je te remercie, et je « viens au fait.

« Durant mon séjour chez les Chrindi, j'observai qu'ils étaient gouvernés despotiquement par « leur chef, ce qui m'étonna dans un peuple originaire de la Scythie. Mais ce qui me surprit bien « davantage, fut de voir que ce despote capricieux « les traitait fort mal, et que cependant l'amour de « ses sujets pour lui semblait croître avec ses extravagances. Je cherchai avec soin la cause d'une « particularité si étrange, et je découvris qu'elle « était tout entière dans une coutume fort simple.

« Lorsqu'un mâle naît dans la maison régnante, « on le donne à une femme qui l'allaite pendant « un jour, et le remet à une autre qui en fait autant, et ainsi de suite jusqu'à ce que le petit « prince ait achevé le tour de la nation (1). De cette « manière, il se trouve être le frère des hommes

(1) Cet usage s'est conservé jusqu'à nos jours. Voici quelques passages curieux de l'ouvrage de M. Vockerodt, intitulé : *Description des peuples de la mer Caspienne*. Berlin, 1756 :

Chez les Chaitaki, quand le prince (usmey) devient père d'un garçon, on envoie le nouveau-né dans le plus grand village, où toutes les femmes lui donnent le sein, ensuite dans un autre, jusqu'à ce qu'il ait suivi toute la nation.

Chez les Czirkases, quand le fils d'un prince a douze

« et le fils des femmes. L'attachement qu'on lui « voue a toutes les faiblesses de l'amour maternel. « Le caractère de cet amour est d'être aveugle. Il « excuse tout dans l'objet de son culte, et va jus- « qu'à s'enorgueillir des excès qu'il blâmerait dans « un autre. Ce sentiment, qui s'invétère par le « temps et l'habitude, devient un instinct natio- « nal; de sorte que le chef des Chrindi, quoi qu'il « dise, et quoi qu'il fasse, est toute sa vie un enfant « gâté dont on admire les bévues, et dont on « adore les fredaines.

« Sublime khan, je ne propose pas à Votre Éter- « nité de retourner en nourrice, mais je pense « qu'elle devrait s'y faire remplacer par un enfant « issu de son corps. On vous saurait gré d'une ré- « solution si populaire, et la passion qui s'allumera « dans tous les seins en faveur du fils, remontera « certainement jusqu'au père. »

La présence de Béladan ne put retenir l'explosion de joie et d'applaudissemens qui se fit dans le divan. Tous les esprits furent frappés de ce qu'il y avait de touchant et de patriarcal dans

ans, on l'envoie s'instruire chez un prince voisin. L'éducation consiste à voler d'abord les jardins, puis les moutons, enfin les chevaux. Les prêtres sont les plus grands voleurs.

Dans le Tawlistan, le père marie son fils à trois ans, vit avec la femme, et lui rend, dans l'âge viril, la femme et les enfans qui en sont nés.

la manière de nourrir les princes chrindiens; ils doutèrent d'autant moins de l'heureux effet de cette coutume, qu'il n'avait point pour garans des tours de jongleurs, ou des prestiges politiques, mais les profondes et sincères affections de la nature. Le sultan dit lui-même : « Vraiment, je crois « que l'adoption de cet usage fera des merveilles. « Il vous faut un garçon; je ne sais trop que vous « en dire : je demanderai à mes femmes s'il y a « que chose de prêt, autrement vous prendrez pa- « tience, car dans ces choses-là je ne vaux rien « quand je prémédite. »

Britomanès, que son succès enhardissait, pria le sultan de vouloir bien écouter une petite histoire qui le déterminerait peut-être à un effort salutaire. « Eh bien! répondit Béladan, en faveur de « ta bonne idée, je te permets une historiette, « pourvu qu'elle soit courte. » Le savant voyageur reprit donc ainsi la parole :

« Je traversais un jour une langue de terre ha- « bitée par ces petits peuples barbares fort re- « muans, qui s'appellent Grecs. Je me trouvai, à « l'issue d'un bois, au milieu d'une troupe armée « qui dressait ses tentes pour passer la nuit. Ils « étaient environ trois cents, les plus beaux jeunes « gens que j'eusse vus de ma vie; tous frais, ro- « bustes, et d'une agilité incomparable. Leur con- « tenance n'avait rien d'hostile, et se faisait seule-

« ment remarquer par une tristesse et un abatte-« ment qui contrastaient fort avec leur âge et leur « santé. Le chef leur fit distribuer des alimens en « grande profusion, et menaçait de frapper d'une « courroie ceux qui en useraient avec trop de ré-« serve; car il était visible que ces beaux affligés « mangeaient par devoir plus que par appétit. Je « ne pouvais comprendre une chose aussi merveil-« leuse.

« Un esclave employé dans les bagages m'expli-« qua ce mystère. Les Lacédémoniens poursuivaient « contre Aristodème, roi des Messéniens, une « guerre opiniâtre, où ils avaient déjà perdu beau-« coup de citoyens. Ils ont craint que la patrie ne « fût trop dépeuplée par la prolongation de leur « absence, et ils envoient trois cents jeunes gens « pour faire cesser la stérilité des femmes et des « filles de Lacédémone. Arétas a ordre de les con-« duire à leur destination, bien nourris et à pe-« tites journées, car on estime que chacun d'eux « devra remettre aux soins de Lucine quinze fem-« mes ou vierges, avant de pouvoir retourner au « camp.

« Il a fallu toute la force de la discipline et tout « l'empire de la patrie sur les cœurs spartiates, pour « décider ces braves jeunes gens à quitter le siége « de Messène; ils sont presque honteux de se nour-« rir pour l'amour: ils pensent avec amertume que

« s'ils vont semer des héros, c'est en perdant l'oc-
« casion de l'être eux-mêmes ; et que, tandis que
« la gloire reste derrière eux, on les envoie, comme
« des recruteurs à long terme, délier des ceintures
« dans les gynécées. Mais on ne doute pas que le
« patriotisme ne triomphe d'un regret si légitime,
« et ne leur fasse remplir avec exactitude la mis-
« sion de confiance dont ils sont chargés. »

« J'avoue que cet éclaircissement ne m'attendrit
« pas, et que l'héroïque douleur de ces fabricans
« de bâtards me fit plus d'envie que de pitié. J'o-
« sai même, pendant la nuit, proposer à un de ces
« adolescens de le remplacer dans la troupe géné-
« ratrice. Il accepta aussitôt, et partit pour re-
« trouver les combats et les dangers; mais à la
« pointe du jour, Arétas me reconnut, et me re-
« jeta comme étranger, malgré les preuves que je
« lui offris de ma capacité. On courut après le fu-
« gitif, qui fut ramené, et on décida que pour le
« punir de sa désertion, sa corvée serait augmen-
« tée de deux vierges. »

« Par les cornes de Beel-Phégor! s'écria Béladan,
« je suis fâché que ton aventure ait fini là. J'aurais
« été bien aise de savoir comment les choses se
« passèrent à l'arrivée de tes beaux pleureurs ; je
« me doute qu'ils se consolèrent à l'ouvrage, mais
« je n'en estime pas moins la résignation qu'ils
« montrèrent pour le salut de leur pays, et je vais,

« à leur exemple, faire le patriote comme un sul-
« tan. » Le divan se sépara, emportant les meilleures espérances d'une résolution si généreuse.

Le voile sacré qui cache les secrets du harem ne s'entr'ouvrit que pour apprendre à la Chaldée qu'un fils de Béladan était né, et qu'il serait nourri par toutes les femmes de l'empire. Cette nouveauté causa dans le peuple un enthousiasme égal à celui qu'avait ressenti le divan. Les visirs dressèrent pour la nourriture du prince un réglement dont ils firent jurer l'observation par tous les chefs de famille; cet ordre de choses prospéra pendant quelques années: l'enfant se fortifiait à vue d'œil. Heureuse la nation dont le sultan n'a jamais sucé que le lait! mais le nourrisson de la Chaldée ne comptait encore que quatorze cents soixante-sept nourrices, lorsqu'une colique bilieuse, très-commune entre le Tigre et l'Euphrate, emporta son père Béladan, et ne laissa d'un si grand potentat qu'un nom obscur attaché par le mépris à un chaînon de la chronologie assyrienne.

La dernière volonté du sultan appelait au trône le nourrisson national; mais comme sa jeune Éternité n'avait que quatre ans, les principaux visirs se constituèrent en régence, et gouvernèrent suivant leur bon plaisir. L'effet momentané d'un pouvoir temporaire est d'allumer dans ceux qui le possèdent le désir d'en perpétuer la jouissance.

On vit donc les régens couvrir leur ambition de la pire des hypocrisies, de celle qui convertit en poison la sainteté des lois et des sermens.

Le réglement pour la nourriture du jeune khan avait été fait avec trop ou trop peu de réflexion. Chez un aussi petit peuple que les Chrindi, on avait pu dire sans inconvénient que le fils du prince serait nourri par toutes les femmes; mais dans le grand empire d'Assyrie, cette expression offrait une dangereuse équivoque. Le divan décida que le nombre des nourrices ne devait pas être fixé par la durée naturelle de l'allaitement, mais que la durée de l'allaitement ne devait avoir d'autre mesure que le nombre des nourrices.

Les motifs dont il colora cette perfidie, furent que le serment étant un contrat fait avec les dieux, exigeait dans son exécution la plus grande latitude, et que puisqu'on avait promis à toutes les nourrices la faveur de présenter pendant vingt-quatre heures le sein à l'héritier du trône, on ne pouvait en priver aucune sans injustice. Il résulta de ce principe, suivant le calcul du tribunal des mathématiques, que le sultan ne serait légalement sevré qu'à l'âge de cent quinze ans. L'inventeur de cette combinaison politique fut un coquin de scribe hébreu qui barbouillait du papyrus dans le greffe d'un visir; c'est en son honneur que l'art fallacieux de tuer l'esprit par la lettre, et de faire

mentir la vérité même, a été appelé depuis lors interprêtation judaïque.

Les régens avaient un vif intérêt à l'exécution rigoureuse de leur décret. Ce soin fut remis à des gardes affidés qui veillèrent sur le berceau du sultan. Les premières années furent tolérables; mais quand le ciel hâtif de la Chaldée eut mûri dans le jeune khan les perceptions de l'intelligence et les fruits de la puberté, il se passa des scènes déplorables, dont toute la tyrannie des visirs ne put empêcher quelques détails de transpirer dans le public.

Tantôt, disait-on, il a été blessé en se débattant dans son maillot sous le rasoir du barbier de la cour qui lui faisait la moustache; tantôt il a failli périr par un excès de vin de Persépolis (1), dont il avait secrètement percé une outre. Un jour il a battu une vieille nourrice, et le lendemain il a tari le lait d'une jeune par une violence plus humaine. Enchaîné dans son berceau, il en a enfoncé l'extrémité avec les pieds; et s'étant dressé, il a fui dans la rue ainsi qu'une momie empaquetée dans sa boîte. Une suite d'incidens non moins étranges distillait goutte à goutte le malheur sur

(1) C'est aujourd'hui l'excellent vin de Chiras, dont l'usage contribue probablement à deux autres productions remarquables de ce territoire, savoir : les meilleurs poètes de la Perse, et les plus brillans yeux noirs de l'univers.

chaque moment de son existence. Enfin, l'irritation de l'esprit et l'insuffisance des alimens, le dégoût d'une partie de ce qu'il voyait, et la tentation de ce qu'il admirait, le sentiment de l'injustice, et l'impuissance d'en arrêter le cours, usèrent sa vie, et le vieux nourrisson mourut de rage à vingt-deux ans.

Sur ces entrefaites, une sœur de Béladan avait donné le jour à deux pharaons, qui se trouvèrent par la mort de leur cousin les seuls rejetons de la dynastie. Le divan de la régence leur accorda les honneurs de l'allaitement circulaire, avec une modification qu'il n'osa refuser aux murmures du public : il fut ajouté au réglement que la nourriture durerait sept années. On sépara les deux jumeaux. Ninus fut confié aux nourrices de la province la plus orientale de l'empire, et Panias alla sucer le lait des dames de la frontière d'occident. On n'entendit point parler d'eux jusqu'à l'expiration du terme fixé par la nouvelle loi; mais cette époque a laissé dans l'Assyrie d'ineffaçables souvenirs.

Dans les mœurs pastorales des peuplades caspiennes, l'allaitement d'un chef n'excitait qu'une affection désintéressée pour lui; mais un sentiment si pur n'avait pu germer au sein d'un empire vieilli dans la servitude et les voluptés. Avant que l'assemblée des mages eût prononcé auquel des

deux jumeaux les présages célestes destinaient la couronne, les provinces prirent parti pour celui qu'elles avaient nourri, et dont la reconnaissance leur promettait plus d'avantages. L'égoïsme, l'ambition et la cupidité firent courir aux armes, et tout l'État fut entraîné dans cette fatale scission qu'on nomma *la guerre des nourrices.*

L'intervention des femmes accroît toujours l'animosité des troubles civils, parce qu'elles n'y apportent pas la douceur de leurs habitudes, mais la frénésie de leurs passions. La nature avait pris aussi dans cette occasion un malin plaisir à signaler, par des différences caractéristiques, les partis opposés. Ainsi, dans les provinces de l'est qui avaient allaité Ninus, les vases dont le sein des femmes a été orné pour cette fonction, se distinguaient par une forme sphérique, et les habitans avaient peint sur leurs étendards deux grenades, en témoignage de cette perfection. Dans les provinces de l'ouest, au contraire, nourricières de Panyas, les réservoirs lactés, moins chers à l'amour, mais plus dociles au devoir de la maternité, étaient communément piriformes et deux cédrats les représentaient sur les drapeaux du parti (1).

(1) Nous avons sous les yeux le spectacle d'une pareille variété dans les œuvres du Créateur. Grosley, observateur fin et exact, regarde la rivière d'Oise comme traçant une de ces singulières démarcations. Au midi de cette ligne, il pré-

On se tromperait fort, si on croyait que des emblèmes aussi gais dussent adoucir la guerre civile. Les fureurs humaines ne connaissent pas ces délicatesses; et si jamais l'on se bat sous l'enseigne des roses, on noiera ces belles fleurs dans une mer de sang. La querelle des grenades et des cédrats se poursuivit avec un échange presque égal de revers et de férocité; car, à Dieu ne plaise que les noms de gloire et de succès soient jamais attachés aux parricides. C'est le propre de la guerre civile de corrompre toute vertu, et de sacrifier à ses vengeances l'honneur et la patrie. On vit les deux factions rechercher sans remords l'alliance du sultan de Ninive. Ézaradon, qui ne devait aucune foi à ces furieux, profita de leurs divisions, et les trompa tous. Son armée victorieuse entra dans Babylone. Les deux petites Éternités périrent par le lacet; un grand nombre de nourrices et de leurs partisans fut massacré sans distinction de la sphère et de l'ellipse; et la Chaldée fut engloutie sans retour dans l'empire des Assyriens de Ninive.

tend que les parties charnues du corps humain affectent la rondeur de la sphère, tandis qu'au nord et en y comprenant l'Angleterre, elles tendent doucement à l'ellipse, moins favorable à la fermeté que le plein-cintre des dames qui habitent la rive gauche. Il attribue aux premières une origine celtique, et aux secondes une origine belge. (*Londres*, tome I, pages 7 et 8.)

Cette épouvantable catastrophe terminait le chapitre de Béladan, que devait écouter tout homme qui, dans l'assemblée des mages, proposait quelque innovation. Il apprenait dans cette lecture quel danger accompagne les nouveautés les plus spécieuses, et combien il faut se défier des expériences faites par des étrangers, et dans d'autres circonstances politiques. Le sens d'une cérémonie bizarre qui ne l'avait d'abord frappé que par son ridicule, se dégageait alors de son obscurité, et lui apparaissait comme une leçon de prudence.

Cette chaussure de barbares, dans laquelle on avait emprisonné ses pieds, lui rappelait la différence que mettent entre les peuples des mœurs acquises et des habitudes disparates. Les mêmes lanières qui affermissent la jambe d'un Scythe, blesseraient et tiendraient aux ceps un efféminé Assyrien. Enfin cette tunique de bossu, si incommode et si grotesque sur un corps bien conformé, disait de son côté que la capricieuse nature n'a pas plus permis entre ses enfans la communauté des institutions que celle des vêtemens. L'esprit devenu circonspect par ce souvenir de dissemblances politiques, acquises ou naturelles, qui séparent les sociétés humaines, ne s'approchait alors qu'à regret des coutumes étrangères, et ne se résolvait à les emprunter qu'après un long examen,

et l'évidence d'une extrême utilité. C'est ainsi que la sagesse sortait de ce langage muet des emblèmes et des allégories qui plaît au génie méditatif des Orientaux.

Divin Pertinax! et vous illustres Romains, vous venez d'entendre une des histoires dont j'amusais les loisirs de l'empereur Commode. Lorsque je lui eus récité celle-ci, il me dit avec un de ces rires terribles qui faisaient frissonner les gladiateurs eux-mêmes : « Syrien, tu te crois peut-être un bar- « bier bien habile; mais je saurai te surpasser. Je « veux raser tous ces dieux étrangers dont nos « ancêtres se seraient bien gardés d'encombrer « Rome, s'ils eussent eu comme moi la patience « d'écouter tes contes. » Il fit en effet, la nuit suivante, remplacer toutes les têtes des statues d'Hercule par la sienne. La mort seule l'empêcha de continuer, car c'était un empereur tout-à-fait propre à décapiter l'Olympe.

LE PÊCHEUR DU DANUBE,

HISTOIRE RACONTÉE PAR LE COMMISSAIRE QUI VENDIT A L'ENCAN LA COUR DE L'EMPEREUR COMMODE, SUIVANT L'ORDRE QU'EN AVAIT DONNÉ PERTINAX, SON SUCCESSEUR.

Vingt esclaves rangés en cercle s'avancèrent ensuite; ils marchaient lentement, et paraissaient soutenir un lourd fardeau. Le secret de cette manœuvre nous fut expliqué, lorsque les vingt hommes arrivés au bord de l'amphithéâtre se séparèrent, et nous laissèrent voir une cuve pleine d'eau qu'ils venaient de déposer avec précaution. L'écriteau que me remit le chef des porteurs contenait ces mots : « Lion marin tiré des viviers de « l'empereur. » En effet, un monstre d'une figure fort étrange se débattait lourdement dans la cuve; et je m'écriai aussitôt, conformément au devoir de ma charge : « Silence, citoyens; c'est un lion « marin qu'on va vous vendre. Qui veut faire une « mise sur ce magnifique, sur ce rare animal? »

Plusieurs voix demandèrent alors qu'on procurât aux enchérisseurs une vue plus commode de ce précieux amphibie. Mais la curiosité fit bien place à l'étonnement lorsque l'animal, paraissant com-

prendre le désir de l'assemblée, souleva sa tête énorme, et la reposa sur le bord de la cuve dans la situation d'un large et interminable bâillement. Au moment où je croyais qu'une attitude aussi stupide provoquerait le rire des assistans, les plus plus voisins du théâtre poussèrent un cri d'horreur, et je frissonnai moi-même lorsque j'en aperçus la cause dans le gosier du lion marin.

Au fond d'un gouffre sillonné de rides, armé d'une langue fourchue, et de trente-six dents effroyables, s'agitait un corps noir, sphérique et velu, qui, poussé peu à peu, parut enfin une véritable tête humaine. Personne ne douta que ce ne fussent les restes d'un malheureux que le monstre venait d'engloutir par les pieds. Le peuple-roi regretta fort de n'avoir pas été témoin de ce repas homicide, et se plaignit de ce qu'on soignait assez peu ses plaisirs pour ne lui avoir pas réservé ce noble amusement.

Cependant la tête s'avance encore dans la gueule du monstre; le visage se découvre, et il en sort une voix tremblante qui demande grace dans un latin barbare, tel qu'on le parle en Germanie. La surprise redouble; une prompte rumeur s'élève en circulant jusqu'aux derniers rangs de l'amphithéâtre; mille conjectures se forment; mille questions se croisent; les érudits, qui n'oublient rien, s'imaginent voir le législateur amphibie de la

Chaldée (1); et les physiciens, qui expliquent tout, savent déjà comment un phoque peut réunir à ses propriétés naturelles une tête d'homme et un accent d'Allemagne.

Mais Pertinax, dont l'éminente sagesse ne se démentait jamais, fit taire l'assemblée par un geste; et tournant sur l'habitant de la cuve un œil calme et doux, il lui adressa ces mots : « Homme « ou poisson, puisque tu as le don de la parole, « apprends-nous qui tu es, et quel événement t'a « conduit dans les viviers du palais? Tu peux « parler sans crainte, si tu ne veux dire que la « vérité. »

La tête cria alors en sanglotant : Hélas!.......... mais elle fut obligée de s'interrompre, parce que,

(1) Oannes, qui conquit la Chaldée, passait le jour sur terre, et la nuit dans l'eau. Il avait une tête humaine qui disait de fort belles choses, et une tête de poisson qui ne disait rien. Le prêtre Bérose, qui raconte ces merveilles, plut tant aux Athéniens, qu'ils lui dressèrent une statue dont la langue était dorée. Il est probable que tous ces contes ne sont qu'un voile allégorique. Les tritons représentent des navigateurs aussi clairement que les centaures désignent la cavalerie, Quant aux statues de Bérose, je n'en dirai rien, parce que je vis dans un temps où l'on commence à se désabuser des langues dorées. Si l'on élevait maintenant des statues aux grands hommes, ce sont les mains qu'il faudrait dorer....... pour annoncer à tous les siècles, que, dans un pays de philosophie, le bien-faire est préféré au bien-dire.

apparemment pour rendre cette exclamation plus touchante, elle avait fait un mouvement dangereux; car vous saurez que, pour s'être avancée sans précaution, la malheureuse se trouvait placée entre les deux mâchoires du monstre, et condamnée à l'immobilité comme Régulus dans le tonneau carthaginois. Cette tête comprit alors que, dans sa position, il lui fallait renoncer aux phrases pathétiques, et ne pas imiter ces orateurs de théâtre ou de tribune, dont la raideur contraste si ridiculement avec leur style disloqué. Elle laissa donc tomber, sans remuer, le récit simple et naïf que je vais vous rendre avec une scrupuleuse fidélité.

« Tel que vous me voyez, je suis un sujet du peuple romain. Je m'appelle Bybax, et j'habite le village de Dorticon, en Dacie, près du lieu où le Timacus se cache dans le Danube. Comme mon pays n'offre à ses enfans que de l'eau et du bois, je suis pêcheur quand le temps est beau, et sculpteur quand il ne l'est pas. On trouve en tout temps dans ma cabane un assortiment de poissons et de petits dieux qui sèchent paisiblement ensemble à la fumée de mon âtre. A la vérité, mes nobles seigneurs, les puissances célestes que je fabrique à la pointe du couteau ne sont pas comparables aux vôtres; mais elles ne sont encore que trop bonnes pour de pauvres Allemands qui n'ont malheu-

reusement pas de grandes expiations à faire (1).

Un jour je venais d'achever une Syeba, espèce d'idole longue comme la main, et dont je fais un grand débit, parce qu'elle est nue, et que ma femme passe dans le pays pour en être le modèle. Je m'étais assoupi malgré moi, et je vis alors distinctement la petite figure de bois, qui était restée sur mes genoux, secouer des éclairs, et me dire avec une voix plus forte que sa taille : « Je ne suis « plus cette racine de cormier que tu viens de « tailler; je suis Syeba elle-même, divinité puis- « sante des Germains. Écoute, Bybax, ce que les « destins t'ordonnent. Tu me porteras à Rome, et « me feras passer une nuit sous l'oreiller de l'em- « pereur. Si tu parviens à m'y placer, non seule- « ment j'assurerai à Commode une prospérité sans « bornes; mais lui-même te comblera de tant de « bienfaits, que ta fortune fera sécher d'envie tous « les pêcheurs du Danube. » Je m'éveillai en sursaut, et je m'aperçus que la déesse avait roulé de dessus mes genoux dans le foyer, où elle brûlait d'un feu très-clair. Je me hâtai de la retirer, en lui demandant mille fois pardon de mon inadvertance, mais, ô le pauvre esprit que j'étais! je ne

(1) Le goût des Germains pour la sculpture en bois s'est perpétué jusqu'à nos jours. La quincaillerie qui sort annuellement de la boutique des Phidias de Nuremberg, peut donner une idée exacte du talent et des œuvres de Bybax.

tardai pas à reconnaître que la brûlure est le fard des dieux, et répand sur leur teint noirci un aspect et un parfum d'ancienneté infiniment séducteurs.

« Lorsque ma femme rentra accompagnée de quelques voisins, j'étais prosterné devant Syeba. Ils me crurent d'abord fou, mais après avoir entendu le récit de mon avanture, ils furent les premiers à me presser d'obéir aux ordres du ciel. Mon prochain voyage fit bruit dans le pays, et chacun m'apporta ses commissions pour Rome, pour le sénat et pour l'empereur. Les notables de Dorticon me chargèrent surtout de demander pour notre village les droits de colonie romaine, et pour eux le privilège de s'appeler citoyens, sans qu'il leur en coûtât plus cher que pour être sujets. Il n'y eut qu'un de mes cousins qui osa me soutenir que tout le monde se moquait de moi, et que ma prétendue vision était une ruse concertée entre ma femme et un grand garçon du voisinage qui pêchait mieux que moi. Mais je n'étais pas assez fou pour le croire, car parmi nous le plus grand signe de démence que puisse donner un homme, c'est de soupçonner sa femme.

« Cependant j'ignorais le chemin de Rome, et je n'avais pas une obole pour subsister dans une si longue route. On m'apprit que les dieux et les hommes, en me nommant leur député, me con-

sidéraient trop pour me payer, et il fallut bien que mon industrie réparât le tort que me faisait leur estime.

« Non loin de Dorticon est la ville d'Ægéta où se tient la garnison romaine chargée de veiller sur le pont de Trajan. J'allai, suivant la coutume, vendre dans la caserne le produit de ma pêche et je me trouvai auprès de deux soldats qui demandaient leur congé au commandant de la légion (1). Après avoir présenté l'écrit qui attestait la date de leur enrôlement, ils jetèrent bas leur courte tunique, et montrèrent à nu les signes profonds de leurs services. Je vis à mon aise en quel état la gloire met un homme. Non, jamais le sac dont l'aiguille de la meunière a mille fois raffermi le tissu (2); non, jamais l'outre qu'un muletier a roulée trente ans dans les montagnes de la Ger-

(1) Les Romains avaient trois espèces de congé : *missio causaria*, pour infirmités ; *missio honesta*, pour services ; *missio ignominiosa*, pour délits.

(2) Cette comparaison n'a rien de vil dans les langues anciennes, et doit même paraître noble dans la bouche de Bybax. La mouture fut un fruit du génie, et une conquête tardive de la civilisation. Pendant bien des siècles, on ne fit du pain qu'après avoir broyé le froment dans l'intérieur du ménage. Cette grossière manipulation avait cessé au temps d'Apulée ; car on voit, par son livre, combien il eut à souffrir dans un moulin pendant sa métamorphose, et comment il se vengea de la meûnière en âne d'esprit qu'il était.

manie, n'ont offert le tableau d'un délabrement plus varié. Le commandant fit de sang-froid l'inventaire de leur misérable personne, et signa ensuite le congé de ces deux soldats qui allaient, disaient-ils, se marier dans le voisinage de Rome. Je les abordai sans hésiter, et je leur proposai de les servir pendant la route, et de porter leur bagage, pourvu qu'ils s'engageassent à me nourrir. Mon offre fut acceptée, et je retournai chez moi faire mes adieux et promettre ma protection à tout le monde. J'enfermai Syeba dans ma ceinture, et je partis le lendemain, volant à la fortune aussi gaiement que mes deux invalides à la noce.

« Mes compagnons me firent alors connaître qu'ils n'étaient pas plus chargés d'argent que moi, mais qu'ils avaient avec eux un centurion qui ne les laisserait manquer de rien. Ils appelaient ainsi un gros bâton de sarment qu'ils portaient à la main, et qui est en effet le signe de la dignité de centurion, et l'instrument le plus familier de ses exercices. Je serais bien ingrat si j'oubliais les services que nous rendit cet officier dans les immenses provinces romaines que nous eûmes à traverser; dès qu'il avait mesuré les épaules du maître de la maison, nous étions sûrs d'un bon repas et du meilleur lit (1). Cette manière de séduire ses hôtes

(1) Depuis les grandes conquêtes de Rome, rien n'égalait

me parut, la première fois, assez étrange; mais la vivacité de l'exécution et la beauté des résultats, me prouvèrent bientôt que j'en avais jugé en étourdi. D'ailleurs, les soldats qui en usaient ainsi étaient des gens fort religieux; et aussitôt que le vin avait échauffé leur piété, ils ne manquaient pas de chanter une hymne dont le passage suivant m'édifiait toujours beaucoup : « C'est la vie des « dieux de faire bonne chère aux dépens d'autrui, « sans se mettre en peine de régler les comptes « pour payer l'hôte (1). »

la licence des soldats. Leurs chefs, qui méditaient la destruction de la république, les encourageaient eux-mêmes à la rapine. César se vantait de ce que ses soldats se battaient très-bien lorsqu'ils étaient parfumés. Sylla distribua ses soldats en Asie chez les habitans, avec ordre à ceux-ci de fournir par jour à chaque légionnaire 12 liv. 16 s. de notre monnaie, et un souper où le soldat inviterait autant d'amis qu'il lui plairait. Si c'était un centurion qu'on eût l'honneur de loger, on lui devait 40 livres par jour, et de plus, le présent de deux habits, l'un ordinaire, et l'autre pour les fêtes. *Voyez* Salluste, *Guerre de Catilina*, chapitre II; Plutarque, *Vie de Sylla*; Suétone, chap. LXV et LXVII; et le livre de Meiners sur la *Décadence des mœurs des Romains*.

(1) Ce passage est d'Antiphanes, comique grec, et se trouve dans les *Excerpta* de Grotius. Il s'agit d'un parasite qui se consacre aux divinités de son temps. Ces anciens dieux étaient des affamés, dont les temples, toujours inondés de sang, devenaient des boucheries. Peut-être régneraient-ils encore sur la crédulité des peuples, s'ils eussent été plus tempérans.

« Nobles Romains, vous vous étonnez peut-être de me voir appuyer sur des circonstances qui ne paraissent pas d'une nécessité absolue pour vous expliquer pourquoi je me trouve aujourd'hui exposé en vente dans une cuve. Mais vous savez que les détails sont le signalement de la vérité, et qu'enfin j'arrive d'Allemagne ; c'est un pays où l'on a l'habitude d'inventer peu et de ne rien omettre ; j'espère en continuer la preuve jusqu'à la fin de mon récit.

« Je quittai mes deux soldats à une journée de Rome, dans un bourg de la Sabine, qui était le terme de leur voyage, et je poursuivis la route à mon compte, la tête haute, la bourse vide, et humant les apprêts de ma grandeur future. Il faut que le métier de vainqueur soit plus facile à apprendre qu'à oublier, car je n'hésitai pas, malgré ma poltronnerie, à couper un centurion sur l'un des saules qui bordaient le grand chemin, et à lui confier le soin de mon dîner ; mais au premier essai que j'en fis dans l'auberge de Nomentum, je fus battu au-delà même de ce que je méritais, et l'on me chassa après m'avoir pris ma ceinture, et Syeba que j'y avais cachée. Cette dernière circonstance m'affligea et me réjouit tout à la fois, car je ne doutai pas qu'aussitôt que j'en aurais instruit Commode, il ne m'envoyât à la tête d'une légion chercher la déesse. Alors, en me frottant les

épaules, je rêvais au ravissant plaisir que doivent goûter des favoris de l'empereur à se venger des garçons de cabaret qui les ont autrefois étrillés.

« J'arrivai à Rome dans ces dispositions, et je courus au palais impérial où ma présence devait répandre tant de joie : je fus rudement repoussé par un soldat. Je lui dis que je pardonnais son erreur, et que le ciel qui m'envoyait avait sans doute oublié de le prévenir de mon arrivée; mais que je voulais sur-le-champ parler à son maître. Lui me présenta sa pique avec brutalité, d'où je conclus qu'il était sourd, et je me retirai comme fera tout homme sage en pareille circonstance. Je fus témoin du malheur d'un indiscret qui ne sut pas imiter ma prudence. Le prétorien lui poussa sa pique dans l'œil avec tant de force, que le globe en sortit derrière la tête; ce que le soldat ayant remarqué, il lui dit agréablement : « Ami, « regarde ton épaule. » Ce mot, qui ne sortira jamais de ma mémoire, m'a pénétré de respect pour la plaisanterie militaire. Une maison voisine m'avait plu par sa belle architecture : je pris sur-le-champ la résolution de l'acheter un jour, et je commençai en conséquence à passer la nuit sur un banc de pierre qui en décorait la porte, et où le sommeil le plus frais vint calmer toutes mes agitations.

Le lendemain, je retournai au palais, et je reçus

à quatre reprises un accueil qui ne différait de celui de la veille que par de légères variations dans la forme, dont je n'eus pas toujours à m'applaudir. Enfin l'impatience me gagna; j'aperçus parmi les gardes un jeune homme à qui il restait quelque chose d'humain dans la figure, et qu'on pouvait prendre pour une espèce d'officier d'un rang inférieur. Je résolus de brusquer l'affaire avec lui, et ma témérité produisit au moins une conversation dont je n'ai pas oublié un mot.

LE GARDE.

Holà! paysan, en arrière!

BYBAX.

Je suis un honnête homme.

LE GARDE.

Ah! ah!.... Plus en arrière!

BYBAX.

Je viens rendre service à Commode.

LE GARDE.

Jupiter t'en préserve! On se débarrasse vite ici des bienfaiteurs.

BYBAX.

Eh bien! je me contenterai de voir l'empereur. Cela ne doit pas être difficile?

LE GARDE.

Plus difficile que de le voler.

BYBAX.

Lorsque Trajan vint chez nous, il n'agissait pas

ainsi. Sa tente restait toujours ouverte; et mon aïeul, qui travaillait au pont du Danube, lui parla plusieurs fois.

LE GARDE.

Ce Trajan n'était qu'un grand homme. Nous n'imitons pas ces dupes-là; il commandait à ses passions, on obéit aux nôtres.

BYBAX.

Il passa cependant pour un prince tout divin, et nous aimons bien sa mémoire.

LE GARDE.

Un prince qui n'a pas de gardes n'est bon à rien.

BYBAX.

Pour vous.

LE GARDE.

Je crois que ce manant veut railler.

BYBAX.

A Dieu ne plaise! mais apprenez-moi du moins à qui vous ouvrez la porte.

LE GARDE.

Aux esclaves, aux histrions, aux débauchés des deux sexes, à tout ce qui paraît d'extraordinaire en bien comme en mal, en élégance comme en difformité, en talens comme en ridicules.

BYBAX.

Par exemple, à un prêtre de Jupiter?

LE GARDE.

Oui, pourvu qu'il soit impie.

BYBAX.

A un homme vertueux?

LE GARDE.

Quelquefois, pour s'en jouer.

BYBAX.

Aux libertins?

LE GARDE.

Lorsqu'ils amusent. Le crime seul entre toujours. On lui a de si grandes obligations, qu'on le dispense d'être aimable; mais quand il l'est, cela ne gâte rien.

BYBAX.

Regardez-moi bien de la tête aux pieds, et voyez s'il n'y a rien dans ma personne dont on puisse s'étonner ou se moquer, et qui soit digne enfin de paraître à la cour de votre empereur.

LE GARDE.

Va-t'en, bonhomme! tu reviendras, si jamais les dieux font de toi un nain ou un géant, un ventriloque ou un peintre obscène, un siffleur (1) ou un âne à deux têtes; adieu.

(1) Lampride, l'un des écrivains de l'histoire auguste, nous apprend que Commode se piquait de fort bien siffler. En ce cas, j'aurais recommandé aux siffleurs de sa cour de retenir la moitié de leur souffle : les grands aiment moins que personne à être vaincus dans leurs prétentions, et c'est là le fondement éternel de la prospérité des sots. Les hommes distingués en quelque genre que ce soit, sont bien fous de souhai-

BYBAX.

Encore un mot.

LE GARDE.

C'est moi qui vais te le dire. Tu t'es présenté une fois hier soir aux portes du palais, et cinq fois ce matin; cet empressement est suspect et menace la sûreté du maître. Si tu reviens, tu seras tué sur la place, sans explication; c'est la règle.

BYBAX.

Oh! oh!

LE GARDE, d'un ton doux et caressant.

Comme tu me parais curieux et entêté, et que tu voudras peut-être reconnaître par toi-même la vérité de mon avis, je te prie de me donner la préférence. Ta mort me fera honneur auprès du préfet du prétoire, et me procurera de l'avancement.

BYBAX, qui s'enfuit en murmurant.

Que Cerbère t'étrangle, maudit archer; je suis venu à Rome pour la prospérité de l'empereur et non pour la tienne.

ter le pouvoir suprême dans la main d'un de leurs pareils. On sait comment le bel esprit Adrien traita les gens à talent. Un citoyen ayant eu l'imprudence de chanter mieux que Néron, des acteurs affidés le poussèrent vers une colonne en feignant de l'applaudir, et lui percèrent la gorge avec des stylets cachés sous des tablettes d'ivoire.

« Je crois que si j'avais eu dîné, le mauvais succès de ma tentative m'aurait réduit au désespoir; mais les aiguillons de la faim me procurèrent une salutaire distraction, en me forçant à m'occuper de mes moyens de subsistance. J'avais assez d'expérience pour sentir que mes talens en sculpture ne seraient qu'un titre de plus pour mourir de faim, et je profitai du reste de mes forces pour chercher du travail parmi les pêcheurs des environs.

« J'arrivai en cotoyant le Tibre jusqu'au bord de la mer; et je découvris sur le rivage, entre Alvium et Pyrgos, une cabane dont la chétive apparence, le toit de roseaux et les piquets voisins propres à faire sécher des filets, ne permirent pas de douter à un connaisseur tel que moi, que ce ne fût la demeure d'un homme du métier. J'avais la tête si remplie de gardes et d'archers, que je me crus au comble du bonheur d'être entré sans difficulté dans cette chaumière qui n'avait pas de porte. La famille était à table, et je commençais à peine à balbutier ma demande, que je me trouvai assis sur un banc, et servi d'une excellente tranche de poisson. Ce début ne se démentit pas, et je fus, avant la fin du repas, l'ami de ces bonnes gens, le compagnon de leurs travaux et l'associé de leur commerce. Nos cœurs se connaissaient depuis un siècle et nageaient dans la confiance. Je disais ce-

pendant en moi-même, que si j'étais le favori de l'empereur, les choses n'iraient pas si vite. Chaque riche est dans le monde un être à part; mais les misérables font une espèce : c'est là leur avantage.

« Ainsi, de pêcheur d'eau douce je devins presqu'un marin, mais je ne perdais pas de vue les hautes destinées pour lesquelles j'étais sorti de mon pays. Dès que mon économie avait mis quelque argent à ma disposition, je courais à Rome, je rôdais autour du palais impérial, je prenais des informations jusque dans ces tavernes secrètes où, malgré les défenses de la police, les Romains vont manger des pois cuits à l'eau (1). Tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais, confirmait de plus en plus le discours du soldat de la garde, et je fus enfin convaincu que je n'étais ni assez beau, ni

(1) On voit dans les historiens, que le gouvernement de Rome défendit plusieurs fois aux cabaretiers de vendre des légumes cuits à l'eau. Quelque grossière que fût cette nourriture, on pensa que la facilité de s'en procurer favoriserait la mollesse, l'oisiveté, le mépris des soins domestiques, l'oubli de l'esprit de ménage et de famille, si important pour la conservation des mœurs. Chaque espèce d'insectes a dans la nature la feuille qui lui est propre, et il semble que la même harmonie se retrouve dans la société. Ce sont les pâtes vendues tout apprêtées dans les rues de Naples, qui y perpétuent la race vagabonde des *lazzaroni*. De nos jours, les distributions de soupes prennent faveur en France. Si cette institution, empruntée de la charité monastique, n'applique pas ses dons

assez laid, ni assez ingénieux, ni assez bête pour paraître à la cour.

« Cette triste vérité m'accabla; le chagrin, le dépit, l'espérance trompée me pousuivaient jour et nuit, à la pêche, à la table, au lit; et ces misères-là me faisaient maigrir à vue d'œil, comme si je n'eusse pas été un paysan. Je reposais un matin couché dans la cabane, et je me représentais les railleries des hommes, les ris des femmes et les huées des enfans qui signaleraient mon retour à Dorticon. Au-dessus de mon lit était attachée la peau d'un énorme poisson que la tempête avait, trente ans auparavant, roulé sur le rivage, et que le père de mon hôte avait rempli de paille et suspendu comme un trophée au toit de sa hutte. En ce moment mes yeux se fixèrent par hasard

avec discernement, elle sera un excellent moyen pour faire fleurir l'oisiveté, et porter la gueuserie à un point éminent de prospérité. Le but constant des cœurs généreux et des bons esprits devrait être surtout de rendre le travail nécessaire, agréable et général. Le problème est assez difficile pour faire honneur à ceux qui le résoudront. L'homme qu'une certaine éducation a rendu susceptible d'ennui, peut bien aimer le travail, mais la multitude préférera toujours le repos. Les nègres sont jaloux des singes, qu'ils regardent comme un peuple qui s'est volontairement séparé de la société humaine. Les singes, disent-ils, ne parlent pas; mais c'est par malice, et afin qu'on ne les fasse pas travailler.

sur cette rare dépouille, et dirigeant vers elle mon poing fermé, je m'écriai : Vilaine bête! si c'était toi qui dus parler à l'empereur, toutes les portes seraient ouvertes. Ce mot échappé dans la colère me frappa vivement moi-même. Ce fut un coup de lumière qui me montra sur-le-champ la possibilité d'arriver jusqu'à Commode, sous l'enveloppe de cet animal. Plein de cette idée, je rassemble mes camarades, je leur révèle mes aventures, les promesses de Syeba et la certitude d'une immense fortune; je les conjure à genoux de m'aider dans un stratagème dont l'empereur nous saurait bon gré. Ces braves gens ne me refusèrent rien, et je dois leur rendre la justice de dire que chez eux l'intérêt ne souilla pas les résolutions de l'amitié.

« L'antique poisson fut donc décroché, et huit jours qu'il passa dans l'eau rendirent l'éclat à ses couleurs, et la souplesse à sa peau ramollie. Alors j'essayai ce nouveau vêtement, et je m'ajustai peu à peu à ses formes. J'appris passablement à ceintrer le dos, à faire bouillonner l'eau dans les narines, à frapper des nageoires et à gouverner ma queue avec prestesse. Je mêlai à ces exercices quelques observations de mœurs et de caractère qui me parurent d'un bon effet. Enfin, mon éducation fut suivie avec tant d'opiniâtreté, qu'au bout du mois mes camarades jugèrent à l'unani-

mité que je pouvais passer dans le monde pour un poisson de naissance. Je fus cousu avec soin dans mon étui d'écailles; on me porta à Rome pendant la nuit, et je me tins prêt à jouer mon rôle.

« Nos précautions étant ainsi prises, les pêcheurs allèrent tout essoufflés annoncer à un affranchi du palais qu'ils avaient saisi dans la mer d'Ostia un poisson d'une forme rare et d'une grandeur démesurée. Aussitôt l'affranchi, tremblant qu'un autre ne le devançât, et comme s'il se fût agi du salut de la ville, courut encore plus vite porter à l'empereur cette grande nouvelle. L'ordre fut donné de m'introduire, et je passai pompeusement au travers des gardes que je reconnus fort bien. Je ris entre mes nageoires, en voyant que j'obtenais comme monstre ce qu'on m'avait refusé comme honnête homme.

« Je fus porté aussitôt à l'extrémité du palais sous un portique de marbre près duquel s'étendaient de vastes pièces d'eau (1). J'admirais avec plaisir ce lieu magnifique où j'allais faire connais-

(1) Les étrangers ne peuvent se former une idée juste de la magnificence de l'ancienne Rome, et des richesses qui sont enfouies dans son territoire. Les Français ont fait un recensement des seules colonnes antiques qui subsistent entières, soit dans les monumens publics, soit dans les constructions particulières, et ils en ont compté environ trente-six

sance avec le maître du monde, quand tout à coup un bruit terrible et lointain grossit, s'approche et nous remplit d'horreur. Des esclaves effrayés fuient, des soldats pâlissant jettent leurs armes. Les murs ne répètent que ces cris sinistres : « L'empereur est tué! l'empereur est mort! » A ces mots, ceux qui m'entouraient frémissent et s'échappent. Deux seuls esclaves, avant de les suivre, saisissant d'un bras vigoureux la nacelle où j'étais, me versent dans le vivier voisin, et font tomber une épouvantable herse de fer qui en couvre l'ouverture, et leur garantit que rien ne me troublera dans le tombeau liquide où je suis englouti. Je m'étais bien disposé à haranguer l'empereur, mais j'avoue que je n'étais point préparé à une pareille chute.

« Je perdis connaissance, et je ne saurais vous dire combien de temps mon habit de poisson me soutint sur l'eau, pendant cette absence de mes facultés. Enfin, je revins à moi au moment où j'allais enfoncer. Un silence affreux attestait la solitude du palais, et je me vis dans la situation la plus

mille. La moindre fouille pratiquée au hasard découvre des restes de la grandeur romaine. Mais les héritiers du peuple-roi ne se montrent guère moins barbares que les Grecs et les Turcs de l'Archipel. Ils bâtissent leurs masures de précieux débris, et les Français ont plus d'une fois retiré du four à chaux des fragmens de statues et de bas-reliefs.

désespérée où l'on puisse imaginer une créature humaine. J'ignore de quelle façon un savant s'en serait tiré; quant à moi, chétif habitant de la Dacie, voici comment je m'arrangeai avec mon sort.

« Je commençai par reconnaître ma demeure; je plongeai dans le bassin, je tâtai la herse, et je vis l'impossibilité de sortir. Bon, dis-je, cette prison est solide, et dans un temps de trouble, où l'on vient de tuer un empereur, c'est peut-être le meilleur asile pour ceux qui savent s'y tenir avec patience.

« Vous croyez vraisemblablement que la première crainte que je ressentis alors fut de me noyer, ce fut au contraire celle de mourir de soif. J'avais été jusqu'alors si troublé, que je n'avais pas remarqué la qualité de l'eau dont le vivier était rempli, et je devais redouter qu'à titre de monstre, on ne m'eût jeté dans le bassin des poissons de mer; je me décidai, en frissonnant, à faire cette terrible épreuve. J'enfonçai la tête, et je sentis avec une ivresse délicieuse, que j'habitais dans l'eau douce, et que ma boisson était irrévocablement assurée.

« Le désordre où l'assassinat de l'empereur mettait les affaires me fit naturellement prévoir que les poissons ne seraient pas les premiers habitans du palais dont on s'occuperait, et que les esclaves

ne leur apportant pas leur nourriture ordinaire, une mort cruelle terminerait avant peu leur existence et la mienne. Mais je compris en même temps que si je les mangeais, ni eux ni moi ne mourrions de faim. Or ils étaient si nombreux et se défiaient si peu de mes intentions, qu'en fermant seulement la gueule du monstre dont je portais la dépouille, je pouvais choisir à mon aise dans la foule qui s'y trouvait prise. Leur chair me parut très-bonne et leur capture fort réjouissante. Je gagnai ainsi un troisième point de sécurité, et je fus sans inquiétude sur mes subsistances.

« Mais il était un autre danger dont cette abondance ne me garantissait pas. J'avais la peau d'un poisson, sans en posséder les autres qualités; je ne pouvais respirer que dans l'air, et me soutenir sur l'eau qu'à l'aide de certains mouvemens régulièrement répétés. Ainsi, privé de sommeil et brisé de fatigue, il était inévitable que je cherchasse bientôt au fond du bassin le repos et la mort. L'objet qui m'avait le plus effrayé, cette grille de fer étendue sur le vivier, fut précisément mon refuge contre ce cruel malheur. Je parvins à engager entre ses barreaux la mâchoire du monstre, et à l'aide d'un soubresaut je fixai pareillement la queue. Je me trouvais ainsi hors de l'eau, et mollement suspendu à la herse; j'y dormis à mon aise comme ces hommes des pays humides qui at-

tachent leurs lits aux arbres des forêts, et reposent dans l'air aussi doucement bercés que les familles des oiseaux.

« Je devins même si habile dans cette manœuvre, que je passais rapidement d'un barreau à l'autre, ou que je glissais avec légèreté sur la face de l'eau. Je pus de cette manière tantôt me chauffer aux rayons du soleil, et tantôt me faire du bain un plaisir volontaire. Je m'avisai même d'ajouter à celui-ci un raffinement que je veux bien vous apprendre. Je laissai de jeunes poissons sans défense s'insinuer entre la peau que j'avais empruntée et celle que la nature m'a donnée en naissant. Vous n'imaginez pas combien leurs fretillemens, leurs sauts, leur vivacité, m'étaient agréables. Je pétillais de délices de la tête aux pieds, et je tirais de ce fretin les mêmes services que j'avais vu vos jolis petits esclaves de Syrie rendre à leurs maîtres dans les bains de Rome où j'étais entré.

« Une foule d'aventures charmantes vint aussi varier mes jouissances et enchanter mes loisirs. J'ai un vif regret de ne pouvoir en citer qu'un petit nombre; mais une journée ne suffirait pas s'il fallait détailler tous les plaisirs qui attendent un honnête homme jeté dans un vivier. Je m'aperçus qu'une loutre venait tous les jours pêcher dans mon domaine, et je résolus de le défendre. Il s'engagea entre nous une guerre d'esprit, de ruse et

de finesse qui m'occupa délicieusement : enfin je gagnai la partie, et mon rival fut mis à mort. Comme c'est le comble de la férocité de tuer un ennemi quand on ne le mange pas, je me conformai avec lui à cette grande loi de la nature qui nourrit une espèce par l'autre.

« Un violent orage troubla un jour le ciel, et porta jusque dans mon lac des débris du jardin. J'en fis soigneusement la récolte, et j'y trouvai une bonne provision de graines de genièvre pour assaisonner mes repas, et de fleur d'oranger pour me parfumer dans le bain. Je disposai ensuite sur un coin de la herse les petites branches et les feuilles, et j'y formai un dôme de verdure, sous lequel j'allais pendant le gros du jour jouir de l'ombre, et sommeiller après mes repas. Les songes les plus consolans venaient toujours me trouver dans cette jolie retraite; car je vous dirai qu'au moment où je fus jeté à l'eau, je laissai l'ambition sur le pavé du portique. Délivré de ce fardeau, je me sentais plus ouvert aux affections douces, et plus tendre au bonheur.

« Au milieu d'une vie si dissipée, je fis pourtant de bonnes affaires. Je mangeais un jour des carpes plus coriaces qu'à l'ordinaire, et que je jugeai très-vieilles; un corps qui n'était point une arète s'arrête entre mes dents, et je reconnus avec surprise que ces carpes portaient aux ouïes de

beaux anneaux d'or (1). Sans m'inquiéter d'où leur venait cette parure, et pourquoi les poissons les plus riches sont aussi les plus durs, je me déclarai sans contestation leur héritier, et je vis dans mes mains plus d'or que je n'en avais possédé de ma vie.

(1) L'auteur ne dit pas quelles furent les conjectures des Romains sur ces poissons à boucles d'or. J'ai lu trois cents volumes pour réparer cet oubli, et j'ai heureusement découvert que les seuls poissons connus dans l'antiquité pour avoir reçu cet ornement, furent ceux de la veuve de Drusus. Dans ce cas, les poissons mangés par Bybax avaient au moins cent soixante ans, et les Romains qui assistaient à l'encan ne durent pas laisser passer sans commentaire une telle circonstance. Quelques momens de plus dans la durée de la matière vivante furent toujours d'une grande importance aux yeux de la faiblesse humaine, et les anciens ne se montrèrent pas moins avides que nos gazetiers, d'en recueillir les exemples vrais ou faux. Condorcet nous léguait d'une main l'espérance d'une vie illimitée, tandis que de l'autre il tenait le poison qui allait paralyser ses veines. Godwin, dont le génie vigoureux s'est quelquefois signalé autrement que par des écarts, a flétri avec talent, dans son roman de *Saint-Léon*, ce désir immodéré d'une existence sans terme. J'ai entendu d'insipides mortels parler avec jalousie des carpes qui, rivales de celles d'Antonia, femme de Drusus, avaient blanchi pendant plus d'un siècle dans les canaux de Chantilly. Eh bien! leurs plaintes me semblaient légitimes. Pourquoi, en effet, la nature traiterait-elle mieux des carpes que ces profonds raisonneurs! Pourquoi faire un sort si différent, quand les titres sont si parfaitement égaux?

« Voici donc en abrégé l'histoire de mon Élysée. Tyran paisible dans mes États, et mis à couvert des révolutions des vôtres, bien nourri, bien couché, passant tour à tour de la chasse à la pêche, du repos à la victoire, et de la promenade au bain, je sus m'enrichir par la bonne chère qui ruine les autres, et au sein de mon lac réunir en moi seul l'industrie d'un homme, la puissance d'un brochet, et les voluptés d'un sénateur. Vous dire combien ce bon temps dura me serait impossible, parce que le bonheur ne compte pas; mais j'ai cru mourir lorsqu'on est venu me pêcher avec violence, et m'emporter dans cette cuve où je m'aperçois que votre intention est de me vendre.

« Considérez, ô Romains, que cette conduite ne serait pas équitable. Je suis votre sujet, et je ne suis point esclave. Loin d'avoir contribué à la mort de Commode, je lui apportais une déesse qui l'en aurait préservé. Il est vrai que j'ai eu la vanité de paraître à la cour, et de vouloir rendre service à un empereur; mais j'en suis bien guéri; et sans doute mon exemple détournera les autres d'une si lourde sottise. Ainsi je vous prie de me délivrer d'ici, et de me renvoyer comme un fidèle sujet vers ma femme et mes enfans, qui ne sont pas plus des poissons que vous et moi. »

Alors le lion marin plongea ses deux têtes dans la cuve, et but une ample gorgée, ce qui n'étonna

point les spectateurs après un si long discours. Tous les regards se fixèrent sur l'empereur, et l'on attendit de sa part une décision favorable à ce pauvre Dace, dont la singulière aventure avait intéressé les plus indifférens. Mais Pertinax, fidèle à ses principes de modération et de gravité, demanda l'avis des sénateurs qui l'entouraient, et qu'il avait choisis à dessein parmi les plus profonds dans l'étude des lois.

O mes amis! c'est une étrange chose que des légistes! Depuis que sous le nom de jurisprudence ils ont fait du bon sens un métier, et de l'équité une marchandise, ces deux bases de toute morale ont subi de fâcheuses altérations (1). Les jurisconsultes de Pertinax commencèrent à brouiller la question, et à battre la matière jusqu'à épuisement de loquacité. Enfin l'un d'eux, criant comme Archimède: « Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé! » obtint silence et dit : « Une loi des douze tables

(1) Je ne puis reconnaître à ces traits ces grands jurisconsultes romains, dont les conceptions sont encore aujourd'hui la lumière du monde. L'auteur n'a sans doute voulu parler que des sophistes, qui transportèrent la scolastique des Grecs dans l'étude des lois et dans la pratique des affaires. « Nous « autres, écrivait Pline le jeune, qui passons notre vie dans « les contestations réelles et sérieuses, et dans le tumulte du « barreau, nous apprenons, même contre notre intention, « plus de chicane que nous ne voulons. » *Lettres de Pline*, liv. II, lettre 3, traduction de Sacy.

« que vous connaissez tous, veut que celui qui a « touché à l'administration des biens d'un mineur, « soit sujet aux mêmes poursuites que s'il était « tuteur. Or, le paysan dont il s'agit s'est immiscé « de son propre aveu dans les fonctions d'un lion « marin ; un lion marin est un poisson ; un pois« son est un bien-meuble ; un bien-meuble est « susceptible d'être vendu à l'encan ; donc, ce « paysan doit être vendu. »

Cette décision excita un applaudissement universel. L'auteur en prit un air si radieux, que ses collègues s'efforcèrent d'imaginer quelque chose de plus fort. Vivent les gens d'esprit pour aller loin quand ils sont entrés dans le chemin de l'absurdité! Voici comment parla un autre jurisconsulte : « La solution donnée par mon collègue est « un miracle de pénétration. L'analogie qu'il éta« blit entre un tuteur et un lion marin est tout« à-fait conforme à la logique du barreau ; mais « fallait-il en rester là? Sans doute ce paysan doit « être vendu ; mais comment doit-il l'être? Je ré« ponds : comme propriété publique. Or une loi « veut, en pareil cas, que la vente se fasse toujours « de la manière la plus utile au fisc, et que si la « division en plusieurs lots est requise, l'objet soit « aliéné en détail. D'où je conclus que le particu« lier contenu dans cette cuve, et qui n'est aux « yeux clairvoyans de la loi qu'un lion marin, doit,

« s'il se présente des acheteurs, leur être débité « par tranches. »

A cette brillante conclusion, encore plus applaudie que la première, le malheureux Bybax, qui crut déjà voir la hache levée sur lui pour le découper, se mit à bondir dans l'eau et à pousser des cris lamentables. Mais Pertinax, élevé à l'école de Marc-Aurèle, jeta sur ces sophistes un regard sévère, et leur dit : « Je savais bien qu'en faisant « un art de ce qui n'aurait jamais dû être qu'un « sentiment, on s'exposait à fausser son jugement. « Mais j'étais loin de croire que les travers de l'es« prit et l'habitude de juger les hommes sur un « tribunal pussent endurcir à ce point des cœurs « nés généreux. J'absous les lois de la démence « de leurs interprètes, et je n'adopte point vos « odieuses subtilités. Je vais acheter de mes de« niers, et mettre en liberté ce barbare plus rai« sonnable que vous. »

Pertinax fit aussitôt une mise que personne n'osa couvrir par respect. Je m'approchai alors du pêcheur qui tremblait encore, et je fendis avec une lame la peau du monstre qui l'enveloppait; mais au moment où je croyais l'aider à se dégager entièrement de cette dépouille, le paysan alerte s'échappa par la brèche que je venais d'y faire, et s'enfuit à toutes jambes, sans savoir où il allait, sans songer qu'il était nu, et sans remercier l'empereur.

TRAITÉ DES COUPS,

ET

DE LEUR APPLICATION AUX DIVERS USAGES DE LA VIE.

LA douleur a été donnée aux êtres vivans pour les avertir et les conserver; mais les passions ont développé à leur profit ce bienfait de la nature. Les animaux frappent leurs petits; les hommes battent leurs femmes; enfin les coups, qui ne sont autre chose que l'art de créer la douleur où elle n'est pas, me paraissent le ressort le plus actif que la volonté fasse jouer dans le monde.

Les coups sont un langage et une puissance de tous les temps et de tous les lieux. On retrouve dans leurs plus vils instrumens les emblèmes de ce que les hommes vénèrent davantage. La houlette du berger, le sceptre du monarque, le faisceau des républiques, la baguette du magistrat et du général, ne sont que la représentation du bâton. C'est lui qui est le type du pouvoir et l'arme de la nature. L'orang-outang, cette première ébauche de l'homme, l'emploie dans toute sa simplicité; le bambou de l'Asie et le jonc de l'Alle-

magne ont la gloire de toucher presqu'à la pureté primitive. Les verges des Romains commençaient à dégénérer, mais le knout des Russes et le fouet des Hottentots sont un raffinement de corruption, ou plutôt un grand pas vers la perfection politique. Le bâton semble en effet plus brutal; mais le fouet est plus avilissant; ces lanières qui déchirent les flancs du nègre et de la bête de somme, flétrissent à la fois l'individu et l'espèce. La cruauté, revêtue de mépris, constitue le sommet de la domination.

Il sera peut-être plus philosophique qu'on ne pense d'étudier l'application des coups, et d'en suivre l'effet dans les divers usages de la vie. Je trouve d'abord l'éducation, arène ouverte de tout temps aux châtimens corporels. Combien, en effet, n'est-il pas plus commode au maître de montrer son pouvoir que sa raison, d'user son bras que sa tête, et de flétrir un caractère que de le diriger. L'usage des peines morales suppose de la patience, du talent et de la sagacité; les autres n'exigent que des muscles, et séduisent par une sorte d'effet instantané. Apparence trompeuse! car une fois que l'enfant s'est endurci sous la verge, tout est perdu.

Dans tout système d'éducation où les coups seront estimés à quelque valeur, je dirai qu'on s'est plus intéressé aux précepteurs qu'aux dis-

ciples. Le sage Locke a écrit ces paroles remarquables : « Les enfans qui ont été fort châtiés « deviennent rarement gens de bien (1). » Salomon avait dit au contraire : « N'épargnez pas la verge « à l'enfant. » Aussi l'on sait quel honnête peuple nous a laissé ce roi des proverbes. Lorsque sur un grand chemin de la Provence un mulet rétif s'obstine à désobéir, le conducteur lui ôte ses plumes, ses sonnettes, sa brillante parure; et, sans le maltraiter, l'attache ainsi honteusement dépouillé à la queue de sa voiture. L'animal ressent alors vivement sa faute et son opprobre; il baisse la tête, il refuse toute nourriture; il mourrait de chagrin si on ne lui rendait, par grace, sa place, ses décorations et ses fatigues. Ce beau célibataire a dans ses habitudes quelque chose de fantasque et de bateleur; mais il est au fond pétri d'émulation et sensible à la gloire. Quand il marche en troupe dans les sentiers des Alpes, la tête de la file reste au plus vigoureux. Si des instituteurs français voulaient réhabiliter les châtimens corporels, je n'hésiterais pas à sacrifier l'intérêt des mulets, et à demander que les écoles fussent confiées aux voituriers, et les charrettes aux professeurs.

Il est un pays où l'on rassemble des laboureurs,

(1) *Éducation des enfans*, tome I, page 119.

et on leur dit : Toi, tu seras tailleur; toi, maréchal; toi, cordonnier; toi, musicien, etc.; et les coups pleuvent jusqu'à ce que l'automate ait de lui-même justifié sa vocation par un chef-d'œuvre. Peuple vraiment mécanique, dont le génie se retrouve tout entier dans la théorie du mouvement, et chez qui on ne peut pas dire que l'instituteur est armé de bâton, mais que le bâton est lui-même instituteur. Au reste, nul prodige de cet instrument ne doit nous étonner depuis que nous l'avons vu devenir, dans les mains du docteur Willis, un habile médecin; depuis que nous savons qu'il nourrit seul à la Chine une nombreuse corporation de bienfaisance. Il existe dans cette terre classique de l'industrie, auprès de chaque tribunal, une compagnie d'entrepreneurs qui, moyennant certaine somme, reçoit la bastonnade à la décharge du condamné, et possède la gloire unique dans le monde d'avoir fait des supplices une marchandise. Jamais le génie de Colbert n'eût deviné cette branche de commerce; et il faut convenir que, comparés aux Chinois, nous ne sommes que des enfans en économie politique, et des apprentis en produit net.

On ne se doutait peut-être pas que les coups de bâton fussent aphrodisiaques. Les succès des hommes à bonnes fortunes rendaient pourtant le fait probable; mais il est démontré dans les haras

du Limousin. Voici comme s'en explique M. Huzard dans son *Instruction sur l'amélioration des chevaux en France*, ouvrage excellent, plein d'idées saines et neuves, et le meilleur livre qui ait peut-être encore été fait par l'ordre d'un gouvernement. « Si les coups de bâton qu'on pro-« digue à l'ânesse après la monte pour la faire « retenir ne sont pas plus utiles à cette femelle « qu'à la jument, il n'en est pas de même de « l'âne, à qui ils sont souvent nécessaires pour le « mettre en action. Nous avons eu occasion de « voir plusieurs fois l'efficacité de ce moyen, « qui d'ailleurs est prouvée par l'expérience. » Page 253.

Il semblerait que la science militaire dût réclamer les coups comme une propriété. Cependant l'opinion opposée a produit des sectaires. Sans doute les vrais croyans, les enfans de la vieille tactique, qui continuent à ne calculer que des masses, et à ne voir dans les hommes que des machines, sans entendre faire d'exception pour eux-mêmes, adorent cette ressource brutale, et y découvrent une sorte de rhythme et de beauté de tradition inaperçue du vulgaire. Les corps-de-garde ont aussi leurs pédans, et c'en était un bien complet que cet officier-général qui, après avoir long-temps parlé de ces affronts prodigués aux guerriers avec l'arme de la na-

ture (1), ajoutait d'un air important : « J'en ai « beaucoup donné, j'en ai beaucoup reçu, et je « m'en suis toujours bien trouvé. » Le célèbre anatomiste Walter n'était pas de cet avis, lui qui avait vu d'affreux anévrismes résulter de ce châtiment, et entraîner les victimes à une mort lente et cruelle. Mais qu'importe? un peu de mort n'a jamais déplu aux tacticiens; c'est le seul intérêt de leurs drames.

Heureusement cette doctrine a toujours été repoussée en France avec horreur. Le Français n'a plus de courage contre la honte. Honoré, il est le premier soldat du monde; avili, il en serait le dernier. Le génie de ses chefs a saisi avec habileté ce ressort indomptable, il a créé dans nos armées la force morale, mot qui ne sera jamais compris par les superstitieux en tactique, puissance magique devant laquelle ont disparu le nombre des bras, le choix des armes, la profondeur des lignes, et tous les rudimens de la science. Huit années de victoire ont consacré la dignité humaine. Dieu, qui, disait-on, avait coutume de se mettre du côté des gros bataillons, a été contraint de changer sa justice. La bravoure française n'a pas eu besoin du cep des centurions pour re-

(1) Cette périphrase obscure est un indice de la répugnance que notre langue fière et délicate éprouve même à nommer des coups de bâton.

nouveler sur le champ de bataille les prodiges de la discipline. On les aurait crus impassibles ces pétulans enfans de la Gaule, qui, serrés en bataillons devant la foudre, présentaient sans relâche ces fronts obstinés et ces remparts vivans que le canon démolit et que le tambour reconstruit aussitôt. Gloire soit rendue à nos héros! sans eux, le bâton envahissait la monarchie universelle.

Je ne laisserai pas les peines militaires sans rendre hommage à la méthode et à la mesure cadencée avec lesquelles on se pique, en certains pays, de les administrer. Il vous semble qu'un misérable qui sort tout brisé de dessous la canne de son sergent, doit emporter de tristes idées de l'harmonie des mouvemens. Mais l'habitude est si puissante sur les hommes, que je ne serais point étonné qu'il regardât cet appareil burlesque comme un privilège de sa profession. Le guerrier Subrius Flavius, arrivé sur le lieu où il devait périr par l'ordre de Néron, s'aperçoit que la fosse destinée à sa sépulture a été mal creusée, et dit en fronçant le sourcil : « Voilà qui n'est pas fait suivant la discipline. » *Ne hoc quidem ex disciplinâ* (1).

Les coups ont bien aussi leur dignité dans l'ordre civil. Le Turc qui préside à la bastonnade, la

(1) Tacite, *Ann.*, liv. XV, chap. 67.

compte religieusement avec les grains de son chapelet. On rencontre au cap de Bonne-Espérance une épaisse machine qui boit, fume et dort, et qu'on appelle vulgairement un colon hollandais. On douterait qu'elle prît la peine de se reproduire elle-même, si les rejetons qui en sortent n'enchérissaient encore sur l'indolence paternelle. Lorsqu'un de ces maîtres apathiques se donne l'amusement de faire fustiger un pauvre Hottentot, il s'épargne jusqu'à la fatigue d'exprimer sa volonté, et la durée de sa pipe fixe seule celle du supplice. Admirable économie de gestes! sublime tranquillité auprès de laquelle le Jupiter d'Homère ne paraît qu'un étourdi! Qu'on se rappelle cependant que la troupe la plus célèbre dans les armées romaines par son audace infatigable et sa prodigieuse légèreté, fut la cavalerie hollandaise, et qu'on juge de ce que peuvent sur les races humaines le temps et la transplantation.

Moïse avait mis au rang des peines quarante coups de corde. Les Égyptiens et les Romains adoptèrent cette loi. Parmi les modernes, nos codes maritimes en ont pris la forme et modifié le nombre, mais les Hébreux, toujours singuliers dans les choses les plus communes, imaginèrent de réduire ces coups à trente-neuf, soit qu'ils craignissent d'excéder par erreur le nombre sacré, soit qu'un Juif ait toujours peur de compter

plus qu'il ne doit. Ainsi l'on faisait au condamné une retenue de deux et demi pour cent, et saint Paul, qui fut cinq fois dans le cas, ne reçut réellement que cent quatre-vingt-quinze coups au lieu de deux cents que la loi lui accordait. Je ne serais point éloigné de croire que chez ce peuple usurier et dévot, ce fut là l'origine de l'escompte.

Les coups ont tenu un rang distingué dans toutes les croyances religieuses. C'est un singulier cliquetis à entendre, en remontant depuis la discipline des cloîtres, jusqu'à cette fête des Amaturies, où les Athéniens se flagellaient sur le tombeau de Pélops. Joinville nous apprend que le roi Louis IX portait dans sa toilette de nuit un joli instrument de cinq chaînettes de fer, dont son chapelain lui battait les épaules tous les vendredis. L'ambitieux Charles-Quint se mortifiait aussi sous la verge, et, quoique flagellé, n'en restait pas moins le fléau du monde. Quant à son indigne fils, hypocrite en toutes choses, et plus pressé de faire des martyrs que de l'être lui-même, il conserva saintement la discipline de son père, mais il ne s'en servit pas (1). Au reste, si ce concert est en-

(1) Philippe II, expirant, fit ouvrir un coffret devant son fils et sa fille: « Puis il en fit aveindre un fouet, au bout du- « quel paraissoient quelques marques de sang, disant, en le « faisant lever haut, *que c'estoit dusang de son sang :*

core agréable au ciel, les dévots en feront seuls les frais, car l'habitude des coups se perd entièrement dans la vie civile. . .

Une plus grande délicatesse de mœurs avait opéré cette réforme au déclin de la monarchie. Colbert, ce ministre bourgeois qui corrigeait ses nobles fils à coups de bâton, semble avoir fermé dans la bonne compagnie française l'ère des coups. Déjà on ne voyait plus frapper ses inférieurs qu'au théâtre et dans la vieille comédie. Déjà les prudes de Molière, qui battent leurs gens et ne les paient pas, étaient des caricatures sans modèles. L'idée même des châtimens habituels que subissaient les esclaves des Antilles, mêlait quelque chose de défavorable à nos jugemens sur le caractère des colons, et a peut-être depuis affaibli l'intérêt que méritent leurs malheurs. Enfin l'élégance des manières en est venue au point qu'une action brutale déshonore autant l'offenseur que l'offensé; mais au fond, les choses n'y perdent rien. La langue française s'est trouvée assez riche pour fournir aux spadassins des mots qui les conduisent aussi infailliblement sur le pré que pouvaient le faire les gestes grossiers de leurs prédécesseurs, et du

« combien que ce ne fust pas de son sang propre, mais de « l'empereur son père, qui avec ce fouet souloit chastir son « corps, et pour cela l'avoit-il gardé, et leur avoit voulu « monstrer. » (*Chronologie septennaire*, tome I, page 66.)

moins l'on tue son ami sans blesser la politesse. Je remarquerai ici que les langues sont en général les monumens les moins douteux de l'esprit et du caractère des peuples qui les parlent. On a observé que celle des Latins avait une merveilleuse abondance de mots pour exprimer l'action de *tuer*; mais il m'a paru que pour désigner le simple exercice de *battre* et de *fouetter*, la langue moderne des Allemands possède un trésor d'expressions plus agréablement et plus richement variées que dans tout autre idiome. Blair, dans sa *Rhétorique*, réclame la supériorité de la langue anglaise, lorsqu'il s'agit de peindre la colère.

Qui croirait que la nation française, si digne à tant d'égards de s'appeler la bonne compagnie de l'Europe, soit sujette à des retours de rusticité, précisément dans les occasions où les graces de son génie sont le moins contestées. C'est dans les temples des Muses, où Racine, Molière et Quinault ont fondé le culte du goût, que les Français du dix-neuvième siècle affectent de redevenir barbares. C'est là que je les ai vus trop souvent, à l'exemple de certains physiologistes, réduire tout l'homme au sens du toucher, et décider avec les poings les plus belles questions de l'art dramatique. Je me suis cru transporté au siècle de Néron, où cinq mille Augustani venaient dans l'amphithéâtre enseigner l'admiration aux ames froides,

et battre les spectateurs qui ne battaient pas des mains.

Les mœurs qui ont banni les coups des habitudes de la vie civile, les poursuivront-elles jusque dans les bras du mariage, leur premier et leur dernier asile? La torture des femmes fut l'abus de la force le plus commun; les sauvages en usent largement. Les castes grossières des sociétés de l'Europe sont très-jalouses de ce moyen de gouvernement domestique, que l'on a vu quelquefois érigé en droit, écrit dans les chartes et mis au rang des privilèges les plus chers des villes et des provinces. Il fut des époques où l'influence de l'hymen monta jusqu'aux trônes. Pour ne pas vous effrayer par des exemples, je ne vous citerai qu'un madrigal d'un empereur : « Sais-tu, ma chère Cæsonia, dit un « jour Caligula à sa femme dans un accès de ten« dresse, sais-tu la pensée qui m'occupe? J'ai en« vie de te faire mettre à la question, pour appren« dre de toi ce qui te rend toujours si aimable. »

C'est ici le lieu de soumettre à l'analyse le goût particulier des femmes russes à être battues par leurs maris. Cet examen sera d'autant plus intéressant, qu'il doit fortement éclairer la théorie des coups entre les deux sexes.

Qu'une grande dame, aussi puissante que Sémiramis, accablée des adorations de sa cour, et mourante de dignité et d'ennui, se travestisse

en vivandière et se fasse battre par son amant déguisé en tambour, je ne vois rien là que de conforme à la marche du cœur humain. Les extrêmes s'attirent, et il est naturel qu'on se sauve de l'excès de la majesté dans l'excès de la bassesse. . . . .

Qu'un homme grave soit battu par sa maîtresse, et trouve quelque chose de piquant dans ce triomphe passager de la faiblesse sur la force, cet amusement n'a rien d'incompatible avec un noble caractère. L'histoire, qui est la plus dévergondée de toutes les muses, n'a pas dédaigné de nous apprendre que Flora avait coutume de mordre le grand Pompée. J'ai suivi dans ce passage la traduction de Plutarque, par Amiot; mais je ne dois pas laisser ignorer aux lecteurs que quelques savans ne sont pas de l'avis de l'évêque d'Auxerre, et pensent au contraire que c'était Pompée qui mordait Flora. Cette question fut le sujet d'une vive querelle entre M. Costar, bachelier de Sorbonne, et M. Girac, magistrat; et sans les conquêtes de Louis XIV, qui détournèrent un peu l'attention de l'Europe, cette guerre savante eût fait bien plus de bruit. Malheureusement la victoire resta incertaine, et je fais des vœux pour que les chefs de l'enseignement public décident promptement si en effet Flora mordait Pompée, ou si Pompée mordait Flora; car je ne pense pas

sans effroi aux dangers que courrait la paix domestique des Français, si l'une des versions s'introduisait dans les colléges, et l'autre dans les pensionnats de demoiselles.

Après une digression si nécessaire, reprenons le cours de notre thèse. Qui ne sait que l'amour, ce composé de besoins vrais, de goûts capricieux et de sentimens factices, se nourrit souvent de contrariétés? Le ménage de Mécène était si mêlé de querelles et de raccommodemens, que cet épicurien avait eu, disait-on, le bonheur de se marier mille fois sans changer de femme. La comédienne Desmarres trahissait l'aimable Régent, qui la couvrait de diamans, pour son camarade Baron, qui la rouait de coups. « La volupté, dit Montaigne, cherche à s'irriter par la douleur. Elle « est bien plus sucrée, quand elle cuit et quand « elle escorche (1). » C'est apparemment ce qui a fait écrire à la marquise de Lambert, dans ses œuvres : « Il y a toujours une sorte de cruauté « dans l'amour. » On regrettera peut-être qu'une femme aussi ingénieuse ne se soit pas expliquée davantage; quoique passant sa vie entre Fontenelle et Sacy, les deux plus froids mortels de leur siècle, je doute qu'elle eût de grandes cruautés à nous révéler.

(1) *Essais*, liv. II, chap. 15.

Mais tous ces exemples ne sont eux-mêmes que des exceptions dont il serait inconséquent de former des règles générales. Voici la seule maxime que l'on peut en tirer. On n'aime point parce qu'on est battu, mais on souffre les coups parce qu'on aime. Si le principe ne va pas plus loin, même entre amans, comment ose-t-on en faire l'apologiste universel de la brutalité chez tout une nation, et dans un ordre de choses aussi vulgaire que le mariage. Le goût que l'on prête aux femmes russes est impossible, et ne me semble qu'une ironie amère de l'oppression sous laquelle des mœurs barbares font gémir ces malheureuses. La nature a d'autres lois. Les Américaines, qui étaient battues par leurs maris aussi bien que pourraient le désirer les femmes russes, s'empressèrent d'abjurer ce prétendu plaisir, et de livrer leur patrie aux farouches Espagnols.

Montesquieu, qui a le plus accrédité la fable dont il s'agit, tombe aussitôt dans une contradiction qui la dément; il assure que souvent en Russie les pères font stipuler dans les contrats de mariage, que le mari ne fouettera pas sa femme. Mais si vraiment les coups étaient chez eux une des bases du bonheur domestique, y aurait-il des pères assez dénaturés pour priver leur sang de cette douceur conjugale, et assez effrontés pour outrager à ce point l'opinion publique?

Nous avons tracé l'origine, le mécanisme et le pouvoir des coups, nous en avons considéré les rapports avec l'éducation, les arts, la médecine, le commerce, la science militaire, la marine, la banque, la religion, les habitudes sociales, les colonies, les langues, les spectacles, le mariage et l'amour. Leur condamnation est sortie de ce vaste tableau; leur empire nous a paru une mesure assez juste de l'ignorance, de l'oppression et de la férocité d'un siècle ou d'un pays, et nous avons pu remarquer en même temps que la marche actuelle des lumières et de la civilisation tend sans relâche à l'affaiblir. Si le temps, qui roule les hommes, les mœurs et les opinions, les rapetisse un peu, nous lui pardonnons, en songeant qu'il les adoucit encore davantage. Enfin, notre cœur s'est reposé dans cette conclusion douce et honorable à l'humanité : plus on bat, moins on pense et moins on aime.

LE JARDINIER DE SAMOS,

OU

LE PÈRE DU SÉNAT,

FRAGMENT D'UN MANUSCRIT GREC TROUVÉ DANS LA CEINTURE D'UN PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE VENDU, CORPS ET BIENS, A L'ENCAN DE PERTINAX (1).

Les vents contraires n'ayant pas permis à notre vaisseau d'entrer dans le port de Samos, j'engageai le pilote à me débarquer sur une plage basse de la côte méridionale de l'île. Je descendis à terre avec mon mulet et quelques ballots de marchandises que j'allais vendre à la ville, et qui compo-

(1) Ce fragment est un pur jeu d'imagination établi sur les mœurs antiques. On s'est servi des mots de *sénat*, au lieu de *gérousia*, et de *sénateur*, au lieu de *géronte*, parce que la langue n'en offrait pas d'autres qui fussent intelligibles pour désigner un corps de familles aristocratiques, retenant la souveraineté d'un pays à titre de propriété héréditaire, tel qu'on en trouve dans plusieurs États de l'antiquité, et tel que nous en avons vu dans le siècle dernier à Gènes et à Venise. Si quelquefois aussi on a employé par nécessité les noms de *nobles* et de *noblesse*, c'est avec une acception différente de celle qu'ils reçoivent dans nos monarchies, comme titre honorifique.

saient les derniers débris de ma fortune. Je m'avançai aussitôt dans l'intérieur des terres, par des chemins escarpés, à travers un pays tout couvert d'oliviers, de figuiers et de vignobles célèbres par la fatale abondance de leurs mauvais vins. Étant parvenu sur l'une des crêtes de l'Ampélos, je découvris tout à coup aux extrémités de l'horizon l'opulente ville de Samos, et ce môle prodigieux qui protège ses flottes, et paraît plutôt l'ouvrage des géans que celui des hommes. A peu de distance, le temple de Junon déployait ses vastes portiques, et ne déshonorait point la magnificence de la reine des dieux. Mon œil suivait dans la vallée le cours errant de l'Imbrasus, et je plaignais ce fleuve de n'avoir à baigner sur ses deux rives que des bosquets d'*agnus castus*, abhorrés des amours, et balançant dans l'air infecté leurs longs épis de fleurs purpurines.

Je vis bientôt s'avancer sur la route une troupe d'hommes et de femmes, qui chantaient et dansaient ensemble. Cette manière de voyager me parut d'un bon augure, car j'ai toujours eu beaucoup d'estime pour les peuples joyeux. Dès que cette bande folâtre m'eut environné, elle me sépara de mon mulet et me soulagea d'une partie de mes vêtemens. Je jugeai avec plaisir, par ces préliminaires, que ces bonnes gens désiraient que je prisse part à leur fête, et je commençai à sauter

le mieux qu'il me fût possible. Mais cette ardeur se refroidit tout à coup, quand j'aperçus que mes marchandises étaient mises au pillage.

Je demandai raison de ce procédé inhospitalier à mes compagnons de danse : « Pourquoi faire « l'ignorant? me répondirent-ils. Tu sais bien qu'on « célèbre aujourd'hui à Samos la fête de Mercure, « et que, dans ce grand jour, l'action la plus re- « ligieuse est de dévaliser les voyageurs. Allons, « camarade, fais avec nous une libation en l'hon- « neur du messager des enfers et des cieux. » Je rejetai avec humeur la coupe de vin qu'ils me présentaient, et je leur dis : « Oh çà! messieurs! en- « tendons-nous. Si Mercure est le patron des vo- « leurs, il ne peut être celui des volés....... — « Comment donc! tu raisonnes; serais-tu par ha- « sard un de ces impies qui chicanent sur les mys- « tères? — Hélas! oui, messieurs, et vous allez « me restituer ces richesses profanes, qui ne sont « pas dignes de passer dans vos pieuses mains. — « O grand Mercure! s'écrièrent-ils, ce drôle parle « de restituer; il ne sait pas sa religion. Lapidons! « lapidons le scélérat. » Malheureusement nous étions sur une montagne dont la substance friable opposait peu d'obstacle au dessein de ces enragés. Déjà les fragmens du rocher sifflaient à mes oreilles, et je ne vis d'autre parti à prendre que de m'enfuir à toutes jambes, en recommandant

à Jupiter Sauveur de me garantir des pierres qui me poursuivaient au nom de son fils.

Ainsi, léger de bagage et chargé de malédictions, je courais au hasard sur une terre inconnue, sans oser prévoir ce que les dieux ordonneraient de mon sort. J'arrivai de cette manière contre une haie de grenadiers sauvages, qui fermait l'enceinte d'un jardin. Un manant qui arrosait des légumes, m'indiqua, par un geste, où était la porte, et j'entrai dans le potager, qui me parut singulièrement bien cultivé. Le jardinier quitta aussitôt son travail, et vint à moi avec tous les signes de l'intérêt que lui inspirèrent sans doute l'excès de fatigue et d'émotion où j'étais plongé, et le désordre du peu de vêtemens qui me restait. Il me fit entrer dans sa petite maison et partager le dîner qui était servi.

Lorsque mes forces furent un peu réparées, je jugeai convenable d'instruire mon hôte des événemens qui m'avaient réduit à l'état où il me voyait. « Un marchand de Mitylène, lui dis-je, me donna la naissance, et je voulus, après sa mort, suivre la même profession que lui. Jeune et ambitieux, je crus que ma fortune serait plus rapide si je n'avais à traiter qu'avec la plus innocente moitié du genre humain. Je convertis mon patrimoine en étoffes précieuses, en colliers, en bracelets et autres objets de la parure des femmes, et je

partis dans le dessein de centupler bientôt mes fonds aux dépens des belles dupes de la Grèce et de l'Ionie. Je débutai par l'île de Chypre, où les femmes sont malheureusement si faciles à tromper, qu'elles eurent mes marchandises et que je n'eus pas leur argent. Quand je m'aperçus de ce mécompte, ma ruine était bien avancée. Comme tout le mal venait évidemment de la beauté de mes pratiques, je songeai, suivant le précepte d'Esculape, à y remédier par les contraires. On me raconta que les dames de Samos ayant été rendues fidèles par la bonté de Junon, étaient aussitôt devenues laides par la colère de Vénus (1). Voilà précisément ce qu'il fallait pour rétablir mes affaires. Je rassemblai à la hâte les restes de ma pacotille, et ce matin je suis débarqué avec cette dernière ressource dans ta maudite patrie. Brave homme, tu me pardonneras cette expression, quand tu sauras que deux heures après mon arrivée j'ai rencontré des dévots de ton pays qui m'ont complètement dépouillé pour fêter je ne sais quel coquin de dieu qui sans doute ne vaut pas mieux qu'eux. »

(1) Cette tradition existait alors et n'était pas dépourvue de tout fondement. Samos a conservé son nom, ses *agnus castus*, son temple de Junon, et ses femmes laides et fidèles. Tournefort, qui voyageait en naturaliste, a observé qu'elles changeaient de linge une fois par mois.

A peine ma langue indiscrète eut-elle laissé échapper ce blasphème, que je sentis une tête monstrueuse et velue se poser sur mon épaule, et souffler fortement dans mon oreille par d'énormes naseaux. Je poussai un cri effroyable, et m'élançai de mon siége sans oser regarder le monstre que le ciel outragé déchaînait contre moi. Cependant mon rustique convive était suffoqué par ses éclats de rire; il vint à moi, et tâcha de me relever de terre où la frayeur et la piété me tenaient prosterné. « Enfant, m'écria-t-il, Cerbère te par-« donne; c'est une excellente bête qui ne se soucie « pas plus que toi de l'honneur de Mercure. « Allons, ose lever les yeux. » Mais je ne bougeai pas; alors, en un tour de main, le paysan vigoureux me redressa sur mes pieds, et je vis malgré moi la cause de ce terrible accident. Derrière la place que j'occupais à table, le mur avait une fenêtre par laquelle le jardinier et son âne communiquaient familièrement ensemble, et, selon son usage, le courtisan aux longues oreilles était venu sur mon épaule solliciter quelques bribes du repas de son maître. Après la crise dont je sortais, cette burlesque découverte aurait dû me combler de joie; mais telle avait été la force de ma première impression qu'elle survivait à l'illusion détruite. Je laisse aux savans à expliquer cette victoire de l'imagination sur l'évidence même, et je leur as-

sure que je continuai à me repentir sincèrement de la légèreté de mes discours, et à concevoir que le ciel pouvait fort bien se servir quelquefois d'un âne pour toucher un impie.

Je parvins cependant à ramener la conversation avec mon hôte au point qui m'intéressait. Je lui demandai ses conseils sur la manière de m'y prendre pour obtenir la restitution du vol qu'on m'avait fait. » Ta question, me répondit-il, prouve « bien que tu es étranger; un Samien aurait su « qu'il n'y a point ici de justice à réclamer. La « république n'a point de chef; la tyrannie est « sur le peuple, et l'anarchie dans le sénat. Nos « juges sont des courtisans, nos financiers des vo- « leurs, nos guerriers des poltrons, nos sénateurs « des voluptueux, leurs femmes des avares, et « leurs valets des fats. Au surplus, tous les vices « bas s'exercent à l'aise, et on laisse au peuple « le crime pour le dédommager de la liberté. — « Là, là, mon hôte, dis-je en l'interrompant, tu « as de l'humeur, et je te croirai coupable d'exa- « gération, si tu ne m'apprends comment il est « possible que le désordre soit arrivé à un tel « excès chez une nation civilisée. »

« La cause en est simple, reprit le jardinier; nos sénateurs s'imaginent, parce qu'ils sont nobles, savoir mieux que nous d'où ils viennent. En conséquence, les uns se disent issus des Cariens, qui

ont autrefois possédé notre île, et les autres se bornent à descendre des demi-dieux de Samos. Ces deux factions sont très-anciennes. On appelle ceux de la première, les *Épigryphes*, et ceux de la seconde les *Simonides*, c'est-à-dire les longs nez et les nez courts; mais il suffit de les voir ensemble pour se convaincre qu'en politique les mots ne signifient jamais les choses. Quoi qu'il en soit, ils se détestent comme s'ils ne se ressemblaient pas. Les Épigryphes rejettent tout ce que veulent les Simonides, et ceux-ci le leur rendent avec exactitude; toujours opposés lorsqu'il s'agit de faire le bien, ils s'accordent seulement quelquefois pour faire le mal, afin d'avoir le plaisir de s'en accuser mutuellement.

« Les affaires importantes ne suffisent pas à leur haine, et il faut que leurs divisions s'alimentent des plus futiles bagatelles. J'en vis il y a trois jours un exemple bien ridicule. Samos possède une comédienne qui excelle dans la tragédie, mais qui a de plus un joli talent pour contrefaire la démarche de toutes les espèces d'animaux. Aussi dès qu'une scène tragique paraît froide ou déplacée, les spectateurs ne manquent pas de demander à l'actrice quelques-unes de ces imitations favorites. Aussitôt la princesse se met à répéter un pas de cheval, de grenouille ou d'écureuil, et profitant de la bonne humeur du public reprend à l'instant son rôle hé-

roïque, et pousse ainsi jusqu'au dénouement les tragédies les plus médiocres. Elle jouait il y a trois jours le personnage de Pénélope, et dans le moment où la reine d'Ithaque célébrait en vers pompeux les avantages de la continence, un Épigryphe ennuyé lui cria : Pénélope, fais un saut de perdrix. Sur-le-champ un Simonide lui cria de son côté : Non, non, fais un saut de bélier. A ce signal l'orage éclata ; et la foudre eût tombé sans être entendue. Tous les Épigryphes passèrent d'un côté, et tous les Simonides de l'autre. On s'injuria, on se menaça, et mille cris furieux de *saut de perdrix* et de *saut de bélier* annoncèrent que la destinée de l'État allait dépendre d'une cabriole. La Providence, mon ami, veille sur nous. Pénélope eut le courage de rester neutre, et de ne vouloir sauter ni en volatile pour les longs nez, ni en quadrupèdes pour les nez courts. Mais je la vis, assurant son diadème et ramenant le manteau royal entre ses jambes, se coucher sur le dos et faire le saut de carpe au grand contentement des modérés ; les factieux se calmèrent, parce qu'aucun n'avait triomphé. Voilà où nous en sommes, et la république est en danger de périr le jour où la première actrice de Samos n'aura pas autant de présence d'esprit que de force dans les muscles lombaires. »

Le rustre continua de me parler ainsi pendant

une heure avec une facilité qui ne m'étonna point, car j'avais remarqué, dans mes voyages, que le dernier malotru d'une république surpasse seul en babil vingt sujets les mieux nourris des monarchies d'Argos ou d'Épire. Je ne puis disconvenir que mon hôte ne mêlât à ses discours des réflexions sensées et des vues d'une louable économie; mais de temps en temps il s'interrompait, et grommelait entre ses dents certains propos ambigus, qui me firent soupçonner que sa tête n'était pas saine. J'en fus tout-à-fait convaincu lorsque, me prenant le bras d'un air mystérieux, il prononça ces mots: « Tu m'as décidé. Je te ferai rendre « justice, et Samos te devra plus que tu ne penses.» Pour moi, je me dis intérieurement: Hercule! prends pitié de mon ame, je n'ai échappé aux pierres des larrons que pour tomber dans les mains d'un fou.

Cependant si ma vénération diminuait pour ce villageois extraordinaire, ma curiosité s'augmentait, et je me mis à le considérer avec plus d'attention. Figurez-vous un homme de la plus haute taille, le corps sec et nerveux, les épaules légèrement voûtées, les cheveux crépus, la barbe grise et le teint brûlé. Sa physionomie singulière offrait deux régions aussi peu d'accord que le sénat de Samos. L'œil et le front respiraient la confiance et la bonté, tandis que le nez fortement aquilin,

et la bouche large et mobile, accusaient un caractère spirituel et goguenard. Tous ses mouvemens étaient libres et communs, et son vêtement consistait dans une vieille tunique jaune menacée de se dissoudre sans la courroie qui la contenait sur les reins de son maître. Les traits les plus saillans de cet original pouvaient se rendre par ces trois mots : santé, malice et indigence.

Je désirai savoir comment il accorderait, avec d'aussi chétives apparences, la promesse magnifique qu'il venait de me faire, et je le priai de m'apprendre qui il était : « Rien, tout, un homme, me répondit-il. Cette maison, je l'ai bâtie ; ce jardin, je l'ai défriché. Trois fois la semaine je vais à la ville vendre mes légumes, et je suis plus connu dans Samos que la statue d'Alcibiade (1). Il n'y a point de génie universel, et le sage doit choisir la partie où il veut exceller. Parmi tous les végétaux que la terre offrait à mes soins, j'ai eu le bonheur de ne pas désespérer de la perfectibilité des choux ; j'ai donné à cette plante grossière un volume et un goût inconnus à nos ancêtres, et je me flatte d'y avoir atteint le beau idéal. Les Samiens

(1) Les Samiens dressèrent une statue à Alcibiade, puis à Lysander, puis à Conon, puis à tous ceux qui se présentèrent. Ils en avaient de prêtes pour chaque conquérant. Trois fois heureux, trois fois habile le peuple qui rassasie avec des pierres les mangeurs d'hommes !

reconnaissans m'ont nommé *Caulophyte*, c'est-à-dire *le planteur de choux*. Le tout est de se faire un nom. J'appartiens maintenant à l'histoire aussi sûrement qu'Ajax et Thésée. Va, mon fils, il est bien doux à une ame élevée de bêcher son jardin, de vendre ses légumes, et de conduire son âne pour l'immortalité. »

Un événement sinistre interrompit en cet endroit le récit de mon hôte. Depuis quelques instans j'avais cru voir des hommes défiler dans le jardin. En effet, la maison était investie par des soldats, et plusieurs entrèrent brusquement dans le lieu où nous étions. Le plus brutal, en qualité de chef, porta ainsi la parole : « Caulophyte, je t'arrête au nom du sénat. Tu étais hier à Samos lorsqu'on publia une ordonnance qui défendait de vendre des légumes au peuple avant que les maisons des sénateurs fussent approvisionnées. On croit que les jardiniers ont murmuré; et comme tu as un nom parmi eux, c'est sur ta tête que le sénat a résolu de faire un exemple qui intimide les rebelles. D'ailleurs, des témoins t'ont vu alors hausser les épaules, et ce mouvement, qui serait peut-être graciable dans des omoplates vulgaires, équivaut à une sédition de la part d'un homme considéré. Allons, marche. » A cet ordre si équitablement motivé, Caulophyte répondit sans se déconcerter : « Guerriers aux yeux de lynx et aux

pieds légers, je ne croyais pas avoir un sénat si bien avisé. Je le remercie de m'envoyer chercher, lorsque je me préparais moi-même à l'aller visiter pour les affaires de ce jeune garçon. » En disant ces mots, il me montra du doigt, et moi qui me rapetissais dans le coin le plus obscur de la chambre, j'aurais voulu être enterré sous les fondemens.

Les soldats lièrent le jardinier, et lui les accablait de railleries; à chaque bon mot, on le garottait d'un nœud de plus, mais la corde manqua aux satellites plutôt que la gaieté au prisonnier, et ils l'emmenèrent en grondant, furieux de se voir les plus forts et les plus sots. J'avais eu une telle peur que la célébrité de mon hôte ne servît aussi à m'impliquer dans la conspiration des jardiniers, que je le vis partir avec plaisir. Je me complaisais même dans cette lâche pensée, lorsque l'âne dont j'ai déjà parlé, et qui n'avait pas coutume de voir son maître prendre sans lui le chemin de la ville, sauta par la fenêtre basse de son écurie, et courut sur les traces du cortège. L'action de cet honnête animal me perça l'ame, et je rougis de lui céder en générosité. C'était la seconde leçon que j'en recevais, et je me mis en marche sans pourtant oser lire dans mon indigne cœur si c'était l'âne ou l'hôte que je suivais sur le chemin de Samos.

Le voyage fut long, parce que la soldatesque, accoutumée à trafiquer du malheur, ne manqua pas de montrer sa capture à toutes les auberges de la route. Quand nous entrâmes dans Samos, le soleil était levé, et le peuple, plus diligent, avait passé une partie de la nuit à nous attendre. Je renonce à décrire l'empressement et l'immensité de cette foule qui remplissait les rues, couvrait les monumens, s'attachait aux colonnes des temples, et pendait avec audace aux fenêtres et aux corniches des maisons. Caulophyte, favorisé par sa haute stature, reconnaissait tout le monde, saluait les uns, parlait aux autres, et provoquait les dames du marché par les propos les plus réjouissans. Tantôt j'étais confondu de son incroyable assurance, et tantôt je bénissais les dieux qui égaraient la raison de ce vieillard, afin de lui ôter la prévoyance de son infortune. Il entra ainsi entouré de ses gardes dans le palais du sénat, et aussitôt les portes hérissées de bronze se fermèrent avec bruit, repoussant au dehors l'âne, le peuple et moi.

Je fus donc réduit à chercher des informations sur la place. Je demandai d'abord à un homme qui fendait la presse d'un air important, si personne ne pouvait entrer au sénat. « Personne, me répondit-il; puisque le peuple ne peut faire lui-même ses affaires, il ne doit pas gêner ceux qui

s'en mêlent. Seulement dans les occasions divertissantes, comme par exemple lorsqu'on choisit les athlètes ou qu'on donne la question, on invite les dames les plus qualifiées. J'en sais de bonnes nouvelles, moi qui vous parle, car je leur sers alors l'hydromel et les confitures à la Périclès; mais je cours à mon poste, parce que je prévois qu'aujourd'hui la séance sera chaude. » Le buvetier continua de s'ouvrir un passage à coups de poings pour aller rafraîchir les dames.

Je demandai à un autre personnage s'il prévoyait quel serait le sort du planteur de choux. « Pendu, » me répondit-il, et il me tourna le dos. J'adressai successivement la même question à quatre personnes, et j'en reçus la même réponse et le même geste; d'où je jugeai qu'à Samos la strangulation des citoyens arrêtés était un point de jurisprudence pratique sur lequel on ne disputait plus.

Je me trouvai poussé auprès d'un rhéteur de profession, et je ne pus m'empêcher de lui témoigner ma surprise sur l'empressement du peuple de Samos à voir pendre un malheureux. « Étranger, tu te trompes, me dit-il; nous ne venons pas le voir, mais l'entendre. Caulophyte a de la réputation, et ses concitoyens lui devaient cette déférence. Ici, les pendus ont seuls le privilège de haranguer le peuple, et les Samiens y tiennent

beaucoup, parce que c'est l'unique reste de leurs anciennes libertés. J'ai vu le temps où d'enragés bavards achetaient à ce prix l'avantage de parler en public. Mais depuis nous nous sommes modérés, et l'on réfléchit deux fois à ce qu'on ne peut faire qu'une. A cette tribune que tu vois là le premier essai est aussi le dernier, et tout orateur finit en même temps que sa harangue. Les bonnes têtes pensent, en général, que cette méthode fera rétrograder l'art oratoire. »

Une vague de la foule agitée me sépara de mon interlocuteur, et me porta en face d'une espèce de philosophe à manteau percé, dont l'empressement et la joie extrême me déplurent. « Apparemment, lui dis-je, tu es un grand ennemi de Caulophyte? — Nullement, me répondit-il; je ne suis pas méchant, et quand j'avais une patrie, je passais mon temps à faire du bien. Mais à présent, je vis pour moi. Le plaisir est si rare sur terre, qu'on le prend où on le trouve. Ma foi, le lacet est pour ceux qu'il étrangle, et l'éloquence est pour ceux qui l'écoutent. Crois-moi, avançons de ce côté, pour ne rien perdre de ce que contera le jardinier; car le drôle est plaisant. »

Je laissai aller cet égoïste; et me tournant vers une femme qui était près de moi, je lui adressai cette réflexion : « N'est-il pas vrai, madame, que là où il y a mort d'homme, le plaisir cesse d'être

honnête? » Mais la marchande, pressant ses flancs à deux mains, m'apostropha ainsi : « Va donc, chien de furet. Tu voudrais me faire parler. Mais apprends que je suis muette quand il me plaît; et si tu ne me tournes le dos, je te frotterai les oreilles. » Je vis bien qu'elle me prenait pour un espion, et je lui répliquai avec un ton plein de noblesse et de bienveillance : « Tu es une bonne femme, et je te remercie de ta haine. »

J'eus encore, dans cette matinée, d'autres occasions de reconnaître les mauvais effets de la servitude sur le caractère du peuple. Mais ces tristes découvertes ne pouvaient distraire mon inquiétude pour Caulophyte. Déjà le soleil avait marqué la moitié de sa course, et l'impatience de la foule égalait la mienne, quoique sans doute par des motifs contraires. Tout à coup s'élève un grand bruit suivi d'un affreux silence, et les flots de la multitude s'arrêtent immobiles. Les portes du palais sont ouvertes, et des soldats défilent lentement. Le planteur de choux paraît lui-même avec sa sérénité ordinaire. Au premier rang des spectateurs se distingue un de ces êtres nécessaires aux vices des grands, un parasite, qui n'avait jamais perdu l'occasion de faire un bon repas, ni d'insulter à un opprimé; dès qu'il juge que la victime peut l'entendre, il lui adresse cette basse ironie: « Eh bien! jardinier, de quelle feuille

nous serviras-tu aujourdhui? » Caulophyte s'approche, et lui répond « de la mienne, » en couvrant d'un soufflet la joue du bouffon. Puis il va reprendre sa place avec une gravité dont ce bonhomme essayait pour la première fois de sa vie.

La liberté avec laquelle Caulophyte venait de châtier ce mauvais plaisant, et l'indifférence des soldats qui en avaient été témoins, parurent des choses si extraordinaires, que toutes les bouches de Samos restèrent béantes d'étonnement. Mais cette journée devait éclairer bien d'autres merveilles.

Après le jardinier, marchaient les sénateurs deux à deux, et se tenant par le bras d'une manière tout affectueuse. Cette dernière circonstance fut d'autant plus remarquée, que chaque couple si tendrement uni était composé d'un Épigryphe et d'un Simonide. Ils firent ainsi le tour de la place, et s'arrêtèrent sur un tertre où la multitude pouvait les voir facilement. Alors ils s'embrassèrent avec une chaleur fraternelle; puis un héraut s'avança, et d'une voix plus qu'humaine fit retentir jusqu'aux extrémités de la place la proclamation suivante :

« Le noble Sénat, régnant sur l'île et la cité de Samos et mers environnantes, déclare ses résolutions :

« 1° Toute division est éteinte dans le sénat; quiconque prononcera les odieuses dénominations de parti qui servaient à la fomenter, sera envoyé aux carrières.

« 2° Les honnêtes gens sujets à la peur peuvent dormir. On conseille aux méchans de boire pour s'oublier, et de se repentir pour qu'on les oublie.

« 3° Les places à la nomination du Sénat sont déclarées vacantes; il va y appeler des citoyens vertueux et instruits, et n'exclura même pas ceux qui ont plus d'esprit que les sénateurs.

« 4° Il sera ouvert sans délai une manufacture nationale de lacets et de brodequins, où les favoris qui viennent de perdre leur emploi trouveront du travail proportionné à leurs facultés, et une subsistance qui les dispensera de mal faire.

« 5° Le Sénat protègera l'agriculture par de bonnes lois, le commerce par la liberté, et les bonnes mœurs par ses propres exemples. Il promet à Samos tant de bonheur et d'abondance, que désormais on n'y trouvera de maigre que les envieux.

« Donné par le Sénat, assemblé sous les auspices de Junon, le 16ᵉ jour du mois gamelion de la 3ᵉ année de la 102ᵉ olympiade. »

Cette lecture étant achevée, Caulophyte prit congé du Sénat. Mais, se sentant fatigué, il de-

manda son âne, et l'un des sénateurs courut le chercher, ce qui était d'autant plus facile, que l'animal fixait en ce moment l'attention générale, et que, piqué d'émulation par la belle voix du héraut qui avait fait la proclamation, il continuait à son tour de remplir la place publique d'accens mâles et sonores. Le magistrat, saisissant le chanteur par le licou, le conduisit poliment à son maître, et aussitôt plusieurs sénateurs aidèrent ce dernier à se placer sur la monture. Lorsqu'ils le virent assis à son aise, et reprenant avec sûreté le chemin de son habitation, le corps entier du Sénat rentra au palais dans le même ordre qu'il était sorti.

Je n'ai pas essayé de peindre la situation du peuple à la vue de ces événemens, dont la moindre circonstance était pour lui une énigme inexplicable. Des animaux parlans, des morts ressuscités eussent paru moins prodigieux dans Samos que des tyrans devenus tout à coup humbles, bienfaisans et raisonnables. Quoi qu'il en soit, la stupeur, le doute, les cris, le silence, tous ces mouvemens si divers et si imprévus finirent par se confondre dans un concert de bénédictions et de joie universelle. Pour moi, je me tirai comme je pus du milieu de la foule, et j'atteignis à la porte de la ville Caulophyte, qui s'en allait balançant ses longues jambes sous le ventre de sa monture, comme

s'il n'eût rien su de cette grande révolution.

Je le suivis jusqu'à sa maison sans qu'il me dît un mot; mais chaque fois qu'il me regardait, il cachait dans sa barbe un sourire plein de joyeuse malice. Lorsque nous fûmes arrivés, je le félicitai sur l'heureuse issue d'une aventure qui avait commencé si mal: « Ne parlons pas de moi, me répondit-il. Ton affaire est finie. En vertu de la loi qui rend à Samos les maîtres responsables des délits de leurs serviteurs, j'ai fait condamner Mercure à te restituer ce que ses dévots t'ont pris. Tu as deux moyens d'exécuter ce jugement. Le premier est de faire payer le dieu en personne lorsqu'il chassera ton ame sur les rivages du Styx. Voici le second : le fils de Jupiter possède ici, dans son arrière-temple, quatre statues de famille mises au rebut, et qui forment, suivant nos lois religieuses, tout son mobilier disponible; elles seront vendues ce soir à un fondeur, et tu pourras aller demain en recevoir le prix chez le trésorier de l'épargne, à moins que le remboursement posthume ne te convienne davantage. » Je lui exprimai ma reconnaissance avec vivacité, et je profitai de ce moment de chaleur pour oser lui demander par quel enchantement un pauvre jardinier, tel que les apparences l'annonçaient, avait pu opérer dans cette journée tant de choses extraordinaires; mais il me répondit d'un ton presque sévère. « Je te dé-

fends de m'en parler. Ce sont des mystères qui doivent rester à jamais ignorés. Soupons. »

Nous nous mîmes à table, et le repas était assez avancé quand on frappa à la porte. Plein d'un zèle officieux, j'allai ouvrir, et je vis, autant que l'obscurité de la nuit le permettait, une esclave âgée qui me mit une cruche entre les mains, en ajoutant d'un ton cassé cette douce invitation : « Prends, mon ami; c'est de l'excellent vin de Chio. Depuis qu'il est dans ce vase, la vigne qui l'a produit s'est trente fois couverte de feuilles. La sénatrice douairière Cléophile viendra dans quelques jours s'informer si ton maître l'a trouvé bon. J'y serai aussi, mon bel amour. » Puis elle disparut; mais en terminant son discours, elle avait de sa main un peu sèche délicatement touché mes joues; et moi, j'avais eu quelques regrets que des gestes si jeunes fussent accompagnés d'une si vieille voix.

Je rendis sur-le-champ à Caulophyte le message et l'amphore. Il réfléchit un moment sur l'un, mais il ouvrit l'autre sans hésiter. Un vin pétillant ruissela dans nos coupes, et nous jugeâmes à plusieurs reprises que sa saveur n'était pas moins délicieuse que son parfum. Je m'aperçus que ces épreuves répétées échauffaient le vieillard, et que la partie candide de sa physionomie prenait l'ascendant sur celle où résidait la finesse. Je me dou-

tais bien que le message de la grande dame tenait par quelque fil aux événemens de la journée, et ce fut par là que j'attaquai la vanité de mon hôte. Je l'assurai d'ailleurs que ma curiosité était montée à un tel point, que certainement je mourrais si elle n'était satisfaite, et qu'il aurait toute la vie à se reprocher le meurtre d'un ami qui buvait si cordialement avec lui. Enfin je lui promis un silence éternel au nom de Bacchus, qui fait mûrir le nectar de Chio. Le jardinier, vaincu par le vin, l'amour-propre et l'amitié, et plus touché de mes raisonnemens que maître de sa raison, consentit à recevoir mon serment. Je jurai donc de me taire par le dieu qui fait les indiscrets, et lui se hâta de me confier en ces mots un secret qu'il n'avait plus la force de retenir :

« Ce matin, lorsque les portes du palais furent refermées sur moi, on me délivra de mes liens, et on me poussa seul dans une vaste salle où je vis tous les sénateurs rangés sur des sièges élevés. Derrière eux paraissaient, sur d'autres sièges, des personnes voilées, auxquelles je ne fis d'abord qu'une légère attention. On m'adressa, pour la forme, quelques questions auxquelles je répondis brusquement. Mon humeur parut divertir l'auguste assemblée; on me regardait en chuchotant, on ne m'écoutait pas sans rire, et un étranger n'eût rien vu de sinistre dans de si aimables dis-

positions : mais j'en fus indigné, parce que je savais que ma perte était résolue, et que la bonne compaguie voulait seulement tirer de ma mort le plus d'amusement qu'elle pourrait. L'excellence en férocité consiste à jouer avec sa victime, et ce qu'il y a de plus exécrable au monde, ce sont les bouffonneries des tyrans. On m'invita, avec une douceur hypocrite, à parler sans me gêner, et voici comment je m'y pris pour divertir mes juges :

« Illustres Seigneurs, je n'ai pas toujours planté des choux, et vous serez mes preuves. En éclaircissant cette vérité, j'obtiendrai votre attention malgré vous, et si mes discours vous donnent du plaisir, ce ne sera certainement pas de celui que vous attendez.

« Vous n'étiez pas encore lorsque Alcibiade, ce factieux d'élégante mémoire, parut sur nos côtes avec la flotte d'Athènes. Le parti populaire, favorisé par lui, détruisit en un jour le gouvernement de Samos; et faisant deux parts de toute la noblesse, embarqua les hommes sur des vaisseaux qui n'ont pas reparu, et séquestra les femmes dans la forteresse. Il s'imaginait qu'en chassant les nobles on chasse la noblesse, et qu'en séparant les époux on étouffe la postérité; c'est assez vous dire que ces démocrates étaient de petites gens sans expérience.

« Dans ce temps-là, mon père tenait, au coin de la rue de Pythagore, une boutique de foulon qui servait de rendez-vous aux nouvellistes du quartier, et où l'on réformait autant de lois qu'on lavait de tuniques. Quand Alcibiade fit triompher le parti, mon père le foulon se trouva suffisamment trempé de démocratie pour obtenir un poste de confiance, et il fut établi concierge du château habité par les dames. Il m'emmena avec lui, et je l'aidai dans ses nouvelles fonctions. J'étais un grand garçon de dix-huit ans, fort comme un matelot, frais et innocent comme une vierge. Sans me douter de rien, je gardais des femmes comme j'aurais gardé des poules.

« J'avais si peu de curiosité, que j'ignorerais encore comment se passa le début des dames dans la fortesse, si je ne l'avais pas appris d'elles-mêmes. Quand elles se virent réunies de force entre les mêmes murailles, elles mirent en réserve les bonnes raisons qu'elles avaient de se haïr comme amies, comme parentes et comme nobles, et commencèrent à raisonner sur leurs intérêts communs.

« La première s'exprima en ces termes : « Nos maux sont comblés. Les dieux nous abandonnent; Samos nous outrage. Ce siècle de crimes n'est plus digne de nous. Songeons à vivre dans la postérité par un grand exemple; mourons. » Toutes répétèrent : « Mourons! »

« Ainsi donc, s'écria la seconde, c'est par nous que les vœux des infâmes démocrates seront remplis. Ils auront le fruit du crime sans en avoir le remords. Non, non, point de faiblesse. Soyons plus grandes que la fortune, et plus contentes que nos vainqueurs. Notre joie dans les fers les fera pâlir sur leurs trônes ; chantons. » Toutes répétèrent : « Chantons! »

« Hélas! dit une troisième, nous allons nous dérober aux harmonies du malheur. Le saule fut donné aux ruisseaux pour les rafraîchir, et les larmes furent données à la femme pour triompher. Qui n'a pas connu le plaisir du triste, l'enchantement du vague, et le culte de la douleur? C'est aux ames mélancoliques à me comprendre, si elles peuvent; mais pleurons.» Toutes répétèrent: «Pleurons!»

« Alors une quatrième prit ainsi la parole: « J'admire, Mesdames, avec quelle aisance vous voltigez dans vos résolutions. Quant à moi, je ne m'occupe de ce que j'ai perdu que pour songer aux moyens de le reprendre. Les succès du peuple sont de courte durée, parce que sa stupidité égale ses fureurs, et qu'il se lasse plutôt de ses victoires que de sa misère. Contre un tel ennemi tout est possible et tout est juste. Ainsi conspirons. » Toutes répétèrent : « Conspirons! »

« Le même orateur continua ainsi : « Nous som-

mes toutes des femmes d'honneur. (On crie de tous côtés : *Oui, oui, oui.*) Nous nous jetterions dans le feu plutôt que de manquer à la vertu. (*Oui, oui, oui.*) Or, qu'est-ce que la vertu ? C'est le devoir mis en action malgré les obstacles. Quel est le devoir des femmes de notre rang? De propager la race sénatoriale, et d'empêcher la patrie de tomber au pouvoir des vilains. Quels sont les obstacles ? La privation de nos époux et notre captivité. Ce serait donc un effort de vertu de raviver la noblesse samienne en dépit des fers et du veuvage. (*Elle a raison, elle a raison.*)

« Je suppose qu'un dieu apparaisse, et vous dise : Avant dix mois, chacune de vous donnera le jour à un fils légitime qui ne tiendra de votre époux que le nom, mais qui rendra à Samos ses lois, et à vous votre dignité : y consentez-vous? (Nombreux soupirs, *ah! ah! ah!*) Eh bien, mesdames, ce dieu n'apparaîtra pas; mais tout ce qu'il vous aurait dit, vous pouvez l'exécuter sans lui. Les femmes de Lacédémone, estimées les plus vertueuses de la Grèce, n'ont pas hésité, pendant la première guerre de Messénie, à remplacer les guerriers absens, dans la seule crainte que Sparte ne se dépeuplât. Croyez qu'il n'est rien au monde qui ne se répare avec du temps, des femmes et de la philosophie. (*Bravo! bravo!*)

« N'avez-vous pas déjà remarqué ce jeune niais

qui nous garde? (C'est de moi, illustres Seigneurs, que cette dame parlait.) Ou toute ma prudence m'abandonne, ou il ne tiendra qu'à nous de mériter la gloire des Lacédémoniennes, et de tirer de ce misérable lui-même une race de nobles vengeurs. (Ceci vous concerne, illustres Seigneurs.)

« Plût aux dieux que, pour atteindre ce but, la patience de victimes pures et froides nous fût seule imposée! Mais il faut l'avouer, la cruelle Lucine prétend davantage, et je désespérerais de l'intégrité de nos sacrifices si je ne savais combien les personnes de notre rang puisent de force dans le juste orgueil de leur supériorité. Subissons donc le plaisir, mesdames; nous en gémirons après, autant qu'il convient à d'honnêtes femmes qui ont du bon sens et du malheur. » (Silence; on se regarde.) (1)

« Toutes les dames sans exception parlèrent contre cette proposition. Elle fut mise aux voix, et adoptée à l'unanimité. Deux légers incidens s'élevèrent

(1) La morale des modernes a des appuis bien plus solides que celle des anciens. Il n'est certainement aucun pays de la chrétienté où des femmes, dans la même situation que les Samiennes et les Lacédémoniennes, eussent aussi légèrement violé la modestie de leur sexe. Je remarque dans les caractères antiques que les vertus privées sont toujours subordonnées et souvent sacrifiées à quelque principe unique et gigantesque, tel que l'amour de la patrie, la gloire de la famille, etc. Le

seulement sur les mesures secondaires. Une des opinantes fut dénoncée pour avoir passé l'âge des conspirations. Elle nia le fait et ses conséquences. Dans le doute, ces femmes généreuses prononcèrent pour la patrie, et admirent l'accusée au partage. Une dévote s'évanouit trois fois; et sous prétexte que l'attente de son ignominie était au-dessus de ses forces, elle demanda de s'y précipiter la première : mais l'assemblée, composée de personnes naturellement pénétrantes, trouva son désespoir trop sage et ses scrupules trop bien entendus. On laissa au sort à régler les préséances.

« Toutes ces choses étant ainsi convenues, deux députées vinrent sonder mes dispositions. J'étais si borné, que je ne compris pas un mot de leur message. Je leur témoignai surtout combien il était impossible qu'un pauvre plébéien devînt jamais une cause reproductive du patriciat de Samos. Cependant je leur déclarai que j'avais tant de vénération pour elles, et tant de confiance en leurs lumières, que je ne refuserais rien de ce qui

but moral de ce conte pourrait bien être d'attaquer ce système, aussi faux que dangereux : l'auteur n'approuve pas plus le complot des patriciennes de Samos, que la précaution des citoyennes de Sparte. L'un est supposé, mais l'autre n'est que trop bien avéré dans l'histoire. On sait que la colonie de Tarente fut fondée par les bâtards nés de cet intermède patriotique.

ne serait pas contraire au réglement de la geôle. Quand on m'eut prouvé que le cas n'y était pas prévu, je me laissai conduire, et je crois qu'un mois fut employé à jeter les fondemens du nouveau Sénat. Je vous proteste, illustres Souverains, avec toute la sincérité d'un homme de bien, que pendant cette longue entreprise, jamais je ne m'écartai du respect que je devais à vos augustes mères; et si pourtant, au milieu de tant d'épreuves orageuses, il m'était échappé à mon insu quelque chose de familier ou d'incivil, je prie les dieux immortels, ainsi que vos chastes mères, de me pardonner ces fautes inséparables de la jeunesse, de la mauvaise éducation, et de l'extrême difficulté qu'on trouve à respecter de si près.

« J'ai bien senti, illustres Seigneurs, qu'un récit aussi abrégé serait insuffisant pour opérer dans vos esprits la conviction dont dépend le salut de ma tête. Plus l'événement est étrange, plus je dois le soutenir par la précision des détails et le développement des circonstances. Qu'il me soit donc permis de vous lire la relation où j'en ai déposé les moindres particularités. Les dates, les formes, les propos, tout ce qui tient à l'observation de la nature, de l'art, de l'occasion et des mœurs, y est préservé de l'oubli. A la naïveté des peintures, à la variété des traits, vous reconnaîtrez que rien de tout cela n'a pu sortir de l'invention d'un pauvre

rustre comme moi, que sa bassesse rend étranger aux façons du grand monde et aux mystères des femmes de qualité. Vous direz malgré vous : Caulophyte est un homme vrai; il a vu tout ce qu'il décrit, il a fait tout ce qu'il raconte. Je m'afflige seulement de ce que l'innocente ingénuité de mes tableaux contrastera avec la majesté de cette assemblée; mais vous êtes trop justes pour ne pas sentir que ce malheur appartient à la cruelle singularité de ma situation. Hélas! je suis sans doute le première père que le destin force d'expliquer juridiquement à ses enfans comment et pourquoi ils sont venus au monde.

« C'est donc à travers une pluie de larmes que mes yeux vont revoir ce journal d'un mois, si célèbre dans ma vie, et si important pour la vôtre. Le début, un peu trop poétique, annonce bien la jeunesse de l'auteur et la noblesse de l'entreprise. Je commence.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Premier acte de mon obéissance.

« J'avais préparé pour le berceau du Sénat de « Samos le grenier le plus élevé de la tour. Cérès « m'avait fourni ses plus flexibles tuyaux; ma « main avait écarté les tapis tissus par les filles

« d'Arachné; et le soleil, pénétrant de toutes parts « comme un voisin curieux, remplissait le donjon « de sa plus éclatante lumière. Quelqu'un, d'un « pied furtif et léger, se glisse tout à coup auprès « de moi, et je reconnais la respectable...... »

Ici, mon cher ami, je fus tout-à-fait interrompu par un murmure qui grossissait depuis quelques instans. Les personnes voilées que j'avais vues en entrant, s'agitaient avec une chaleur extrême, et parlaient vivement à l'oreille des sénateurs. Ce fut pour moi un coup de lumière. Voilà certainement, me dis-je, les sénatrices elles-mêmes qui sont venues, sans me connaître, pour se récréer de mon dernier jour. Comme mon journal n'a rien de nouveau pour elles, elles désirent s'en épargner l'ennui. Je fus confirmé dans cette opinion par les paroles suivantes que m'adressa le président : « Caulophyte, on vous dispense, quant à « présent, de cette lecture; nous y reviendrons « après votre discours, si la religion du sénat « n'est pas suffisamment édifiée. » Comme le président était lui-même suffisamment décontenancé, j'en conclus que je faisais de l'effet, et je pris courage.

« Indulgens Seigneurs, continuai-je, en rétablissant la constitution de Samos, je détruisais la mienne. Votre grand-père s'en aperçut, et m'envoya chez un de nos parens à la campagne, où je

me délassai par les travaux du labourage. La nouvelle de deux événemens y parvint jusqu'à moi. La flotte lacédémonienne entra dans Samos sous les ordres de Lysander, et renversa, suivant l'usage, tout ce qu'avait fait Alcibiade. Mon père se fit tuer dans la sédition avec les patriotes de bonne foi. D'un autre côté, les veuves du Sénat furent rendues à la liberté, et vous mirent au jour à peu d'intervalle, sans qu'aucune se trompât d'époque ni de sexe. Ce concours remarquable fut regardé par le vulgaire comme un signe de la protection du ciel pour les grandes familles; mais les esprits qui voient loin, y reconnurent seulement la haute prévoyance des sénateurs proscrits.

«Pour moi, devenu presqu'en même temps père et orphelin, bouillant par caractère, et sage par expérience, je résolus de ne faire du bruit qu'en faisant du bien, et j'obtins, par mon génie appliqué aux légumes, la réunion de deux choses incompatibles pour le reste des hommes, la gloire et la sûreté. Pendant ce temps-là, Samos, passant d'une ivresse à l'autre, essayait de tous les gouvernemens, de toutes les espérances et de tous les malheurs. J'ai vu s'écouler devant moi presque autant de révolutions que d'années, et j'ai fait cette observation, que mon âge et ma qualité m'autorisent à vous communiquer : Il m'a paru que les troubles avaient toujours coûté plus cher

que les abus. Si les petits détruisaient la puissance des grands, leur invasion était hideuse, aveugle et sanglante. Si les grands reprenaient l'empire, leurs représailles étaient froides, implacables et sans remords. Les révolutionnaires d'en bas tuent, parce qu'ils ont peur; mais ils s'apaisent, parce que la peur est passagère. Les révolutionnaires d'en haut tuent, parce qu'ils méprisent; mais ils tuent long-temps, parce que le mépris est durable.

« Enfin, illustres Seigneurs, Samos changea si souvent de maîtres, que votre tour arriva. Mon cœur paternel ne put se défendre d'un doux orgueil, en voyant mon sang honoré du pouvoir suprême. Que les pères sont aveugles! et que je tardai peu à me repentir de ma joie prématurée! Oh! çà, Messieurs, je suis très-mécontent de votre conduite; vous agissez aussi mal que si vous étiez patriciens depuis le siège de Troie. Vous êtes l'effroi du peuple, la risée de vos parasites et la honte de la confédération ionienne. Quel combat Samos a-t-il livré sous vos ordres qui n'ait été une déroute? Quelle loi avez-vous faite qui ne soit une usurpation? Le désordre et l'anarchie s'avancent pour vous dévorer. O Sénat! ô mon fils! sauve l'honneur de ma famille. Cesse de te diviser en Épigryphes et en Simonides, puisque tu portes des nez de même origine.

« Quant à moi, mes enfans, ma résolution est irrévocable, ou dès aujourd'hui vous changerez de conduite, ou je vais à la mort, et je déclare aux Samiens qui vous a fait naître. Je périrai sans doute; mais ne doutez pas que les coquins qui m'attendent sur la place ne rejettent à l'instant dans la boue un Sénat frauduleux, sorti tout entier d'un jardinier pendu. »

« Je terminai là mon discours, et je m'attendais que mes enfans allaient voler dans mes bras; mais les drôles ne bougèrent pas. Je les vis même écrire froidement leur avis sur des tablettes, et les jeter dans une urne, comme s'il eût été question de quelque affaire de gouvernement. Je commençais à n'être pas sans inquiétude. Les glorieux sont durs. Qui sait d'ailleurs à quels excès peut conduire ce terrible orgueil du rang, capable d'étouffer la pudeur dans les femmes et la nature dans les hommes, et qui, après m'avoir donné les mères, allait peut-être me ravir les enfans?

« Cependant l'urne s'ouvrit, et les opinions qui en sortirent étaient si diverses, que j'aurais défié le plus subtil des Grecs d'en tirer un résultat. Je ne m'en rappelle que trois un peu distinctement. Le contenu de la première était en ces mots : « Je « n'examine pas si cet homme est mon père ou « est un imposteur; mais la raison d'Etat veut « qu'il ne sorte pas vivant de cette salle. » A la

lecture de cet avis, les dames voilées poussèrent un cri d'horreur. Je fus attendri, mais point étonné de cet élan généreux. Crois-moi, on trouve de bonnes choses sur terre; mais il n'y a que les femmes d'excellentes.

« On lisait sur une autre tablette : « Envoyons à « Éphèse acheter un oracle, et que Caulophyte « siège ici par inspiration divine. » Je refusai ce parti, non à cause de l'intervention du ciel, car il est trop heureux pour les hommes d'être gouvernés par d'innocentes impostures, mais parce que je ne voulais pas, de planteur de choux considéré, devenir un magistrat ridicule.

« Un dernier suffrage était ainsi conçu : «Secouons « les misères de la pourpre, et suivons notre père « dans les jouissances d'une vie obscure. » Je m'aperçus que cette abdication philosophique n'était point du goût de mes fils, et je ne pus leur en savoir mauvais gré. L'ivresse du pouvoir est bien naturelle. D'ailleurs mes enfans n'ayant été élevés que comme des patriciens, il ne serait pas juste d'exiger d'eux cette force d'ame et cette pureté d'intentions qu'un jardinier indépendant trouve dans l'exercice de sa bêche.

« Comme le recensement de ces suffrages ne présentait de conclusion un peu claire que la perte du temps qu'on y avait employé, je repris hardiment la parole. Pourquoi tant de débats,

mes enfans? je ne suis point votre ennemi. Je veux vous corriger, et non vous perdre. Voyez ces anneaux d'or que je tiens dans ma main ; chacune de vos mères m'obligea d'accepter le sien, afin que jamais aucune d'elles ne pût reprocher aux autres d'être entrées dans la ligue de votre naissance. Je vais les compter devant vous....... Il y en a quarante-cinq. C'est précisément votre nombre, mes illustres Seigneurs. Vous jugez par là que je fus homme exact et de bonne foi, et ne fis acception de personne. Eh bien! mes enfans, tous vos devoirs sont dans cette leçon : Gouvernez les hommes avec la même impartialité que votre père mit à les faire; Samos et moi ne vous demandons rien de plus. Je retourne inconnu dans ma chaumière jouir de vos vertus, et prendre ma part du bonheur général. Nous résoudrons par là deux problèmes difficiles : moi, d'être heureux et se taire; vous, de contenter tout le monde et son père.

« Soit ascendant de mes raisons, soit force de la nature, la scène changea tout à coup. Mes juges sautèrent de dessus leurs sièges avec une vivacité surprenante. Je me vis en un instant entouré, serré, embrassé, baigné de larmes. J'étais moi-même dans une émotion extraordinaire. Ah! si j'avais mille vies à perdre, je les donnerais toutes pour recommencer un moment si délicieux. Je ne

permets de juger de ma félicité qu'à ceux qui auront, comme moi, retrouvé dans un jour quarante-cinq enfans beaux et sensibles, bien portans, et agréablement établis.

« Après les épanchemens, on parla d'affaires. Je fus moi-même obligé de retenir le zèle de mes enfans; ils voulaient tout détruire pour tout faire mieux. Le plus grand mal des premiers excès est d'ôter l'habitude de la modération. Enfin on se calma, on fut sage de sang-froid, et l'on convint des réformes. La proclamation que tu as entendue fut rédigée, et tandis que l'auteur se tourmentait pour y clouer sans utilité une de ces petites phrases à deux pointes qu'ils appellent des antithèses, je profitai du moment, et je fis passer ton affaire.

« La séance finit par un de ces incidens qui, sans être importans en eux-mêmes, laissent un long souvenir à ceux qui en furent les témoins. Les anneaux d'or que j'avais comptés étaient restés sur le bureau. Le président, qui les aperçut, eut la simplicité d'inviter à haute voix les sénatrices-mères à venir les reprendre. Soudain, comme si une seule ame, comme si un même instinct eût animé ces vénérables matrones, je les vis toutes abaisser leur voile avec un soin nouveau, et rester debout muettes et immobiles. Sublime tableau de modestie sainte et d'antique pudeur! pieuse dissimulation d'un penchant salutaire! Qu'ils sont à

plaindre les poètes et les peintres à qui ce bel exemple sera dérobé! et moi, que j'étais fier d'avoir, quarante ans auparavant, donné une postérité à tant de vertus!

« Avant de me renvoyer, mes fils exigèrent que j'assistasse à la proclamation. Il nous fallut, pour sortir, défiler lentement devant le banc des dames. Malédiction sur l'homme dont le cœur ne palpitera pas jusqu'à la mort en présence de la femme qui lui donna de ce bonheur qu'on ne calcule point par la durée! Imagine, si tu peux, tout ce que j'éprouvai le long de ce banc, chargé de si prodigieux souvenirs. J'en serais devenu fou, sans deux distractions qui me rendirent à moi-même. Je me sentis vivement pincer, et une petite voix aigre porta ces mots à mon oreille : Fi, le babillard qui ne sait pas se laisser pendre! Mais à quelques pas de là, je fus bien dédommagé de cette injure. Une main douce pressa la mienne, et un voile adroitement écarté me découvrit deux yeux point trop endommagés, où je pus lire à mon aise toutes sortes d'amour. Par Hercule! je gagerais que ce sont ces yeux-là qui nous ont envoyé ce bon vin de Chio. Buvons-en donc largement à leur santé, car aussi-bien je n'ai plus rien à te dire, et tu sais le reste mieux que moi. »

Ici finirent les confidences de mon hôte; mais la cruche mystérieuse recommença les siennes,

et nous nous endormîmes la coupe à la main. Quand le retour du soleil nous eut réveillés, Caulophyte me rappela que je devais aller à Samos, et il me confia son âne pour guider mes pas et porter mon argent. Je me rendis chez le trésorier de l'épargne, par qui je ne fus ni renvoyé, ni rançonné, attendu que nous n'en étions encore qu'au lendemain d'une réforme. La somme que je touchai me parut suffisante, et je l'attachai le mieux qu'il me fut possible sur le bât de mon guide. Nous reprîmes le chemin de l'habitation assez contens l'un de l'autre.

Nous avions fait à peu près la moitié de la route, lorsque je vis le baudet pointer l'oreille en avant et enfiler à toutes jambes un sentier qui conduisait à un temple de la bonne déesse. Je cours après lui; il entre dans la cour du bâtiment des prêtres; je le suis, et je le vois tout à coup s'engloutir et disparaître. « Par tous les dieux! m'é« criai-je, ceci n'était qu'une illusion, et voilà déjà « l'infernale bête qui retourne chez Pluton. » J'avance quelques pas, et je reconnais qu'au lieu de s'être engouffré chez les morts, l'animal était descendu aux bords d'une fontaine où il buvait tranquillement, tandis que les sacs de mon argent, entraînés par l'attitude trop penchée de son corps, avaient roulé au fond de l'eau. « Oh! oh! dis-je « alors en m'adressant au baudet, depuis le peu

« de temps que je te connais, voilà le troisième « avis que tu me donnes. Certes, en venant exprès « verser mon argent dans cette fontaine sacrée, tu « m'apprends assez que je ne devais pas accepter « le pécule des dieux. Sois un âne ou un génie, « obéis au hasard ou au ciel; c'est ma destinée de « te croire, et tu n'en auras pas le démenti. »

J'appelai aussitôt les desservans du temple, et ils m'aidèrent à retirer mes sacs de la fontaine; je leur en fis don, à condition qu'ils m'initieraient à leurs mystères; ce qui fut accepté avec joie. Ils me proposèrent même d'accompagner le lendemain trois des leurs qui allaient courir le monde avec une ample provision d'oracles, d'amulettes, et de tours de gibecière. Je fus séduit sans peine par la peinture qu'ils me firent de cette vie charmante, où sans devoirs, sans patrie et sans famille, aimé des dieux, servi par les femmes, et sanctifiant tous les vices, on a la douceur d'être adoré comme un fléau, et la consolation de sentir que quelque dissolu qu'on soit, on vaut encore mieux que son métier (1).

Je ramenai l'âne à son maître. Mes adieux à ce père du Sénat furent tendres, et ce bon vieillard ne démentit point l'affection qu'il m'avait témoi-

(1) Lucius Apulée nous a laissé, dans son *Ane d'or*, un tableau naïf de la vie infame et vagabonde des prêtres de la bonne déesse.

gnée. Je revins au temple subir les épreuves de mon initiation. Ce qui me plaisait le plus dans ce nouvel état, c'est que le serment qu'on prête à la bonne déesse a la vertu d'annuler tous ceux qu'on a faits précédemment; ainsi je me vis libre de transmettre à la postérité la singulière aventure du jardinier qui s'était trouvé le père de ses juges. Mais je pris dès-lors avec moi-même deux résolutions: la première, de ne publier ce récit qu'après la mort des intéressés, et je crois y avoir réussi; la seconde, de recommander aux lecteurs de ne pas aller le dire à Samos; ce que je fais maintenant dans toute la candeur de mon ame.

Nous passâmes la nuit dans une orgie dont les profanes ne peuvent se faire d'idée, et le lendemain nous allâmes monter le vaisseau sur lequel un capitaine pieux devait nous conduire gratis à Corinthe. En traversant la place publique pour arriver au port, je lus sur la porte du palais cette inscription que le magistrat y avait fait placer la veille: « Ne frappe personne, de peur de battre ton père. »

PARALLÈLE

MORAL ET PHYSIOLOGIQUE

DE LA DANSE, DU CHANT ET DU DESSIN,

OU L'ON COMPARE L'INFLUENCE DE CES TROIS EXERCICES SUR LA RÉSISTANCE DES FEMMES AUX SÉDUCTIONS DE L'AMOUR.

Ce soir, mes chers amis, expire ce dix-huitième siècle dont les deux extrémités furent si malheureuses, et le milieu si réjouissant. Dans quelques heures, les douze coups de l'horloge ouvriront un âge nouveau, dont nous comptons saluer la naissance le verre à la main. Lui demanderons-nous de n'engendrer dans son cours ni guerres, ni dissensions, ni orateurs boursouflés, ni parvenus insolens, ni politiques fripons? Je vous crois trop raisonnables pour former des vœux si indiscrets. Prions seulement sa majesté séculaire, dix-neuvième du nom, de vouloir bien chamarrer les douze cents mois de son règne par un choix de sottises, de modes et de folies, où l'odieux se trouve en moindre proportion que le ridicule. Cette récolte constitue les revenus de la philosophie. La Mothe le Vayer et ses sceptiques amis

moissonnaient dans des temps d'abondance. A leur exemple, nourrissons nos entretiens de la pâture des sages, et ne laissons pas mourir sur pied tant d'extravagances de nos jours. Je vous destine ce soir un sujet dont l'importance se dérobe sous des dehors récréatifs. Si par hasard ces méditations, que m'inspira, l'été dernier, l'oisiveté de la campagne, viennent à lasser votre patience, sachez que cet incident a été prévu avec la délicatesse de l'amitié. Une souche de noyer, dont la flamme a pénétré le cœur, ne cessera pas de réchauffer mon foyer, et chacun de vous est assis dans un bon fauteuil, où il sommeillera aussi doucement que l'heureux académicien au bruit monotone de la harangue d'un récipiendaire. Mes précautions étant ainsi prises, je commence hardiment.

« Notre vie est partie en folie, partie en pru« dence. Qui n'en écrit que révéremment et régu« lièrement, en laisse en arrière plus de la moi« tié (1). » Cette observation de Montaigne nous explique pourquoi il est le seul moraliste qu'un homme de quarante ans puisse lire sans dégoût. Quel secours attendrions-nous d'une morale vaine et prude, qui ne descend jamais de sa chaire, de ce caquet de rhéteur bien plus avide d'applaudissemens que de réformations, de cet amas confus

(1) *Essais de Montaigne*, liv. III, chap. 5.

de maximes souvent sans application, toujours sans intérêt? Montaigne n'est pas un livre; c'est un vieil ami qui converse avec vous, qui vous connaît mieux que vous-même, qui porte sur vos blessures une main douce et habile, et entre librement dans ces détails intimes qui gagnent la confiance de tous les hommes, et ont surtout pour le malade et l'affligé un charme inexprimable.

Si j'avais vu l'aiguille et le fuseau, la piété religieuse et les devoirs domestiques être la seule occupation des femmes de mon siècle, j'aurais jugé superflu d'examiner à quel point leurs inclinations pourraient se modifier par l'exercice habituel de la danse, du chant et du dessin. Mais puisqu'on en est venu à croire que l'éducation d'une courtisane de la Grèce était la seule qui convînt parmi nous à une fille bien née, les résultats de cette opinion entrent dans le domaine de l'observateur. Je n'aurai sans doute ni la pénétration de Montaigne pour les bien saisir, ni son style vif et brillant pour les peindre; mais du moins je vous promets sa franchise. Ce sera assez pour moi, si, en agitant une matière aussi neuve, j'en fais jaillir par hasard quelques lumières, dont mes contemporains puissent se servir dans la formation de leurs jugemens ou dans l'économie de leur bonheur.

On me demandera peut-être pourquoi les

hommes s'exerçant dans les mêmes arts d'agrément que les femmes, je ne les ai pas préférés pour sujet de mes recherches? Je ferai deux réponses à cette question. D'abord mon travail eût été sans intérêt. Nous vivons, hélas! dans un âge de fer où la chasteté des hommes est de toutes les vertus la moins encouragée. L'action qui émeut jusqu'aux larmes dans Paméla, nous fait rire dans Joseph Andrews. Tout ce que le monde permet à la pudeur d'un jeune débutant, c'est de rougir d'elle-même; et le pauvre célibataire est réduit à chercher dans sa conscience le prix de ses sacrifices. En second lieu, j'ai toujours observé que les erreurs de la physique expérimentale provenaient de ce qu'on opérait sur de trop petites quantités. J'aurais donc été bien imprudent de renoncer à l'avantage que m'offrait chez les femmes une plus grande étendue de sensibilité. Je me suis souvenu que le divin Tyrésias, consulté sur la capacité de tendresse des deux sexes, avait répondu que le cœur de l'homme a trois onces d'amour, mais que celui de la femme en contient neuf.

Le même motif m'a fait déterminer le degré de développement où je devais considérer la danse, le chant et le dessin, et dont il importe que je vous prévienne. Tant que ces différentes études se confondent avec les autres élémens de l'in-

struction, trop de causes en altèrent et en détournent les conséquences, pour qu'il soit avantageux ou possible de les démêler. Ainsi, quand je parlerai de la danse, j'entendrai seulement cet art tel qu'il est pratiqué sur la scène, ou tel que plusieurs femmes viennent de le transporter dans les salons, avec une perfection dont les gens sévères se sont alarmés. Quand je parlerai du chant, il s'agira uniquement de l'exercice dominant et habituel de cet art, soit qu'il résulte de la profession, soit qu'il émane d'un goût exclusif. Quand je traiterai du dessin, je n'aurai point en vue le crayon ingénu qui esquisse la corolle des fleurs, la perspective des paysages ou les traits d'un père : ma pensée appartiendra tout entière à ce mâle transport par lequel une jeune fille se pousse tout à coup aux dernières limites de l'art, interroge sans voile la nature vivante, et parle avec chaleur et discernement des proportions constitutives de la beauté de l'homme. Tels sont les termes dans lesquels se renfermera le problème dont je vais chercher la solution. Je n'imiterai pas ce moine impudent, qui faisait dans ses sermons la part de Louis XIV; dans les miens, chacun prendra la sienne, selon qu'il se sentira plus ou moins rapproché du modèle que j'aurai déployé sur les hauteurs. Je préviens les plus coupables, qu'ils peuvent sans crainte y adresser leurs regards : les

folies humaines m'amusent trop, pour que j'en sois jamais un juge inexorable.

Graces aux découvertes de Bacon, de Locke et de Condillac, nous vivons dans un siècle expérimental, où les boudoirs et les écoles répètent avec un égal succès cette prière du grand Newton : « O physique, préserve-moi de la métaphysique! » La nature, nous dit-on, a distribué à tous les êtres une force renaissante pour entretenir le mécanisme de la vie. Ce qui reste de cette force, après ce premier emploi, s'appelle de l'amour, suivant les meilleurs dictionnaires de la langue philosophique. En vain d'impuissans spiritualistes ont cru ennoblir cet enfant du désir, en lui fabriquant une fausse généalogie; leur orgueil n'a réussi qu'à troubler des sources, à changer des noms, et à créer quelques phénomènes menteurs et accidentels. A Dieu ne plaise que je veuille dissimuler les effets sublimes de l'amour et ses généreuses métamorphoses! Mais quand Berthollet ou Fourcroy composent devant moi un fluide subtil qui échappe à mes yeux, je ne reconnais pas moins dans cette vapeur éthérée le corps palpable dont elle faisait partie, et où le chimiste peut la précipiter de nouveau. Matériel ou abstrait, naturel ou déguisé, l'amour obéit aux mêmes lois. L'élévation de ses sentimens, aussi-bien que ses produits terrestres, sont le superflu de la puissance vitale. La femme

sera donc plus ou moins forte contre les entraînemens de l'amour, suivant que par les autres circonstances de sa vie ce superflu sera dissipé, accru ou exalté.

Appliquons d'abord à la danse cette théorie fondée sur des vérités éternelles. L'athlète souillé de la poussière du cirque, le bûcheron dont la forêt répète les sourds gémissemens, ne supportent pas des fatigues comparables à la gymnastique théâtrale. Déjà dans l'antiquité l'éducation des danseurs était assimilée à un long supplice. Tertulien lui-même ne peut en parler sans attendrissement, quoique la pitié ne fût pas la vertu dominante des docteurs de la primitive Église : « Que « de maux depuis l'enfance, s'écrie-t-il dans son « *Traité des Spectacles*, un danseur n'a-t-il pas à « souffrir dans son corps pour devenir un artiste ! « *Quæ denique pantomimus à pueritiâ patitur in* « *corpore, ut artifex esse possit!* » Cette jeune nymphe, qui bondit sur la scène avec la vivacité d'une gazelle, vous attendrirait de pitié, si vous saviez ce que lui coûtent vos applaudissemens. Je ne parle pas seulement de ces études violentes qui, au milieu des larmes et des coups, ont torturé ses plus tendres années, ni de ces exercices que l'âge rend de plus en plus nécessaires pour maintenir la souplesse des articulations. Je trouve

dans la danse perfectionnée un ordre de difficultés encore plus âpres.

Les mouvemens du corps humain forment un système unique et complet. Quand les jambes se meuvent, l'épaule et le bras deviennent aussitôt des balanciers; mais ce secours si naturel serait dans la danse moderne un affreux barbarisme. Des maîtres de ballet ont la précaution d'attacher les bras de leurs élèves lorsqu'ils leur donnent les premières leçons. Le système des mouvemens d'une danseuse est double, et son corps se partage en deux régions, dont l'inférieure exécute seule tout l'effort, tandis que la région supérieure conserve son indépendance, et s'occupe librement des graces de l'attitude et du jeu de la pantomime. Outre la fatigue extraordinaire d'un état aussi forcé, il en résulte que la danseuse doit toujours craindre de retomber dans l'équilibre de la nature. Aussi chaque jour de représentation est-elle contrainte de rompre avec violence cette tendance accoutumée, et de danser le matin pendant plusieurs heures sur le théâtre même, jusqu'à ce que, inondée de sueur et privée de respiration, elle tombe sans mouvement. Je ne doute pas que les Therpsicores de société ne paient aussi fort cher leurs honorables succès, et que leur miroir ne soit le confident de douloureuses

préparations. Telle pauvre victime qu'admire un cercle enchanté, eût fait un bon marché pour son repos, si au lieu d'éblouir le salon par les prodiges d'une gavotte, elle y eût en secret chaussé la brosse et remplacé le frotteur.

Quel fruit faut-il attendre d'efforts aussi peu proportionnés aux moyens d'un sexe délicat? Les muscles, fatigués sans discrétion, consomment sans mesure. Les esprits destinés à nourrir le feu des passions et le travail du cerveau, sont détournés de leur route. L'absence des désirs, le goût du repos, le choix exclusif des alimens substantiels, tout indique une nature appauvrie, plus avide de réparer que de jouir. Aussi un indigène des coulisses me disait un jour : « Qui a vécu « avec des danseuses, a vécu de mouton; car « leur épuisement ne peut se passer de cette nour« riture énergique. » Les prêtres saliens, qui dansaient beaucoup dans la célébration de leurs mystères, comme l'indique leur nom, dérivé du mot latin *saltare*, ne furent distingués dans l'ancienne Rome que par leur vorace gourmandise. Croyez-moi, l'espèce d'enchantement qui environne une danseuse n'a rien de réel. L'amour qu'un tel spectacle a pu séduire ne rencontre avec dépit, sous un printemps factice, qu'un sol froid et avare, et des sens incombustibles. C'est ce que m'a confirmé un homme grave qui avait fait sur cette

branche de la physiologie un nombre prodigieux d'expériences comparées. Je le cite avec d'autant plus de confiance, qu'ayant été directeur d'un Opéra, il se trouvait, pour approfondir l'objet de ses recherches, dans la même situation où la magnificence d'Alexandre avait mis Aristote lorsqu'il écrivit l'Histoire des Animaux.

Aucun stimulant moral ne réveille d'ailleurs l'engourdissement où l'excès de la danse jette les organes de la sensibilité. La science des pirouettes ne flatte que la vanité, passion froide et stérile; elle n'intéresse ni le cœur, ni l'esprit, ni l'imagination. Les anciens ne pouvaient la concevoir que comme une suite de l'ivresse; ce qui fit dire à Théophraste que c'était un signe de démence de danser à jeun. L'expression « bête comme un danseur » est un proverbe de théâtre que je n'aurais pourtant pas répété, si je n'y connaissais des exceptions. On trouve aussi dans les environs d'Alep une espèce de grue à belle couleur grise, que les Européens appellent *l'oiseau danseur* (1).

Rien n'est si ordinaire dans les bals brillans que d'entendre dire : « Voilà une demoiselle qui danse trop bien pour trouver jamais un mari. » Il pensait autrement ce Clysthène, tyran de Sicyone, dont parle Athénée, livre XIVe; car ayant vu dan-

(1) *Voyages de Pockocke*, tome IV, page 119.

ser sans grace l'Athénien Hippoclide, qui recherchait sa fille, il la lui refusa aussitôt, en disant: « Ce jeune homme a *dédansé* son mariage. » Mais l'injuste opinion des modernes tient à un préjugé que je dois détruire. La danse et ses durs travaux ne forment-ils donc pas une école sévère protectrice de la sagesse? Ne sont-ils pas pour les jeunes filles précisément ce qu'est la chasse pour les adolescens, la chasse si fort recommandée par Rousseau et par tous les moralistes, comme un préservatif des passions naissantes? La continence des Amazones eût-elle été possible sans les rudes exercices qu'elles s'imposaient? La mythologie, dont les fables exhalent tant de vérités, a-t-elle mis sans raison la chasteté au premier rang des attributs de Diane? Les médecins calabrois ordonnent la danse pour remède aux passions hystériques, qui sont communes parmi les femmes de leur pays (1). Les Arabes usent à peu près de la même recette pour les nobles cavales dont le tempérament trop lascif empêche la fécondité. Madame Dacier observe sagement, dans ses remarques sur le XXe chant de l'*Iliade*, que Diane la pure protégeait les Troyens, parce que ces barbares dansaient plus que les Grecs. Le célèbre Locke, qui fait de la vertu le but unique de l'édu-

(1) *Voyages en Sicile*, etc., par le baron de Riedesel.

cation, recommande expressément « d'enseigner « aux enfans à danser dès qu'ils sont en état de « l'apprendre (1). » Enfin la walse, que l'imagination corrompue des spectateurs français se plaît à souiller, n'est-elle pas née au sein de mœurs plus pures que les nôtres? Le peuple germain qui l'inventa en chérirait-il encore l'usage, si l'expérience de plusieurs siècles n'en eût justifié les apparences un peu hasardeuses, si les meilleures têtes de l'Europe ne fussent restées convaincues que toute danse extrême porte en soi une qualité éminemment réfrigérante.

Cette dernière vérité obtiendra un nouveau degré d'évidence, si nous considérons maintenant dans un ordre contraire combien le feu des plaisirs croît et fermente par les habitudes molles et sédentaires. Les premiers Romains poussèrent la prévoyance jusqu'à interdire aux jeunes gens toute étude qui ne pouvait se faire debout. *Nihil majores nostri liberos suos docebant, quod discendum esset jacentibus* (2). La vie indolente des pasteurs donna naissance aux amours déréglées. Les mœurs des tisserandes furent horriblement décriées dans la Grèce. Les Italiens ont consacré un proverbe à la lubricité des boiteuses. Les Espagnols, dont les veines reçurent par tant de mélanges l'inconti-

(1) *Éducation des enfans*, par Locke, tome I, page 164.
(2) *Seneca*, ep. 88.

nence africaine, déposent le secret de leurs désirs dans cette maxime qui leur est familière : *Muger y gallina pierna quebrantada.* « Il est bon que la femme et la poule aient une jambe rompue. » Les Chinois, en mutilant le pied de leurs femmes, ont allumé dans leur sein une fureur dont les récits paraissent incroyables à nos peuples danseurs. La danse est réputée infame dans les pays mahométans, où les plaisirs de l'amour sont de commandement divin. En Perse, les danses publiques s'exécutent par des loups, et un de ces artistes bien dressé vaut jusqu'à cent louis. La profondeur des Orientaux dans l'art des voluptés se décèle tout entière par cette ordonnance du kalife Hakim, fondateur des Druses, qui défendit, sous peine de mort, de fabriquer dans ses États aucune chaussure de femme. Il semble que sur tout le globe les tempêtes du cœur attendent pour éclater le repos des jambes.

Il est cependant un effet présumé de la danse, que la justice ne me permet pas de dissimuler. Tout exercice fréquent qui imprime aux diverses parties du corps une action inégale, doit laisser à quelques-unes des traces de sa prédilection. Ainsi l'on remarqua autrefois que les discoboles, gens qui lançaient le disque, avaient le cou tors et roide, et que les ligamens de leur bras droit acquéraient un volume considérable. Les muscles

faciaux des histrions, tourmentés sans relâche pour amuser la populace, finissent par sortir avec rudesse des proportions de la nature. Les lutteurs, les combattans au pugilat, au ceste, au pancrace, devenaient très-gros jusqu'à la ceinture, tandis que la moitié inférieure de leur corps restait grêle et sans apparence. Dans les athlètes employés au saut et à la course, la disproportion était renversée, et l'embonpoint s'établissait de la ceinture en bas. C'est là que des formes pleines et des contours développés attestaient une élasticité durable et une nutrition énergique. La même disposition est très-remarquable dans le kangorou, et en général dans toutes les espèces d'animaux sauteurs. L'analogie nous dit ici que la danse doit avoir part aux avantages du saut et de la course, et qu'une danseuse ne se fatigue pas sans quelque bénéfice pour ces beautés qui se dérobent à l'œil de celle qui les possède, et qui méritèrent des autels à la Vénus de Syracuse, nommée par les anciens *Callipyge*, mot grec que vous me dispenserez de traduire. Mais, qu'on y prenne garde, la richesse ne suppose pas la générosité, et le luxe souvent s'unit à l'avarice. Ou je m'abuse, ou Therpsicore ressemble beaucoup à cette jeune Athénienne dont les charmes ne tenaient rien de ce qu'ils promettaient, et que les Grecs malins surnommèrent l'avant-scène.

Quand un voyageur a franchi le dernier sommet des monts savoisiens, il sent l'air s'amollir ; il voit la végétation s'animer ; il est bien encore sur les hautes Alpes, mais déjà des vents plus doux le caressent, et la Flore d'Italie pousse jusqu'à lui son haleine embaumée. Telle est la sensation que j'éprouve en passant des glaciers de la danse dans les bocages de la musique. A chaque pas que j'imprime sur cette terre hospitalière, je vois les chiffres enlacés de Vénus et de Polymnie, je rencontre les monumens d'une alliance éternelle entre l'art de chanter et l'art d'aimer. Loin d'ici le pénible effort des muscles, les froides combinaisons de la mécanique ! Tout parle au cœur et à l'imagination. Le principe même de la musique est en harmonie complète avec celui de la sensibilité humaine, et l'ébranlement de la fibre nerveuse ne peut être mieux représenté que par la vibration du corps sonore. Les rapports de la musique et de l'amour n'avaient pas échappé à la pénétration des anciens, et j'en trouve la preuve dans ce passage singulier du *Philaule* de Philétère, conservé par Athénée : « O Jupiter ! il est bien glorieux de mourir au son « de la flûte ; il n'est permis qu'à ceux qui meurent « ainsi de jouir des plaisirs de l'amour dans le Tartare. Mais pour ces gens grossiers que l'art de « la musique n'a point polis, on les condamne au « tonneau percé. »

La nature a établi un rapport aussi évident qu'inexplicable entre les organes de la voix et ceux où se caractérise le tempérament des sexes. Leur accroissement est simultané, et leurs révolutions sont communes. C'est surtout le charme de la voix qui soulève dans un amant toutes les puissances de l'ame, et qui exalte au dernier degré le délire de la passion. Le dur Zénon, ce rustre de la philosophie, ne put s'empêcher de dire que la voix était la fleur de la beauté. On rapporte qu'un poète moderne fit fondre en larmes une assemblée de femmes, en lisant une tragédie grecque. Des sermons latins, animés par l'organe touchant de saint Bernard, entraînaient par milliers à la conquête de la Palestine les pauvres laboureurs de l'Allemagne. L'union du chant et de la sensibilité est tellement dans la nécessité des choses, qu'il n'exista jamais une bonne cantatrice sans un fort entraînement vers l'amour; car l'expression ne peut s'acquérir ni s'imiter, et c'est lui seul qui la donne. Aussi, quand par un défaut d'organisation, et par un effort de l'étude, une virtuose est parvenue à réunir à une ame froide un grand talent musical, on ne tarde pas à sentir qu'elle forme dans la nature une production monstrueuse. Le plus triste des instrumens, et celui qui importune le plus vite, est une voix savante sans expression. Je me la représente comme un roseau percé bien

régulièrement, mais dont le son n'a rien d'humain.

Une foule d'observations m'a prouvé que l'usage de la voix, soit parlée, soit chantée, ajoute à l'énergie des autres organes. Le fameux docteur Graham, l'inventeur du lit céleste et du temple de la santé, ordonnait aux époux de chanter ensemble, comme moyen de vaincre la stérilité. La sage-femme, ou l'opérateur armé du fer qui donne la santé, encouragent le malade à déployer librement les accens de sa douleur. Il est ordinaire, surtout dans les climats chauds, aux manœuvres qui exécutent quelque ouvrage pénible, de pousser fréquemment des cris forts et aigus. Le judicieux Chardin raconte que les laboureurs de la Mingrelie, les plus paresseux de tous les hommes, ne supportent le travail qu'à la faveur de hurlemens continuels. Qui de nous ne s'est aperçu qu'il s'échauffe et s'anime en parlant, et qu'une nombreuse assemblée où tout le monde parle à la fois, porte naturellement l'énergie jusqu'au délire? Les grands orateurs ont en général cette plénitude de puissance d'où naît la passion des femmes, ainsi que le manifestèrent chez les anciens Périclès et Marc-Antoine, et parmi nous Gerbier et Mirabeau. La vieillesse augmente graduellement, dans les hommes, et surtout dans les femmes plus faibles qu'eux, l'intempérance de la langue, comme si

quelque instinct leur indiquait ce moyen réparateur. Enfin, dans les repas, la nature chargée d'une grande fonction se soulage par la parole. Fontenelle, qui appliquait à tout, et principalement aux jouissances personnelles, son esprit philosophique, avait observé que les morceaux *caquetés* se digéraient mieux. J'ai souvent éprouvé, après dîner, qu'un discours improvisé, ou une lecture faite à haute voix, prêtait à l'estomac un secours utile. Le chant, qui est à la parole ce que la poésie est au discours, doit produire encore de meilleurs effets. Aussi la coutume de chanter au dessert fut constamment pratiquée par nos pères. On chantait encore aux petits soupers de Louis XV. L'antiquité avait ses chansons appelées tortueuses, parce qu'elles circulaient entre les convives. Le baron de Risbeck raconte, dans son *Voyage d'Allemagne*, qu'ayant témoigné à un moine de la Bohème quelque inquiétude sur l'excessive quantité d'alimens qu'il lui avait vu prendre, ce glouton lui répondit tranquillement: « Les vêpres vont faire passer tout cela. » La réflexion m'a convaincu que toutes les fois qu'un usage est commun à des siècles et à des peuples différens, il a sa source dans une grande considération diététique. Si depuis trente ans la bonne compagnie a exilé de ses tables la coutume salutaire dont nous parlons, c'est que, dans ce monde artificiel, on tient à égal

déshonneur de montrer de la joie ou de bien digérer.

Les cantatrices ont dans la nature une espèce qui leur est analogue, et dont les habitudes pourront guider notre jugement; ce sont les oiseaux. N'avez-vous jamais remarqué avec quelle impétuosité leurs accens annoncent la saison des amours! Ils semblent se défier entre eux, et chantent avec une étendue, une rapidité, une sorte de fureur qui précède immédiatement leurs entreprises, et recommence avec elles plus violemment encore. Une dépense de forces si prodigieuse, et faite si mal à propos, serait un contre-sens dans la nature, si ce n'était pas au contraire un moyen qu'elle emploie pour alimenter dans ce petit peuple un feu inépuisable. Une autre observation qui n'échappera pas aux naturalistes, c'est le genre de leurs caresses, c'est l'habitude de préluder à leurs unions par l'entrelacement des becs, par le contact des organes de la voix, particularité remarquable et qui, dans l'univers, a été réservée aux deux seules espèces qui chantent, l'homme et l'oiseau. Un fait aussi singulier et aussi applicable à notre discussion, doit être la base d'un système que la pruderie de notre langue me défend d'exposer, mais que je développerai un jour, s'il m'est jamais donné de soutenir dans quelque illustre université une thèse latine sur

l'affinité du chant et du baiser. Le dernier trait du caractère physiologique des oiseaux consiste dans la chaleur extrême, dans la fluidité et le mouvement de leur sang. Aucune espèce ne peut entrer sur ce point en concurrence avec eux. Le cœur d'une fauvette bat au moins trois fois plus vite que celui de la plus tendre pupille de toutes les Espagnes.

Après avoir parlé des musiciens qui habitent l'air, me sera-t-il permis de dire un mot de ceux qui égaient la terre? Une grande imprévoyance et une vive impatience de jouir forment en général le fond de leur caractère. Ils semblent le tenir de l'art même qu'ils professent; car la musique aussi n'a point d'avenir. L'antiquité à qui, dit-on, elle prodigua tant de chefs-d'œuvre, n'a pu nous en transmettre un seul modèle. Un opéra vieillit plus en dix ans qu'un poëme ou une statue en dix siècles. La musique et les musiciens sont enfans du plaisir et de la nouveauté. C'est pourquoi l'accueil extraordinaire que leur fait la société est juste (1); la violence de leurs rivalités est natu-

(1) « Les chanteurs doivent être honorés et respectés de tous « les hommes qui habitent sur la terre. La muse leur enseigne « l'harmonie; elle chérit la race des musiciens. » (Homère, *Odyssée*, chant VIII.) On publia à Rome un volume entier de poésies grecques, latines, italiennes et espagnoles à la gloire de la célèbre cantatrice Leonora Baroni. Comme on reproche

relle; ils ont raison de dévorer le présent, car l'amour-propre ne pourrait lui-même leur déguiser l'ingratitude de la postérité.

L'homme accoutumé à réfléchir sur les lois générales de la nature, et qui a vu dans les observations variées que je viens d'exposer, l'union con-

aux fibres françaises de vibrer faiblement pour les beautés musicales, je suis bien aise de rapporter la manière dont s'exprime sur cette même cantatrice un digne ecclésiastique de notre nation, M. Maugars, prieur de Saint-Pierre du Mac : « Elle chante avec une pudeur assurée, avec une généreuse « modestie, et avec une douce gravité. Sa voix est d'une « haute étendue, juste, sonore, harmonieuse, l'adoucissant « et la renforçant sans peine, et sans faire aucunes grimaces. « Ses élans et ses soupirs ne sont point lascifs; ses regards « n'ont rien d'impudique, et ses gestes sont de la bienséance « d'une honnête fille. J'ai eu le bien de l'entendre chanter « plusieurs fois plus de trente airs différens, avec des se- « conds et troisièmes couplets qu'elle composait elle-même. « Il faut que je vous dise qu'un jour elle me fit une grace par- « ticulière de chanter avec sa mère et sa sœur, sa mère tou- « chant la lyre, sa sœur la harpe, et elle le théorbe. Ce con- « cert, composé de trois belles voix et de trois instrumens « différens, me surprit si fort les sens, et me porta dans un « tel ravissement, que j'oubliai ma condition mortelle, et « crus être déjà parmi les anges, jouissant des contentemens « des bienheureux. » Nous pouvons défier l'Italie d'avoir produit un prieur plus sensible et plus heureux. Voyez *Discours sur la musique d'Italie*, 1672, et le *Dict. de Bayle*, au mot *Baroni*.

stante et nécessaire du chant et de l'amour, en conclura que l'action qu'ils exercent l'un sur l'autre est réciproque. Mais cette conséquence ne serait pas suffisante, et les grandes découvertes que la chimie a faites de nos jours, et qui ont lié à une cause commune la plupart des phénomènes que j'ai rapportés, m'autorisent à conclure que s'il est seulement probable que quelquefois on chante parce qu'on aime, il est démontré que le plus souvent on aime parce qu'on chante.

En effet, les belles expériences de Cygna, de Priestley, de Crawford, d'Hamilton, de Lavoisier, de Séguin, de Beddoës (1), ont presque expliqué l'énigme de la vie. Nous avons atteint cette ame de la nature, que les anciens soupçonnaient, que Lucrèce invoquait sous le nom de Vénus, et que les chimistes français ont appelée oxygène. Nous savons que ce fluide universel, en dépit de la différence de température, distribue avec égalité la chaleur animale, donne au sang sa couleur et cette âpreté qui lui ouvre les portes du cœur. Nous savons qu'il est contenu dans l'air atmosphérique, d'où la respiration le dégage par une véritable combustion, et qu'ainsi la force vitale, qu'il

(1) Je place Beddoës à côté de ces noms illustres, parce que c'est lui qui a travaillé avec le plus de zèle à fonder en Angleterre la médecine pneumatique.

faut bien se garder de confondre avec la force physique et musculaire qui est l'attribut de la danse, se tient dans une exacte proportion avec l'énergie des mouvemens respiratoires.

Les animaux à sang froid, dont la sensibilité est presque douteuse, respirent très-peu, tandis que les volatilles, si vifs et si brûlans, consomment prodigieusement d'air. Les qualités énergiques du fluide vital ne se signalent jamais plus que par ses ravages, et lorsque son débordement détruit jusqu'à l'organe qui le prépare. Qui de vous n'a versé des larmes à la vue de cette terrible maladie dont le siège est la poitrine, et qui consume une jeune beauté à l'aurore du bonheur? Tout vous dit qu'un bienfait inconnu l'accable, et qu'elle meurt par l'excès de la vie. Presque toujours une voix brillante et passionnée s'échappe de ses poumons, son sein est soulevé par l'effervescence du désir; ses rêves brûlent d'amour; son sang animé teint ses joues d'incarnat; ses yeux étincellent d'un feu pénétrant, et jusqu'à l'heure suprême un charme céleste est répandu sur ses traits: jeu cruel de la nature, qui pare sa victime! A l'aspect de cette jeune vierge, qui brûle, espère et succombe, j'ai cru voir sur la pierre des sépulcres un de ces beaux vases d'un albâtre transparent où vacillent les dernières lueurs d'une lampe solitaire.

Si les organes s'émoussent par le défaut d'oxy-

gène, et se dissolvent par son excès (1), ils acquièrent par son abondance toute la force que peut supporter l'existence humaine. La cantatrice est placée à cet égard dans une position aussi favorable que l'habitant des airs. L'organe de sa respiration est plus développé, plus exercé. Les mouvemens qu'il opère ont plus de tenue, plus de vigueur et de fréquence. La combustion de l'air atmosphérique s'y fait en plus grande masse, et peut-être avec plus de perfection; en sorte que par cela seul qu'une cantatrice chante et respire, elle se pénètre de feu, de vie et d'amour dans une proportion très-supérieure aux autres femmes. Si donc elle aspire aux honneurs de la continence, elle ne doit pas se dissimuler qu'elle enferme dans son sein un ennemi dangereux, et qu'à chaque seconde elle y jette des germes de tentation qui rendront sa résistance bien glorieuse. Je lui con-

(1) Ce phénomène ne nous est point particulier. Les hommes versés dans l'hippiatrique savent qu'il y a des jumens de mauvaises mœurs, dont les désirs continuels franchissent les périodes fixées par la nature aux animaux de leur espèce. Mais ils savent aussi que ce désordre de tempérament est toujours accompagné d'un grand délabrement de l'organe pulmonaire. Je souffre d'avoir souvent à tirer des exemples de la classe des animaux. Mais après nos progrès dans l'anatomie comparée, il est impossible de traiter autrement une question physiologique comme celle qui nous occupe en ce moment.

seille de se rappeler souvent le sort de l'outarde de l'Euphrate. C'est un pauvre oiseau tellement appliqué à son chant, qu'il tombe sans s'en apercevoir sous la main du chasseur.

On demanda un jour à d'Alembert pourquoi, dans le commerce de l'amour, les danseuses font souvent fortune, tandis que les chanteuses restent dans la misère : « C'est, répondit le géomètre, une suite des lois du mouvement. » Mais ce mot, très-plaisant dans sa bouche, ne résout point la question, et si l'on y cherchait un sens, peut-être n'y trouverait-on qu'une erreur. Je puis regarder comme une nouvelle preuve de ma théorie, la facilité avec laquelle elle explique le problème que d'Alembert n'a su qu'éluder. La chanteuse reste pauvre, en vertu de ce vieux divorce qui fut signé jadis entre la Fortune et l'Amour. Tendre et faible, elle se donne et ne s'afferme pas. Mais la danseuse, qu'aucun besoin ne rend exigeante, que nul désir ne distrait, parcourt sans fatigue et sans ennui le vaste champ des complaisances. Son sentiment le plus profond n'est qu'une attitude, et ses chutes sont calculées d'avance comme ses pirouettes. Elle possède au suprême degré tout ce qui convient à l'espèce d'hommes qui enrichit cette espèce de femmes.

Mais il est temps de nous élever à de plus nobles pensées, et de suivre dans ses hautes régions la

femme-artiste; car désormais nous désignerons par ce nom celle qui a poussé l'art du dessin jusqu'à la nue imitation de la nature humaine. J'avoue que dans cette troisième partie du parallèle, l'expérience et la physiologie me refusent les secours qu'elles m'ont si généreusement prêtés dans les deux premières. Le petit nombre de femmes qui a jusqu'à ce jour fréquenté les ateliers, ne fournit pas un fonds d'observations assez riche pour qu'on puisse se flatter d'y moissonner des vérités générales. Il serait d'ailleurs à craindre que l'on ne prît pour l'influence de la peinture, ce qui serait l'influence des peintres. Les communications entre les sexes varient de caractère par la différence des études. Ainsi, dans le chant et dans la danse, les femmes possèdent la moitié du champ de bataille; leurs combats ne sont que des rencontres, et elles peuvent toujours serrer leurs rangs et faire face à l'ennemi. Mais dans la peinture, elles sont long-temps soumises à l'autre sexe, éparses dans la mêlée, sans appui et presque sans armes. Outre les dangers particuliers à un terrain aussi glissant, on peut y être exposé à des invasions étrangères, et j'aurais bien voulu oublier que l'atelier du célèbre Phidias était le rendez-vous des bonnes fortunés de Périclès, et que ce chef de la république venait s'y délasser de ses augustes travaux, moins par la contemplation des

chefs-d'œuvre de l'art, que par l'usage de ceux de la nature. Mais puisque mon intention est de comparer l'influence qu'ont sur le tempérament des élèves les arts en eux-mêmes, et indépendamment des circonstances accidentelles, je suis forcé, en ce qui concerne le dessin, de remplacer l'autorité des exemples directs par celle du raisonnement et de l'analogie.

La peinture semble d'abord offrir à une jeune fille trois causes d'un développement prématuré, l'étude de la mythologie dans un âge trop tendre, la licence des compositions et la nudité des modèles. Les fables anciennes, qui forment la théologie des peintres, sont un manuel fort plaisant de folie et d'indécence. Tant qu'elles eurent une autorité religieuse, la pureté des mœurs fut vivement menacée. Aussi Ésope faisait dire à un bonhomme, que s'il portait deux pucelles en sautoir, il ne répondrait pas de celle qui serait derrière. Horace nous apprend que lorsqu'un père de famille sortait de sa maison, il ne se contentait pas d'enfermer ses enfans sous clef, mais il appliquait encore un scellé sur la porte. Enfin Auguste fut contraint d'interdire l'entrée des cirques et des théâtres aux jeunes gens qui ne seraient pas accompagnés de leurs gouverneurs. Un culte plus sévère est venu modérer ce débordement, et recréer les lois de la pudeur. Heureux s'il n'eût pas

outré la mesure, et s'il eût compris qu'accorder des honneurs au célibat, c'était prescrire en quelque sorte l'adoration du néant. La mythologie, qui n'a plus le danger des préceptes, est encore redoutable par les images qu'impriment dans les imaginations naissantes ses voluptueux souvenirs.

Il est difficile de déterminer jusqu'à quel point des représentations trop fidèles peuvent produire ou seconder l'égarement des passions. La sainteté de l'église et le tombeau d'un pape ne garantirent pas la statue de la Justice des outrages extravagans d'un Espagnol. Depuis cet affront, la Justice porte une chemise de cuivre doré, et continue à décorer sagement le mausolée de Paul III, par Guillaume Laporte. Lucien parle aussi d'hommages rendus à la Vénus de Praxitèle. La Vénus du Capitole, aujourd'hui si respectée dans le Muséum, a passé plus de deux siècles dans la cave d'un cabaret du mont Esquilin, où son sort eût fait envie à l'épouse de Claude, si poétiquement célébrée par Juvénal. Du Carel, dans ses *Antiquités anglo-normandes*, nous apprend que les Chartreux de Gaillon furent obligés de transporter de leur chœur dans une chapelle obscure un magnifique tombeau des comtes de Soissons-Bourbon, où figuraient deux Vertus dont la beauté troublait l'office et damnait tous les moines. Laodamie retrouvait aussi dans un marbre son mari absent. Le

marquis de Villarceaux n'eut point à se plaindre des rigueurs d'un tableau où madame de Maintenon était représentée une éponge à la main et dans le très-simple désordre d'une baigneuse, et cet amant fut bien avisé d'adorer une peinture qui n'avait pas, comme l'original, le triple défaut d'être prude, ambitieuse et bel-esprit.

Le cynisme, impitoyablement chassé de la langue, a trouvé dans la peinture un asile et des honneurs. Le talent des draperies court risque de se perdre; et si je ne craignais de hasarder une mauvaise plaisanterie, je dirais que l'école française est devenue si pauvre, qu'elle ne peut plus habiller ses figures; mais la délicatesse nationale se venge ailleurs de la violence que lui font les artistes, et les mêmes gens qui le matin au Louvre avaient rassasié leurs regards des costumes de l'âge d'or, ont sifflé le soir au Théâtre-Français *l'École des Femmes* de Molière, et *le Triple Mariage* de Destouches. Il ne faut pas que la bonne compagnie de Paris se vante seule de cette sévérité. J'assistais, il y a quelques années, en Italie à un ballet où l'on exécutait un pas assez comique, mais fort libre. Tous les Français et les soldats eux-mêmes furent indignés, et sifflèrent. Les Italiens, au contraire, se pâmaient de rire, et ils durent naturellement penser que le sifflement était en France un signe de plaisir, quand on s'amusait trop.

Il est vraisemblable que l'exposition de la nature sans voiles, que les conventions de la pudeur violées tout à coup dans les ateliers par le modèle et par les témoins, doivent encore plus que les représentations inanimées, émouvoir des sens avides d'instruction. « Un homme nu, disait Livie, n'est qu'une statue aux yeux d'une honnête femme. » Mais je doute que ce mot d'une impératrice mariée, froide et dissimulée, contienne le secret d'une jeune fille. Le danger des nudités a été au contraire une opinion fort commune. Des chrétiens, tout mortifiés qu'ils étaient, en prévirent les effets même au jour du jugement dernier, et dans leur simplicité ils imaginèrent, pour y remédier, que le genre humain ressuscité n'aurait qu'un sexe. Cette croyance est rapportée par saint Augustin, dans son livre *de la Cité de Dieu*. De nos jours, un gouvernement voisin a poursuivi la nudité jusque dans ses apparences; et je publie cette anecdote, parce qu'elle ne laisse pas, sous certains rapports, d'appartenir à l'histoire. Une danseuse française, mademoiselle Mozon, avait paru sur le théâtre de Gènes avec le pantalon de soie inventé à notre Opéra, au lieu de ce vêtement de toile blanche qui interprète une femme moins fidèlement, et qui, s'arrêtant au genou, coupe désagréablement à l'œil la ligne d'ondulation où réside la beauté. Les sénateurs, effrayés de cette nouveauté, et voyant

déjà la république en feu, se rassemblèrent à la hâte, et après une vive discussion, rendirent un décret qui permettait de danser à mademoiselle Mozon, mais qui le défendait à son pantalon. On jugera de l'extrême importance que de telles matières ont aux yeux de la politique, quand on saura que celle-ci troublait Gènes et le sénat dans le temps où les Français, arrivés à l'Apennin, agitaient cette autre question :

> S'il faut que *Gène* existe, et qu'elle ait un sénat.
>
> SPARTACUS, trag.

Les trois causes d'irritation que je viens de considérer sous un point de vue général, n'arrivent pas aux sens de la fille artiste sans être modifiées. Ainsi les images mythologiques se refroidissent par le mélange des idées d'étude et de travail. Le même motif affaiblit l'illusion des peintures obscènes, et l'élève est trop attentif à chercher les moyens qui la produisent, pour partager l'ivresse où elle a quelquefois entraîné des fous ridicules. L'état mercenaire du modèle, le défaut de tout rapport de convenances entre lui et les artistes, doivent ajouter au dégoût qui suit l'aspect d'une nudité trop prolongée. Mais quelque atténuantes que soient ces circonstances, elles n'empêchent pas que la barrière ou le préjugé de la modestie n'aient été détruits, que l'instinct de pudeur qui a

été donné au sexe pour sa défense, ne soit enlevé, et que la vertu d'une fille artiste ne soit, dès son début, réduite à ses propres forces. Je suis convaincu que ce qui l'entoure n'a pas égaré son cœur, mais y a cependant allumé une flamme sourde et vague, impatiente de s'ouvrir un passage. Tout va dépendre du point où se dirigera ce feu menaçant. Il n'est donc pas sans intérêt de savoir comment l'étude du dessin influera sur cette direction.

Les choses n'existent pour nous que par la manière dont elles nous affectent, et rien n'est souvent plus contradictoire que leur nature et leurs effets. Soit bizarrerie, soit prétention à l'indépendance, l'esprit humain aime à se jeter hors de la ligne que lui trace l'ordre accoutumé de ses fonctions. Le marin, qui marche fort peu quand il est à terre, se promène sans relâche sur son bord. On compterait certainement beaucoup plus de matérialistes parmi les métaphysiciens que parmi les sculpteurs. Quoique les corps soient le sujet immédiat des arts d'imitation, la manière dont ceux-ci opèrent est tout intellectuelle. L'exécution n'est qu'un métier secondaire et un repos de la pensée, presque étranger à l'art lui-même. Le jeune pâtre qui taillait un morceau de bois, et qui répondit, quand on lui demanda s'il ne faisait pas la figure d'un cheval « Je ne la fais pas, je la découvre (1), »

(1) Le berger qui, en taillant un morceau de bois avec son

révéla dans ce mot si simple et si profond, tout le secret des arts. Le crayon, le ciseau, le burin, ne sont que les instrumens employés à découvrir ce qui a été d'avance conçu, corrigé et fini dans une région plus élevée. L'artiste, sans leur secours, a senti l'idéal, et a vu par l'œil de l'imagination. Mais ce véritable atelier qu'il a établi dans sa tête, ces lignes, ces moules, ces couleurs qu'il a confiées à des fibres fragiles; cet effort continuel pour retenir des formes fugitives, enfin cette fatigue de l'organe qui pense et qui se souvient, appellent au cerveau l'affluence des esprits. Tout le monde connaît les résultats de ce déplacement, et souvent on est tenté de se représenter la sensibilité des artistes par l'image d'une corde trop tendue qui résonne sans qu'on la touche.

Ainsi le fluide vital qui se perd dans les pieds

couteau, avait un sentiment si vrai de la sculpture, n'était pas un esprit d'une trempe commune. Il devint dans la suite cet Antoine Coysevox, honnête homme et grand sculpteur, à qui nous devons les deux groupes de Mercure et de la Renommée qui décorent l'entrée du jardin des Tuileries par la place des Champs-Élysées. Il était né dans les montagnes du Lyonnais. C'est là que j'ai ouï raconter cette anecdote de son enfance, qui s'y était conservée par une sorte de tradition patriarcale de curé en curé, à partir de celui à qui Coysevox avait fait la réponse dont il s'agit, et qui, frappé d'étonnement, s'était intéressé au sort du petit pâtre, et avait commencé son éducation.

de la danseuse, qui bouillonne dans les poumons de la cantatrice, monte, ravage ou s'évapore dans la tête de la femme artiste. S'il trouvait en y arrivant cette vigueur d'organisation qui appartient à l'homme, il produirait le génie ; mais n'ayant à frapper que des fibres trop fines et trop mobiles, il excède leur force, et n'en tire ordinairement que du capricieux et du romanesque. Tandis que les conseils de la nature, l'indépendance des goûts et la liberté de son éducation sollicitent aux jouissances la fille des arts, l'exagération de ses espérances et la forme habituelle de ses idées la soulèvent hors de la matière, et l'invitent à dissiper en sentimens les revenus de la jeunesse. Ce choc de deux directions opposées donne à son caractère quelque chose de vague et d'inquiet, source féconde d'inconséquences. La femme artiste ne cherche son repos que dans les extrêmes ; elle peut également sacrifier l'amour à un moment d'enthousiasme, et se sacrifier elle-même à un moment d'amour ; se passionner pour la vieillesse et le malheur, et se vendre à un vice éclatant. L'idée du grand et du beau dont elle est pénétrée lui fait jeter un regard dédaigneux sur les petits séducteurs qui l'assiègent ; puis tout à coup on la verra se dégrader par un choix ridicule, parce que l'amour-propre et l'imagination la trompent, qu'elle crée les objets avant de les voir, et qu'elle

ne veut de divinité que celle qui est son ouvrage. Aussi sa confiance est ensuite un abandon sans réserve, et sa tendresse une idolâtrie; elle tombe tout entière sous l'empire de l'homme qu'elle a cru élever jusqu'à elle. Comme son ame a moins une forme qui lui appartienne qu'une extrême facilité à prendre toutes les formes, elle sera prude, voluptueuse, ou dévote, suivant l'ordre que lui en donnera l'amour; elle affichera par complaisance, ou le scandale de la galanterie, ou les sottises du bel-esprit, ou la bruyante absurdité des femmes politiques. Heureusement le ciel a pris pitié d'elle, en ne rendant pas ses attachemens irrévocables. Dans la profession de foi d'une femme artiste, l'amant est un dieu, mais l'apostasie n'est pas un crime. On peut conclure de ces observations, que si les arts du dessin ne portent pas précisément le feu dans les sens d'une femme, ils préparent son cœur à ne recevoir impunément aucune étincelle, et que s'ils l'éloignent un peu des faiblesses de l'amour, ils la rapprochent beaucoup de ses folies.

J'attendais ce moment pour vous communiquer une réflexion relative à la différence d'âge, où commencent les trois études dont j'ai tenté de comparer les effets. Nulle idée n'arrive à l'esprit complètement isolée. Il entre beaucoup de souvenir dans nos jugemens, et même dans nos sensa-

tions. Les premières impressions ont surtout une couleur pénétrante qui teint de ses nuances jusqu'aux dernières illusions de notre vie. Les leçons de la danse gymnastique commencent avec la tendre enfance qui ne peut en prévoir les avantages ; elles fatiguent la nature naissante, et gênent son folâtre abandon. La danseuse, au milieu de ses triomphes, ne replie pas sans chagrin sa pensée sur ce dur apprentissage de ses talens. Les crayons attendent une main un peu plus ferme, et la petite fille à qui on les confie a déjà assez d'intelligence pour en goûter l'ouvrage, et assez d'amour-propre pour exagérer ses progrès. Son jeune cœur s'ouvre aux jouissances de la vanité, et ses petites passions sont un vent du matin qui la conduira légèrement aux orages du midi. La nature a voulu que l'étude du chant fût encore plus tardive, et en a marqué l'époque au moment d'une révolution intéressante. Si l'alliance des idées a tant de puissance sur nos affections, il sera doux à la chanteuse de ne pouvoir séparer les premiers essais de son art de ce frémissement délicieux qui lui annonça la perfection de son existence, de ce trouble charmant où l'audace du cœur augmente la timidité des manières. Des souvenirs si divers ont une influence marquée sur le développement des caractères, et je ne doute pas qu'on ne la retrouvât dans les autres affections humaines aussi

bien prononcée que dans celle qui a fait l'objet de cet écrit. L'amour est l'affaire d'une danseuse, le rêve d'une artiste, la vie d'une cantatrice.

Mais quelles conséquences avantageuses faut-il tirer de toute cette doctrine? Tant que des vérités dorment dans une théorie, il est bien rare que le lecteur les traduise lui-même en règles de conduite. Il attend que le moraliste leur donne des formes usuelles applicables aux diverses circonstances de la vie, de même qu'un lingot stérile ne devient d'une utilité générale qu'en passant sous le coin du monnayeur. En me supposant donc entouré d'hommes d'âge, de goûts et de principes différens, voici le langage que je leur tiendrais :

La main du temps ou l'abus de la vie t'ont-ils dégoûté des plaisirs simples et vrais? La mode exige-t-elle que tu accordes une maîtresse aux seuls besoins de la vanité? Veux-tu qu'unissant l'élégance à la dignité, elle désespère les femmes par la grace inimitable de sa parure, et les hommes par une réserve qui ne lui coûte rien? Désires-tu aussi que ses entretiens vagues et puérils ne t'imposent jamais ni la fatigue de penser, ni l'embarras de sentir? Enfin, penses-tu que ton bonheur doive être l'ouvrage d'une femme qui naisse malheureuse, vive indifférente, et vieillisse enfant? Aime une danseuse.

Prométhée a-t-il secoué sur ton argile ses torches les plus brûlantes? Es-tu l'héritier des flèches de ce demi-dieu par qui Thespius s'étonna de devenir si souvent beau-père (1)? Tes désirs appellent-ils une compagne plus ardente que délicate, plus jalouse que fidèle, plus soigneuse de ses plaisirs que de sa beauté? Crois-tu qu'il n'y a pas de jouissance sans bruit, ni de bonheur sans un peu de désordre? Te plais-tu à suspendre au thyrse le grelot de la Folie, et à faire frémir sous le doigt de la Volupté le tambourin de la bacchante? Aime une chanteuse.

A peine échappé des bancs de l'école, vois-tu déjà une mousse légère annoncer sur tes lèvres la végétation de l'amour? Entouré de tous les vices, crois-tu encore à toutes les vertus? Ton esprit avide de connaître, ton cœur brûlant de s'attacher, ton imagination aventurière, sont-ils impatiens de s'élancer dans une carrière romanesque? Mépriserais-tu une félicité sans inquiétude, une passion sans injustices, une tendresse sans raccommodemens? Accablé de bonheur, voudrais-tu encore le mouiller de larmes, ou l'agrandir par des chimères? Dans le vague de tes désirs aspirerais-tu aux orages, au malheur même, aux plai-

(1) Thespius ou Thestius, fondateur de la ville de Thespie en Béotie, eut cinquante filles mariées, et n'eut qu'un gendre: c'était Hercule. *Stace*, liv. III, sylve 1.

sirs mystérieux de la mélancolie? Aime une artiste.

La raison vous a-t-elle conseillé d'entrer dans les liens du mariage, et l'orgueil vous en fait-il redouter les accidens? Souhaitez-vous une femme pour qui la fidélité soit une vertu facile, et la tiédeur de l'hymen une température naturelle? Vous sera-t-il agréable de ne trouver en elle qu'autant d'esprit que l'inévitable coquetterie en donne à tout ce qui est femme? Savez-vous apprécier ces qualités d'ordre et de prévoyance qui sont le triomphe des ames personnelles? Enfin voulez-vous être sûr que si la mort vous enlève à la monotonie d'un bonheur aussi tranquille, une veuve inconsolable ne vous suivra pas au tombeau, et ne laissera pas vos enfans orphelins? Épousez une danseuse.

L'insouciance ou la philosophie vous ont-elles aguerri contre des disgraces imaginaires? Votre ame ardente, bonne et facile, sait-elle accroître son bonheur de tout celui qui l'entoure? Connaissez-vous bien tout ce que vaut une femme qui peut à la fois aimer son mari à la folie, son amant à la rage, et ses enfans jusqu'à l'héroïsme? Après avoir doucement usé la vie dans la joie d'une maison folâtre, et dans la confiance d'une paisible union, voulez-vous trouver un génie de tendresse, d'indulgence et de bonté, qui ceigne

de roses vos cheveux blancs, qui donne à votre vieillesse l'éclat et la chaleur d'une belle soirée d'été, et qui, jusqu'au dernier soupir, vous fasse vivre de la vie d'amour? Épousez une cantatrice.

La sécurité a-t-elle pour vous des langueurs mortelles? N'estimez-vous que les possessions dont la conquête est pénible et la conservation douteuse! Êtes-vous condamné à transporter dans l'hymen la tempête des passions, et à confier tout votre sort aux caprices d'un enfant! Aimez-vous à reconnaître dans une compagne vive, originale et spirituelle, cette aimable ignorance de ce que savent tous les sots, cet oubli piquant des petites lois du monde, dont les petits esprits s'occupent tant; enfin ces saillies si franches, et cette ingénuité de la nature plus attrayante que l'innocence même? Épousez une artiste.

Mais, je ne peux le nier, il est encore au monde des hommes d'un esprit assez juste et d'un cœur tempéré, dont l'ambition se borne à reposer leur vie sur l'alliance du devoir et du bonheur. Ces bourgeois de la philosophie ont la simplicité de vouloir être de bons citoyens et d'honnêtes pères de famille; et, à tout prendre, il n'est pas impossible de rencontrer parmi eux des amis obligeans, des compagnons aimables et des sages spirituels. Je n'ai point de conseils à donner à ces gens-là, dont les exemples ressemblent à des préceptes.

Ils n'épousent ni l'artiste qui trouble l'ame, ni la danseuse qui l'éteint, ni la cantatrice qui la consume. Ils paient d'un sourire équivoque ces petites comédiennes altérées d'applaudissemens, vaines d'une perfection peu séante, se constituant les rivales des artistes de profession, et se mêlant sans honte aux jalousies, aux querelles et aux intrigues de tout genre, qui composent les mœurs de ce peuple irritable. Ils se demandent quel accès peut avoir l'amour d'un mari au milieu de si graves intérêts, et quel rôle non ridicule lui reste à jouer dans sa maison théâtrale. Je ne crois cependant pas que le bon sens de ces barbares interdise à la jeune vierge la culture modérée des arts d'agrément. Sans doute, ils permettent que la danse, la musique et le dessin secondent ses dispositions naturelles, et ornent de quelques charmes des qualités plus solides. Mais ils arrêtent ce luxe séducteur au point où il suffit à une femme estimable pour captiver l'affection de son époux et diriger à son tour les études de ses enfans. Encore une fois, je n'ai rien à dire à ces esprits vulgaires. Leur indolente félicité n'a nul besoin de mes ordonnances, et je les méprise comme ces tempéramens robustes que la médecine voit d'un mauvais œil.

Mais tandis que je m'applaudis de distribuer à mes amis moins parfaits des conseils proportion-

nés à leur infirmité, n'entends-je pas une voix sévère s'écrier : « O le bel emploi de la sagesse! Au « lieu de prendre un soin si grave pour assortir des « fous, ne serait-il pas plus digne de toi de tonner « contre leurs travers, et de bannir de la société « ces arts d'agrément qui ne plaisent jamais sans « corrompre? » Censeurs rigoureux de nos douces tentations, écoutez-moi. La nécessité de faire la guerre à ces aimables enchanteresses, qui nous bercent pendant le songe de la vie, n'a pas été universellement reconnue. Deux rivaux que j'estime, Nicole et Montaigne, ont composé l'un et l'autre des Essais de morale, et se sont expliqués sur cette question. Le philosophe gascon m'a dit : « La sagesse humaine fait bien sottement l'in« génieuse de s'exercer à rabattre le nombre et la « douceur des voluptés qui nous appartiennent (1). » Le casuiste de Port-Royal a sur-le-champ répliqué : « Encore que le mariage fasse un bon usage de la « concupiscence, elle est néanmoins en soi tou« jours mauvaise et déréglée, et il n'est pas per« mis de l'exciter ni dans soi-même, ni dans les « autres (2). » Je demeurai perplexe entre ces autorités contraires. La singularité des expressions de Nicole me semblait protester contre la concession qu'il faisait à l'austérité de sa secte. Je pen-

(1) *Essais* de Montaigne, livre I, chap. 29.

(2) *Essais de morale*, par Nicole, tome III.

sais, comme les plus sages législateurs, que le bon usage d'une mauvaise chose était préférable à l'abus d'une bonne. Car c'était certainement une pratique excellente, dans l'opinion du janséniste, que cette froideur universelle dont la conséquence opérerait l'extinction de la race chrétienne.

Cependant la jeunesse est susceptible de se passionner pour les doctrines dures et absolues. Dans un moment de ferveur, je fis aussi autrefois le projet de corriger les hommes. Mais comme je n'aime point à joindre un livre inutile à tant de livres qu'on a déjà de trop, je cherchai quel avait été jusqu'à ce jour la plus grande leçon donnée au genre humain; et je n'en trouvai point de comparable à ce fléau terrible, qui, sous le nom de *la peste noire*, fit le tour du monde au quatorzième siècle, et en décima les habitans. Eh bien! au milieu de ces ravages, regardés par la croyance des temps comme une vengeance divine, je vis que les guerres avaient été plus affreuses, les hommes plus atroces, et les gouvernemens plus perfides qu'auparavant. Pétrarque imaginait le roman de l'Amour, Boccace en écrivait l'histoire, et les cloîtres en épuisaient la science. On eût dit que le plaisir, héritier récent de trente millions de morts, suspendait en riant ses guirlandes sur d'insatiables tombeaux. Je compris alors que des folies, qui sortent vives de pa-

reilles épreuves, sont indestructibles; j'appréciai à leur valeur les exécrables mœurs du bon vieux temps, et je renonçai à la prétention d'être plus éloquent que la peste (1).

(1) Depuis environ quinze ans que cet écrit a été composé, on s'est moins appliqué de danser dans les salons avec une habileté théâtrale; le dessin a été cultivé de la même manière; mais la musique et le chant se sont beaucoup perfectionnés. On voit que toute cette révolution a marché dans les intérêts de l'amour. Une singularité que je ne dois pas omettre, c'est que la voix de *contralto*, qui était fort rare dans les femmes françaises, y devient maintenant assez commune. Je ne puis attribuer ce changement inopiné qu'à la suppression des corps de baleine, et à l'usage d'une nourriture plus abondante. Les demoiselles ont laissé aux guêpes les tailles étranglées, et aux castrats le fausset. Alors s'est manifestée chez plusieurs d'entre elles cette voix pleine et profonde, dont Buffon a signalé l'origine et les attributs.

L'ENFANT DE L'EUROPE,

ou

LE DINER DES LIBÉRAUX A PARIS,

EN 1814.

O fortunatos nimium, sua si bona norint! VIRG.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance.—Bataille.—La Vieille et la Chèvre.—Six Religions.—Un Inventaire.—Les Amours polyglottes.—Projet de voyage.

IL y a aujourd'hui vingt-quatre ans et cinq mois qu'une petite voiture attelée d'un cheval, versa rudement dans le fossé de la route, entre Cassel et Halberstadt. Une femme grosse, que portait seule ce mince équipage, atteignit avec peine la bruyère voisine, et mourut aussitôt en me donnant le jour. Le conducteur, dont la négligence avait causé ce cruel accident, releva sa voiture et s'enfuit épouvanté. Plusieurs heures s'écoulèrent avant qu'un jeune pâtre nous eût aperçus, et fût allé semer l'alarme dans le pays. Un assez grand nombre d'habitans accourut. Quand ils virent que

ma mère était bien morte, ils la couvrirent d'un peu de terre, et pour moi je devins le sujet d'une vive altercation entre ces pauvres gens.

Nous nous trouvions sur les limites de deux principautés : les paysans qui m'entouraient appartenaient à des villages dépendans de l'une et de l'autre. Or, comme je devais être à la charge de la paroisse sur le territoire de laquelle on m'avait découvert, chacun désavouait la possession de la bruyère inculte où la Providence venait de me déposer. La question, qui touchait à la fois à la science géographique et au droit des gens, excédait l'intelligence de ces honnêtes Westphaliens; ils se mirent donc à la traiter suivant les formes du jugement de Dieu, c'est-à-dire à grands coups de poings. Mais le ciel ayant eu la malice de ne prononcer pour aucun des deux partis, les belligérans se retirèrent fort courroucés. Ainsi, après avoir vu ma naissance célébrée par une bataille aussi-bien qu'aurait pu l'être celle d'un prince, je restai abandonné sur un peu d'herbe comme le plus misérable hors-d'œuvre de la création.

Je me trompe, je ne fus abandonné que des hommes. Une chèvre, conduite par je ne sais quel instinct, vint promener sur ma face ses mamelles enflées. L'Allemagne étant la patrie des idées innées, je compris aussitôt, quoique je ne fusse vieux que de quelques heures, tout l'avantage de

la ressource qui s'offrait à moi, et je saisis avidement de mes lèvres le doux réservoir d'Amalthée. Cette chèvre appartenait à une vieille femme qui se retirait avec une troupe de ces paysans que la haine de ma chétive existence venait de mettre aux prises. S'apercevant que sa chèvre ne la suivait pas, elle se retourna, et l'appela plusieurs fois; mais l'animal, charmé de la succion qui soulageait ses mamelles, n'avait garde d'obéir. La vieille fut donc obligée de revenir sur ses pas, et elle se disposait à frapper ma nourrice, lorsqu'elle vit le soin touchant qui l'avait retenue. Alors, soit pitié, soit superstition, soit, comme Orosmane, l'orgueil de n'être pas vaincue en générosité par un inférieur, elle s'écria : « Le ciel le veut; « viens, pauvre petit; tu remplaceras mon che« vreau. » Elle me mit dans son tablier, prit le chemin de sa chaumière, et la chèvre nous accompagnait bien joyeuse. Je ne pense pas aujourd'hui, sans beaucoup d'humilité, que mes deux mères adoptives faisaient un sacrifice en se chargeant de moi, et que je ne valais point pour elles mon frère aîné le chevreau, qu'un loup avait mangé la veille.

Je ferais un des plus gros volumes qui se vendent à la foire de Leipsick, si j'écrivais le journal de mes premières années. La vieille mourut; un juif me recueillit, et fit de moi un petit Israélite;

sauf une seule cérémonie dont je l'aurais volontiers dispensé, il me traita fort bien. Lorsque je commençai à raisonner, et que je sus les circonstances de mon débarquement dans ce monde, je me regardai comme un enfant de Dieu, qui devait naturellement vivre aux frais de son père. Poussé par cet argument, par la curiosité, qui est ma passion dominante, et aussi par reconnaissance pour les bienfaits du Créateur, j'entrai successivement dans toutes les communions religieuses. De juif, je devins grec, luthérien, morave, catholique, mahométan. Comme je n'avais point apporté de nom en naissant, on me donna tour à tour ceux d'Isaac, de Jean, de Basile, de Claude et d'Aly. Partout je fus nourri, instruit, caressé; partout on me recommanda d'être sobre, juste et bon. J'adoptai ainsi toutes les religions sans en quitter aucune; elles règnent sans discorde et sans jalousie dans ma tête et dans mon cœur. Si pourtant un jour, comme je le présume, le temps et la réflexion me font sentir la nécessité d'en préférer une, je chercherai la meilleure avec un cœur sincère. Je vécus de mon état de prosélyte jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, où un brave anabaptiste, mon dernier instituteur, me laissa en mourant un honnête pécule.

Affranchi du soin de ma subsistance, je pus alors considérer ma singulière position sur ce

globe. Nulle dépendance ne m'attachait à aucun endroit, à aucun homme, à aucune société. Le lieu de ma naissance était litigieux; on n'avait même pas daigné la constater par un de ces actes civils qu'on accorde à tous les êtres de mon espèce, aussi-bien qu'aux nobles étalons de l'Yémen. Ce que j'appris des circonstances relatives à ma mère, ne m'apporta qu'une lumière douteuse. Rien n'avait pu faire soupçonner son origine. Son œil espagnol, ses traits vénitiens, ses épaules romaines, sa chevelure anglaise, sa jambe parisienne, sa taille allemande, et sa gorge rare dans tous les pays, eussent dérouté les érudits de l'ancienne Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Son âge, moins incertain, flottait entre vingt et trente ans. Son vêtement unissait des restes de richesse à un commencement de misère. On avait trouvé sur elle des castagnettes, des jarretières brodées avec un chiffre, quelques cahiers de musique, un pot de rouge superfin, et un livre de prières très-usé. Cet inventaire indiquait une danseuse ou une cantatrice. L'anatomie de la personne aurait pu décider la question, mais il n'était plus temps. Ce qui m'intéressa le plus parmi les effets de ma mère, fut un étui musqué, dans lequel étaient roulés divers fragmens de lettres sans date et sans signature; toutes roulaient sur la tendresse, le dépit, la jalousie et la finance. Il me parut évident que

l'ébauche de mon existence figurait déjà dans les projets ou les reproches de plusieurs correspondans de ma mère. Leurs lettres étaient écrites en diverses langues, en français, en italien, en allemand, en espagnol, en anglais. L'usage de tant de dialectes ne me laissa pas douter que je ne dusse la vie à une dame fort instruite, qui appliquait aux affaires du cœur la même curiosité qui m'avait entraîné dans celles de la foi.

Mes réflexions eurent un fâcheux résultat; elles détruisirent l'illusion de bonheur dont ma jeunesse étourdie s'était contentée. Je m'aperçus que mon indépendance commençait à me peser, et qu'une triste aridité s'emparait de mon ame. Je pris dès-lors la résolution de retrouver ma famille et ma patrie : il me sembla même que la faculté de choisir l'une et l'autre m'avait été ménagée jusqu'à un certain point par les amours polyglottes de ma mère. En ce cas j'étais bien décidé à me conduire par les conseils de la raison, et non par les pièges du sentiment. D'un côté, rien n'avait encore développé dans mon sein le germe de la tendresse filiale; et de l'autre, nulle prévention politique ou religieuse ne pouvait égarer mon jugement. J'étais réellement un cosmopolite plus parfait que l'hirondelle, qui, deux fois par an, franchit le bassin des mers. Je fis donc mes préparatifs de voyage, et je me dirigeai vers la France, non que

je sentisse pour elle aucune prédilection, mais parce que je pouvais y abréger mes recherches. Elle était le rendez-vous des nations, qui s'y précipitaient comme dans un tournoi. Me voilà donc parti pour choisir une patrie entre les États de l'Europe, et un père entre ceux que j'espérais découvrir.

CHAPITRE II.

Entretien sur les ravages et les plaisirs de la guerre.—Berceau de l'art dramatique.—Un duel.—Infortunes de don Guerillas.

Je voyageais dans une voiture publique par la route qu'avaient suivie les armées. La nature et l'industrie ne travaillaient pas assez vite à cacher les traces qui révélaient de toutes parts les fureurs et les plaisirs de cet abominable fléau. Ici, on nous montrait les ruines de l'incendie; là, les débris du pillage : partout on nous désignait avec soin les dames et les demoiselles qui avaient essuyé ces malheurs singuliers dont les voisins se souviennent plus long-temps que les victimes. On les plaignait si fort et si souvent qu'il me fut impossible de ne pas entrevoir dans ce concert de regrets un peu de satisfaction, dont je fus bien fâché pour l'honneur du cœur humain. Il était difficile qu'une pareille matière ne devînt pas un sujet d'entretien pour

des voyageurs oisifs. Chacun cita des anecdotes et des exemples anciens et modernes. Quand les soldats de Charles-Quint, dit l'un, saccagèrent la ville de Rome pendant plusieurs semaines, croiriez-vous bien que la brutalité de ces coquins dédaigna les simples bourgeoises, et qu'il ne leur fallut rien moins que des princesses ou des nonnes? Ce propos amena une discussion sur la conduite des différens peuples dans cet abus de la force où l'humanité se montre avec un rustique abandon.

On fit tour à tour des réflexions agréables et impertinentes. Un légistè de Gœttingue dit que le *stuprum coactum* était un procès où la forme emportait le fond; un petit-maître de Bremen ajouta qu'en fait de procédés, on ne comparerait jamais un sous-lieutenant de l'École de Saint-Cyr, un géant de la Sprée et un cosaque de Romanosko, et qu'une violence assaisonnée de manières françaises peut arriver à un degré de perfection où elle n'est plus qu'une variante de la galanterie. Une marchande de porcelaines de Saxe, fraîche et rondelette, que ses voyages exposaient à bien des épreuves, interrompit le discoureur : « Laissons « cela, dit-elle; ce qui est fait est fait; et quand la « pâte est bonne, le vase le plus délicat va au feu « sans se rompre. » Pour moi, j'écoutai tristement, et j'admirai comment les petits êtres humains ja-

sent avec légèreté sur le désastre qui la veille a bouleversé leur fourmilière.

La nécessité de tourner une montagne par un long circuit me donna la tentation d'abréger cette route insipide en franchissant à pied les hauteurs qui s'offraient devant nous. Je m'engageai seul dans un sentier agréable, sans prévoir l'aventure qui m'était réservée. J'avais fait la moitié du chemin, lorsque j'entrevis dans le lointain des espèces de mendians, au nombre de cinq, et bizarrement vêtus. Ils portaient un petit arbre orné de fruits rouges, et se rangèrent d'un seul côté de la route, trois en avant, deux en arrière, et faisant mine de m'attendre. Cette manœuvre me causa de l'inquiétude; mais il n'était plus temps de reculer. Je me souvins confusément que le voyageur Misson avait rencontré un spectacle à peu près semblable dans les montagnes qui séparent le Tyrol de la Bavière, et je m'avançai à demi rassuré.

Quand je fus à portée de ces vagabonds, je reconnus qu'ils affectaient le métier de comédiens ambulans, et qu'ils se disposaient à jouer en mon honneur le drame du péché originel. Adam et Eve laissèrent tomber leurs manteaux. Celle-ci était une grande drôlesse qui me parut fraîche et assez bien tournée, sous la chevelure flottante qui faisait seule les frais de sa garde-robe et de sa pudeur. Plus loin, une perruque de mousse, une

barbe de filasse et une draperie de haillons rouges m'indiquèrent le Père Éternel, auprès de qui un jeune pâtre, avec un sareau blanc et une vieille épée, ne demandait pas mieux que de figurer l'ange Michel. Un petit garçon, perché sur l'arbre, et emmitoufflé d'un masque de lézard, ouvrit la scène par une chanson grivoise accompagnée de sifflemens singuliers. En un mot, la séduction de nos premiers parens, le jugement de Dieu et l'exécution par l'archange, tout fut représenté grossièrement, il est vrai, mais avec assez d'exactitude.

J'ai quelque honte à le dire, mais cette farce rustique m'avait captivé. Je croyais voir le berceau de l'art dramatique. C'était mieux que le tombereau de Thespis, et aussi bien que les premiers jeux des Confrères de la Passion. Je ne tardai pas à payer mon extase. Eve, qui sortait bien confuse du paradis, courut à moi sans que j'eusse la pensée de l'éviter, et m'embrassa chaudement, en me demandant un *drinck-geld* pour la sainte comédie. Un écolier de mon âge n'est jamais serré sans quelque trouble par une femme dans le négligé de la Genèse. Cette créature effrontée et caressante s'empara de ma montre avec plus de subtilité que de modestie. Le Père Éternel, qui survint, mit mon chapeau sur sa tête mousseuse, et me le demanda ensuite assez poliment. Ma canne plut

au premier de nos ancêtres, et quelques pièces de monnaie me débarrassèrent de Satan et du chérubin. Cet impôt mixte, qui participait du vol, de l'aumône et du salaire, fut le prix un peu cher de mon billet d'entrée au théâtre de ces Bohémiens. En y réfléchissant, je ne me trouvai pas plus sot que les amateurs qui achètent au poids de l'or l'édition gothique d'un livre qu'on leur offre bien imprimé pour quelques sous. J'eus par-dessus le marché l'avantage d'amuser du récit de ma bonne fortune mes compagnons de voyage, lorsque je les rejoignis à la sortie du nouvel Éden.

Notre diligence ressemblait à un congrès roulant. La première place était occupée par un grand Espagnol sec, bilieux et taciturne, qui se faisait nommer don Guerillas, et en face de lui se trouvait un Anglais trapu et babillard, qu'on avait enregistré sous le nom de M. O' Brunell. Ces deux hommes ne cessaient de se harceler par des lardons qui d'abord nous amusèrent, mais qui ne tardèrent pas à dégénérer en violente querelle. Chacun défendait chaudement son pays, que l'autre attaquait avec amertume. Nous étions cependant assez rassurés sur les suites de ce débat, parce que l'Espagnol ayant déclaré qu'il ne se battait jamais qu'avant dîner, et l'Anglais qu'il ne se battait jamais qu'après, un duel entre eux semblait impossible, tant qu'ils feraient un ordinaire

commun. Notre calcul fut trompé ; car un matin l'Anglais ayant marché en avant, nous attendit dans une auberge, entre un jambon et deux bouteilles de rum. Sa tête, un peu troublée par ce rafraîchissement, lui persuada qu'il avait dîné. Il provoqua le Castillan sans que nous nous en fussions aperçus, et nous entendîmes deux coups de feu partir derrière la maison. Nous accourûmes, et nous vîmes nos deux hommes qui, s'étant manqués au pistolet, ferraillaient de leurs épées avec une courageuse gaucherie. Je me jetai entre eux sans hésiter ; nous les calmâmes par de douces paroles. Ils paraissaient mutuellement satisfaits de leur conduite, et ils consentirent sans peine à s'embrasser. Les propos qui leur échappèrent dans ce moment d'effusion nous découvrirent une circonstance singulière ; c'est que chacun d'eux était proscrit dans sa patrie, pour l'honneur de laquelle il venait de se battre si généreusement. Cette contradiction n'est point rare dans les bizarreries de l'orgueil humain. Nous engageâmes les deux rivaux à nous raconter les aventures qui leur procuraient une si étrange conformité, et nous l'exigeâmes même comme une indemnité de la peur qu'ils nous avaient faite. Ils se rendirent de bonne grace à nos souhaits ; et lorsque nous eûmes repris nos places dans la pesante machine, don Guerillas commença ainsi :

« Je tenais un rang considérable dans la magistrature, quand notre jeune roi Ferdinand fut enlevé. Je n'hésitai pas sur le parti que j'avais à prendre. J'engageai tous mes biens, j'armai mes gens et mes parens; je me mis à leur tête, et je fus couvert de blessures dans plus de cent combats soutenus pour la défense de mon pays et de mon maître. Ma plume ne resta pas plus oisive que mon épée, et je présidai à la rédaction d'une feuille périodique, où l'honneur du nom castillan, les droits du fils de Charles IV et la pureté des maximes évangéliques étaient également proclamés. On convoqua l'assemblée solennelle des Cortès, prescrite par nos lois, et le suffrage unanime de ma province m'y appela. Je ne démentis dans ce poste nouveau ni mes principes, ni mon courage. Je rejetai avec mépris les offres immenses d'or, de places et de dignités que me fit faire le compétiteur de mon roi. Je défendis Cadix contre l'ennemi qui voulait le détruire, et contre l'allié qui aspirait à s'en emparer. Je travaillai avec mes collègues à réformer les antiques abus qui avaient causé la faiblesse de l'État et les malheurs du monarque. Enfin le succès couronna notre intrépide constance, et nous apprîmes que Ferdinand nous était rendu. A cette nouvelle, j'assemblai mes enfans; nous tombâmes à genoux, et les élans de notre joie et de notre gratitude durent monter

jusqu'au ciel. Je fus choisi pour aller à la frontière recevoir, au nom des Cortès, notre monarque adoré. Cet honneur, qui payait tous mes sacrifices, exalta mon ame, au point que je ne pouvais plus la contenir, et que je doutais si je n'expirerais pas aux pieds de mon roi.

« Jugez donc de ma surprise, lorsque la veille de ce grand jour, je suis saisi, chargé de chaînes, et plongé dans un cachot. J'y restai plusieurs jours complètement anéanti. Alors je connus un peu la cruelle déconvenue de ma pauvre patrie. Elle attendait..........................
.... (1).

(1) Je supprime le tableau déchirant que don Guerillas traça de la situation de l'Espagne en 1814. Les journaux anglais, allemands et français n'ont que trop rempli l'Europe du bruit de ces hideux désastres. Je ne veux m'exposer ni à trahir l'humanité en dissimulant des crimes, ni à blesser la justice en exagérant des plaintes. Le moment de l'inexorable histoire viendra pour cette farouche révolution. Je m'en tiens aux aventures imaginaires de don Guerillas. Je puis néanmoins dire, dès à présent, qu'au milieu du débordement de cruautés, d'inepties et d'ingratitude, sous lequel des récits publics nous ont peint l'Espagne accablée, aucune victime n'accuse le caractère noble et généreux du jeune roi. Il est même difficile de désigner avec précision les artisans de tant de maux, parce que, après avoir failli de s'entre-égorger eux-mêmes, par une supposition de faux ordres, les persécuteurs se sont déjà plusieurs fois supplantés les uns les autres. Quant à l'é-

« Au milieu de tant de malheurs publics, mon sort tient peu de place. Il fut d'abord incertain si je figurerais dans la proscription des journalistes ou des membres des Cortès. Ce n'était, à proprement parler, qu'un point de forme, qui se réduisait à savoir si l'affaire se terminerait par le fusil, par la corde ou par le san-benito. Mon chétif individu étant devenu un sujet de débat entre les ministres et l'inquisiteur, fut envoyé, par accommodement, aux galères perpétuelles dans les présides d'Afrique. Je fus garotté sur un mulet, ainsi qu'un bon nombre d'autres fidèles magistrats. Plusieurs périrent misérablement par les fatigues de la route et les mauvais traitemens de nos satellites. Je fus moi-même laissé pour mort; mais, ranimé par la fraîcheur de la nuit, je me sauvai dans un poste des fortifications de Gibraltar. Un des Anglais que j'avais connus à Cadix me rendit à mes bourreaux pour quelques piastres (1). Je serais aujourd'hui enseveli dans un horrible bagne, si un Barbaresque ne se fût emparé de la barque qui me transportait. Ce pirate,

tat présent de la péninsule, on connaît mal, en France, ce qui se passe de l'autre côté des Pyrénées, et on ignore tout-à-fait ce qui plaît et ce qui convient à un peuple aussi singulier que les Espagnols. Les effets seuls feront foi.

(1) Un fait semblable a été dénoncé à la chambre des Communes.

dans un accès peu commun de charité musulmane, eut pitié de moi; il me donna des habits et de l'argent, et me déposa à Livourne. C'est de là que, traversant l'Italie et l'Allemagne, je viens chercher en France des cœurs humains et un gouvernement raisonnable. »



CHAPITRE III.

Une Femme vendue à bon marché et payée cher. — Facétie des jurés. — Un Pendu pour faire nombre. — Une Élection. — La Presse. — Les Contrebandiers. — Naufrage.

Nous avions été émus par le récit de cette noble victime de la plus noire ingratitude; nous priâmes l'Anglais de satisfaire à son tour notre curiosité.

« Goddam! nous dit-il, tous les tyrans ne sont pas en terre ferme. Vous voyez en moi un Ilote, ou, si vous aimez mieux, un parias des îles Britanniques; c'est vous dire que je suis né en Irlande, de parens catholiques. J'ai passé une partie de ma jeunesse dans des voyages, et l'autre au milieu des gémissemens des opprimés. Après quelques fredaines, dont je fus miraculeusement guéri par l'intercession de saint Patrice, je vins m'établir dans une ferme à quarante lieues de Londres. J'employai mon patrimoine au déve-

loppement d'une belle spéculation d'agriculture, parce que je jugeai que c'était la manière la plus louable de servir ma patrie, que j'adorais malgré ses injustices. Un jour qu'à l'heure du marché je traversais le hameau voisin, je vis un homme assez brutal qui, suivant les privilèges de notre nation, avait mis sa femme en vente, et la tenait par une corde passée autour du cou. C'était une jeune blonde, d'une taille svelte, avec de grands yeux bleux et des cheveux naturellement bouclés. Cette vue me toucha; je m'approchai; je fis une enchère, et la belle me fut aussitôt adjugée pour six sous. Je détachai son licou en signe de nouvel acquéreur; elle sauta lestement en croupe sur mon cheval, et je l'emmenai dans mon manoir, où, séduit par sa docile simplicité, je ne tardai pas à l'épouser.

« En six semaines je la fis catholique, et en moitié moins de temps elle me fit c.... C'était pour moi une excellente affaire, parce que j'avais l'évidence complète de mon affront, et parce que le coupable était un riche gentilhomme de mon voisinage, propriétaire de belles prairies, que je convoitais autant que lui-même avait convoité ma femme. Mon aventure faisait bien des jaloux; j'en recevais des complimens de toutes parts. De fort honnêtes gens m'offrirent des sommes considérables, si je voulais leur céder mes droits

contre le séducteur. Je refusai tout, car mon bonheur m'aveuglait. Mon procès fut plaidé avec éclat, et je gagnai le fond sans difficulté; mais un malin juré, qui savait les circonstances de mon mariage, s'avisa de remontrer à ses collègues que la justice serait satisfaite, si pour avoir momentanément emprunté ma femme, dont la propriété me restait, mon voisin était tenu de me rembourser la moitié de ce qu'elle m'avait coûté. Les hommes aiment en général les solutions ingénieuses, et celle-ci fit fortune. Le public applaudit beaucoup l'arrêt qui reconnut authentiquement ma qualité de mari offensé, et qui condamna le partner de ma femme à me payer trois sous de dommages-intérêts. Cette décision fait époque dans notre jurisprudence, et j'ai le dépit de savoir que chaque jour à Temple-Bar on la cite comme un oracle.

« Frustré d'argent, je sentis mon injure, et je résolus de m'en laver par un prompt divorce. « Eh, mon fils! me dit mon directeur, y pensez-« vous! Le divorce est un remède d'hérétiques. « La petite tache que vous a imprimée Madame « est indélébile dans l'Église romaine; c'est une tri-« bulation que le ciel envoie fréquemment pour « leur bien à ses meilleurs serviteurs. Si les Turcs « en sont exempts, c'est la preuve certaine que « Dieu les a réprouvés. Songez bien, mon fils, « que si le mariage donne le purgatoire dans ce

« monde, le divorce donne l'enfer dans l'autre. » Cette exhortation me tranquillisa. Je gardai ma femme, et me résignai à être un mari papiste.

« Il n'en est pas du mariage comme de la goutte, qui préserve des autres infirmités. Il y avait dans mon voisinage un grand dépôt de prisonniers de guerre qui périssaient misérablement par les malversations de l'entrepreneur chargé de leur subsistance. Je m'indignai que des chiens de Français pussent un jour se plaindre avec raison des traitemens qu'ils auraient reçus dans ma patrie, et je me portai accusateur du gardien cupide qui déshonorait le nom anglais. Mais ce fripon était riche et protégé ; il fut absous avec honneur. Je passai généralement pour un homme méchant, pour un mauvais citoyen, suspect d'entretenir avec l'ennemi des intelligences coupables, et l'on crut me faire grace en me condamnant à donner caution de ma conduite pour l'avenir.

« Je ne tardai pas à connaître les périls de cette situation équivoque. Il arriva qu'à force d'avoir perfectionné les machines, les marchands voulurent se passer d'ouvriers. Ceux-ci, mourant de faim, se mirent à battre le pays et à casser les métiers qui leur ôtaient le travail. Les magistrats, de leur côté, se mirent à venger la mécanique, et à détruire les ouvriers qui rendaient moins d'ar-

gent que les métiers. On prétendit qu'un de ces malheureux, blessé dans une expédition, avait été charitablement pansé dans ma ferme ; et c'en fut assez pour que les juges prévenus me regardassent comme l'instigateur, ou du moins comme le complice du désordre. D'ailleurs on leur avait demandé douze pendus pour l'exemple, et ils n'en avaient que onze de prêts. Je fus désigné pour compléter le nombre officiel. La frayeur avait, au reste, beaucoup de part à ces gentillesses judiciaires; car l'usage s'était introduit parmi les magistrats de notre bon pays, de se faire remplacer dans leurs maisons par des mannequins dressés à leur ressemblance, et destinés à recevoir le coup de feu des rôdeurs (1). Je n'eus que le temps de m'enfuir, caché sous un vêtement populaire qui me confondait dans la foule. Pendant ce temps, le gentilhomme exécuteur montrait au public mon effigie, qui était peu ressemblante et ne faisait pas plus d'honneur à la justice qu'aux beaux-arts de la Grande-Bretagne.

« Divers incidens signalèrent ma fuite. Je rencontrai d'abord un magnifique convoi qui arrivait de Londres; c'était celui d'un illustre pair des trois royaumes, qui, durant sa vie, avait forcé plus de renards que Samson, avait bu plus de

(1) Ce fait a été déclaré au parlement d'Angleterre.

vin qu'un vigneron de Porto n'en peut produire, et qui était mort dans la rue, assommé d'un coup de poing. Tous les boxeurs, ses pensionnaires, avaient suivi son corps, et donnèrent sur sa tombe un tournoi charmant, tant il y eut d'yeux, de nez, d'oreilles, de dents, de côtes et de mâchoires abîmés.

« La première ville où j'entrai s'occupait de l'élection d'un député au parlement. C'étaient des rixes et des orgies sans fin. On s'enivrait gratis dans deux tavernes; à l'une on me donna une guinée, et à l'autre une couronne: je vis aussitôt quel parti l'emporterait, et je m'attachai à celui de la guinée. En effet, nous eûmes l'avantage, et nous courûmes l'annoncer au noble lord que nous avions élu. Où croyez-vous que nous trouvâmes Sa Grace? Elle était en ce moment même attachée au carcan pour une espiéglerie dans des négociations à la bourse. Dès qu'elle nous aperçut, elle tira sa montre, et dit : « Ah! ah! comme le « temps passe! je ne vous attendais pas encore. « Patience; je serai bientôt à vous. » Quand l'heure eut sonné, le shérif fit détacher Sa Grace du pilori; elle mit une cravate décente, et nous la traînâmes en triomphe.

« Je suivis à dîner quelques patriotes de la vieille roche. Ils burent à la mémoire de sir Olivier Cromwell, et mangèrent avec un appétit de can-

nibales le plat mystérieux qu'on leur servit suivant l'usage, en commémoration d'un événement que j'ai horreur de rappeler. En sortant de table, je trouvai que les électeurs du matin, après avoir enlevé et brûlé les meubles du compétiteur de notre ami, travaillaient gravement à démolir sa maison. Un petit magistrat bègue parut avec des soldats allemands, fit la lecture de la loi, et se retira. Aussitôt les Hanovriens firent feu, et couchèrent sur le pavé cinq cents libres Anglais. Tout cela s'exécuta avec méthode et sang-froid.

« En arrivant à Londres, vers la chute du jour, je fus saisi par des gens qui faisaient la presse des matelots. J'avais des armes, et j'en tuai deux. Le peuple, qui s'était attroupé, battait des mains, et je ne laissai pas de trouver un peu singulier qu'ayant été condamné à mort pour avoir pansé un homme, je fusse applaudi pour en avoir tué deux. Quelqu'un alors me glissant dans la main un rouleau de pièces de monnaie, me dit à l'oreille : « Mon brave, tu n'es pas ici en sûreté; suis- « moi. » Je le suivis en effet par plusieurs rues détournées jusqu'au bord de la Tamise. Nous entrâmes dans une chaloupe, et joignîmes un bâtiment qui gagna promptement la haute mer; c'était un *smogler* ou contrebandier. Cette espèce de gens qui vit de fraudes, réunie aux gentilshommes de grand chemin qui vivent de vol, aux pauvres

des paroisses qui vivent d'aumônes, et aux filles de joie qui vivent de leurs péchés et des nôtres, forme à peu près la moitié de la population des îles Britanniques.

« Notre navigation fut heureuse jusque dans le voisinage des côtes de Hollande, où nous fûmes aperçus par un vaisseau douanier qui nous donna vivement la chasse. La mer était grosse, et nous nous échouâmes si maladroitement, que de tout l'équipage je me sauvai seul, emportant la cassette du capitaine. Je quitte une patrie où l'existence est sans cesse ballottée entre des lois sublimes et des coutumes honteuses, entre les deux extrêmes de la barbarie et de la civilisation, et je viens chercher en France la tolérance et le repos, au sein de mœurs douces et hospitalières. »

CHAPITRE IV.

Arrivée à Paris. — Population d'un hôtel. — Sérépité et allégresse. — Le Novateur financier. — L'Éléphant et le Mammouth. — Les Caricatures. — La Visite par méprise.

« Arrête, postillon! quel est ce grand hôtel qui « a un vestibule couvert? — Je n'en sais rien, « monsieur; on n'y loge pas. — Pourquoi non? « dit un passant; c'est la maison de Paris où l'on « fait le plus de bruit et où l'on dort le mieux. » Je sus le lendemain que c'était l'Opéra.

Je logeai dans un hôtel voisin que le hasard avait disposé favorablement pour mes recherches. Au rez-de-chaussée, des bains et un cabinet littéraire; à l'entresol, un camp d'Amazones qui, comme leurs sœurs du Thermodon, ne permettaient aux hommes que des conférences passagères; au premier étage, un restaurateur accrédité; au second, une maison de santé tenue par un officier de cavalerie, et à côté une banque de jeu où présidait une veuve de qualité sous la tutelle de monsieur le commandeur son oncle. Les étages supérieurs formaient un labyrinthe de chambres garnies où l'Espagnol, l'Anglais et moi nous nous établîmes le mieux qu'il nous fut possible. Il était au reste fort agréable de ne pouvoir descendre de son gîte dans la rue sans rencontrer la plupart des choses nécessaires aux besoins et aux faiblesses de l'homme civilisé.

Une curiosité vague employa mes premières journées. Les monumens des arts me ravirent; mais l'aspect général des habitans m'intéressa bien davantage. Quelle sécurité! quel sentiment de bonheur et de paix repose sur tous les visages! combien toute cette famille est sûre de la tendresse de son père! Est-il bien vrai qu'un affreux ouragan quitte à peine ces lieux si calmes? Quel contraste inattendu avec les bruits de la renommée, avec les événemens prodigieux que la desti-

née a précipités sur l'Europe! L'arrivée des Princes était le sujet de tous les entretiens. Le frère du Roi avait précédé le monarque; je ne sais quoi d'aimant, de chevaleresque, d'éminemment français répandu sur sa personne, lui avait gagné tous les cœurs. Il n'était pas sorti un mot de sa bouche qui n'eût le charme de l'inspiration, le bonheur de l'à-propos, et l'empreinte de la plus expansive bonté. *Il n'y a ici*, disait-il, *qu'un Français de plus.* Mais ce Français avait conquis tous les autres, et cette conquête n'avait fait couler que des larmes de joie. La Princesse, unique rejeton du dernier roi, avait ensuite paru escortée de ses vertus, de sa douleur et des plus imposans souvenirs. Partout la foule attendrie et tremblante s'était arrêtée devant elle, craignant également de l'offenser si elle étouffait ses sanglots, ou de la déchirer si elle les laissait éclater. Enfin on possédait un roi tel que la divinité la plus amie des Français aurait pu l'imaginer pour leur bonheur. Des traits nobles, un âge mûr, des goûts délicats, une élocution enchanteresse, un esprit éminent et appliqué, distinguent le Numa de la France. Élève du malheur, de l'étude et de l'expérience, il a tout éprouvé, tout lu, tout approfondi; il place avec douceur et dextérité sa modération entre les fureurs des partis, ses lumières entre les préjugés des siècles, et ses lois entre les ruines de

la monarchie. Déjà le ministère inspire la confiance par des noms illustres, des caractères paisibles et des talens distingués (1).

Un esprit entreprenant a résolu de fonder le crédit public sur les rives de la Seine, et d'introduire dans les finances de son pays cette belle étrangère qu'on appelle la bonne foi. Il a le rustique bon sens de croire que la force n'est pas le droit, et n'est pas même la sagesse; que la sainteté des contrats ne permet ni ruse, ni retranchement, ni délai, et que ce qui déshonorerait un commerçant ne peut rendre rècommandable un contrôleur-général. On sourit à ses premiers succès, quoique bien des gens le taxent de témérité. Ils disent que depuis plusieurs siècles une banqueroute plus ou moins dissimulée a été la constante ritournelle jouée par tous les ministres des finances, sans en excepter M. de Sully, et que l'art des plus habiles a seulement consisté dans la délicatesse et l'à-propos des variations. Ils prétendent que la fraude financière est une maladie endémique à laquelle les tempéramens français sont accoutumés, et dont ils ne guériront pas sans humeur.

De tous les monumens que je visitai, je ne par-

(1) MM. de Talleyrand, de Montesquiou, d'Ambrai, Malouet, Dupont, Louis, Beugnot et d'André.

lerai que d'un seul, parce qu'il n'est point encore achevé. Autant sur les choses finies une discussion me semble oiseuse, autant le public est intéressé à ce qu'on s'explique librement sur les choses réparables. Voici donc ce que j'ai appris et ce que j'ai senti à l'aspect des préparatifs et du modèle d'une fontaine de l'Éléphant qui doit orner l'embouchure du canal de l'Ourcq, sur l'ancien emplacement de la Bastille.

D'abord on peut en dire du bien ou du mal sans faire ni peine ni plaisir à ses auteurs, car tous deux sont morts. La première idée en appartient à un ministre de l'intérieur appelé Cretet; et feu Dillon, ingénieur des ponts-et-chaussées, en traça le dessin. Cette fontaine était alors destinée à la décoration de la place Louis XV. Soit par leur immensité, soit comme centre de longues avenues, cette place et celle de la Bastille exigeaient, sous peine de mesquinerie et de ridicule, des constructions colossales. Dans une telle nécessité, c'est déjà une pensée heureuse que de s'être éloigné le moins possible de la vérité, et d'avoir choisi la représentation de l'être vivant qui est lui-même le colosse de la nature.

Celui-ci a été moulé dans une proportion quadruple sur l'éléphant femelle qui est nourrie au Jardin du Roi, c'est-à-dire qu'il a environ trois fois le volume du grand éléphant ordinaire de l'Asie.

Cette proportion n'a rien d'inusité; les beaux-arts l'ont plusieurs fois excédée aux époques de leur perfection, et je crois même qu'elle l'a été dans les statues équestres de Louis XIV, fondues par les Keller. Qu'il y a loin, au reste, de cette petite enflure moderne aux quarante-huit pieds du Memnon égyptien, et aux soixante pieds du Jupiter de Phidias! Cependant, quand on aborde sous sa barraque le modèle en plâtre du nouvel éléphant, on se récrie avec effroi contre sa masse et ses formes gigantesques. Mais ce jugement erroné, qui est un tribut de l'habitude, ne tarde pas à se réformer lorsque l'on considère l'étroite surface du piédestal qui attend le monstre sur l'embouchure du canal. On commence alors à craindre que le colosse de l'atelier ne paraisse en plein air d'une dimension trop commune.

La figure de l'éléphant est employée convenablement dans une fontaine. Cet animal recherche les marécages et joue volontiers avec l'eau. L'attitude de celui-ci est naturelle; l'eau battra sa poitrine et ses épaules, en jaillissant de sa trompe recourbée en dedans. J'aurais mieux aimé que le jet fût descendu, et je ne crois pas que l'anatomie de la trompe y eût fait obstacle, car je me souviens d'avoir vu l'éléphant arrondir sa trompe dans l'air, et à défaut d'eau lancer sur sa croupe une douche de sable, à l'exemple des Musulmans qui pratiquent

l'ablution sèche dans le désert. Je le préfère néanmoins, tel qu'il est, aux vieilleries mythologiques et à ces cascades de champignons, de coquilles et de mascarons qui composent l'insipide architecture des Naïades.

L'élégance dont manque l'éléphant n'exclut pas tout ordre de beauté. Le goût approuve en sculpture l'épaisse encolure du taureau et ses fanons pendans. On n'est point choqué des muscles énormes qui bouillonnent comme des vagues sur le corps de l'Hercule Farnèse. D'ailleurs, les ondulations de la trompe ont une grace parfaite; on dirait que la nature aime à nous y montrer sur une grande échelle ce qu'elle a imaginé de plus merveilleux dans la structure des insectes. L'artiste a voilé une partie des défauts de son modèle en lui donnant l'équipage militaire usité dans l'Orient. Cette invention rappelle à l'imagination du spectateur les antiques armées de Porus et d'Annibal, et le faste moderne des princes de l'Indoustan.

L'éléphant est connu et aimé du peuple; dans sa masse un peu rude, il plaît par le mélange de la force et de la douceur. Il a le regard expressif, la mémoire prodigieuse, l'intelligence fine, l'amitié solide et le caractère généreux; il dut être jadis le chien des géans; aujourd'hui il exerce plusieurs métiers dans l'Inde, et il aurait gardé sa fière réputation de chasteté dans la servitude, si les in-

fatigables corrupteurs de la terre, si les Anglais ne fussent récemment venus à bout de vaincre son célibat par des philtres impudiques.

Je conclus de l'ensemble de ces observations que le plan de la fontaine de la Bastille est naturel, populaire, pittoresque, et qu'il réveille un ordre d'idées élevées, convenable à un monument public. Il est au reste bien entendu que l'eau y jaillira avec force et abondance, et que le colosse en sera pour ainsi dire inondé; car autrement la magnificence de l'art n'étalerait que le grandiose de la sottise et de la misère.

Cependant, oserai-je le dire? si j'avais été arbitre de cette construction, je serais allé plus loin que l'inventeur. Au lieu d'employer l'éléphant asiatique, j'aurais préféré l'éléphant antédiluvien, connu sous les noms de *Mammouth* et de *l'animal de l'Ohio*, et dont les Américains viennent de recomposer le squelette avec ses débris fossiles (1). Ce parti offrait plusieurs avantages sous le rapport du matériel de l'art et de l'effet moral.

Le mammouth a les inclinations, les défenses

(1) Le savant géologue M. Cuvier a jugé à propos d'appliquer un nom grec à cet animal, que les Grecs n'ont pas connu : il l'appelle le grand *mastodonte*. Voyez, au surplus, les détails qu'il en donne dans ses *Recherches sur les ossemens fossiles des quadrupèdes*, tome II, Mémoires XI et XII.

et la trompe de l'éléphant; mais sa taille est plus élevée, son ventre plus mince, et, ce qui est important, sa charpente osseuse plus allongée. C'est en tout un colosse plus grand et mieux proportionné que l'autre; mais il faut principalement considérer que, sa race ne subsistant plus, et les détails extérieurs de sa configuration étant perdus sans retour, il présente dans son existence et dans ses formes une partie idéale qui ouvre un champ libre au goût et au génie des artistes. Très-supérieures aux chimères de la fable et aux traditions de la crédulité, les espèces fossiles commencent pour nous une sorte de mythologie neuve, réelle et poétique.

Quelle impression ne produirait pas la vue de cet immense quadrupède, évoqué des entrailles du globe par la curiosité humaine! On l'admire comme le représentant de l'ancienne terre, et peut-être comme l'œuvre d'une autre création. Il n'a plus d'égaux; les cosmogonies de nos petits docteurs sont foulées sous ses pieds; et il exerce sur les espèces vivantes la même suprématie que nous attribuons volontiers aux langues mortes sur le langage usuel.

Ce monument unique, noble et curieux, cher aux arts, aux sciences et à la méditation philosophique, eût convenu à la belle capitale de la France. Son exécution regarderait aujourd'hui,

ou Londres, le marché du monde, ou l'asiatique Moscou, sortie de ses cendres comme un nouveau fossile. Mais probablement un autre siècle verra l'animal de l'Ohio renaître par une vie monumentale dans sa véritable patrie, et décorer d'un airain gigantesque les murs de Washington, devenus la ville sainte et l'honneur des deux Amériques.

Au milieu de mes courses et de mes rêveries en plein vent, je suis accosté par l'Irlandais mon compagnon de voyage. Je lui trouve une contenance plus affairée que de coutume. Il me dit à la hâte qu'il va proposer au premier ministre une excellente idée, et il m'invite à l'accompagner; ce que je fais autant par curiosité que par désœuvrement. Je lui demande en chemin comment il connaît le premier ministre. « Laissez, « laissez, me répond-il; j'ai su ce matin son nom « et sa demeure, et je tiens sa figure, dont je me « souviendrais dans mille ans. » Cependant nous arrivons à la porte d'un bel hôtel, où nous sommes introduits sans difficulté. Quoique jeune et Allemand, j'avoue que le silence des cours et la solitude des antichambres que nous traversâmes me parurent merveilleusement philosophiques chez un aussi grand personnage. Enfin nous entrons dans le cabinet, et mon camarade commence sa harangue; mais après les premières phrases, Mon-

seigneur l'interrompt : « Je m'aperçois, Monsieur, « que vous êtes étranger, et que vous m'accordez, « par erreur, une confiance à laquelle je n'ai point « de droit. — Cependant, Monseigneur, le plan « que j'ai à vous soumettre est d'un intérêt public. « — C'est pour cela, Monsieur, que je suis sans « mission pour l'entendre. — Quoi! Monseigneur, « vous, chef du ministère! — Vous vous trom- « pez, Monsieur, je n'en suis pas même le plus « humble délégué. — Goddam! Monseigneur, « c'est assez plaisanter; je ne me trompe pas, je « vous reconnais bien. J'ai vu ce matin votre fi- « gure étalée à tous les coins de la ville, et tra- « vestie au moins dans cent caricatures différentes. « C'est ainsi qu'on en usait avec William Pitt, pen- « dant toute la durée de son glorieux ministère. « Une telle rage de l'envie ne se conçoit qu'à côté « d'une grandeur inouïe et d'une fortune persévé- « rante. Allons, Monseigneur, rendez-vous à l'évi- « dence. »

Le maître de la maison ne put s'empêcher de sourire à la méprise de cet honnête Irlandais. Il nous expliqua qu'en effet il avait occupé un poste considérable dans l'État; mais qu'alors le burin le respectait. Il nous dit qu'il se trouvait plus heureux de vivre en homme privé que d'être obligé, comme autrefois, de soutenir sa part du colosse qui épouvantait la terre. Il nous montra un

porte-feuille rempli des caricatures qu'on publiait chaque jour contre lui, en nous assurant qu'il avait été accoutumé d'avance à ces compositions grotesques, par les milliers de caricatures vivantes que, durant douze années, il avait vu grimacer à sa table et dans ses salons, et qui lui avaient donné une plus pauvre idée de l'espèce humaine que ne fera jamais l'imagination des plus faméliques dessinateurs.

La véritable caricature était alors le visage allongé de mon compagnon, qui ne pouvait se consoler de sa bévue. « Quoi! s'écriait-il, ce que « j'ai pris pour les fantaisies de la liberté n'était « donc que l'acharnement de la bassesse! O peuple « de singes et d'esclaves! — La conséquence est « un peu dure, lui répondit avec calme l'ancien « ministre; croyez-moi, la coutume a plus de part « que la réflexion à nos différens procédés. De « même qu'en Angleterre vous accordez à vos « filles une liberté que nous réservons pour nos « femmes, de même il nous plaît d'accabler la dis- « grace des affronts dont vous aimez à repaître « la faveur. La justice n'est pas entièrement étran- « gère à ce partage. La vanité française est into- « lérante; c'est la superstition de l'égoïsme. Un « homme qui est en place punit les épigrammes; « il doit s'attendre aux satires quand il n'y sera « plus : on ne pardonne rien dans la chute à celui

« qui n'a rien souffert dans l'élévation. Voilà le « code établi par notre fatuité. Je ne dis pas qu'il « ne puisse être plus noble et plus équitable; « mais considérez que la sagesse ne nous est « pas aussi facile qu'aux nations flegmatiques, et « qu'à tout prendre, on doit passer un peu d'in- « conséquence aux peuples à imagination. Quand « les Napolitains ou les Provençaux ont besoin « de pluie, ils prodiguent des adorations outrées « au saint de leur village; mais ils finissent par « fouetter le patron, si la sécheresse dure. »

L'ex-ministre nous pria de rester à dîner avec lui; mais nous refusâmes une invitation que ne méritait pas notre démarche indiscrète. Nous sortîmes fort satisfaits de sa politesse, et cependant je faillis à me rompre le cou en glissant sur le parquet désert qu'avaient usé les parasites et les ingrats.

CHAPITRE V.

Impôt moral. — Chevaliers de la calomnie. — Suicide manqué sur le Pont-Neuf. — Francs - maçons proscrits. — Sonnet fatal. — Combien il est difficile de faire un opéra.

Dès que nous fûmes dans la rue, j'interrogeai sir O'Brunel sur l'idée qu'il avait eu le dessein de communiquer au premier ministre. Il ne m'en fit point mystère, et sans rapporter ses propres ex-

pressions, voici quelle était la substance de son projet :

On a dit qu'en France un impôt sur l'esprit serait le plus productif, parce que chacun voudrait le payer. Outre cette manie, le Français a la présomption de se croire propre à tous les emplois. Aussi, au moindre orage politique, voit-on sortir de dessous terre des myriades d'aventuriers qui réclament comme un butin les places et les dignités. Le dernier goujat du parti vainqueur, et tel maraud qui a mérité la hart sous toutes les enseignes, demandent effrontément des emplois publics ; mais comme il faut déposséder ceux qui les occupent, il se forme un système général de diffamation de quiconque sert son pays, soit qu'il ait compté parmi les vaincus, soit que, neutre entre les factions, il n'appartienne qu'à sa patrie. La calomnie pleut du centre comme des extrémités du royaume. Un ministre reçoit mille dénonciations par jour. Ce fléau, par lequel la moitié d'une nation s'abaisse à devenir la délatrice de l'autre, corrompt l'honneur et dégrade le caractère moral d'un peuple, plus qu'une peste apportée de Syrie n'en dépraverait la constitution physique (1).

(1) L'histoire présente un autre exemple de la délation traitée en grand. Il se forma à Londres, en 1698, une com-

Or, je prends ce débordement d'infamies pour matière imposable. La turpitude du fonds ne fait rien à la bonté de l'exploitation, et Vespasien, qui vendait les immondices de Rome, me semble plus habile que le préfet qui paie pour les boues de Paris. Une loi récente du gouvernement portugais, qui oblige les délateurs près du saint-office à déposer avec chaque dénonciation une somme de 3,000 liv. pour les frais de la procédure, m'a suggéré la salutaire idée d'une taxation des méchans. Ainsi j'établis pour tout écrit contenant dénonciation *un timbre de calomnie*, qui sera proportionnel comme celui des lettres de change; savoir, tant pour les principes politiques, tant pour les opinions religieuses, tant pour chaque détail de la vie privée. Le droit sera double quand le délateur demandera immédiatement l'emploi du dénoncé, et triple quand il gardera l'anonyme. Chaque administration aura un vérificateur qui recevra le premier les dénonciations, et brûlera celles où les proportions du timbre n'auront pas été observées. En fixant le droit simple à dix sous, on estime que l'impôt rapportera vingt-cinq millions année commune, et cinquante millions dans les bonnes années. De cette manière, le fisc profi-

pagnie de dévots qui se chargea de dénoncer les libertins et mit en commun les amendes qu'elle gagnait à ce métier.

tera des pertes de la morale, et l'homme de bien se consolera de sa disgrace par l'assurance qu'elle n'a pas été tout-à-fait inutile à son pays.

Quelques personnes accoutumées à vivre d'opprobre se plaindront peut-être de ce que la taxe est exorbitante, et va ruiner un commerce qu'elles font par goût ou par besoin. Qu'elles se rassurent, on ne veut détruire aucune industrie. Comme il y a des noms qui ôtent toute valeur à la vérité même, on pourra sans conséquence admettre à des abonnemens modérés, ou affranchir tout-à-fait du timbre un certain nombre d'infames, qui, en témoignage de ce privilège, prendront le titre de *chevaliers de la calomnie*, et porteront comme décoration de l'ordre, sur la place où l'on suppose que le cœur est situé, un serpent soutenu par un lacet.

L'Irlandais en était là de l'exposition de son plan, lorsque nous fûmes arrêtés sur le Pont-Neuf par un attroupement. Un agile charbonnier venait de saisir par son haut-de-chausse un homme qui s'élançait du parapet dans la rivière. Le sauteur, vivement ramené sur le trottoir, faisait de grands efforts pour reprendre son vol. Il exprimait en français son étonnement et sa colère, et proférait des juremens italiens; d'où nous conclûmes qu'il avait pris naissance au-delà des monts, car c'est une règle générale, que les hommes

jurent dans leur langue maternelle. Je m'attendrissais sur le sort de ce pauvre étranger, lorsque je vis mon compagnon percer gravement la foule, et faire à l'Italien cette question singulière : « Monsieur, avez-vous dîné? — *Per dio!* non sans « doute, s'écria l'autre avec impétuosité. — Tant « pis, Monsieur, répliqua M. O'Brunell avec son imperturbable sang-froid; le meilleur repas qu'on « doive faire est le dernier, puisqu'on n'aura pas « la peine de le digérer. Venez dîner avec moi, « et je me charge de lester convenablement votre « navire pour la traversée. Pourquoi vouloir mourir dans l'eau bourbeuse, et en spectacle à la « populace, comme un plaideur sans argent, ou « un mari sans patience? Suivez-moi, et je vous « ferai lire le *Manuel des Suicides*, que vient de « publier un de mes compatriotes, où il enseigne « *ex-professo* tous les moyens sûrs, doux et commodes de passer volontairement de vie à trépas, « sans déranger personne. Rien ne vous manquera « dans mon hôtel pour l'accomplissement de votre « résolution. Vous trouverez à l'entresol les parfumeuses dont parlent les livres saints, et au rez-de-chaussée un excellent bain chaud, où vous « ferez le Sénèque tout à votre aise. » A ce discours, prononcé du ton le plus flegmatique, la foule demeura stupéfaite; l'Italien, si furieux et si désespéré, devint calme, et se laissa conduire

comme un enfant dans un cabinet particulier du restaurateur de notre hôtel, où nous dînâmes avec don Guerillas.

Doucement entraîné par la familiarité du repas, le chevalier Casto (c'était le nom de notre convive du Pont-Neuf) consentit à nous révéler les circonstances de sa mauvaise fortune. Né en Piémont, il fut jusqu'à trente ans ce qu'il y avait sans contredit de plus heureux sur la terre, c'est-à-dire chevalier de Malte. Après que l'île se fut livrée aux républicains de France, il suivit en Égypte le grand escamoteur de l'ordre. Plus fidèle aux coutumes qu'aux vœux des Hospitaliers, il prit à sa solde trois des plus belles odalisques du harem de Mourat-Bey. Combien les Européens s'abusent sur ces jouissances de sérail ! Il trouva ses maîtresses blanches, grasses et insipides. C'est l'ame qui donne des sens à l'amour ; et en dépit du climat, la marchandise de l'Orient n'a point d'ame. Les trois jeunes femmes devinrent grosses, sans esprit et sans plaisir ; et un parti de Mamelucks les ayant malheureusement surprises dans cet état, ils crurent devoir, par pureté religieuse, éventrer ces innocentes créatures, et les jeter dans le Nil avec tout l'espoir de la postérité du chevalier.

Fort affligé de ce désastre, il revint en Piémont, où il vécut assez tranquille, sous la pro-

tection du gouverneur gallo-turc Abdalla-Menou. Mais la Providence ayant arraché ce pays des mains de ses conquérans, le chevalier Gasto vit ses jours sereins exposés aux plus malignes influences.

Avant l'arrivée du monarque et de ses plus sages conseillers, un parti violent se saisit du pouvoir, et affecta dans ses maximes une véritable bigoterie politique. Il prétendit, ainsi que nous l'avons lu dans les papiers publics, arracher vingt années des archives immuables du temps, et déclarer que tout ce qui avait été fait durant ce long intervalle n'existait pas. Cette fiction extraordinaire ne tendait à rien moins qu'à détruire l'armée et l'administration, et à faire déserter les plus utiles citoyens; mais les sophismes de l'esprit ne sont le plus souvent que des passions déguisées.

Le plus bel ornement de Turin était un pont construit pendant la conquête, et sur lequel les superstitieux avaient fait vœu de ne pas passer. On déterra un sonnet que le chevalier Casto avait composé en l'honneur du coupable pont, et qui n'était ni moins médiocre, ni moins insignifiant qu'aucun des trente mille sonnets qu'enfante chaque année la muse de l'Ausonie. Dans ces rimes puériles, où le lynx de la critique aurait tout au plus découvert quelques fautes de pro-

sodie, l'esprit de parti trouva un crime qui surpassait les autres crimes, dans la même proportion que la poésie l'emporte sur la prose. Après s'être tiré de cette première persécution, qui lui coûta les restes de son patrimoine, l'auteur apprit qu'on le décrétait en qualité de franc-maçon, et que tous les *enfans de la veuve* étaient proscrits comme sacriléges et conspirateurs. « Qui ne sait pourtant, « s'écriait notre malheureux convive, que la franc-« maçonnerie est la plus inoffensive des niaiseries « humaines, et que le seul tort de ces bonnes gens « est de dîner avec des cérémonies un peu en-« nuyeuses? Mais que faut-il à une faction vindi-« cative? des mots, des prétextes et des victimes, « à l'exemple des loups, qui, pour se tenir en ha-« leine, mordent les cailloux et les arbres. »

Le pauvre poète mesura le danger, et s'enfuit dans les montagnes. C'est là qu'il connaît la profondeur du mal que des haines implacables font à sa patrie, et comment elles empoisonnent une révolution désirée. Il voit que les puritains de la servitude ne sont pas moins dangereux que les puritains de la liberté, ou que ces autres puritains d'Égypte qui éventrent les dames par dévotion. Une foule de ses compatriotes errait comme lui dans ces lieux déserts, mendiait un asile sous le toit des *Barbets*, et attendait, en gémissant, le retour et la justice du monarque digne de porter

les noms de *Victor* et d'*Emmanuel*, si chers à ses peuples (1).

Le chevalier franc-maçon, privé des ressources qui permettent d'attendre, et jetant un œil d'envie sur le calme heureux du royaume voisin, pénètre en France, où le soin de subsister devient sa principale affaire. Le peu d'argent qu'il a sauvé s'épuise, les aumônes recueillies dans les loges pour le frère martyr tarissent à leur tour; plusieurs métiers sont essayés sans fruit par un pauvre étranger dont la jeunesse s'est passée entre les fredaines de Malte et l'oisiveté des caravanes. Enfin, pour me servir de ses propres expressions : « J'en suis « venu, nous dit-il, au dernier degré de l'hébête-« ment; j'ai composé le poëme d'un opéra buffa « pour le maître de musique du théâtre de l'Odéon. « Aucune précaution ne m'avait coûté, et je n'a-« vais pas quitté vos petits théâtres de plusieurs « jours, afin de bien m'imprégner des miasmes de « bêtise qu'on y respire. Ainsi saturé, j'ai pris la « plume, et j'ai mis sans pudeur le plat sur l'ab-

(1) Le roi a réprimé en effet le parti persécuteur, et pris des mesures conformes au besoin de son peuple et à l'honneur de son règne. Le personnage romanesque et les aventures de Casto mettent en action une partie des troubles racontés par les papiers publics de 1814. Depuis lors, l'émigration a cessé avec ses causes. Mais on ignore où en est restée la proscription maçonique.

« surde. Croiriez-vous que ce misérable croque-
« note a soutenu que j'avais lésiné sur les sottises,
« et que j'avais manqué à nos conventions en lais-
« sant un peu de sens dans mes paroles ; ce qui
« contrariait le dessein où il était de faire écouler
« sa musique de porte-feuille. Bref, messieurs,
« quand vous m'avez trouvé sur le Pont-Neuf, le
« faquin venait de me chasser de chez lui avec le
« mépris qui, au reste, est bien dû à tout animal
« raisonnable qui descend à faire un opéra. »

Après ses confidences, le chevalier Casto s'était assoupi ; nous n'en fûmes point étonnés, car il avait bu et mangé avec une avidité qui d'abord nous avait fait pitié et ensuite plaisir. Nous voulions aller aux spectacles dont l'heure approchait, sans troubler le sommeil qui semblait sourire dans les traits de notre malheureux convive. Nous sortîmes doucement, persuadés qu'il ne songeait plus à pratiquer le suicide que par la voie orthodoxe de l'indigestion.

CHAPITRE VI.

La Comédie française. — Enthousiasme public. — Dialogue sur une ampliation d'étiquette.

J'eus ce soir-là l'heureuse inspiration d'aller à la Comédie-Française, et j'y vis le roi avec une partie de sa famille. Le moment de son arrivée me

jeta dans un genre d'émotion que je n'avais pas encore connu, et qui était bien au-dessus de tous les effets de l'art dramatique. Cette foule ivre de joie, ces acclamations, ces regards attendris, ce soulagement de tous les cœurs, avaient une force communicative qui m'entraînait; et comme si j'eusse été Français, je bénissais, j'adorais le monarque, le père, le sauveur de la France. Le prince paraissait jouir avec délices de ces transports sincères; et moi, en le contemplant, je savourais le spectacle qui m'enchante le plus sur terre, celui de la vertu heureuse. Je ne pouvais détacher mon attention de l'intéressante physionomie du roi, et surtout de ses yeux d'une coupe et d'un éclat admirable, où toute l'ame des Bourbons étincelle. Henri IV, Louis XIV et Louis XV ont presque fait de la beauté des yeux un signe distinctif de leur famille; mais on peut dire que, dans les regards de Louis XVIII, se fondent à la fois la pénétration du premier, la majesté du second, et la noble douceur du troisième.

Je voyais pour la première fois jouer la comédie avec une perfection dont les théâtres étrangers ne peuvent donner aucune idée. Cependant le premier acte me toucha faiblement à cause de l'état de trouble et de distraction où me tenaient encore les vives impressions que je venais de recevoir; mais peu à peu je m'attachai davantage à

l'action dramatique et au jeu des acteurs. Dans un moment où je fus emporté par le plaisir, je battis des mains, et quelques spectateurs en firent autant. Aussitôt une sorte de murmure impérieux, non pas général, mais parti à la fois de divers points de la salle, eut l'air de nous imposer silence. Je ne comprenais pas ce mouvement singulier, et quand l'acte fut fini, j'en demandai l'explication à un de mes voisins dont la figure grave et honnête m'avait inspiré de la confiance. Le dialogue suivant s'établit entre nous (1).

L'ÉTRANGER.

Permettez-moi, Monsieur, de vous demander si le murmure véhément qui tout à l'heure s'est fait entendre, a été produit par ces cabales de théâtre dont on m'a souvent parlé. Celle-ci serait bien injuste, car, si je ne me trompe, la pièce et l'acteur méritaient les applaudissemens qu'on leur a donnés.

LE FRANÇAIS.

Aussi, Monsieur, n'est-ce point à cause de la pièce ou de l'acteur que les applaudissemens ont

(1) Je publie ce dialogue, parce que l'opinion qui y domine ne me semble nullement s'écarter du respect profond que je professe pour la majesté royale, et parce que je suis convaincu qu'elle aurait l'assentiment du prince éclairé qui nous gouverne, si jamais le hasard lui présentait ces pages légères, trop peu dignes d'un tel honneur.

été réprimés, mais parce que la présence royale commandait au public un silence respectueux.

L'ÉTRANGER.

Voilà qui me surprend beaucoup; et le roi l'a-t-il ordonné?

LE FRANÇAIS.

Certainement non.

L'ÉTRANGER.

Quelque ministre l'a-t-il prescrit?

LE FRANÇAIS.

Je ne sache pas qu'aucun s'en soit mêlé, même par simple insinuation.

L'ÉTRANGER.

Peut-être allègue-t-on d'anciens usages?

LE FRANÇAIS.

Ils seraient peu concluans. Lorsqu'on jouait la comédie dans le palais du roi, les spectateurs, qui étaient tous invités, s'abstenaient d'applaudir, à moins que le souverain n'en donnât l'exemple. Mais quand le roi ou la reine venaient dans un théâtre de la capitale, leur présence ne changeait rien aux plaisirs du public et à la liberté qu'il avait de témoigner pour la pièce son contentement ou son ennui. Aussi avait-on coutume d'essayer les nouveaux ouvrages par ces représentations privées qui se passaient dans la demeure du prince. Cet arrangement a procuré à quelques auteurs la sa-

tisfaction d'être joués une fois dans leur vie sans sifflets.

L'ÉTRANGER.

Mais si, ni le roi, ni les ministres, ni l'usage, ne condamnent la liberté des applaudissemens, qui donc a la prétention de l'opprimer?

LE FRANÇAIS.

Au fond, je l'ignore. Je vois seulement que des inconnus s'attribuent dans les spectacles où assiste Sa Majesté les fonctions d'officiers *silenciaires*, et l'exercent avec violence. Les uns disent que ce sont simplement de fidèles serviteurs vieillis dans la domesticité du palais, qui obéissent à leur affection. D'autres ne regardent ces huissiers volontaires que comme des importans de bas étage, qui voudraient paraître initiés dans les secrets de la cour; espèce de fatuité fort commune dans ce pays. Quant à moi, je ne suis point éloigné de croire que de bons Français aient pu juger convenable de consacrer à la dignité du roi une nouvelle formule de respect, afin de mieux constater notre dévouement pour sa personne aux yeux des étrangers qui occupent sa capitale, et jusqu'aux portes de son palais.

L'ÉTRANGER.

Un tel motif serait honorable; mais, en ce cas, le zèle de ces bons Français les tromperait; car les étrangers ne vous comprendront pas. Aucun

peuple de l'Europe n'est accoutumé à cette immobilité asiatique que vous prétendez imposer aux spectateurs parisiens. Tous les souverains la rejetteraient comme destructive d'une popularité dont ils se montrent extrêmement jaloux, et qui en effet, dans ces derniers temps, leur a procuré de précieux avantages. En Espagne même, sur cette terre classique des cérémonies, et où Philippe II, *le Diabolique*, a fortement enraciné l'étiquette, lorsque le roi assiste aux farces du théâtre de Madrid ou aux brillantes boucheries du cirque, il se garde bien de frapper de paralysie les mains ou la glotte de ses fidèles Castillans. Croyez qu'un point sur lequel les peuples et les rois s'accordent ne peut être déraisonnable, et, pour en juger, dites-moi franchement ce que vous éprouvez dans un spectacle d'où les applaudissemens ont été bannis.

LE FRANÇAIS.

Je m'aperçois d'abord que les acteurs, n'étant plus animés par le bruit de l'approbation, hésitent, se déconcertent, jouent sans inspiration, et se pressent avec effort vers la fin d'une pièce qui leur paraît toujours trop lente. La situation du spectateur ne vaut pas mieux que celle du comédien. Dans les jeux scéniques, il y a des vraisemblances à sacrifier, et des concessions qu'il faut faire à l'art. On jouit imparfaitement, si on ne s'élève à

un certain degré d'illusion ; ce prestige s'opère par l'émotion que se communiquent les hommes réunis; véritable électricité dont le bruit et le mouvement sont les conducteurs. L'ame ainsi disposée se met en rapport avec tous les intérêts de la scène, et s'échauffe de la commotion générale. Il suffit d'avoir vu jouer en Italie un bon opéra, pour concevoir que plusieurs spectateurs expireraient sur la place, si on comprimait tout à coup les témoignages extérieurs de leur sensibilité. Otez les applaudissemens, le charme cesse; une salle muette est une salle vide. Je vois le fil des marionnettes et l'attitude des mannequins; la pièce m'apparaît comme une toile qui se déroule sur les froides murailles d'une galerie. Je suis transi et je bâille, symptômes communs à ces pauvres voyageurs qu'a surpris une nuit d'hiver, et que va pour toujours endormir la gelée (1).

L'ÉTRANGER.

Eh bien! Monsieur, voilà le premier fruit de la méprise de vos *zelanti*. Votre roi est l'homme le

(1) Cet effet est moins sensible quand on joue la bonne comédie, parce qu'alors les éclats de rire, qu'on n'a pas imaginé de défendre, remplacent fort bien les autres témoignages extérieurs. Mais pour la tragédie, l'opéra sérieux ou bouffon, et pour la comédie à prétention et à tirades, la représentation en est insoutenable sans applaudissemens. (*Note de l'éditeur.*)

plus spirituel de son royaume; il doit aimer les représentations dramatiques, soit comme des chefs-d'œuvre de l'esprit, soit comme des épreuves faites sur le cœur humain. Il n'y avait qu'un seul moyen de lui rendre insipide ce plaisir délicat, et vous l'embrassez avec ardeur. Pour Dieu! n'a-t-il pas assez des harangues et des poètes lauréats qui firent blanchir à trente ans les cheveux de son aïeul Louis XIII?

LE FRANÇAIS.

Il est vrai que dans ce fastidieux revenu, sa liste civile est la plus riche du monde.

L'ÉTRANGER.

Qu'arrivera-t-il si l'on s'obstine à glacer les spectacles du roi par une pratique dénuée de bon sens? Le prince se dégoûtera de ces monotones représentations. Quoiqu'il ne puisse douter du vif intérêt que sa présence excite, il reconnaîtra que ce moment de jouissance est payé par une soirée de langueur, et par une taxe d'ennui qu'on lève en son nom, et probablement à son issu; dès-lors il s'éloignera des spectacles publics par délicatesse.

LE FRANÇAIS.

En ce cas on jouera la comédie sur le théâtre de la cour, et les *immobilistes* y verseront à leur aise un majestueux assoupissement. L'État n'en prospérera pas moins.

L'ÉTRANGER.

Je n'en juge pas si légèrement. Sans doute s'il était nécessaire que le roi fût ennuyé, il importerait peu que la chose se fît aux Tuileries ou dans la rue de Richelieu. Mais la question est plus importante et plus générale. Les souverains de l'Asie sont des idoles confinées dans un temple, et de vieux enfans dont les visirs perpétuent l'ignorance. Aussi a-t-on vu, parmi ces princes barbares, tous ceux qui ont mérité un regard de l'histoire s'affranchir de cette odieuse tutelle, et aller dans l'ombre épier les besoins et les pensées du peuple. Mais ce qu'un kalife ne peut se procurer que par des déguisemens périlleux, le monarque d'un pays civilisé le trouvera tous les jours dans sa loge, si la liberté des spectateurs n'est pas violentée. C'est au théâtre que l'artère de l'opinion publique bat avec le plus d'évidence. Quoique je ne fréquente vos spectacles que depuis peu de jours, je vous avouerai que j'y en ai plus appris sur les passions du moment, sur l'esprit populaire, et sur le caractère national, que dans tout le babil de vos salons et de vos gazettes.

LE FRANÇAIS.

Ce que vous dites est une vérité palpable.

L'ÉTRANGER.

De quelle utilité n'est-il donc pas pour un roi d'apprendre quand il veut, par le naïf témoignage

du peuple lui-même, ce que ne lui révèleront jamais ni ses courtisans ni ses principaux agens? Ils ne sont les uns et les autres ni assez bien placés pour connaître la vérité, ni assez désintéressés pour ne pas un peu la déguiser (1). Le plus honnête d'entre eux se croira même obligé de lui donner un tour et un apprêt qui en altéreront la franchise. Il y a d'ailleurs une tendance naturelle dans les grands à faire que le roi de son peuple devienne seulement le roi de sa cour, et le roi de sa cour le roi de quelques familles. Tout monarque prudent évitera ce piège, en étudiant l'opinion du peuple sous la simple apparence de partager ses jeux; encore lui conseillerai-je de le faire fréquemment et à l'improviste, afin de prendre la vérité sur le fait, et de discerner, avec le tact de l'habitude, les crises, les travers, ou la justice qui se rencontrent dans l'expression mouvante des sentimens de la multitude.

(1) On lit le passage suivant dans un écrit attribué à une personne considérable dans le gouvernement : « Il est une « fausse opinion publique qui, remplissant confusément les « avenues du trône, a pour le souverain toutes les apparences « d'une véritable opinion, quand souvent elle n'est que le « cri de l'ambition, de l'avidité et de l'intérêt personnel. Ce « fantôme a souvent trompé les monarques les plus sages. » (*Du Ministère dans le Gouvernement représentatif*, par un membre de la Chambre des députés, page 48. In-8, 1815.)

LE FRANÇAIS.

Vous m'ouvrez les yeux sur des conséquences que je n'avais pas d'abord soupçonnées.

L'ÉTRANGER.

Vous voyez que sous le prétexte spécieux d'un hommage inusité dans toute l'Europe, il s'agit de priver le monarque d'un plaisir, d'attenter à sa popularité, et de l'éloigner des confidences de l'opinion publique. Le fait-on sans dessein?...

LE FRANÇAIS.

Ah! grace pour mes compatriotes! je les connais; ne leur faites ni plus d'honneur ni plus de reproches que ne mérite leur légèreté.

Les acteurs qui reparurent pour jouer l'acte suivant mirent fin à notre dialogue. Je remarquai encore à plusieurs reprises la lutte qui s'établissait entre l'opiniâtreté des silenciaires et l'impatience du public, qui voulait conserver le droit d'exprimer son goût et ses plaisirs. Ce que je savais du caractère français me présageait l'issue d'un semblable combat, et je m'attendais à chaque instant à voir son impétuosité rompre la digue qui l'importunait. On jouait ce jour-là une comédie de Boissy, intitulée *l'Homme du jour.* Un vers qui frondait les petits abbés damerets du siècle dernier, fut l'écueil des immobilistes. Le public l'applaudit à outrance, et avec une intention de

dépit et d'animosité qui me chagrina. Il n'entrait certainement pas dans l'intention du public de méconnaître le respect dû aux ministres des autels; mais la faute en était évidemment aux novateurs indiscrets qui avaient lassé sa patience. Toute contrainte sans nécessité blesse la politique; plus l'objet en est indifférent, et plus elle humilie; son succès même est un malheur, puisqu'il aigrit et concentre un sentiment importun. Le public assemblé a un tact exquis des convenances; il ne conçoit pas qu'il y ait quelque chose de sensé ou de respectueux à offrir le morne aspect d'une salle de cérémonies au prince qui vient chercher un théâtre d'amusemens. Plus il est pénétré d'amour et de vénération pour son souverain, moins il doit reconnaître la compétence d'une poignée de spectateurs qui osent lui en prescrire les formules, tandis que l'autorité se tait. Plus il professe le culte de la dignité royale, plus il craint de le confier d'une manière trop spéciale et trop exclusive à des lieux de récréations dramatiques, dont le propre est de captiver toutes les puissances de l'ame pour des intérêts imaginaires.

En réfléchissant de nouveau sur cet incident, dont il ne faut pourtant pas s'exagérer les conséquences, je suis resté convaincu qu'avec des intentions pures et un but qu'il serait avantageux d'atteindre, le moyen seul n'a pas été convena-

blement choisi. Ce n'est là, au reste, que le sentiment d'un homme, et je ne le donne pas pour autre chose. Un étranger peut l'exprimer sans indiscrétion; car quel étranger n'est pas intéressé à tous les actes d'une nation qui possède un si grand espace dans les domaines de l'esprit humain! En dépit de la fortune, nulle opinion n'est assurée tant que l'assentiment français lui manque. C'est encore ici que, pour devenir européenne, elle doit faire sceller sa naturalisation.

CHAPITRE VII.

Une Lettre. — Une Danse. — Un Bain. — Un Enterrement. — Une Couverture.

Je rentrai tard à l'hôtel. Tout y était dans une confusion extrême. J'en raconterai aujourd'hui la cause avec plus d'ordre et plus de calme que je n'en trouvai alors dans les récits de quelques habitans effrayés. Apprenez ce qui s'était passé durant mon absence.

Quelque temps après notre sortie, le chevalier Casto s'était réveillé, et avait demandé une chambre où il pût écrire. La servante l'avait conduit dans celle de don Guerillas, qui était la plus vaste de la maison, et où nous avions l'habitude de nous réunir pour converser amicalement. Notre Espagnol, accoutumé à respirer librement

dans les galetas de son pays, ne pouvait souffrir les boîtes où s'enferment les hommes lymphatiques du Nord. Ce soir-là, don Guerillas avait eu la fantaisie de voir un théâtre des boulevards, renommé par l'intrépidité de ses niaiseries; mais la bonne compagnie, qui n'est au fond que l'essence de la mauvaise, suivait avec tant de goût cette école de platitudes, qu'il n'avait pu y trouver de place, et qu'il était revenu immédiatement à l'hôtel.

En entrant dans sa chambre, il aperçut le Piémontais assis devant une table, la plume à la main, et plutôt attentif à ce qu'il écrivait que troublé par aucune émotion intérieure. Afin de ne pas le distraire, il tira de sa poche un énorme chapelet chargé de reliques, qui ne le quittait jamais; et s'agenouillant devant son lit, il se mit à réciter les prières que lui rappelaient les grains mystérieux. Cette pratique, très-familière aux musulmans, est excellente pour empêcher de penser à mal. Ceux qui s'étonneraient de la voir si fidèlement observée par un confesseur des idées libérales, doivent savoir que dans un philosophe espagnol il reste toujours de quoi extraire deux dévots français. Pendant les oraisons de l'Ibérien, le chevalier Casto termina ses écritures, et sortit sans bruit de la chambre.

Don Guerillas, averti par la douleur qui commençait à s'étendre autour du calus de ses ge-

noux, se releva; et passant à une autre pratique qui ne lui était pas moins chère, il jeta le chapelet autour de son cou, et prit sa vieille guitare. Chaque peuple a des chants nationaux, et j'ai remarqué qu'ils ne charment pas seulement les indigènes, mais tous les étrangers sans distinction. Dire qu'ils plaisent parce qu'ils sont populaires, serait en quelque sorte un pléonasme; mais je crois qu'ils sont devenus populaires, parce qu'ils ont rencontré un rhythme sympathique avec quelque fibre de notre organisation commune. Aussi ces airs, pour ainsi dire natifs, échappent aux caprices de la mode, et ne vieillissent pas comme la musique des artistes de profession. Je ne puis expliquer autrement le délice que je goûtais des heures entières à entendre la voix cassée de notre Espagnol fredonner des bolléros, des tyranas et des seguidillias de toute espèce, tandis que sa main osseuse frottait négligemment les restes d'un instrument sourd et délabré. Si j'étais ainsi touché de la mélodie du chanteur castillan, on ne s'étonnera pas de l'empire qu'elle exerçait sur les nymphes plus sensibles de l'entresol. Cette espèce est naturellement familière, et dès que la guitare résonnait, leur essaim accourait en folâtrant. Quelquefois même, sans respect pour son chapelet, elles entraînaient le musicien dans leurs petits appartemens, où le plaisir se traitait alors

par voie d'échange, à l'imitation du commerce des sociétés naissantes. Ce soir, tout le harem avait pris son vol vers la chambre de don Guerillas, profitant du sommeil comateux où une maladie grave plongeait par intervalles madame Fournaise, leur présidente. Jamais ces jeunes filles n'avaient montré plus de pétulance et de gaieté. Elles ne laissaient aucune répit à l'Orphée grisonnant; et sur un bolléro qu'il répétait, elles s'étaient mises à sauter une ronde autour de lui. Il semblait voir dans un tableau le Dieu du temps qui fait danser les Heures, et ce dernier nom convenait d'autant mieux à ces demoiselles, qu'elles sont en effet de singulières constellations, sujettes, par les lois de leur état, à se coucher et à se lever à toute heure.

Cette scène d'amusement était dans sa plus grande vivacité, lorsque tout à coup la porte, s'ouvrant avec fracas, laisse entendre des cris d'effroi, et se précipiter dans la chambre le corps d'une jeune fille, blonde, nue et mouillée. Quelques mots entrecoupés par ses sanglots font comprendre qu'un événement funeste vient de se passer dans l'appartement des bains, d'où elle s'est échappée. La troupe alarmée et curieuse y court à l'instant; mais avant de les suivre, don Guerillas cède à un noble et pudique sentiment. Il enlève la couverture de son lit, et, les yeux

baissés, il la pose modestement sur le corps éblouissant de la svelte messagère. Il a soin que dans cette œuvre charitable, sa main ne touche aucune feuille de ce beau lis, encore humide des perles de la baignoire.

Les faits ne tardèrent pas à être vérifiés. De la chambre de l'Espagnol, le chevalier Casto était descendu aux bains, et avait, en passant, fait signe de le suivre à une des néophytes de madame Fournaise. Un peu d'obscurité, que je n'essaierai pas d'éclaircir, enveloppe les circonstances de leur entrevue. Les inégalités de l'esprit humain se manifestent jusqu'à notre heure suprême. Il faut à l'un la lecture du *Phédon* pour s'assurer de l'immortalité de l'ame; l'autre préfère au divin Platon les charmes d'une bayadère, et affermit sa foi par cette volupté mystérieuse qui éternise les races et transmet aussi les ames. Le chevalier Casto n'eut peut-être pas des vues aussi profondes, et je crains bien qu'il n'ait simplement pris à la lettre le discours que sir O'Brunell lui avait tenu le matin sur le Pont-Neuf. Cet Anglais n'avait probablement voulu faire qu'une de ces plaisanteries froidement originales qui sont propres à sa nation. Il n'avait pas prévu que pour une imagination exaltée jusqu'au désespoir, tout devient d'un positif terrible, et qu'on doit peser avec scrupule les paroles qu'on adresse aux mal-

heureux. C'est une leçon que je n'oublierai jamais. Quoi qu'il en soit, il paraît que notre pauvre Piémontais avait fait ses adieux à la vie, en buvant dans sa coupe ce qu'elle a de plus enivrant. Au milieu de ce doux vertige, il avait saisi la lame d'un rasoir, cachée par lui à la portée de sa main, et se coupant hardiment la gorge, il avait glissé, sans soupir et sans mouvement, au fond de la baignoire. L'Hébé de ce sanglant banquet s'était enfuie épouvantée jusqu'à la chambre où dansaient ses compagnes.

Les gens de justice furent appelés, et firent le procès-verbal en hommes accoutumés à de pareils accidens. Ils dirent que le défunt était sans doute un suicide de bonne compagnie, et en furetant ils trouvèrent bientôt la lettre d'usage. C'est à moi que le chevalier Casto l'adressait. Ma figure honnête et mon accent germanique l'avaient décidé à me donner cette préférence. Il me chargeait, comme d'un devoir sacré, de découvrir un de mes compatriotes, appelé le baron Kant-Kruch, et de lui remettre le paquet cacheté qu'il me laissait. Il s'en rapportait à moi pour ses funérailles, et me recommandait seulement de faire enterrer avec lui le manuscrit de son opéra. « Ce sera, di-« sait-il, une témoin irrécusable qui, au jour du « jugement dernier, certifiera mon innocence. » Il est à remarquer que dans cette espèce de testa-

ment, il ne disait pas un mot du dessein et du genre de sa mort, si ce n'est dans sa signature, qui était figurée ainsi : « Le chevalier Joseph Casto, « médecin de lui-même. »

Quelque importune que fût cette commission, je ne crus pas devoir la refuser aux mânes de ce pauvre homme. Le lendemain, l'Espagnol, l'Anglais et moi, nous accompagnâmes son convoi à l'église de la paroisse sur laquelle notre hôtel est situé, et nous fûmes introduits par une porte latérale voisine du chœur. A peine sommes-nous entrés, qu'un grand bruit se fait entendre. La foule se précipite en tumulte par la principale porte du temple, et un second cercueil est apporté à côté de celui de Joseph Casto. De toutes parts on pousse des cris et des juremens. Les chaises et les bancs sont culbutés. Les femmes se montrent les plus ardentes ; plusieurs escaladent l'autel, les saints, le tabernacle, et vont par d'obscènes enjambées allumer les cierges à vingt pieds de haut. L'une d'elles étale sur les bords de la chaire de vérité une face ignoble et couperosée. Au milieu des hurlemens, on amène des prêtres âgés et tremblans, qui se hâtent de réciter les prières d'usage, et paraissent moins émus par l'espérance d'ouvrir aux défunts l'entrée du ciel, que par la peur de les suivre dans l'empire des morts. Ce qui me confond surtout, c'est d'observer que dans cette immense

bacchanale la populace n'agit pas seule, et que beaucoup de gens, dont l'extérieur annonce l'éducation et l'état distingué, autorisent et partagent la violence commune.

Comme je n'avais point encore vu d'enterrement en France, je finis par me persuader que les excès dont je suis témoin font partie de sa liturgie. Je sais qu'il faut juger avec réserve les rites étrangers, et que des peuples réputés fort raisonnables, essayant de comprendre le mystère effroyable de la mort, ont mêlé à leurs cérémonies funèbres les plus étranges folies. Je me rappelai qu'autrefois, sur les bords du Nil, quand les embaumeurs de morts avaient fini leur office, le peuple les poursuivait à coups de pierres, et je me figurai que probablement les Français avaient rapporté cette coutume de leur expédition d'Égypte. J'aperçus heureusement dans la foule le voisin que j'avais entretenu à la Comédie-Française, et je perçai jusqu'à lui, dans l'intention de vérifier la justesse de ma conjecture. J'éprouvai de sa part la même complaisance que la veille. Voici ce que j'ai retenu des discours de mon interlocuteur :

«Gardez-vous de croire que notre rituel ait la moindre part à cette profanation scandaleuse. Ce que vous voyez est une émeute provoquée par l'imprudence d'un seul homme, et dont les suites pouvaient être bien funestes, sans la sagesse du

roi qui est notre Providence vivante. Le cercueil introduit dans cette enceinte avec violence, est celui d'une comédienne à qui le pasteur a prétendu fermer la porte du temple, après avoir, dit-on, fréquemment ouvert la bourse à ses aumônes. Ce prêtre m'est inconnu, et je ne suspecte pas ses intentions ; mais son zèle, quoique pur et respectable dans sa source, a manqué de la sagesse humaine que les apôtres ne jugeaient pas inutile au triomphe de la vérité. La conduite qui a soulevé cette bourasque populaire me semble mériter plus d'un reproche. Le théologien la blâme, car celui-là est certainement bien présomptueux qui ose juger de ce qui s'est passé à l'heure suprême entre la conscience d'un mourant et la miséricorde du Créateur. Le dévot éclairé la condamne, parce qu'il est absurde et impolitique de rejeter un acte d'hommage et de soumission au culte, dont il faudrait se glorifier comme d'une conquête, si on ne le recevait pas comme un devoir ; l'administrateur la réprouve, parce que le desservant a excédé ses pouvoirs, parce qu'il est entretenu par l'État pour remplir un ministère suivant les lois et non pas selon ses caprices, et parce que la disposition de l'église ne lui est pas laissée, mais appartient à la communauté des fidèles qui l'exerce par des délégués connus sous le nom de *marguilliers* et de *fabrique*. Mais la magistrat surtout s'en indigne.

Quel est donc ce nouveau tribunal qui va publiquement juger les consciences, et flétrir les mânes? Les lévites chrétiens veulent-ils céder en générosité à cette prêtresse d'Athènes qui s'écriait : « Non, je ne sais pas maudire. » Un mort ne parle plus; mais les témoins qui apportent sa dépouille répondent pour lui : il n'est pas plus permis au pasteur titulaire d'une église de refuser les cérémonies du rituel aux corps qui lui sont ainsi présentés par des fidèles, que de retirer l'onde du salut aux enfans nouveau-nés, ou le pain céleste aux vivans qui s'agenouillent à la sainte table. Tout refus de ce genre, tout délai, toute inquisition est un scandale, un outrage et un trouble à la paix publique dont les arrêts célèbres ont toujours fait justice. Si le parlement de Paris, dont j'avais l'honneur d'être membre, existait encore, nous aurions aujourd'hui même décrété le ministre d'un culte qui aurait compromis l'ordre public par une rigueur aussi intempestive; nous aurions saisi son temporel, et commis à sa place un desservant pourvu de raison et de charité.

« Mais les parlemens ne sont plus, la digue des ultramontains est détruite, les écoles croupissent dans l'indifférence ou l'ignorance de leurs libertés. La conspiration que nous avions contenue durant le siècle dernier se renouvelle. Il y a toujours eu une partie du clergé plus ambitieuse qu'évangé-

lique, et je ne m'irrite pas d'un résultat nécessaire de l'imperfection humaine. Or, cette partie peu nombreuse, mais remuante, aimera toujours mieux avoir un maître au Vatican qu'au Louvre, car elle est surveillée par le second, tandis qu'elle régnerait au nom du premier.

« N'existerait-il plus de ces hommes atrabilaires, qui rêvent encore aux temps chéris où sous les ciseaux d'un prélat factieux l'infortuné monarque échangeait sa couronne pour la tonsure d'un moine? Par les exemples du passé, par les agitations du présent, jugez de ce que ferait la milice ultramontaine des Hildebrand, si jamais elle ressaisissait en France une partie de l'autorité civile! J'en serais alarmé comme fidèle sujet du roi, et j'en gémirais comme chrétien. J'avoue qu'après tant de désordres, l'empire des idées religieuses serait salutaire. Mais plus je le désire, plus je crains que l'on ne se méprenne sur les moyens de l'établir; la douceur et les vertus en sont les fondemens solides; la violence et la précipitation le détruiraient à jamais. La foi ne peut que perdre dans ces hautaines prétentions de ses défenseurs. L'homme est naturellement religieux, il a besoin de croire et d'espérer; aussi les annales du monde n'offrent aucune époque où les ravages de l'incrédulité n'aient été précédés par les fautes du sacerdoce. »

Ma tête allemande était trop étrangère aux doctrines de l'Église gallicane, pour que j'osasse décider si dans les craintes de ce magistrat il n'entrait rien des préventions de son ancien métier. Cependant je remarque en général, dans les hommes qui gouvernent et dans les premiers rangs du clergé, un fonds de lumière et de modération qui ne permet pas de craindre que des écarts particuliers soient jamais bien contagieux. Une haute réputation de sagesse et de vertu est le trésor dont l'Église de France n'a pu être dépouillée; ses pasteurs et ses prélats, long-temps dispersés par l'exil, lui auraient conquis dans l'Europe cette juste renommée, si déjà elle n'y eût marché devant ces nobles martyrs. Mais l'office des trembleurs avait pris fin. La foule s'écoulait, et feu le chevalier Casto s'en allait devers l'éternité, côte à côte de la comédienne. L'Irlandais et moi nous suivîmes seuls le cortège triomphant, car don Guerillas nous dit ingénuement les raisons qu'il avait de nous quitter.

On se souvient avec quelle modestie il s'était empressé la veille de couvrir aux dépens de son lit la peau mouillée de mademoiselle Aurore : c'est le nom de la baigneuse effrayée que connaissent déjà mes lecteurs. Mais le soir don Guerillas, s'étant couché, ne tarda pas à s'apercevoir que, si, comme l'assure le proverbe, une bonne action

rafraîchit le sang, elle le rafraîchit doublement lorsqu'on a prêté sa couverture. Il ne put s'endormir, et le froid piquant de la nuit rendit par degré son malaise intolérable. Ce ne fut pourtant qu'après de longues hésitations qu'il alla réclamer la moelleuse enveloppe d'où dépendait son repos. La détentrice n'avait point l'ame ingrate, et plus le bienfait l'avait touchée, moins elle prétendait y répondre par d'imparfaits remerciemens; mais que peut offrir une bonne fille que la nature seule a dotée! L'Espagnol fut réduit à disputer pouce à pouce la possession de sa couverture, et le soleil était déjà bien haut sur l'horizon quand il en resta maître sans partage. Les irrégularités de cet événement lui laissaient dans la conscience un remords dont il voulait se soulager par l'aveu et par le repentir. Nous respectâmes sa pieuse inquiétude, et nous remîmes à un chapelain cet intéressant coupable, victime de la pudeur, du froid, et de la reconnaissance.

CHAPITRE VIII.

Réflexions embarrassantes.—Courtisans de mademoiselle Milfeuil. — Origine des Cabinets de lecture. — Le Gentilhomme campagnard. — L'Éducation des matelots. — Apparition d'un personnage mystérieux.

La dissipation dans laquelle je vivais depuis mon arrivée à Paris, m'avait distrait du but de mon voyage, de ce désir un peu tardif de retrouver ma famille; mais j'y fus ramené naturellement par la commission que m'imposaient les dernières volontés du chevalier. L'idée fort simple d'employer les papiers publics à découvrir l'existence du baron de Kant-Kruch me fit penser que la même voie pourrait servir aux recherches qui m'intéressaient personnellement. Je commençai par dresser un inventaire de la succession de ma mère, où figuraient surtout les jarretières, le pot de rouge, le psautier, et les morceaux de lettres roulés dans l'étui musqué. Mais des indices aussi futiles me laissaient dans une profonde ignorance sur la qualité de la personne qui était morte depuis vingt-quatre ans sur la route d'Halberstadt. Je ne suis point surpris que le plus sot académicien de province fasse proprement un logogryphe dont il a lui-même choisi le mot. Combien était plus pénible la situation qui m'obligeait à composer une énigme dont l'explication m'échap-

pait! J'écrivis plusieurs articles que je déchirai, parce qu'ils compromettaient ou la vertu de ma mère, ou le bon sens de son fils. Je voguais d'ailleurs entre deux écueils. Si je n'offrais au public que la charge d'un enfant inconnu, j'avais à craindre que l'égoïsme ne retînt les curieux. Si au contraire je laissais entrevoir quelque avantage dans la reconnaissance d'un fils, je devenais le jouet de cette foule d'aventuriers qui se tient à l'affût de tout mensonge dont l'exploitation promet un bénéfice. Dans cet embarras, je résolus d'attendre sur mes propres affaires une inspiration plus heureuse, et d'essayer mon talent pour les découvertes par la recherche d'un baron allemand, qui occupe ordinairement dans le monde une surface notable.

Nous vivions, l'Anglais, l'Espagnol et moi, dans une agréable intimité, et il nous arrivait souvent de mettre en commun nos observations et nos plaisirs. Je regrettais que l'Italien eût manqué si promptement à ce doux commerce. Notre société, composée d'autant de nations que d'individus, formait au sein de Paris une sorte de congrès, plus innocent que les parades diplomatiques du même nom, qui font par intervalles jaser et payer les badauds de l'Europe. Je consultai, sur le moyen de faire insérer ma demande dans les gazettes, sir O'Brunell, qui avait entre nous le dépar-

tement de la politique. « Le chemin sera court, me dit-il, et le cabinet de lecture qui est situé au rez-de-chaussée de notre hôtel, et qui correspond avec la nation journaliste, vous offrira toutes les facilités que vous pouvez désirer. Descendons chez madame ou mademoiselle Milfeuil, car, en vérité, je ne sais ce qui en est. Elle paraît associée avec son frère. Depuis que les progrès du luxe et le relâchement des mœurs ont dégoûté beaucoup d'hommes du mariage, on m'a dit que ces arrangemens de famille étaient très-fréquens dans la petite bourgeoisie de Paris, et pour les professions qui exigent la présence d'une femme. Ces sociétés équivoques se multiplieront bien davantage, si une législation raisonnable n'invite au joug du mariage, non les femmes qui ont besoin de le porter, mais les hommes qui en calculent le poids. Cette plaie de l'ordre social vaut la peine qu'on y réfléchisse (1). »

Je suivis sir O'Brunell dans l'académie de lecture, où il entra comme un familier de la maison. Mademoiselle Milfeuil occupait le comptoir de la

(1) Le mal est profond, et ses effets nous entourent. En 1815, sur 22,612 naissances, Paris n'a compté que 13,636 enfans légitimes ou réputés tels, et a eu 8,976 enfans naturels, c'est-à-dire plus du tiers et près de la moitié de la totalité des naissances. Ce n'est pas là une vaine déclamation, mais un fait positif. Le mariage, qui forme la colonne prin-

présidence, entre un gros carlin qui lui mordait ses gants, et un jeune homme efféminé qui lui contait tout bas de petites fleurettes. C'était une demoiselle un peu maigre, d'une taille souple et mobile sur son axe, et d'une *mise* trop recherchée. Son visage paraissait fatigué comme une gazette de la veille. Il ne lui restait de ses charmes que deux yeux très-beaux et très-hardis, qui régnaient avec dépit sur des déserts. Je m'approchai d'elle, et je commençai à lui expliquer la raison que j'avais de connaître l'existence de M. le baron de Kant-Kruch. A ce nom, le jeune homme qui était appuyé sur le bureau s'écrie en éclatant de rire : « Vraiment, mon cher Monsieur, vous ne pouviez « mieux vous adresser. Le baron est un des adora« teurs de mademoiselle, et nous nous réunissons « pour entendre, autant qu'il se peut, les vers « qu'il lui envoie. Au fond, c'est un bon homme, « mais une pâte de petit-maître mal levée, un de « ces Allemands qui viennent ici perdre le senti« ment de réputation, par les niaiseries dont ils « l'habillent. D'honneur, je voudrais le former.

cipale de l'ordre social actuel, est égalament miné par l'altération des mœurs et par l'inconséquence des lois. Il ressemble à l'état du polythéisme sous les premiers empereurs romains. La décrépitude paraît si avancée, que les conseils de la raison ne seraient plus compris.

« Dites-le lui bien, Monsieur, car je l'aime, et je « suis un rival généreux. » Mademoiselle Milfeuil l'interrompit, et lui dit avec beaucoup de mignardise, et en le frappant légèrement d'une lame d'ivoire qui lui servait à ouvrir des brochures : « Allons, Édouard, finissez; vous êtes un papillon « cruel, et sans pitié pour les fleurs que vous « blessez. » Après cette phrase alambiquée, s'adressant à moi, elle ajouta : « N'écoutez pas, Monsieur, « les folies de cet enfant. Le baron que vous dési- « rez connaître me fait quelquefois l'honneur de « visiter mon gymnase, et deux fois par mois j'en- « voie à son hôtel les journaux de la quinzaine « précédente, pour l'instruction du prince héré- « ditaire qu'il a accompagné en France en qualité « de chambellan de je ne sais quel petit souverain « d'Allemagne, inconnu dans l'almanach. Je vais « vous donner sa demeure par écrit. » La Corinne des gazettes traça quelques mots sur un billet qu'elle me remit, non sans avoir promené sur toute ma personne des yeux armés en course, qui me faisaient frissonner. J'admirai le contraste qui existait entre l'afféterie de ses manières, le précieux de son langage, et les javelots de ses regards.

Ma commission étant ainsi remplie, je considérai avec plus d'attention le lieu où je me trouvais. Le salon était propre, bien éclairé, et rempli de lecteurs. On l'eût pris pour un temple d'Har-

pocrate, où les langues les plus intempérantes étaient forcées de se taire. Je pensai que si, pour cette fois, l'empereur Julien revenait au jour, il reconnaîtrait ses chers Parisiens qu'il aimait tant à cause de leur gravité. L'Irlandais, qui devina le sujet de mes réflexions, me tira dans l'embrasure d'une fenêtre, et me dit à voix basse : « Ce genre d'établissement est nouveau. On se réunissait autrefois dans les cabarets, sous les auspices de la crapule et de la gaieté; mais lorsqu'une chèvre eut découvert les vertus de la fève de Moka, les tavernes furent abandonnées à la populace, et des salons s'ouvrirent dans toutes les villes pour le service de cette boisson, qui amena le raisonnement et les frondeurs. La police fit quelque temps fermer ces lieux publics à Constantinople, et à Londres durant nos guerres civiles; mais la plus violente tyrannie n'osa jamais le tenter à Paris, chez ce peuple social dont le caquet est le premier besoin. On lisait aussi la gazette dans les cafés, mais imparfaitement. Aujourd'hui la nourriture intellectuelle se sépare de la matérielle; et tandis que les liqueurs et les sorbets flattent les sens chez le limonadier, trente productions périodiques appellent chaque jour les oisifs et les penseurs dans les bureaux de lecture. Cette droguerie imprimée livre à la circulation une foule prodigieuse d'idées, méprisées peut-être à leur naissance, mais prêtes

à devenir redoutables lorsqu'elles seront l'opinion publique. Au reste, les journaux de France sont plus nombreux que variés. Passés au foulon de la censure, ils ne diffèrent que par des nuances de camayeu, et n'ont point ces couleurs chaudes et tranchantes qui donnent la vie aux papiers anglais. Ils suppléent à l'énergie par la finesse, et se font entendre à demi-mot. On prétend qu'une plus forte dose de liberté ne serait pas digestible pour les cerveaux de ce pays. »

Je pouvais juger en effet, par le calme de toutes les figures du cabinet, que les feuilles qu'on leur servait n'étaient point enivrantes. Je dois cependant en excepter la face ridée d'un vieillard, modelé en tous points sur les portraits que Molière et Boileau nous ont laissés des gentilshommes campagnards de leur temps. Celui-ci ne lisait pas, mais il attendait avec impatience que son camarade eût achevé de lire. Enfin son humeur colère n'y tint pas, et sans respect pour le silence officiel du lieu, il s'écria d'une voix de tonnerre : « Ventrebleu, « cousin! c'en est assez. Allons dîner. Au diable « celui qui inventa ces grimoires. Un coquin de « maître d'école voulut s'établir dans ma terre, et « je l'ai chassé. Il ferait beau voir que la canaille « sût lire et écrire! Où en serions-nous, nous au- « tres?..... Donnons l'exemple, allons dîner. » A cette brusque incartade, tous les lecteurs levèrent

la tête, èt fixèrent sur le vandale des regards étonnés. Sir O'Brunell, profitant de ce moment d'attention, parla ainsi au campagnard : « Je ne doute « pas, Monsieur, que vous n'ayez de justes motifs « d'aversion contre l'art qui enseigne à lire et à « écrire. Je vous respecte trop pour songer à les « combattre, et je vous demande seulement la per- « mission de rapporter un fait que je tiens de la « bouche d'un illustre membre de la Chambre des « Communes, ancien chef de la justice dans « l'Inde. (1). Nous transportons dans nos posses- « sions d'Asie un nombre considérable de marins « d'Écosse et d'Irlande. Tous les matelots écossais « savent lire et écrire, et tous les Irlandais l'igno- « rent. Or, cette seule différence sépare toutes les « habitudes de leur vie. L'Écossais cherche les oc- « casions d'écrire à sa famille et d'en recevoir des « lettres; il s'en occupe continuellement. Il est fier « de lui envoyer ses petites économies, et cette « pensée le rend sobre, appliqué, et jaloux de par- « venir. Il n'oublie pas sa patrie, et ne manque ja- « mais d'y retourner. L'Irlandais ne connaît aucun « de ces liens. Quelques mois de mer l'amènent à « un égoïsme sauvage. Rien, dans son ignorance, « ne lui rapelle sa famille, et il se croit, avec rai- « son, oublié d'elle. Il consomme tout ce qu'il

(1) M. Mackintosh.

« gagne, et se livre à la débauche. S'il peut déser-
« ter, il n'y manque pas, et grossit les bandes de
« pillards qui infestent l'Inde. Dans tous les cas,
« il est bien rare qu'il rentre sous le toit paternel.
« Ainsi, tandis que l'un est perdu pour les mœurs
« et la société, l'autre vit utilement pour sa famille
« et son pays. Les relations de l'esprit lui donnent
« les vertus du cœur, et ce prodige s'opère par un
« peu de liqueur noire étendue sur de la pâte de
« chiffon. » Le gentillâtre l'interrompit par ces mots : « Monsieur, ce que vous dites est peut-être
« fort beau ; mais je m'en soucie peu. Allons, cou-
« sin; les huîtres nous attendent. » Les deux campagnards sortirent, et un murmure d'approbation s'éleva en faveur de sir O'Brunell.

Je me disposais moi-même à quitter le cabinet de lecture, et je m'approchais de la porte lorsqu'elle fut couverte par un personnage d'un extérieur singulier. Il soulevait de sa tête un chapeau plat, à bords rabattus; sa longue soutanelle faisait douter si elle couvrait un étranger ou un Français, un moine ou un prêtre séculier. Le teint jauni et la stature haute et voûtée de cet homme, lui composaient une vieillesse artificielle. Comme je me trouvais le plus près de lui, ce fut à moi qu'il s'adressa, et il me dit après une humble inclination : « Monsieur, le portier de cette maison
« est absent, et je vous prie de m'informer si ma-

« dame Fournaise y habite. » Un nom si gai, proféré par cette figure hétéroclite, me parut d'un tel ridicule, que je m'écriai involontairement : « Mon « vénérable ! êtes-vous nommé aumônier de son « monastère? » Mon insolence excita sur le visage du moine un mouvement de colère qu'il dissimula aussitôt, et il me répondit avec l'air calme et soumis qu'il avait d'abord montré : « Jeune homme, « je crois que j'ai moins à rougir ici de ma simpli- « cité que de votre instruction. » Puis se tournant vers mademoiselle Milfeuil, il continua en ces termes : « Soyez assez bonne, Madame, pour satisfaire « à ma question. J'ai hâte de remplir un devoir de « charité. Tant que la balance de la justice divine « est suspendue, on ne peut désespérer de rien ; « mais après le moment fatal, tout est irrépa- « rable. » Mademoiselle Milfeuil donna poliment au moine l'indication qu'il désirait, et celui-ci sortit sans faire attention à moi.

Les dernières paroles de l'homme à soutane me rappelèrent aussitôt la maladie grave de madame Fournaise, dont j'avais ouï parler. De même que les grands médecins recherchent les cures extraordinaires, il me sembla que l'ame gangrenée de la présidente de l'entresol avait dû exciter le zèle de quelque célèbre directeur de conscience. Je me souvenais aussi qu'au moment de mon insulte, le visage humble et macéré du prêtre avait pris, dans

un passage aussi prompt que l'éclair, un aspect altier et pénétrant qui m'étonnait, et me poursuivait malgré moi. Je ne savais que penser de ce personage mystérieux; mais je me reprochais mes torts envers lui, et j'avais le désir de les réparer. J'espérais qu'il pardonnerait à l'étourderie de mon âge, et à la fatalité qui s'attache aux habitans d'outre-Rhin toutes les fois qu'ils veulent se faire plaisans malgré l'ordre de la nature, qui les a créés pour d'autres fins. J'ignorais qu'en France, depuis soixante ans, le respect pour les ecclésiastiques se mêlait aux mœurs du grand monde le plus corrompu. On avait compris que la raillerie était d'un bien mauvais goût contre des hommes à qui leur état interdit l'emploi des armes, et contre une profession qui, aux yeux de l'incrédule même, a sa noblesse et son utilité; mais, sans faire alors de telles réflexions, je me sentis humilié devant les témoins de ma faute, et j'allai, très-mécontent de moi-même, chercher la demeure du chambellan.

CHAPITRE IX.

Jockey singulier. — Les Sympathies germaniques. — Prévoyance d'un baron. — Libertés parisiennes.

L'itinéraire que je tenais des mains de mademoiselle Milfeuil me conduisit directement à

l'hôtel habité par le baron Kant-Kruch. Je trouvai dans son antichambre la plus étrange forme de jockey que j'eusse rencontrée de ma vie; c'était comme une créature mal débrouillée, courte et pesante; une bouche de rose laissant paraître de petites dents noires, et une figure bizarre, jeune et fraîche, encadrée par des cheveux blonds et frisés. Ce gros enfant était encore enflé par des soupirs qu'il s'efforçait de contraindre. Quand je l'abordai, je vis ses yeux bleus noyés dans les larmes, et tout ce que j'en pus tirer, en lui demandant son maître, fut un signe de la plus jolie main du monde, qui m'indiqua la porte qu'il me fallait ouvrir. Je m'avançai en effet dans les appartemens, et je n'avais plus que la pente d'une tapisserie à lever pour me trouver en face du baron, lorsque je fus retenu tout à coup par la bruyante arrivée du prince héréditaire, qui poussa une autre porte avec violence. Je ne me sentis plus la force d'avancer ni de reculer. Devenu indiscret par timidité, j'entendis malgré moi le dialogue qui s'établit entre le prince et son gouverneur.

—Comment, baron, est-il possible? Vous n'avez pas craint d'exposer mon innocence, les mœurs d'un prince héréditaire! Dans quel courroux sera mon auguste père?

—En vérité, mon prince, je ne vous comprends pas.

— Oh que si ! baron. Je viens de surprendre où vous savez le jockey qui nous sert depuis notre départ d'Allemagne. Eh bien, ce petit garçon est une femme, où je ne m'y connais pas.

— Ah ! Monseigneur, excusez....

— Fi ! baron. N'avez-vous pas rougi d'introduire auprès de moi une misérable créature ?....

— Ah ! mon prince ! n'outragez pas l'ame céleste de la comtesse de Rondeberg ; car c'est elle-même qui cire nos bottes et panse votre cheval.

— Voilà qui est drôle; contez-moi tout cela, mon cher baron.

— Mon prince, avant de vous satisfaire, permettez-moi de vous rappeler à quelles sublimes connaissances nous sommes arrivés en Allemagne sur la manière dont la Divinité gouverne les faibles habitans de ce monde. La sympathie et l'affinité sont les guides qu'elle a placés dans nos cœurs. Le grand Goëthe, et d'autres excellens professeurs, ont parfaitement établi ce dogme religieux et moral. Tant que les deux guides sommeillent, tout ce que les mortels concluent est précaire et périssable. Ainsi, dans l'union des sexes, qui est le principal but des œuvres de la Providence, on a reconnu que les pères et les époux n'avaient qu'une autorité provisoire. Aussitôt que la sympathie a découvert à un homme ou à une femme l'être corrélatif que le Créateur lui réservait, les prétendus

liens civils et naturels se dénouent d'eux-mêmes, et l'imbécile sagesse humaine prend fin là où commence l'exercice de la prédestination divine. L'action de la sympathie se manifeste de deux manières, ou par l'émotion de l'ame et l'appétit surnaturel d'un cœur à la rencontre de l'objet qui lui manquait, ou par des signes corporels et attractifs, dont la main de Dieu a daigné marquer deux amans promis l'un à l'autre sur le seuil de la vie.

La volonté suprême s'est déclarée des deux façons à madame la comtesse de Rondeberg et à moi. Vous vous souvenez, Monseigneur, que peu de jours avant notre départ, j'obtins un congé pour assister aux noces de mon cousin le feld-maréchal. J'arrivai la veille de la cérémonie au château où les deux familles étaient rassemblées. En m'égarant dans le parc, je rencontrai la jeune comtesse de Rondeberg, fiancée de mon cousin, qui se promenait seule d'un air mélancolique. Le dérangement de sa pelisse me laissa distinguer sur son épaule un signe de naissance qui représentait la moitié d'une noisette, dont le fruit mûr sortait de sa coquille. Cette vue me jeta dans un si grand trouble, que je faillis de m'évanouir. La comtesse, presque aussi émue que moi, voulut en savoir la cause. « Hélas! Madame, lui dis-je en palpitant, un grand mystère vient de se révéler. « Votre épaule est ornée d'une noisette, et moi j'ai

« apporté en naissant un signe analogue. Je ne « vous le montre pas, parce qu'il est situé sous « l'estomac, au côté gauche de l'ombilic. Il était un « peu confus les premiers jours de ma vie; mais il « se dessina bientôt très-nettement, et figura au « naturel une jeune souris bien éveillée, et cou- « verte de son léger duvet. Jugez du feu qu'a dû al- « lumer dans mes entrailles l'aspect de votre mys- « térieuse épaule. » Cette confidence déploya la toute-puissance des affinités. La comtesse se laissa doucement couler dans mes bras, en me disant : « Mon ami, je suis à toi comme la noisette est à la « souris. » Nous tombâmes aussitôt à genoux, et nous remerciâmes le ciel de nous avoir arrachés au joug des convenances humaines pour nous introduire dans la double vie des existences harmonieuses et sympathiques. Il fut arrêté que la comtesse se réfugierait à l'instant dans un village voisin, où je lui procurerais un déguisement, et qu'elle me suivrait en France où je devais accompagner Votre Altesse. Je laissai en même temps une procuration pour demander mon divorce avec madame la baronne. Tout s'exécuta conformément aux mesures que nous avions prises. Un vêtement exigu a pressé les appas un peu amples de la comtesse. Le fouet et la brosse ont été dans ses mains les trophées d'un amour héroïque; et malgré l'inégalité de nos âges, un commun délire a

confondu jusqu'ici le maître et le jockey. J'ose assurer qu'il n'y a pas dans toute la Germanie un théologien mystique ou un philosophe transcendant qui ne justifie l'irrésistible nécessité de nos amours.

—Bah ! bah ! mon auguste père donnera des coups de bâton à vous, monsieur le baron.

—En ce cas, il faudra, mon prince, que votre auguste père me les apporte à Paris, car je suis décidé à finir mes jours dans cette ville.

—Quoi! baron, vous renonceriez à cette belle clef de chambellan?

—Ah! mon prince, c'est le poids de cette belle clef qui m'a appris surtout à aimer la liberté. Je ne suis plus dans l'âge où l'on profite des révolutions, et, si je ne me trompe, ce fléau est aux portes de l'Allemagne. Je vois la division entre les Germains du nord et ceux du midi, entre les grands princes et les petits, entre les puissances purement allemandes et les puissances mixtes; entre les vainqueurs qui n'ont abattu l'empereur corse que pour imiter ses injustices et ses usurpations. Une guerre intestine règne aussi dans les esprits. La vieille noblesse méprise les gens de lettres; les universités détestent les seigneurs, et les illuminés achèvent de tout brouiller. Les rois qui ont encouragé les sociétés secrètes à expulser l'étranger, veulent briser aujourd'hui l'instrument de leur

délivrance; mais ces corps terribles et mystérieux, comme le fut la sainte Ligue des Français sous Henri III, prétendent avoir travaillé pour la patrie plus que pour ses maîtres, et poussent leurs racines jusque sous les fondemens des trônes. Les monarques vont bientôt crier à la révolte, et le Tugend-Bund à l'ingratitude. Mais ce qu'il y a de pire, c'est que le désordre, une fois commencé, ne rencontrera plus en Allemagne de frein ni de terme, tant les esprits y sont infatués de rêveries vagues et de vapeurs mystiques. A force d'exaltation religieuse, il n'y a plus de religion (1), à force de subtilités métaphysiques on n'y connaît plus de vérités positives. C'est un pays où l'on joue sans relâche la comédie des *Nuées*, et si jamais l'ordre social s'y détraque, je ne vois que les palais d'Ossian qui puissent recevoir les millions de fous qui se débattront du Rhin jusqu'à l'Oder. Trouvez bon que je me dérobe à ce chaos. Mon aïeul a été roué en Hongrie pour les plaisirs de l'empereur Léopold; mon père est mort à Spandau par ordre du grand Frédéric, et moi j'ai mesuré dix ans le

(1) Ce dégoût des croyances établies pour de pieuses chimères, gagne aussi l'Angleterre. Le méthodisme y fait des progrès journaliers, et cette secte, qui se renfermait dans une petite classe de mendians et de gens du peuple, compte maintenant parmi ses prosélytes des hommes graves et des membres du parlement.

cachot d'une forteresse pour avoir rédigé dans les États une adresse à Sa gracieuse Majesté le roi de ***. C'est assez d'épreuves pour une famille, et je dis adieu à l'Allemagne.

— Mais, baron, pourquoi préférer la France?

— Parce que son peuple vient d'être corrigé par l'expérience de tous les excès et de tous les malheurs, et qu'il a, comme on dit vulgairement, jeté sa gourme. Il s'est remis avec confiance sous la main de princes légitimes, d'un caractère modéré et d'un nom antique et chéri. Il en a reçu une Charte qui suffit aux bons citoyens, et qui a justement la poignée d'ennemis qu'il faut pour rendre sa possession plus douce, et ses défenseurs plus vigilans. Il y a dans cette nation un fonds de verve et de noblesse qui m'entraîne. Ses succès ont de la générosité, et ses revers ne sont, pour ainsi dire, que des convalescences de la gloire.

J'ai remarqué, dans les autres contrées, que les guerres civiles ont laissé après elles des génies monstrueux qui ont pris les hommes en haine, et ont demandé pour eux des fers au despotisme. Ainsi, après d'affreuses tempêtes, l'Angleterre produisit Hobbes, et l'Italie Machiavel. Mais on dirait que la France est une terre d'amour et de liberté qui ne peut nourrir d'aussi odieux prodiges. Une invincible médiocrité y a marqué de son cachet

les écrivains illibéraux (1), et leur fourmillère est restée vis-à-vis de Hobbes et de Machiavel, à la même distance que les vipères se tiennent du serpent boa. Paris est la moderne Athènes où les halles ont des Cléons, les salons des Périclès, et les boudoirs des Aspasies. Dans tous les temps, et même sous Louis XIV, cette capitale a été une république de mœurs, plus douce et plus solide que celles qu'on institue sur le papier. Votre Altesse a pu juger par elle-même combien les hommes y sont égaux devant le plaisir. Vous y apportâtes d'abord des prétentions de naissance; aussi personne ne douta de vos titres, et tout le monde vous crut un sot, et s'éloigna de vous. Mais depuis que votre grandeur a bien voulu s'oublier, depuis qu'elle a compris qu'on peut s'asseoir ici devant un prince allemand sans présenter requête, on a rendu justice à vos qualités aimables, et vous vous êtes moins ennuyé qu'il n'appartient à un personnage

(1) Ces dénominations de *libéraux* et d'*illibéraux* sont bien arbitraires. L'esprit de parti, qui se pique rarement de bonne foi, les étend ou les resserre à son gré. Le bon baron s'attache à des idées plus fixes. Dans sa doctrine, ceux qui, par leurs actions et par leurs écrits, soutiennent la Charte royale et ses principes, voilà les *libéraux;* ceux qui attaquent et veulent détruire la Charte royale et ses principes, soit avec le masque de la démocratie, soit par une goût de servitude inné ou mercenaire, voilà les *illibéraux*.

de votre rang. Cette république-là me suffit, et il faudrait être bien forcené pour en chercher une autre.

— Baron, puisque votre parti est pris, je ne différerai plus d'obéir aux ordres de mon auguste père qui me rappelle dans ses Etats; dès demain je partirai. Allons voir avant dîner cette *Sainte Famille* qu'un juif a mise en vente.

Je jugeai que le moment de me présenter était venu; en conséquence, je toussai, j'agitai la porte et je m'avançai; mais sur mes premières paroles adressées au baron, le prince nous dit que le temps le pressait, et il m'invita poliment à prendre place dans sa calèche, où je pourrais continuer ma conversation avec M. Kant-Kruch. Sans attendre ma réponse, il marcha et nous le suivîmes. En passant dans l'antichambre devant le gros jockey, dont sa découverte avait causé les larmes, il feignit, par délicatesse, de ne pas l'apercevoir; mais aux efforts que fit le baron pour nous dérober son trouble dans le même passage, je reconnus l'empire des affinités, et les conséquences de cet appétit violent que l'animal rongeur a reçu de l'Être suprême pour le fruit du noisetier.

CHAPITRE X.

Un Accident. — Les Apologues du petit Bossu. — Le Paradoxe contre la poésie.

La calèche qui nous portait s'arrêta tout à coup aux cris d'un enfant. Le prince sauta rapidement à terre, et nous l'imitâmes, bien impatiens de savoir quel accident avait suspendu notre marche. Une petite fille d'environ dix ans, effrayée par le bruit des chevaux, s'était laissée tomber dans la rue à une grande distance de la voiture. Le prince courut la relever, et l'enfant qu'il tenait dans ses bras parut rassurée; mais lorsqu'elle vit que la boue avait taché un paquet d'étoffe qu'elle portait sous son bras, elle se mit à pleurer amèrement avec tous les signes du désespoir. En déroulant le paquet, nous ne trouvâmes qu'une espèce de housse bizarre dont nous ne concevions pas l'usage. La petite fille nous dit que c'était l'unique habit de son père qu'elle venait de retirer de la boutique du dégraisseur, ce qui aurait redoublé notre étonnement si elle n'eût ajouté que son père était un petit bossu qui tenait une école dans la rue Clopin. Elle tremblait de reparaître devant lui avec la redingote endommagée, parce que le magister était naturellement très-colère, et surtout le samedi, jour où il soldait avec intérêt toutes les étrivières arriérées pendant la semaine.

Le prince n'oublia rien pour consoler cette pauvre enfant, qui avait sous des haillons une physionomie fine et délicate. Il acheta sur-le-champ cinq aunes d'un bon drap propre à vêtir le bossu dans toutes ses proportions, et il mit la petite fille dans la calèche, avec le dessein de la reconduire lui-même chez le terrible maître d'école.

Arrivés dans la rue Clopin, il fallut défiler l'un après l'autre par l'étroite allée d'une vieille maison; nous nous élevâmes, à l'aide d'un escalier obscur, jusqu'à la porte d'un grenier dont un loquet de bois soulevé par une ficelle nous procura l'entrée. L'aspect du lieu, du maître et des élèves, peignait le délabrement et la misère. Roulé comme un escargot sur le siége mal empaillé qui lui servait de chaire doctorale, le pédagogue avait devant lui un martinet déployé, et une écuelle de terre qu'il vidait avec appétit. Les petits délinquans de la semaine étaient rangés à genoux sur une file, et tout prêts à fournir le dessert du tyran quand il aurait mangé sa soupe. Pour lui, malgré ses pantoufles de cordes et son sarrau émaillé de pièces de diverses couleurs, il paraissait fier et malin; il ne prêta qu'une attention médiocre au discours du prince, jusqu'au moment où la vue du coupon de drap neuf fit épanouir son visage sournois. D'un geste il signifia la grace des coupables agenouillés, dont les

muscles lombaires étaient promis aux fêtes du martinet. Ces pauvres enfans se levèrent aussitôt en rajustant leurs chausses d'un air étonné. Mais notre surprise ne fut pas moindre quand nous entendîmes ce bossu déguenillé parler avec une aisance et une sagacité qui annonçait de l'esprit, de la littérature, de l'usage du monde, et même des vues d'un ordre plus relevé. Paris est la seule ville au monde où l'on puisse rencontrer dans un galetas de semblables originaux. Quel motif avait porté celui-ci à enfouir ses talens sous de cyniques haillons? Était-ce un César qui aimait mieux vivre le premier dans un grenier, que le second dans un bon appartement? Était-ce quelque Denys déchu qui se consolait de la perte du pouvoir en régentant des marmots, et s'apercevait à peine du petit espace qui sépare un pédant d'un despote? Ma foi je n'en ai rien su, et j'invite les curieux qui désireront en apprendre davantage, à se rendre eux-mêmes chez le magister de la rue Clopin.

Notre conférence se prolongea avec ce singulier bossu. Il nous dit que soit par un goût naturel, soit par l'idée que lui avait suggérée la ressemblance de sa taille avec l'esclave phrygien, il s'était fort adonné à l'apologue; il avoua qu'il en faisait le texte ordinaire de ses leçons, et qu'il était parvenu à composer et même à improviser des fables avec assez de facilité. Nous l'invitâmes

à nous donner un échantillon de son talent, et il se rendit à nos vœux, à condition qu'on lui indiquerait chaque fois le sujet moral sur lequel il devait établir son action allégorique. Le prince lui proposa les dangers de la mollesse et de l'adulation. Ce n'est à la vérité qu'un lieu commun, mais il sied toujours bien dans la bouche d'un prince héréditaire. Le pédagogue monta dans sa chaire, se rengorgea, et commença ainsi :

LE CHEVAL DE COUR ET LE CHEVAL D'ESCADRON.

FABLE.

Quelqu'un ayant demandé à un philosophe de l'antiquité pourquoi l'équitation était l'exercice que les princes savaient le mieux : c'est, répondit-il brusquement, parce que les chevaux ne sont pas des flatteurs. Il faut que les choses aient bien changé depuis ce temps-là, car naguère le bel Alezan, le coursier du roi de Pégu, était sorti du manège aussi souple qu'un courtisan; il interprétait un mot, un geste, un regard de son maître, et prévenait tous ses désirs. Sa Majesté pouvait dormir aux molles ondulations de son galop, et le citait pour modèle à ses chambellans.

La guerre survint, et le roi perdit une grande bataille; il s'enfuyait ventre à terre sur son élégant palefroi : mais hélas! on n'acquiert pas tant de graces sans corrompre ses qualités naturelles, et Alezan avait usé sa vigueur dans les courbettes du manège. Il tomba bientôt excédé de fatigue dans un terrain fangeux, et le roi attendit le dernier coup des ennemis qui le poursuivaient.

Heureusement un soldat, qui faisait sa retraite par le même chemin, eut pitié du monarque, et, le retirant de dessous le favori renversé, il lui donna son propre cheval, sur lequel il l'aida à monter; celui-ci n'avait ni frein doré ni rênes de soie. Né de l'aquilon sur les plateaux élevés de l'Asie, il respirait les combats. Ses crins en désordre battaient les vents; le feu jaillissait de ses naseaux, et ses jarrets semblaient être de fer; libre et impétueux, il changeait durement ses allures selon la pente du terrain qu'il avait à franchir. L'inculte énergie de cet animal belliqueux aurait sauvé le jeune monarque du Pégu, si ce dernier avait su en comprendre les mouvemens et en diriger la fougue; mais gâté par les complaisances d'Alezan, il se déconcerta, perdit l'équilibre, et fut lancé dans un marais qui termina son règne et sa vie.

Hélas! rien n'avait été convenablement ordonné dans la conduite de ce malheureux prince; son premier coursier avait été trop faible pour lui, et il se trouva lui-même trop faible pour le second : l'un l'aurait laissé dans un bourbier, et l'autre l'y précipita. O conducteurs des hommes! accoutumez-vous à vivre avec ceux dont vous aurez besoin au jour du péril!

Nous remerciâmes le magister de cet essai de son talent; mais il nous répondit : « Messieurs, « vous êtes trop bons; car au lieu de tirer tant « bien que mal ma morale d'un apologue, j'au- « rais mieux fait de citer simplement un exemple « vivant qui plaît à tous les cœurs. Vous le de- « vinez; je veux parler de deux jeunes princes, « espoir de la France, qui sont devenus chers à

« tous les guerriers, non-seulement par leur bra- « voure et leur noble popularité, mais par la « sollicitude avec laquelle ils s'occupent sans « relâche du bonheur de leurs compagnons d'ar- mes. » Cette justice, rendue par le petit bossu, nous frappa d'autant plus, que rien dans sa personne ne pouvait servir au signalement d'un flatteur.

Après avoir reçu nos éloges, le magister parut disposé à continuer. Le prince engagea poliment Noisette, c'était le nom du jokey qui avait suivi à cheval notre calèche, à proposer un sujet d'apologue. Le visage de la pauvre comtesse de Rondeberg se couvrit d'un vif incarnat, et ses regards embarrassés se promenèrent sur sa culotte de peau; mais reprenant courage, elle pria le maître d'école de remettre en honneur la bonté que tant d'égoïstes se plaisent aujourd'hui à décourager. Cette prière fut faite avec la candeur naïve qui est la grace des dames allemandes, et le bossu, tâchant d'emmieller ses paroles, récita ce qui suit :

LA FENÊTRE DU BRAHMINE.

FABLE.

Un vieux brahmine était renommé dans l'Inde pour sa bienfaisance et ses mœurs hospitalières. La petite maison qu'il

habitait sur les bords du Gange semblait appartenir à tous les voyageurs, et même depuis trois printemps une hirondelle avait suspendu son nid jusque dans la chambre du vieillard : à chaque heure elle entrait et sortait familièrement pour les besoins de sa naissante famille.

Une terrible maladie vint alors affliger cette contrée ; ses atteintes étaient invisibles, et la mort suivait de près. Les sages, initiés dans les secrets de la nature, ayant délibéré sur les moyens de conjurer ce fléau, décidèrent que le principe mortel était porté dans l'air, et qu'il fallait fermer soigneusement les lieux où les malades respiraient encore. Ce conseil fut suivi partout avec l'exactitude que donne la peur.

Cependant la contagion n'épargna pas le bon brahmine, mais il ne put souffrir qu'on usât, pour le sauver, de la précaution ordonnée par les sages de l'Inde. « Laissez, dit-il à « ses serviteurs, laissez cette fenêtre ouverte, car autrement « la pauvre hirondelle et sa couvée ne sauraient vivre. » Les serviteurs blâmèrent cet entêtement bizarre, et abandonnèrent avec mépris un insensé qui voulait périr.

Combien Brahma se joue de la science des hommes! tous les malades que la prudence avait garantis des impressions de l'air, descendirent au tombeau. Le seul brahmine, que l'haleine des vents n'avait cessé de rafraîchir, se rétablit promptement. Le peuple, témoin d'un événement si imprévu, conçut une haute idée de la médecine des hirondelles, et montre encore avec vénération la fenêtre par où les oiseaux et la santé entraient librement ensemble sous le toit du vieillard hospitalier.

Depuis ce temps, on a coutume de dire que les meilleurs remèdes sont de bonnes actions ; mais les docteurs n'en ont pas donné une consultation de moins.

Le baron, affectant alors un air de profondeur, invita le magister à lui fournir des armes contre les politiques rétrogrades qui voudraient, dit-il, nous ramener au régime du gland, parce que le gland a précédé la farine. Ces vétérans de la routine sont-ils fondés dans leurs lamentations sur le peu de cas que les princes bien avisés font de leurs conseils? L'Ésope répondit sur-le-champ :

L'ARBRE ET SON TUTEUR.

FABLE.

Un jardinier destina un jeune plant à ombrager l'entrée de sa maison; il prépara le piquet qui devait protéger l'enfance de l'arbre, en fit durcir au feu les extrémités, et le couvrit d'un beau vernis qui assurait sa durée. La plantation s'exécuta suivant les procédés de M. Duhamel, et durant trois années l'union fut complète entre le tuteur et son élève; mais les proportions de ce dernier s'étant fort développées, les liens qui l'assujettissaient se rompirent, et le piquet verni se trouva un matin renversé sur la terre; c'est de là qu'il exhala contre son pupille les plaintes les plus amères, et qu'il lui reprocha vivement tout ce qu'il avait fait pour le défendre contre la violence des tempêtes, et contre les mauvais penchans d'une aveugle jeunesse; mais du haut de sa tige ondoyante l'arbre émancipé lui répondit : « Hélas! je ne suis « point ingrat, je cède aux lois de la nature et de la nécessité : « si vous vouliez conserver l'empire, il fallait croître avec « moi. »

Il fallait croître avec moi! répéta le baron : « Par « la barbe de Lycurgue, monsieur le magister, il « y a dans ces quatre mots plus de sens que vous « n'êtes gros. » Mon tour étant venu, je voulus m'en défendre ; mais notre fabuliste insista si obligeamment, que je le priai de me tirer de la perplexité où me tenaient les débats de la Chambre des députés français, relatifs à la liberté de la presse, et de fixer mes idées sur une question qui partageait de bons esprits. Il prit la parole sans hésiter :

LE POUVOIR DES CHANSONS.

FABLE.

Dans une ville dont j'ai oublié le nom, il s'éleva un jour un grand tumulte, et les habitans furieux assiégeaient la maison du conseil où les magistrats s'étaient renfermés. Les agens de la police, bien déguisés, rôdaient aux environs, et, se saisissant d'un grand drôle qui se dirigeait du côté de la place publique avec un empressement suspect, ils le poussèrent dans l'hôtel de ville par une porte secrète. Or ce prisonnier était un homme de haute taille, jovial, effronté, et chanteur public de profession, comme l'annonçaient son violon délabré, son vieux chapeau orné de rubans, et la poche pleine de papiers qui pendait devant lui.

Introduit dans la salle du conseil on fit l'inventaire de sa marchandise, et l'on reconnut, non sans indignation, que c'étaient autant de chansons populaires fort gaiement dirigées contre les magistrats eux-mêmes. Le président, qui en lisait

une, s'écria aussitôt: « Ah! ah! l'ami, vous nous chantiez « donc sur l'air *des pendus ;* eh bien, vous allez le danser « maintenant; et si ces messieurs sont de mon avis, ce coquin « sera sur-le-champ accroché au balcon pour l'exemple. » Toute l'assemblée approuva le président, et dit que le cas d'émeute autorisait cette petite vivacité. Tandis que l'exécuteur est mandé, le chanteur, regardant ses juges avec une pitié dédaigneuse, leur adresse ces mots: « Vous êtes des « ignorans et des ingrats, ce que j'ai fait était pour votre « bien ; vous allez en juger. » Aussitôt il empoigne avec rapidité l'amas des chansons empilé sur la table, et le fait voler par la fenêtre.

Cette action excite un grand courroux dans l'hôtel de ville; mais au dehors les choses se passent autrement. Les feuilles, emportées par le vent, tombent éparses sur la place publique, et sont poursuivies par les spectateurs qu'entraîne cette nouveauté. Au lieu d'une proclamation menaçante, on reconnaît dans cette pluie de papiers de joyeux refrains et des couplets malicieux qu'on répète gaiement. On sait gré aux magistrats de cette plaisanterie, qui annonce de leur part autant d'innocence que de courage, et chacun se presse d'aller montrer à sa famille et à ses amis la facétieuse épigramme qui suffit à sa vengeance. Les échevins, qui observent comment cette multitude, un moment auparavant si furieuse, s'écoule en chantant, prennent le parti de s'esquiver eux-mêmes, et oublient qu'il leur reste à pendre leur libérateur. Mais celui-ci, s'armant de son violon, improvise le couplet suivant qui poursuit les fugitifs :

Souvenez-vous de l'aventure,
Petits esprits municipaux.
Apprenez qu'un léger murmure
Ne peut irriter que des sots,

Et qu'il faut aimer la piqûre
Qui préserve de plus grands maux (1).

Nous fîmes nos remerciemens au maître d'école, qui nous dit en souriant : « Vous ne savez pas toute « la reconnaissance que vous me devez. Il ne tenait « qu'à moi de vous débiter mes fables en méchans « vers ; car j'ai d'abord eu la faiblesse de les com- « poser dans la prétendue langue des dieux : mais « je les ai depuis mises en prose, à l'usage des « honnêtes gens de notre siècle, qui sont excédés « de poésie. On conçoit, en effet, qu'un jargon « cadencé a pu convenir, au commencement du « monde, à des sauvages sans mémoire ; mais à « présent ce jeu puéril est aussi ridicule que le

(1) Cet apologue ne doit pas être interprété hors de son véritable sens. L'auteur a eu pour but d'empêcher la vanité des hommes puissans de mettre trop d'importance à de petits écrits, et de prouver qu'en bonne politique il convient de faire une part à la malignité des oisifs. Mais cette tolérance ne s'étend pas aux provocations qui troubleraient l'ordre public. Aussi remarque-t-on que la sédition a précédé l'action de la fable, et qu'elle en est le cadre et non le fond. Il est peut-être ingénieux de montrer une émeute dissipée par des chansons éparpillées sur la place publique. Mais si au contraire le bateleur lui-même fût venu chanter ses couplets au milieu de l'attroupement, ce procédé aurait bien pu fortifier la révolte, ce qui n'est jamais excusable. Il était donc juste de l'arrêter au premier pas ; mais le pendre semble un peu fort.

« gloussement des Caraïbes, ou le récitatif de « l'Opéra. » Nous laissâmes passer ce paradoxe, afin que le bossu, qui paraissait fort irascible, ne restât pas mécontent de nous. Le prince, en sortant, glissa cinq pièces d'or dans la main de la petite fille. Comme ma commission était faite, je pris congé de la société. J'avais remis au baron le dépôt du chevalier, en y joignant quelques détails sur les circonstances de sa mort. Le baron me témoigna le désir de me revoir, et de faire connaissance avec mes amis. Il me promit que le lendemain, lorsque le départ de S. A. lui aurait rendu sa liberté, il viendrait dîner dans notre hôtel, dont le bel esprit de mademoiselle Milfeuil lui avait plus d'une fois appris le chemin.

CHAPITRE XI.

Le Dîner. — Les Récits. — L'Exorcisme. — L'Inondation. — L'Amour dans les nuages. — L'Entrée périlleuse à Rome. — Restitution de papiers importans.

La faim a fondé les sociétés humaines. La nécessité de se nourrir par la chasse ou par l'agriculture obligea les habitans de la terre à s'attrouper. C'est sans doute en commémoration de ce bienfait que les dîners sont devenus une partie

intégrante de la politique moderne, et que tant de ministres ont été grands par leur cuisinier. Voilà un assez beau préambule pour le récit du repas que je fis le lendemain de ma visite chez le fabuliste de la rue Clopin, et qui a décidé du reste de ma vie. Notre société ordinaire s'était grossie de deux nouveaux convives. On s'attend, avec raison, à trouver dans le premier le baron de Kant-Kruch, que j'avais annoncé à mes amis. Il vint sans son jockey Noisette, qui, depuis le départ du prince héréditaire, travaillait à se préparer des vêtemens de son sexe. Le second était cet ecclésiastique inconnu, que j'avais indiscrètement offensé. En rentrant avec sir O'Brunell, je le rencontrai à la porte de l'entresol, et je le priai vivement d'accepter le partage de notre dîner. Sir O'Brunell se joignit à mes instances, et fit valoir la sincérité de mon repentir. Après une résistance soutenue, il se rendit à l'observation que nous lui fîmes, qu'il serait à portée de sa malade, et pourrait encore la consoler, si elle le demandait à ses derniers momens.

Le banquet, proprement servi dans un cabinet retiré, fut aussi intéressant qu'il devait l'être entre des personnes différentes de patrie, mais semblables par la franchise du caractère et par la liberté des opinions. L'abbé recevait nos politesses avec une extrême modestie, et se renfermant à un bout

de la table dans le silence et dans la réserve, semblait ne rien voir et ne rien entendre. La conversation tomba sur le chevalier Casto. Quand le baron apprit que nous n'avions connu ce malheureux que peu d'heures avant sa mort, et que le dépôt qu'il m'avait laissé était un mystère pour nous, il assura qu'il pouvait satisfaire plus amplement notre curiosité. Il ajouta qu'à la vérité ces confidences lui rappelleraient les folies de sa propre jeunesse, mais que, dans l'âge mûr, le souvenir des premières erreurs est peut-être le meilleur soutien de notre pauvre sagesse, fragile encore sous les cheveux blancs. Il put lire dans nos yeux la confirmation de cette maxime, et il entama le récit que je vais retracer le plus fidèlement qu'il me sera possible.

« Je n'avais pas vingt ans quand j'arrachai à la tendresse de ma mère la permission de voyager en Italie. Je partis précédé de sa recommandation auprès du cardinal de Bernis, qu'elle avait particulièrement connu pendant son ambassade de Venise. Dans le dessein de me rendre directement à Rome par la route de l'Ombrie, je traversai le Tibre à Borghetto; mais le postillon me déclara qu'il était trop tard pour s'exposer dans des chemins où il n'y avait plus de sûreté pour les voyageurs. Je me résignai donc à passer la nuit dans une mauvaise auberge, me réjouissant néan-

moins, en bon luthérien, de ce que le pays le plus dévot de la terre était aussi le plus infesté de bandits.

« Après m'être empoisonné d'une triste soupe à l'huile, j'allais me mettre au lit, quand mon attention fut éveillée par la conversation de deux femmes. La cloison était délabrée, et en montant sans bruit sur une table, je vis mes voisines aussi bien que je les entendais. La plus âgée me sembla être la femme-de-chambre d'une maîtresse jeune, pétulante, et d'une beauté que le désordre du coucher me révélait en détail. O combien la nature aime à finir ses ouvrages dans cet heureux climat! Elle dépense plus de vie et plus de feu dans la composition d'une Italienne que dans celle de deux Françaises ou de quatre Allemandes. Où trouver ailleurs ces bustes si flexibles, dont une extrémité s'épanouit en épaules admirables, et l'autre en lombes hardiment projetés? La perfection que présente le sol italique dans l'arôme de ses fleurs, et l'exquise saveur de ses fruits, est une faible image de la supériorité voluptueuse de ses femmes sur leurs rivales étrangères. Pardonnez-moi cette digression, qui, en vous peignant les impressions de ma jeunesse, en expliquera un peu les égaremens.

« Le dialogue très-animé de ces deux femmes m'apprit que le lendemain était jour de fête dans

la petite ville voisine de Cività-Castellana, et que, suivant un ancien usage, le prélat devait y opérer, par l'exposition des reliques, la délivrance d'un bon nombre de possédés. La jeune personne, qui s'appelait Lucrèce, avait le dessein d'y paraître en démoniaque, et voulait que Maritozza, sa femme de chambre, l'accompagnât en qualité de mère, et sous le costume d'une pauvre jardinière des environs d'Otricoli. La duègne combattait ce caprice de toute son éloquence; mais Lucrèce était éperdument aimée par le neveu du prélat qui devait le lendemain pratiquer l'exorcisme. Elle espérait, à la faveur de son étrange mascarade, voir son amant, et lui remettre un billet, malgré la vigilance de l'oncle, qui contrariait de tous ses efforts la passion de ce jeune homme. Maritozza fut contrainte de céder à l'autorité de sa maîtresse, et toutes deux convinrent d'exécuter leur entreprise au lever du soleil.

« Je me perdais en conjectures sur l'aimable Lucrèce. Tantôt à ses caprices et à sa témérité je la prenais pour une comédienne ou une *ballerina*, et tantôt des manières nobles et des mots spirituels la séparaient de cette classe de femmes en Italie. Mais quoi qu'il en fût, l'originalité de son esprit, sa physionomie ravissante, et d'autres beautés essentielles, me mettaient hors de moi. La contagion de son caractère entreprenant m'a-

vait gagné. Je résolus de me jeter dans la même aventure que ma voisine, sans considérer les suites, et bénissant d'avance tout accident qui me rapprocherait d'une aussi charmante créature. Ma conscience me rassurait contre le reproche de fourberie, en me disant qu'aux yeux d'un pénitencier ultramontain, la différence était imperceptible entre un hérétique et un démoniaque.

« Sous le prétexte d'avoir besoin d'un guide, je fis venir un berger du pays; je lui dis que j'étais un étranger que troublait quelquefois l'esprit malin, et que s'il voulait me conduire à Cività-Castellana, sous un déguisement qu'exigeait l'honneur de ma famille, je lui aurais obligation de ma délivrance. Le pauvre homme s'enfuit effrayé; mais la vue de quelques écus, et la promesse de lui laisser ma part des aumônes, lui donnèrent un courage tout philosophique. Il me couvrit comme lui d'une peau de chèvre, et me fit monter sur son âne. Nous suivîmes le chemin de la fête, étalant sans honte cette dégoûtante misère qui signale les sujets du pape dans la campagne de Rome. J'accostai sur la route plusieurs misérables qui allaient comme moi faire les possédés; ils buvaient et chantaient fort gaiement. Je compris qu'ils étaient en possession de jouer chaque année ce rôle lucratif, et qu'ils ne voyaient pas sans envie, dans ma personne, un diablotin novice qui allait partager

leurs profits. Tout ce que j'entendis rectifia mes idées sur les exorcismes. Je jugeai que ceux qui les pratiquent ne sont pas coupables de fraude, puisque personne n'y est trompé, mais qu'ils obéissent tacitement à une ancienne coutume, de même que dans certaines villes de la chrétienté qui ne sont pas décidément en démence, des processions grotesques se conservent encore par l'empire de l'usage. Dans la suite, je demandai un jour à un officier de la cour papale, pourquoi cette cour, ayant la domination sur les puissances de l'enfer, ne leur interdisait pas pour toujours l'obsession des corps humains et féminins. « Oh! oh! me ré« pondit-il, nous en usons avec les diables, comme « les Anglais avec les renards; nous les chassons, « mais nous ne les tuons pas, afin de nous ménager « la satisfaction de les chasser de nouveau. »

« La gentille Lucrèce joignit un peu tard notre sabbat. Elle me parut céleste dans son accoutrement de sorcière. La cérémonie se passa fort bien. Au moment où un saint voile fut déployé, le chœur des obsédés fit des grimaces et des hurlemens horribles. Comme j'ignorais l'étiquette, je m'amusai à contempler cette diablerie; mais un estafier qui rôdait autour de nous avec une longue gaule m'en frappa rudement sur les oreilles: je poussai un cri de bon aloi qui me mit à l'unisson de mes honorables collègues, et ne dut point déparer la

fête. Après notre délivrance, nous allâmes tous nous laver à une fontaine; ensuite les principaux habitans de la ville nous servirent un repas pendant lequel ne cessa de voltiger autour de ma syrène de Borghetto le jeune homme qui était le véritable objet de son pèlerinage.

« L'approche de la nuit fit écouler la foule qui était venue des villages voisins, et je m'attachai aux pas de la belle Lucrèce que mon rival avait été forcé de quitter. Nous avions atteint le bas de la montagne sur laquelle est située Cività-Castellana, et nous cotoyions un ruisseau extraordinairement enflé par la fonte des neiges. Un bateau de pêcheur était légèrement fixé sur le rivage, et la violence de mes désirs, que je contenais avec peine depuis le matin, me fit tout à coup entrevoir l'utilité que je pouvais en tirer. Je feignis aussitôt, à l'aide de quelques contorsions, de rentrer dans mon état de possédé. Les paysans reculèrent de quelques pas et me jetèrent des pierres en criant : *indemoniato! indemoniato!*. Pour moi, sans perdre de temps, j'avais saisi Lucrèce par le milieu du corps, et l'avais entraînée vers le bateau où je la fis sauter avec moi par un mouvement brusque qui détacha l'embarcation du rivage. Les paysans accoururent en fureur; j'en remarquai un surtout qui m'invectivait dans un langage moins grossier que ses camarades; mais la rapidité de

l'eau, et le brouillard du soir, nous dérobèrent bientôt à leur rage impuissante.

« Cependant, la jeune femme interdite ne voyant en moi qu'un démoniaque, et se croyant réellement au pouvoir d'une divinité infernale, était loin d'opposer aucune résistance à mes entreprises. Je mis son erreur à des épreuves sérieuses et successives, sans qu'elle osât s'exprimer autrement que par des soupirs. Mais peu à peu la frayeur céda la place à la docilité, et ma victime s'accoutuma au martyre. Enfin, étonnée de la fréquence de mes accès, elle me dit avec une langueur touchante : « Seigneur possédé, combien avez-vous « donc de diables dans le corps? » A cette question, un éclat de rire m'échappa, et je lui dis le plus tendrement qu'il me fut possible, que je n'avais été ensorcelé que par elle. Je lui racontai sa conversation dans l'hôtellerie de Borghetto, et la téméraire imitation qu'elle m'avait inspirée. Cette confidence parut l'enchanter. Elle me répondit gaiement qu'elle avait eu tort de me prendre pour un lutin de profession, et qu'elle aurait évité cette méprise, si elle se fût souvenue à temps du joli coup de gaule qu'elle m'avait vu ajuster sur les oreilles. Notre intimité fut alors scellée par un accord volontaire, convenablement aux circonstances.

« Je la questionnai sur le jeune homme pour

qui elle s'était présentée aux faveurs de l'exorcisme. Elle m'expliqua avec assez de naïveté, que ses relations avec le chevalier de Malte Giuseppe Casto étaient fort récentes, que leur connaissance avait commencé par un événement singulier, et qu'en tout genre la singularité avait une influence très-prompte sur les déterminations de son cœur. On parlait alors dans toute l'Europe des expériences faites à Paris, pour voyager dans les airs par le secours du gaz hydrogène. L'abbate Cuculo, physicien romain, avait imaginé de spéculer sur cette nouveauté : son jardin était un rendez-vous où pour une certaine somme on pouvait s'élever dans un ballon retenu par une longue corde. A l'exemple de plusieurs personnes de distinction, Lucrèce voulut jouir de ce divertissement. Au moment où, pour plus de sûreté, elle s'était étendue dans la nacelle, un jeune homme, dont elle remarquait l'assiduité depuis plusieurs jours, y entra aussi, et la machine les enleva facilement. Mais par un accident auquel le chevalier Casto, qui était le second voyageur, a toujours protesté qu'il n'avait eu aucune part, le cordeau fut coupé, et le ballon, avec sa précieuse charge, se perdit dans les nues. Ce voyage involontaire se termina le lendemain matin par la descente de l'aérostat dans une plaine de l'Abbruzze, voisine d'Aquila, et, comme on le pense bien, sans aucune circon-

stance importante pour le progrès des lumières. Je fus curieux d'apprendre par la bouche de Lucrèce jusqu'à quel point le chevalier avait porté la présence d'esprit pendant une nuit si bien garantie des importuns. A défaut de son front dont l'obscurité ne me permit pas de voir la rougeur, le langage embarrassé de sa réponse confirma tous mes soupçons sur cette conférence aérienne, et la jalousie vint accroître la passion qui déjà maîtrisait mon cœur.

« Nous n'avions rien compté, pas même les heures, et au point du jour nous nous trouvâmes égarés au centre d'une immense nappe d'eau sur laquelle nous voguions rapidement. Je conjecturai que notre premier ruisseau nous avait amenés dans le Tibre débordé, et que ce fleuve jaune, dont la pente est considérable au-dessus de Rome, ne tarderait pas à nous porter morts ou vifs au milieu de la capitale du monde chrétien. La Providence, qui seule nous tenait lieu de pilote et d'aviron, nous préserva au passage de Pont-Molle. Mais depuis ce lieu jusqu'à Rome la foule s'agitait et poussait des cris d'alarme et de pitié sur notre sort. On jetait des cordes du haut des ponts, et des barques touées par des cabestans s'efforçaient de venir à notre rencontre. Pour nous, la honte et l'effroi nous rendaient insensibles au danger, et incapables de rien faire qui pût le conjurer. A peine

aperçûmes-nous qu'au moment où notre nacelle se brisait contre le pont, des bras intrépides nous lancèrent sur un radeau qui fut tiré au port par des câbles.

« Lucrèce est aussitôt reconnue et renvoyée chez elle; mais on s'empare de ma personne, et on me traduit devant le Barigel. Le contraste de mon teint blanc de Germanie avec mon costume d'un chevrier du Latium paraît suspect, et je crois reconnaître parmi ceux qui m'arrêtent le paysan colère qui m'avait maltraité la veille. Je confesse au magistrat une partie de mon aventure, et je réclame la protection de M. le cardinal de Bernis. Elle ne me fut pas inutile, car un secrétaire de ce ministre vint m'examiner dans la journée, et me fit mettre en liberté. Aussitôt que mon laquais et mon bagage, que j'avais envoyés en avant depuis Borghetto, furent arrivés, je me présentai chez Son Éminence. Les conseils que j'en reçus me touchèrent, parce qu'ils respiraient ce mélange de raison, d'esprit, de grace et de bonté qui ont caractérisé tous les actes de sa longue ambassade. Le cardinal poussa la complaisance jusqu'à m'inviter aux soupers de madame la princesse ***, où ma jeunesse aurait pu, au sein d'une familiarité décente, entendre les hommes les plus distingués de l'Europe, et voir de parfaits modèles d'instruction et d'urbanité.

« J'étais loin d'apprécier de si rares avantages. J'avais revu l'enchanteresse, et je pouvais marcher l'égal des plus fous héros de roman. J'abuserais de votre patience, si je vous racontais toute l'histoire de mes amours avec Lucrèce, de ma rivalité avec le chevalier Casto, des obstacles que m'opposa fréquemment une main invisible qui a échappé à toutes mes recherches, enfin de mes transports lorsqu'une bouche adorée m'apprit qu'un gage vivant devait cimenter notre mutuelle tendresse. Ma mère, informée de ma conduite, m'intima l'ordre de revenir en Allemagne, et la visite d'un estafier du cardinal-vicaire ne me laissa pas hésiter sur l'obéissance. Dans mon désespoir, j'envoyai à Lucrèce une promesse de mariage et une reconnaissance de l'enfant qu'elle portait dans son sein, et j'y joignis des billets pour la somme de 40,000 écus romains. Il paraît que ma lettre fut interceptée, et qu'un inconnu la livra au chevalier Casto, comme une preuve de l'infidélité de sa maîtresse. C'est au moins ce que m'apprend l'écrit de ce pauvre chevalier que vous m'avez remis. La délicatesse qu'il a eue en mourant de me faire rendre ces titres, m'a tiré d'une bien triste inquiétude, car j'avais toujours à craindre qu'on n'abusât contre moi de mes billets, où j'avais eu l'imprudence de laisser en blanc la date de la souscription et le nom du

porteur. Le malheureux chevalier me recommande aussi de rechercher l'enfant de la signora Lucrèce, qu'il n'a pu découvrir, et sur la paternité duquel il ne peut en conscience, dit-il, m'abandonner tous ses droits.

« Quoi qu'il en soit, je quittai Rome dans un état difficile à peindre. J'arrivai à petites journées à Munich, où j'attendis mon laquais, que j'avais chargé de rester à Rome et de m'apporter des nouvelles de la personne qui m'était plus chère que la vie. Il m'apprit que pour obtenir du ciel notre réunion, la tendre Lucrèce avait commencé une neuvaine à la Scala Santa, et aux catacombes où elle s'était perdue pendant trois jours, ainsi qu'un jeune pèlerin; il ajouta que pour faire diversion à l'éclat de cette aventure, elle était partie pour Naples, et avait sauvé d'une façon héroïque les jours d'un Anglais sur le mont Vésuve. »

« La Scala Santa! s'écria don Guerillas; c'est « moi. — Un Anglais au Vésuve! s'écria sir O'Bru« nell; c'est moi. » Cette double exclamation causa une vive surprise à la société. L'Espagnol et l'Anglais furent pressés d'expliquer cette énigme, et de nous révéler comment le hasard s'était plu à rapprocher autrefois, par des rapports ignorés d'eux-mêmes, les convives assemblés aujourd'hui dans un cabinet de restaurateur. Don Guerillas commença.

CHAPITRE XII.

Pèlerinage. — Scala Santa. — Pouvoir d'une jarretière. — Le Rat libérateur. — Un Irlandais et deux volcans.

« Je ne sais quel énorme péché avait commis le duc de Carracas, lorsqu'il résolut de faire en pèlerin le voyage de Rome. Ce grand d'Espagne, qui était le patron de notre famille, obtint facilement de mon père que je l'accompagnasse dans cette pieuse entreprise. Nous partîmes tous deux avec la robe et le bourdon, mendiant des sous, distribuant des pistoles, exigeant avec hauteur tout ce qui est dû à des pénitens amateurs et à des gueux opulens. Cette vie errante, qui a des attraits pour le commun des hommes, plaisait particulièrement à mon âge; mais notre arrivée dans la ville-pontificale changea nos habitudes. L'obligation de suivre toute la journée mon protecteur dans ses dévots exercices, et de lui copier le soir des casuistes et des légendaires, m'accabla d'un mortel ennui. A présent que je juge ces choses de sang-froid, je ne puis m'empêcher de partager l'opinion de plusieurs excellens docteurs de l'Église, qui condamnent un grand nombre de ces pratiques superstitieuses multipliées par un zèle sans lumières. Je ne tardai pas à éprouver l'abus qu'on peut en faire.

« La Scala Santa est un escalier de marbre que

l'on croit avoir appartenu au palais de Pilate. La dévotion consiste à monter les vingt-huit marches sur ses genoux, en récitant des prières (1). Un jour qu'en la compagnie de M. le duc je répétais cet exercice, je vis au-dessus de moi se mouvoir je ne sais quoi d'orbiculaire, si doux dans ses ressorts, et si vivant sous ses fines draperies, que j'en fus tout ému. Je devinai aussitôt que c'était une femme, et déjà je l'idolâtrai, quoique je n'eusse encore vu ni sa taille ni ses traits. Ah! si la fameuse coquette de Corinthe se fût ainsi présentée à Xénocrate, jamais ce philosophe n'eût persisté dans son rôle de statue. Le pape Clément XI, pour prévenir la dégradation de l'escalier de Pilate, en a fait couvrir les marches par des planches de noyer, et cette précaution acheva de me perdre; car un clou ayant dérangé la tunique de la per-

(1) On trouve dans Misson, tome II, page 192, une estampe de la Scala Santa. On monte de même sur ses genoux l'escalier de l'Ara Cœli, qui a cent vingt-quatre marches, et c'est principalement dans l'espoir de gagner à la loterie. Mais à présent la Scala Santa est plus en crédit que l'Ara Cœli. M. le docteur Petit-Radel y a observé des intrigues galantes, auxquelles on faisait servir cette dévotion. (*Voyage d'Italie en* 1811 *et* 1812, par M. Petit-Radel, tome II, pages 144 et 518.) M. Creuzé de Lesser raconte l'accident d'une femme allemande sur la Scala Santa. (*Voyage en Italie et en Sicile, fait* en 1801 et 1802, page 311.)

sonne qui gravissait, me découvrit une jambe divine, sur laquelle jouaient les glands d'une jarretière bleue brodée en argent. Cet aspect, qui n'eut que la durée d'un éclair, me causa une si violente palpitation, que je faillis de m'évanouir. Je gagnai, non sans peine, l'escalier latéral, que je me hâtai de descendre. Je trouvai en bas la calèche dans laquelle était venue la belle Italienne. Ses gens m'apprirent son nom et sa demeure, et un vague espoir entretint mon délire.

« Le nom de délire est en effet le seul que je puisse donner à la fièvre qui m'agitait. Je passai une nuit affreuse, ayant sans cesse devant les yeux la fatale jarretière. Cette fixité d'un objet unique est le caractère essentiel de l'aliénation mentale. Ma conduite ne certifia que trop cette misérable éclipse de ma raison. J'étais depuis quelques jours en différend avec M. le duc. Semblable à cette grande dame qui croyait se mortifier en faisant jeûner ses valets, mon protecteur, qui aimait à la fois son ame et sa peau, prétendait que je reçusse de la main de certains moines une sévère correction, dont je lui appliquerais le mérite, et il allait jusqu'à m'offrir pour cet acte de complaisance la somme énorme de cent quadruples d'or. L'espoir d'employer cette richesse au secours de ma nouvelle passion, me fit alors accepter ce marché, sur lequel mon bénéfice fut considérable;

car je trouvai un brave Transtévérin, descendant sans doute de Régulus, qui, pour vingt écus, se chargea volontiers de l'affaire, et me rapporta un bordereau d'étrivières duement signé par les frères flagellans.

« Vainqueur de ma timidité, je volai aux pieds de la signora Lucrèce, sans autre éloquence que mon égarement et mes quadruples, et demandant pour toute faveur de détacher moi-même et d'emporter ses jarretières brodées, dont la possession pouvait seule sauver ma pauvre tête. Étonnée de ma démarche, mais attendrie sur ma situation, la jeune dame refusa mes dons sans colère et sans orgueil. Elle me dit qu'elle me céderait volontiers l'ornement secret qu'un accidetn avait seul pu me faire connaître, si elle n'était liée par un vœu qui lui défendait de jamais s'en séparer. Elle enveloppa ses refus de tous les ménagemens de la douceur et de la pitié. Je la quittai un peu plus calme en apparence, mais brûlé intérieurement par le trait qui m'avait blessé. Tandis que je me retirais, quelques ordres transmis entre les domestiques me firent entendre que leur maîtresse devait le lendemain continuer ses stations dans la chapelle souterraine de Saint-Sébastien, hors des murs de Rome. C'en fut assez pour me bercer de desseins extravagans.

« Les grottes de Saint-Sébastien font partie des

grandes catacombes romaines. J'eus soin de m'y rendre muni d'un faisceau de bougies, comme les gens qui ont coutume de conduire les curieux. La signora Lucrèce ayant terminé ses prières à l'autel de la principale grotte, eut, comme je l'avais prévu, le désir de visiter quelques galeries, et je marchai devant elle. Lorsque je l'eus assez éloignée de l'enceinte consacrée au culte, et que je me vis dans la partie toute profane de ces vieilles carrières, je posai intrépidement le flambeau sous mes pieds, et je l'éteignis. Lucrèce poussa un cri d'effroi, et je lui fis reconnaître le jeune insensé dont elle avait repoussé la supplication. M. le baron nous a dit vrai : la singularité exerçait des droits puissans sur le cœur de cette dame; car en s'obstinant à garder ses jarretières, elle m'offrit d'adorables compensations que mon désespoir accepta. Mais, hélas! ce moment d'ivresse fut expié par de longues angoisses.

« Durant trois jours, nous fûmes perdus dans ce ténébreux dédale, errant à tâtons, obligés quelquefois de ramper, et nous épuisant en cris superflus. Quelques tablettes de chocolat que j'avais sur moi devaient seulement prolonger notre agonie. J'ai appris dans la suite qu'on avait essayé de nous secourir, lorsqu'on se fut aperçu de notre absence; mais les chiens qu'on lança reculaient effrayés, et le bruit des mousquets et des tam-

bours expirait sous les voûtes, sans parvenir à nos oreilles. Je renonce à vous peindre l'horreur d'une situation que les vers de Delille et le talent de Dupaty ont trop faiblement exprimée; mais je vous avouerai que mon plus affreux supplice était la divine générosité de Lucrèce, qui ne laissa pas échapper un reproche contre le barbare dont un caprice la livrait, dans la fleur de l'âge, à une mort si cruelle.

« Ma montre m'avait annoncé le troisième jour de notre captivité. Las, abattus, délivrés même du tourment d'espérer, nous étions couchés sur la terre humide, attendant la fin de notre vie dans un stupide accablement. Ce sommeil d'angoisse nous fut encore disputé par des rats qui passaient rapidement sur notre corps. Ma main, que j'étendis machinalement, en saisit un, et quoiqu'il me mordît cruellement, je ne le lâchai pas. Je me souvins à l'instant d'avoir lu dans mon enfance l'histoire d'un grand capitaine de l'antiquité, qui s'était tiré d'une caverne en saisissant la queue d'un renard. Cette inspiration fut pour moi un coup de lumière. J'attachai à l'instant à une patte de derrière de mon prisonnier le lacet dont ma main amoureuse avait affranchi le corset de Lucrèce; et nous étant levés avec courage, nous nous abandonnâmes à l'instinct de ce nouveau guide. Il nous conduisit l'espace de plusieurs milles

par une route qui me parut assez directe, et au bout de laquelle la teinte d'un faible crépuscule nous fit tressaillir d'une joie inexprimable. Nous arrivâmes au pied d'épaisses broussailles. Le rat libérateur s'y enfonça, emportant pour salaire et pour trophée le lacet de la plus belle créature du monde. Après plusieurs heures d'un pénible travail, nous sortîmes du tombeau dans la Villa Medicis, avec le bonheur ineffable de revoir le soleil, et la gloire d'avoir retrouvé une issue des catacombes sur laquelle il n'existait plus qu'une tradition vague et ancienne.

« Notre délivrance fut l'entretien de toute la ville; la signora Lucrèce se fit transporter dans sa maison. Pour moi, qui n'osais reparaître chez M. le duc de Carracas, je me cachai dans une chétive taverne, où des sbires vinrent bientôt m'arrêter; il y eut alors nécessité d'être conduit devant mon patron. Je me rappelle encore la colère de ce dévot seigneur, et ses emportemens contre un petit débordé qui allait attirer sur sa maison les malédictions du ciel. Il me fit partir sans délai pour Civita-Vecchia, et embarquer sur un vaisseau de Corfou qui se rendait à Malaga. J'eus tout loisir de cuver mon amour des jarretières, au milieu de ces vilains Grecs dont la brutalité me fit beaucoup souffrir. »

Don Guerillas ayant terminé son récit, l'Irlan-

dais prit la parole. Mais en vérité je crains que des lecteurs sérieux, tels que je les désire, ne se lassent à la fin de ces fredaines de jeunesse; c'est donc par égard pour leur gravité que je me bornerai à donner une idée succincte de ce que nous raconta sir O'Brunell.

Les Anglais, dont l'intempérance enlaidit l'âge mûr, sont ordinairement beaux dans leur première adolescence. Une taille élégante, une physionomie régulière, de grands yeux bleus et une chevelure blonde et ondoyante, étaient le portrait de sir O'Brunell à dix-sept ans. Mais une maladie de langueur allait effeuiller ce beau lis, et ses parens l'envoyèrent se ranimer sous le ciel plus doux de l'Italie. Il est plus facile de changer de climat que de tempérament. La consomption poursuivit le jeune voyageur dans le pays voluptueux des Napolitains.

Depuis plusieurs jours le Vésuve paraissait en travail, et des curieux accouraient de toutes parts pour contempler la prochaine éruption. Ces scènes de désastre plaisaient à l'ame mélancolique de sir O'Brunell; et quoique le dégoût de la vie ne le portât pas encore à attenter directement à ses jours, il recherchait les dangers qui pouvaient y mettre un terme. C'est ainsi qu'il osa monter au Vésuve, quand personne n'osait plus en approcher. Il s'arrêta non loin du sommet, dans le petit

ermitage de San Salvador, que le solitaire avait quitté. Au milieu des effroyables secousses de la montagne, qui menaçait de s'entr'ouvrir, il se mit à écrire sur la table de l'ermite une romance qui semblait le dernier chant du cygne, et une lettre informe où se peignait le désordre de ses idées. Après diverses citations d'Young, d'Hervey et de Thompson, il s'adressait au Vésuve, et l'invitait à dévorer d'un souffle rapide l'existence d'un infortuné. Fatigué d'avoir écrit, sir O'Brunell tomba dans un assoupissement qui n'était ni la veille, ni le sommeil, mais une rêverie interne et douloureuse. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il fut bien étonné de trouver, au lieu de sa romance qui avait disparu, une boucle de cheveux d'un éclat ravissant. Il reconnut aussi que sur la même page, et au bas de ses phrases lugubres, une main de femme avait écrit le refrain d'une vieille chanson calabroise, dont voici le sens : « l'Amour brûle comme « le Vésuve ; mais le volcan du dieu est préférable « à celui de la montagne. »

« Est-ce une vision ? est-ce une réalité ? Quel-« qu'un est entré ; ange ou femme ? La vraisem-« blance est pour une femme. Elle aura appris à « Résina ou à Portici qu'un jeune étranger affronte « seul les fureurs du gouffre ; sa tête et son cœur « s'enflamment à la fois, et la voilà qui vole pour « sauver un inconnu. Donc c'est une jeune femme ;

« car cette héroïque imprudence n'appartient pas « à l'âge qui calcule. » Après ce monologue, et agité par de telles pensées, l'Anglais sort de l'ermitage, et gravit le dernier sommet de la montagne, promenant au loin d'inutiles regards, et soupirant de ne rencontrer ni l'ange ni la femme témoin de son sommeil. Il arrive au bord du cratère. En temps calme les voyageurs descendent, non sans péril, quelques centaines de pas dans ce bassin jusqu'à l'orifice du vomitoire. Les plus prudens se retiennent à une corde, dont l'extrémité entoure le corps du guide. O'Brunell n'hésite pas à s'avancer sur cette pente chaude et mobile, il s'y arrête même et médite, appuyé sur un bâton qu'il a fixé dans le sol. Mais au moment de changer de place, le bois qui s'est carbonisé se brise, et le jeune homme, sans soutien, va être entraîné. Soudain une femme s'élance et le saisit dans ses bras; elle a les yeux noyés de larmes d'attendrissement, et sa bouche sourit en balbutiant le refrain qu'elle a écrit dans l'ermitage. Par ce mouvement inattendu, au lieu d'être précipité au bas du cratère, l'Anglais tombe, ainsi que sa libératrice, sur ce lit de lave pulvérisée, que les Français appellent improprement de la cendre, et à travers laquelle s'exhale, par mille trachées, la brûlante haleine du Vésuve.

Homère a voilé d'un nuage d'or l'entrevue de Jupiter et de Junon sur le sommet du Gargare.

Mais si elle avait eu lieu dans l'entonnoir du Vésuve, c'est d'une vapeur de soufre que le poète l'aurait enveloppée. Un sourd mugissement eût roulé dans les entrailles de la montagne; les couches supérieures se fussent soulevées avec un craquement sinistre, et le lin de la déesse eût été, comme celui de notre sensible Italienne, roussi par les fumeroles du cratère. L'Anglais et la belle salamandre remontaient sur la crête du bassin, lorsque celle-ci, qui sans doute avait aperçu des gens de sa suite, dit brusquement à sir O'Brunell: « Demain à Portici, huit heures du matin, » et s'enfuit avec la rapidité d'une gazelle. Un homme qui affectait une connaissance mystérieuse de ce qui s'était passé ne tarda pas à se présenter devant l'Anglais, et de s'offrir pour lui servir de guide. Ils couchèrent au bourg della Torre, où sir O'Brunell se réveilla beaucoup plus tard qu'il ne comptait, et avec un engourdissement qui ne lui sembla pas naturel. Étant monté en voiture, il fut égaré et abandonné au milieu d'un bois par son prétendu conducteur qui prit la fuite, en sorte qu'il n'arriva que le surlendemain à Portici. Selon le rapport qu'on lui fit, une jeune dame, dont le nom était ignoré, l'avait attendu la veille une grande partie de la journée avec une extrême inquiétude. Vers midi, un paysan descendu de la montagne lui annonça qu'un Anglais s'y était volontairement

donné la mort, et il apporta même la chaussure que ce jeune suicide, à l'exemple d'un fameux philosophe, avait laissée sur le bord de l'abîme en témoignage de sa résolution. La dame, navrée de douleur, avait aussitôt quitté Portici, dans la voiture d'un gentilhomme polonais qui était venu aux eaux de Bayes.

Sir O'Brunell ne douta pas qu'il n'eût été, ainsi que la belle Italienne, le jouet de fourbes conjurés contre leur amour naissant. Il se rendit à Naples, où ses informations ne purent rien lui apprendre sur sa conquête anonyme; mais en cherchant la tendresse, il rencontra le plaisir. Des sociétés gaies et vicieuses lui firent oublier la nymphe du volcan. La plénitude de la vie lui fut restituée par la dissipation, et il noya le spleen dans la coupe des plus faciles voluptés. Certes, ce dénouement trivial d'une histoire si romantique blesse les règles de la *littérature confédérée du Rhin;* mais j'avoue qu'il nous parut pour le moment beaucoup mieux assorti à la face bachique du héros et à la bourgeoise obésité de sa personne.

Ce fut seulement après avoir entendu les récits de l'Allemand, de l'Espagnol et de l'Irlandais, que nous nous aperçûmes de la contenance humble et embarrassée de notre convive religieux. Nous craignîmes d'avoir offensé l'oreille de cet homme vénérable par une conversation trop libre, et nous le

priâmes d'excuser notre inadvertance. « Hélas, « Messieurs! nous répondit-il, je suis familiarisé « par devoir avec les propos des mondains. Les faiblesses humaines sont une partie de mes études, « car celui-là connaît aussi la guerre qui va relever « les blessés sur le champ de bataille. Le hasard a « voulu que les événemens dont vous venez de « vous entretenir ne soient pas entièrement nou-« veaux pour moi. Si vous n'avez point trop de répu-« gnance à écouter les paroles d'un pauvre vieillard, « il complètera peut-être ou éclaircira quelques « points de vos narrations. » Nous nous regardâmes tous avec une grande surprise, et nous conjurâmes ce saint personnage d'être assez indulgent pour ne pas faire languir notre curiosité. Voici dans quels termes il se rendit à nos vœux :

CHAPITRE. XIII.

Révélations imprévues.—Lucrèce Figatella.—Angelo Paccanari.—La Nichée de l'amiral.—La Rauçon de l'avare.—La nuit Cabalistique.—Les Castagnettes.

« Une enfant exposée devant l'hôpital de la Pietà de Venise, y fut baptisée sous le nom de Lucrecia Figatella. L'époque de son exposition témoignait qu'elle était née des fertiles hasards du carnaval. Les directeurs l'envoyèrent, selon l'usage, en terre-ferme, pour être nourrie à la campagne. On la

confia à un tanneur appelé Paccanari, habitant le petit bourg de Kofel sur la frontière du Tyrol. Ce tanneur avait un fils un peu plus âgé que Figatella, et qu'on fit étudier de bonne heure, parce que ses parens le destinaient à entrer dans les ordres. Mais Angelo s'occupait surtout de sa sœur adoptive, et lui rendait fidèlement toutes les leçons qu'il recevait. Lorsque la petite fille déployait sa voix dans des chants agrestes, il l'accompagnait avec cette double flûte qu'on voit sculptée sur les bas-reliefs, et que les bergers du Tyrol ont seuls héritée des faunes antiques. Inséparables pendant douze années, ces enfans surprirent le secret de la nature, sans se douter qu'une découverte aussi douce ne fût plus de l'innocence.

« Sur ces entrefaites, un inspecteur de la Pietà, qui faisait sa tournée, passa dans le pays. Par malheur, en entrant à Kofel, il entendit chanter dans un verger, sur la Brenta, un de ces airs tyroliens qui font les délices de vos salons. Sa joie fut extrême quand il apprit que c'était la voix mélodieuse d'une orpheline de la Pietà. Cette maison de charité comptait beaucoup, pour attirer les aumônes, sur la musique de sa chapelle, et il ne douta pas de la sensation que produiraient les sons brillans qu'il venait d'admirer. Il réclama donc Figatella, ainsi qu'il en avait le droit; et, quelque déplaisir qu'en ressentissent Paccanari le père et tous les

habitans qui la connaissaient, le commandant autrichien donna l'ordre de la remettre à l'inspecteur. Celui-ci s'en alla donc, portant en croupe, comme un centaure impitoyable, la petite cantatrice, qui poussait alors des cris bien aigus.

« Angelo, désespéré, suivit à la course le ravisseur. On ne le ramena pas sans peine, et il voulut se donner la mort. Son père obtint qu'on le retiendrait quelque temps dans le château de Kofel, véritable nid d'aigles, où la garnison n'entre que par une échelle de cordes. Angelo, prisonnier, s'échappa par cette voie périlleuse; mais au moment d'arriver à terre, il fit une chute de dix pieds de haut sur le roc, et se blessa grièvement la jambe. Il ne consentit à sa guérison que sur la promesse positive qu'on ne s'opposerait point à son départ pour Venise. Dès qu'il se vit en état de marcher, il reçut de ses parens leur bénédiction, trois ducats, un gentil assortiment de serins, de cages et de chapeaux de paille. Ivre d'amour et de jeunesse, le futur abbé partit dans cet équipage à la recherche de sa bien-aimée. Il suivit quelque temps un convoi d'esclaves que l'on traînait vers les chiourmes de l'Adriatique. C'étaient des condamnés que l'évêque de Trente a coutume de vendre aux Vénitiens, en échange d'huile d'olive. Le même trafic qui révolte dans un prince noir, nous semble tout naturel dans un prince blanc; tant il est vrai que

la prévention et l'habitude dictent la plupart de nos jugemens!

« On écrirait un volume des aventures de ce petit chevalier errant; mais quelques faits essentiels vous suffiront. Il parvint à informer Figatella de son arrivée. Il lui fit passer un livre de prières, intitulé *la Trompette d'un cœur chrétien*, qui leur servit de dictionnaire pour une correspondance chiffrée. Cette invention diplomatique donna au jeune Tyrolien l'audace et les moyens de s'introduire dans l'hospice. Travesti en paysanne, il y fut admis comme fille du service intérieur, et put reprendre les choses au point où elles avaient été mises à Kofel.

« En ce temps, une escadre russe croisait dans l'Adriatique, et l'amiral descendait fréquemment à Venise. Ce loup de mer n'avait pu entendre sans émotion la voix de Figatella; et en effet, depuis la fameuse Vicentine des Ospitalettes, jamais la tribune grillée n'avait retenti de sons plus angéliques. Quand il apprit surtout que des accens si purs et si frais n'étaient qu'une faible image de la beauté de la cantatrice, ses désirs s'enflammèrent, et il résolut de s'approprier cette merveille. Il ne se montra ni délicat ni timide dans le choix des moyens. Depuis que des Moscovites étaient venus brûler la flotte turque sur les côtes de la mer Égée, et remuer dans son tombeau la Grèce assoupie,

le lion de Saint-Marc tremblait devant ces argonautes du nord. L'amiral se souciait peu de ce vieux gouvernement de masques, qui dans sa décrépitude oubliait les leçons de Fra-Paolo (1).

« Pendant une heure de nuit et pour quelques sequins, des Albanais escaladent les murs de la Pietà, entrent sans bruit dans la chambre de l'orpheline, en roulent précipitamment le matelas, l'assujettissent par des courroies, le chargent sur leurs épaules, et arrivent tout essoufflés chez l'ordonnateur de l'expédition. Celui-ci ouvre en palpitant l'enveloppe, et pousse un cri à la vue d'une double proie ; car Angelo et Lucrèce avaient été pris dans le même filet par les oiseleurs. Le marin promène ses regards sur cette jeune fille et ce jeune garçon, tous deux couchés à l'italienne, c'est-à-dire dans le simple état de nature ; et il ressemblait à cet âne de Buridan que les théologiens nous ont représenté indécis entre deux boisseaux d'avoine. Quoi qu'il en soit, pour éviter l'éclat et les recherches, il fait sur-le-champ

(1) Le servite Fra-Paolo Sarpi était théologien consulteur de la république. J'ai lu, dans les archives secrètes de Venise, des instructions écrites de sa main, et adressées par lui au conseil des Dix, sur la situation et la conduite de l'État. J'ai été frappé de la profondeur et de la férocité de ses conseils. Sa tête est vaste ; son cœur est de bronze. Machiavel m'a paru bien débonnaire à côté de ce terrible moine.

mettre la nichée dans une gondole, avec ordre de la transporter sur son bord, et de là dans un château qu'il occupait en Sicile.

« L'amiral suivit de près sa capture, et tourmenta fort le couple adolescent. Le ciel en eut enfin pitié, et fit de grands frais pour châtier l'oppresseur. Un affreux tremblement de terre ruina la Calabre et la Sicile, et tua le Moscovite sous les débris du château, d'où Lucrèce et Angelo sortirent miraculeusement, aussi nus qu'ils y étaient entrés. Le vieux prince *** les prit à son service, le jeune homme pour secrétaire, et la demoiselle pour sa musique. Mais s'étant avisé d'avoir peur des esprits, il exigea que Figatella vînt coucher dans sa chambre, à cause de la vertu préservative qu'on attribue en ce cas à la présence des vierges. Cette conduite immodeste eut sa récompense. Quelques jours après le prince fut enlevé par des corsaires de Salé, et vous devez vous souvenir combien les gazetiers s'amusèrent de sa mésaventure. Comme il était fort riche, les Barbaresques lui imposèrent une énorme rançon; mais comme il était encore plus avare, ils lui administrèrent régulièrement la bastonnade sans pouvoir le décider à payer. Son Altesse, opiniâtre sous le bâton, plaignait sa bourse plus que son dos, et inventait des lamentations que Molière aurait enviées. Enfin, calculant au bout d'un mois que la somme des

coups augmentait, sans que la somme de la rançon diminuât, il consentit aux sacrifices demandés, et réforma aussitôt sa maison. Les petits amans, ainsi congédiés, devinrent plus que jamais le jouet de la fortune et les enfans de l'industrie.

« Durant leur séjour en Sicile, la nécessité les réunit et les sépara tour à tour. Angelo fut successivement imprimeur, soldat, pédagogue, apothicaire et comédien. Figatella pratiqua dans diverses villes la déclamation, le chant, la danse, la pantomime, et même la voltige sur la corde et sur les chevaux; elle aimait toujours bien son petit frère de Kofel, mais elle suivait une carrière pleine de séductions. Le cœur d'une femme a d'ailleurs une logique subtile pour l'intérêt de ses plaisirs; quand il a fait à l'amour une noble place, il dispose tranquillement des accessoires, à l'exemple de ces monastères rigides, où l'on ne croit pas violer la solitude parce qu'on y réserve une pièce pour les voyageurs. Le pauvre Angelo se douta de ces licences, et voulut être rassuré. Ce fut à cette occasion qu'il passa aux genoux de sa sœur des jarretières où leur chiffre était enlacé. A cette pratique sicilienne se mêlent la religion et des sermens redoutables. Lucrèce interpréta les siens un peu judaïquement, si j'en juge par le récit du seigneur Guerillas. Elle comprit qu'elle avait juré d'être fidèle aux jarretières et non pas à l'amant. Les

malentendus ont fait plus de mal au monde que les tremblemens de terre.

« Un jour que Figatella donnait à Termini un exercice d'équitation, des Chartreux qui la virent par-dessus les murailles de leur jardin en furent si troublés, que dans la nuit cinq de ces anachorètes se sauvèrent du couvent. La sirène, mandée par le vice-roi, en fit la conquête; mais trop jalouse de son indépendance pour se charger d'un tel hommage, et ne voulant avoir un homme si puissant, ni pour ami, ni pour ennemi, elle prit le parti de venir à Rome. Une beauté fraîche et parfaite, une imagination tendre et superstitieuse, le naturel caressant et naïf, l'esprit gai, babillard et conteur, des sens alertes, la souplesse d'une Bayadère, et une extrême pénétration dans les choses de volupté, tel est le fonds qu'apportait Figatella dans cette ville toute mystérieuse, où la fortune laisse en secret agiter son urne par la dévotion, l'intrigue et l'amour. Ses succès y furent rapides : sa maison, fréquentée par la meilleure compagnie, unissait le solide au folâtre. On y traitait de politique et de modes, de promotions et de bals. La lecture d'une homélie y était suivie d'une parade, et un concert d'une neuvaine. Quelquefois, tout au travers d'une question de métaphysique, la maîtresse de la maison faisait tendre un fil d'archal dans son salon, et par d'enivrantes

attitudes surpassait tous les enchantemens d'Alcine. On voyait précisément dans Figatella ce qu'aurait été Ninon de Lenclos, si au lieu de la faire naître à Paris avec un nom et de la richesse, le hasard l'eût jetée sur les marches d'un hôpital, au milieu de la sensuelle Italie.

« Angelo suivit sa sœur, qui ne tarda pas à lui procurer une place de lieutenant dans la milice papale chargée spécialement de la sûreté de Rome; mais il prit de lui-même le triste rôle d'un cicisbé jaloux. S'il lui fallait cent ruses pour défendre assez mal son bien, il lui en fallait mille pour cacher à Figatella une surveillance dont le plus léger indice l'irritait. La passion dont il ne pouvait guérir était sa seule excuse; il tourna contre les amans les forces qu'il devait diriger contre les voleurs; aussi, faut-il le dire, les charmes de Lucrèce changeaient tous les hommes en soupirans, au point qu'ayant un jour appelé un médecin, ce fut un amoureux qui vint sous la robe d'Hippocrate, et qui, abusant des droits de la diagnostique, vit beaucoup, désira tout et n'accomplit rien. Jugez des transes et des fatigues de ce malheureux lieutenant. Pour ne parler que des faits qui vous sont connus, ce fut lui, M. le baron, qui vous poursuivit en paysan à Civita-Castellana, qui vous saisit à votre débarquement dans Rome, qui intercepta votre lettre à la signora Lucrèce, et la

livra au chevalier Casto, afin de le brouiller avec sa maîtresse. Ce fut lui qui, entrant chez l'abbate Cuculo, sans savoir que Figatella était déjà dans la nacelle, coupa furtivement la corde du ballon pour éloigner un rival. Ce fut lui, seigneur Guerillas, qui vous épia long-temps et vous arrêta de sa propre autorité à votre sortie des catacombes. Ce fut lui, sir O'Brunell, qui envoya un premier émissaire vous endormir par un narcotique, et vous égarer dans les routes du mont Vésuve, et un second pour publier votre mort, tandis que lui-même enlevait la belle de Portici, malgré sa voiture brisée, en lui procurant une place dans la chaise d'un Polonais malade. Enfin, ce malencontreux Angelo Paccanari, cet ennemi invisible qui vous a tant tourmentés, et qui se tourmenta plus que vous, c'est le pauvre pécheur qui vous parle : c'est moi-même. »

A ces mots, chacun de nous bondit de son siège, et se récria sur une rencontre aussi merveilleuse. Je priai vivement la société de permettre au père Angelo de poursuivre son récit, et de nous révéler, s'il le savait, le sort d'une femme à laquelle je prenais plus d'intérêt que je n'osais le dire. Chacun attacha sur moi des regards curieux, et le moine continua.

« Je m'étais procuré une mission afin d'accompagner ma sœur à Naples, et nous en étions re-

venus depuis quelques jours, lorsqu'une affaire très-fâcheuse éclata dans Rome. Vous avez ouï parler du fameux aventurier qu'on appelait le comte de Cagliostro, et qui était un nommé Balsamo, né à Palerme. Je l'avais connu en Sicile, lorsqu'à son retour d'Égypte et de Malte il y passa pour se rendre en France. Lucrèce s'était liée avec la belle Lorenza Feliciani sa femme. Cet audacieux imposteur venait de reparaître à Rome, après avoir fait à Paris d'illustres dupes, et s'être tiré d'un procès criminel avec plus d'honneur qu'il ne lui appartenait; mais il avait voulu répéter ses jongleries païennes dans la cité pontificale, et on le tenait enfermé dans le château Saint-Ange, où l'inquisition lui faisait son procès; elle le condamna à mort. Le pape commua la peine en une prison perpétuelle, et le thaumaturge a péri sans qu'on sache précisément si on en a l'obligation à l'art ou à la nature. Au moment de son emprisonnement, celui de mes camarades qui m'en fit part me dit qu'on accusait le comte de Cagliostro d'avoir pratiqué des opérations magiques dans un souper où plusieurs morts avaient assisté; il m'ajouta qu'on recherchait avec activité les convives de ce repas impie, et qu'on n'était pas sans soupçon sur la signora Figatella. Cette nouvelle m'atterra, parce que je connaissais l'étourderie et la crédulité de ma sœur. Je me rendis chez

elle en toute hâte : je la conduisis, pour plus de sûreté, dans une maison étrangère qui était à ma disposition, et je l'interrogeai sur les circonstances de ce fatal événement.

« Hélas! il n'était que trop vrai. Lucrèce, séduite par la comtesse de Cagliostro, s'était laissé conduire dans le souper cabalistique, ainsi que d'autres personnes des deux sexes, de la première noblesse romaine; elle ne savait pas positivement si elle avait été transportée dans l'autre monde, ou si les morts en étaient sortis, mais elle avait certainement soupé avec plusieurs d'entre eux; elle pouvait même assurer que ces revenans n'étaient point alors en état d'ombres, mais qu'ils remplissaient toutes les fonctions d'une vitalité solide et complète. Elle se souvenait d'avoir vu à table, en femmes, Rachel, Cléopâtre, Zénobie, la marquise de Pompadour; et en hommes, Moïse, Sertorius, Frédéric II, roi de Prusse, et Alexandre VI. C'était elle qui avait invité ce dernier en mémoire de sa patrone Lucrèce. Quand je lui demandai son opinion sur ces convives d'outre-monde, elle me dit que Rachel était une bonne femme fort insipide; Cléopâtre, une coureuse de la place Saint-Marc; Zénobie, une virago qui avait bu tout le vin de Champagne; et la marquise de Pompadour, une bourgeoise minaudière faisant à tout propos étalage de vertu et de politique le plus

ridiculement du monde ; que, quant aux hommes, Moïse avait fort amusé les dames par sa coiffure ; Sertorius était un sournois qui n'avait pas desserré les dents ; Frédéric II n'avait dit et fait que des malices ou de méchans vers de l'école de Baculard, et Borgia seul s'était montré un homme aimable, et un scélérat de bonne compagnie.

« Je priai ma sœur de me rapporter quelques-uns des discours de ces illustres défunts, mais elle s'y refusa obstinément. Le comte de Cagliostro avait fait jurer à tous les vivans de la compagnie de ne jamais répéter ce qui sortirait de la bouche des invités de l'autre monde. « Le langage des « mânes, leur avait-il dit d'une voix emphatique, « ne peut frapper sans péril de vulgaires oreilles. « Les faussaires qui ont publié de prétendus dia- « logues des morts, n'ont écrit que d'impertinentes « billevesées. On est, dans le tombeau, si véridique « et si exempt des préventions qui nous fascinent « la vue, que je ne connais ni gouvernement, ni « académie, ni communion, où le plus honnête « homme de mort, s'il ouvrait la bouche, ne fût « pendu comme un séditieux, rayé comme un fou, « ou lapidé comme un sacrilège. »

« Désappointé sur cet objet de simple curiosité, je voulus éclaircir une circonstance délicate qui intéressait davantage mon amour, et savoir si le banquet n'avait pas été suivi par des scènes

d'une nature plus vive ; mais mes questions furent éludées. A la rigueur, on pouvait croire que le prestige s'était borné à des illusions d'optique, telles que la fourberie des prêtres les employait pour la terreur des anciennes initiations, et telles que la fantasmagorie en a de nos jours reproduit une partie. Mais la naïve Figatella m'affirmait si bien que ces ombres avaient prouvé l'intégrité de leur organisme, et j'avais si peu de motifs pour douter sur ce point de la sûreté de son tact, que je tombai dans une inquiétude qui ne s'est jamais dissipée. A moins que Balsamo n'eût en effet des miracles à son commandement, il était bien capable de travestir en revenans des coquins de sa bande, et de couvrir d'emblèmes égyptiens une soirée de Lampsaque. Déjà on lui reprochait de faire servir à la propagation de ses rites les charmes tout naturels de sa femme Lorenza. Enfin, le rapport fait à la police de Rome sur cet infernal souper, parlait clairement d'incubes et de succubes, tels qu'ils sont décrits dans tous les procès de sorcellerie.

« Ma précaution d'éloigner Lucrèce ne fut pas inutile ; car, pendant que je la questionnais, les alguazils du saint-office se présentèrent dans sa maison pour l'arrêter : je la tins quelque temps cachée ; mais sa grossesse s'étant déclarée, je craignis que le dénouement naturel de cet état ne la

fit découvrir, et je l'engageai à partir secrètement pour le Tyrol. Elle y passa plusieurs mois chez mes parens; mais, dégoûtée de ces mœurs frugales et monotones, elle voulut revenir à la vie ambulante de comédienne, et contracta par lettres des engagemens temporaires avec les directeurs de spectacles de Hambourg, de La Haye et de Cassel. Elle se mit aussitôt en route avec le projet d'accoucher dans une de ces villes, afin que rien ne retardât pour elle l'occasion de recueillir les applaudissemens et les thalers des Allemands. La lettre qui m'annonça son départ a été la dernière, et depuis j'ai fait de vaines recherches pour apprendre le sort de la Scadaletta : c'est sous ce nom que Lucrèce était rentrée en Allemagne dans la vie comique.

« Je ne pense pas que l'entremetteur de notre correspondance m'ait trompé, car vous présumez bien que par prudence ma sœur ne m'écrivait pas directement; elle adressait ses lettres au commandeur Pinarès de Besobal; c'était un honnête garçon de Portugais, tout occupé d'idéologie, et le seul, parmi les connaissances de Figatella, qui ne m'ait point inspiré de jalousie. Leurs entretiens étaient tout spirituels, et je me souviens qu'une seule fois il s'y mêla une nuance de matière, encore était-ce dans une discussion métaphysique sur le libre arbitre. Ma sœur prétendait

qu'avec une volonté ferme, une femme peut rester maîtresse de ses sens, même à ce moment indéfinissable où la vanité persuade aux hommes qu'ils portent dans son système nerveux la plus impérieuse perturbation. Le commandeur, qui soutenait l'opinion contraîre, était possesseur de jolies castagnettes, où l'ouvrier avait incrusté de petites colombes en nacre, et dont Lucrèce avait fort envie. Il s'avisa de lui dire qu'il pariait ses castagnettes, et qu'il lui en ferait don si elle parvenait à en jouer jusqu'à la fin, sans interruption et sans perdre la mesure, tandis que..... »

Je ne laissai pas le père Paccanari finir sa phrase, et par un mouvement involontaire je m'écriai : « Ma mère a gagné, j'ai les castagnettes. » Angelo resta pétrifié, et les autres convives se pressèrent autour de moi. Je m'étais trop avancé : il n'était plus temps de reculer. J'avouai le mystère de ma naissance, et je courus dans ma chambre en chercher les monumens.

CHAPITRE XIV.

Influence des signes.—Preuves vérifiées.—De madame Fournaise, et de sa guérison par le rire.—Le pot de rouge.—Le Madrigal et la Donation.—Serment d'un Polonais.—Le Commandeur et sa Nièce.

Ma rentrée dans la salle avec les dépouilles de ma malheureuse mère, éleva parmi les convives un frémissement d'intérêt et de curiosité. Sir O'Brunell reconnut à la tête du recueil de musique le chant élégiaque qu'il avait tracé au bruit du volcan dans l'ermitage de San-Salvador. Il sut gré à Lucrèce d'avoir conservé ce larcin d'une tendresse passionnée. Il aurait peut-être été touché, si sa lourde masse avait pu l'être, et si, dans une vie anglaise, la période sentimentale ne se fermait pas à vingt-cinq ans. Don Guerillas se jeta impétueusement sur les jarretières brodées, antique talisman de sa folie. Il les pressa sur ses lèvres et sur son cœur. Sa poitrine s'enflait, des larmes inondaient ses joues, sa tête semblait perdue. Il se prosterna contre terre, répétant machinalement son ascension sur la Scala Santa, et le moment d'extase où il vit ce zodiaque d'amour; puis il se releva comme un inspiré, en déclarant qu'on lui arracherait le jour plutôt que sa conquête. Ce souvenir de vingt-cinq ans, qui rend tout à coup la flamme de la jeunesse et le délire des pas-

sions à un proscrit en cheveux blancs, peut ajouter un beau chapitre à l'ouvrage qu'un philosophe moderne a composé sur l'influence des signes.

Le père Angelo, écartant avec humeur les castagnettes, saisit le livre de prières, ce don fait par la ruse et l'amitié à la petite chanteuse de la Pietà. Il nous montra comment il servait à leur correspondance chiffrée; et en rapprochant des mots épars que Lucrèce avait soulignés avec un crayon rouge, il forma le langage naïvement lubrique de deux jeunes amans livrés à eux-mêmes. Nous blâmâmes cet art singulier de convertir en gravelures de chastes écrits; il nous parut cependant moins dangereux que la profanation de ce courtisan de Louis XIV qui tira des livres saints l'apologie du despotisme et des conquêtes. Le baron de Kant-Kruch, en parcourant les papiers renfermés dans l'étui musqué, retrouva des billets de sa main et de celle du chevalier Casto. Le père Angelo y porta aussi un regard jaloux, et reconnut l'écriture de l'inquisiteur de Venise, de l'archimandrite de M ***, et d'autres personnages éminens que le respect me défend de nommer. Dans son dépit, il fit voler au feu ces frêles et galantes archives, sans qu'il fût en mon pouvoir d'en sauver une parcelle.

Ce concours de preuves levait toute incertitude sur l'identité de ma mère avec l'adorable Figatella. Je fus embrassé provisoirement, et *sub spe rati*,

par l'Anglais, l'Allemand, l'Espagnol et le Tyrolien, sur la tête desquels flottaient quelques rayons d'une paternité que les géomètres auraient qualifiée d'excentrique. La conversation s'engagea sur les confidences mutuelles qu'on venait de se faire. Le baron de Kant-Kruch dit au père Paccanari, que, malgré son respect pour sa sincérité, il ne reconnaîtrait jamais dans lui le paysan qui l'avait si tourmenté à Rome et à Civita-Castellana, tant il y avait peu de ressemblance entre eux. Le moine lui répondit que son incrédulité était excusable, parce que l'âge et les travaux l'avaient beaucoup changé, et que d'ailleurs il s'était fait une constante étude de commander aux muscles de son visage, et de varier ses traits selon le déguisement que la nécessité lui imposait. Aussitôt, pour nous donner un exemple de la perfection de son art, il jeta bas sa soutanelle, entoura sa tête d'un mouchoir noué sur l'oreille, noircit légèrement sa barbe avec du liège brûlé, et rajeunit sa face aux dépens du pot de rouge que j'avais apporté parmi les effets de ma mère. Quand ensuite, redressant sa noble échine, il nous fit juges de la métamorphose, le baron s'écria : « Ah! c'est bien là mon pâtre effronté. Je crois le voir et l'entendre encore. « Hommage à la véracité et au talent du père « Angelo! » En reprenant le pot de rouge, je m'aperçus que la main un peu pesante du père avait

mis à découvert un papier qui en occupait le fond. Je le retirai, et je ne vis pas sans surprise deux très-petits billets, dorés sur tranche, et pliés l'un dans l'autre; je les ouvris et les communiquai à la société, qui ne put pas les déchiffrer mieux que moi. Nous présumâmes seulement qu'ils étaient écrits en langue russe ou polonaise, qu'aucun de nous n'entendait.

En ce moment une servante entra dans la salle d'un air effaré, et nous dit que sa maîtresse était à toute extrémité, et demandait, avant de mourir, à signer l'acte préparé par M. Paccanari. A ces derniers mots, le père Angelo ne fit qu'un saut jusqu'à la porte, et descendit chez madame Fournaise, sans songer à l'état bizarre dans lequel il se trouvait. Je le suivis à la hâte avec sa soutanelle que j'avais ramassée. Nous entrâmes en même temps dans la chambre de la malade, qui se tourna vers nous. La figure grotesque du vieillard fardé, avec un nœud sur l'oreille, produisit sur les traits de la vieille pécheresse une commotion que je ne saurais peindre. Je crus voir ce que nul œil humain n'a encore vu, je crus voir rire la mort. Ce mouvement fut si vif, qu'un abcès dont la mégère suffoquait, se rompit, et qu'elle recouvra sur-le-champ la volubilité de la parole; tandis que le burlesque auteur de la crise resta, son papier à la main, dans l'immobilité d'une statue. C'est ainsi

que, dans un cas semblable, l'aspect d'un singe qui se coiffait de sa calotte rouge, rendit la santé à un cardinal riant et mourant, sauf néanmoins toute comparaison entre les quatre acteurs.

Cependant madame Fournaise, trop faible pour une pareille secousse, s'évanouit, et ses jours parurent en danger. Je me souvins de l'officier de cavalerie qui tenait une maison de santé au second étage, et j'y volai sur-le-champ. Mon message fut assez mal accueilli : le docteur me dit que la malade dont je lui parlais se faisait traiter par un autre médecin ; que n'ayant pas eu la chance honorable de sa guérison, il était ridicule de lui proposer la charge de son trépas, et qu'il ne compromettrait jamais à ce point les règles du corps et son propre honneur. Je lui répondis que je n'avais pas la prétention d'attendrir un médecin, mais que je distinguais l'homme d'épée de l'homme de lancette, et que c'est au militaire que je m'adressais. « Jamais un chevalier français, lui dis-je, « a-t-il hésité à secourir une femme ? si elle est « jeune, pour le plaisir qu'elle donnera au monde, « et si elle est vieille, pour celui qu'elle lui a donné. « Or, la châtelaine vers laquelle je vais conduire « votre chevalerie a comblé la mesure de la bien- « faisance et de l'hospitalité. » L'Esculape guerrier fut vaincu par ce stratagème oratoire, et descendit avec moi. Pendant qu'il administrait à la prêtresse

d'Amathonte des gouttes spiritueuses qui la mirent en pleine convalescence, j'aidai M. Paccanari à s'habiller ; il ne put me dire que quelques mots sur les causes de sa course précipitée auprès de la malade. J'en ai eu depuis une explication plus satisfaisante.

Il est un art de convertir les scrupules en pluie d'or ; il se pratique particulièrement au chevet du lit des femmes et des malades. Paccanari avait secrètement établi une corporation de ces chimistes, qui ne portaient encore que le nom de leur fondateur, en attendant qu'ils en reprissent un plus célèbre. Si des lois sages ne tempéraient cette exploitation des consciences, les richesses du monde passeraient dans ses creusets ; elle fait son profit des substances les plus viles, et partage jusqu'au salaire de la fornication (1). Paccanari avait éventé la maladie de madame Fournaise ; et comme cette vieille fermière de vices n'avait point acquitté de tribut annuel, il lui persuada que son ame ne pouvait être rachetée que par une dona-

(1) L'obligation des courtisanes de payer au clergé le dixième des produits de leur métier est établie dans l'ouvrage de Padre Paolo, *sopra Beneficii ecclesiasti*, *ediz. Colon.* 1675, page 132. M. Bertrand de Molleville cite l'autorité de ce canoniste dans son *Histoire d'Angleterre*, tome I, p. 83. Le pape Innocent IV se portait pour héritier de tous les biens acquis par l'usure.

tion universelle. C'est la crainte qu'elle n'expirât avant d'avoir signé l'acte, qui le précipita dans une démarche infructueuse.

Quand je lui représentai que la succession me paraissait bien chétive pour tant d'empressement, il me répondit que je me trompais, que le *clapier* était en crédit et très-susceptible d'amélioration, s'il tombait en de bonnes mains. Mais voyant que ma surprise redoublait, il ajouta que son intention avait été de conserver une maison aussi bien achalandée pour le compte de ses associés, et d'en confier la gestion à quelque personne vertueuse et discrète, choisie parmi les affiliées, et qui se ferait un honneur de donner à l'ordre cette preuve de dévouement. Il prétendit qu'il fallait en toutes choses considérer le but et non les moyens, et qu'un métier infame et des gains illicites se purifiaient par la rectitude de l'intention et l'utilité de l'emploi. Il confondit la révolte de ma raison par l'autorité des plus fameux casuistes (1). Je compris alors toutes les profondeurs de l'alchimie expia-

(1) Cette doctrine, aussi abominable que pernicieuse, est l'ouvrage d'une foule d'écrivains ecclésiastiques qui sont l'opprobre de la morale et de la religion, et qu'on trouve cités avec exactitude dans l'arrêt du parlement de Paris, rendu le 6 août 1762, pour la suppression des jésuites en France. La fable de cet épisode n'a d'autre but que d'accroître la haine des gens de bien pour de telles infamies.

toire, et je vis qu'un froc avait la vertu de ces nouveaux filtres de charbon, d'où les eaux les plus corrompues sortent claires et potables.

Notre conversation avec le docteur en épaulettes nous apprit qu'il était Polonais, et qu'il avait servi en cette qualité dans les armées gigantesques de la France. Nous le priâmes de vouloir bien, lorsqu'il remonterait chez lui, entrer dans notre salle, où peut-être il nous expliquerait un écrit dont les caractères ne nous étaient pas connus. Nous le devançâmes en effet de peu de temps auprès de nos camarades, et nous lui présentâmes les deux petits billets encore teints de vermillon. C'eût été une bonne fortune pour un peintre chargé de représenter la stupéfaction, que de voir notre Polonais, sa face longue, ses yeux fixes et sa bouche ouverte. Quand il eut repris la faculté de respirer : « Messieurs, nous dit-il, vous concevrez le trouble où je suis, lorsque vous saurez que ces billets ont été écrits et signés par moi il y a plus de vingt ans. Je les adressai à un ange de bonté, et à un démon de coquetterie que j'avais eu l'occasion de ramener dans ma voiture de Portici à Rome; elle m'enchanta pendant le voyage, et me désespéra pendant le séjour. Amant délicat et romanesque, je m'éloignai en lui envoyant mes adieux au fond d'un pot de rouge, afin que la volage ne les vît qu'au moment où elle pourrait apprécier ma

perte. De quelque manière que ces billets soient arrivés dans vos mains, je n'hésite pas à vous les lire. Le premier est en vers polonais que je me permettrai de traduire pour vous en prose rimée :

Si ce carmin, pétri par l'imposture,
N'ajoute rien à tes brillans attraits,
Qu'il cache au moins, aux yeux d'une parjure,
D'un cœur sans fard les timides regrets.

Ce madrigal énigmatique s'expliquait par l'autre billet :

Je donne ma maison du faubourg de Praga à la signora Lucrèce Figatella, et à l'enfant qui pourra naître d'elle dans neuf mois à compter de ce jour.

Signé, le comte JEAN MÉTROWITZ (1).

« Parbleu, dis-je au capitaine médecin, voilà « une maison sur laquelle ces Messieurs sont té- « moins que j'ai des droits bien acquis. — J'en suis « fâché pour vous, mon cher Figatello, me répon- « dit le comte polonais, car M. de Suwarow l'a si « bien fait raser à la tartare, qu'on n'en retrouverait « pas aujourd'hui la place. » Nous fîmes quelques plaisanteries sur les singuliers éclaircissemens dont

(1) Je n'ai pas besoin de dessiner la grimace que cette lecture fit faire à M. Angelo Paccanari, qui s'était cru si fin en confiant Lucrèce au Polonais pour la soustraire à l'Anglais.

le hasard prenait plaisir à nous combler le même jour; après quoi M. le comte Métrowitz nous donna en peu de mots l'histoire de sa naturalisation parisienne.

« J'ai aimé ma patrie comme mes maîtresses. Mon sang a coulé à cette terrible bataille du 10 octobre 1794, où la Pologne expira dans les bras de son fidèle Kosciuszko. Un conquérant venu des bords de la Seine feignit de ranimer cette grande victime, et je lui dévouai mon bras. Quand les perfidies de sa politique me furent avérées, le serment militaire, et cette religion des drapeaux qui survit dans le cœur du soldat, étouffèrent mes ressentimens. Enfin le ciel punit le faux libérateur de mon pays, et son abdication rompit mes liens. J'ignore ce que les anatomistes du congrès de Vienne feront du cadavre de l'antique Sarmatie; et je compte peu sur une résurrection indépendante. J'ai donc cherché ailleurs la Pologne, et, je dois vous le dire, c'est ici que je l'ai trouvée.

« Les Polonais sont les Français du nord. L'esprit, la gaieté, l'amour des plaisirs, la folie des modes, et un fumet de vanité gasconne, caractérisent les deux peuples. Si la trompette sonne, ils montrent à l'envi de la bravoure dans les combats, de la générosité dans la victoire et de l'héroïsme dans les revers. Mais un sentiment que je porte jusqu'à la superstition, et que ne désavouera

aucun de mes nobles compatriotes, m'attache plus fortement au trône des lis. Je ne puis supporter de domination étrangère, et j'ai vu que de toutes les dynasties royales de l'Europe, une seule, et c'est la plus auguste, sentait battre dans ses veines le sang polonais. La race des Stuarts, que réchauffa un instant Clémentine Sobieska, s'est éteinte. C'est donc aux petits-fils de Marie Leczinska, que j'ai juré, foi de Polonais, un éternel dévouement.

« La paix étant faite, je n'ai pas voulu laisser rouiller le fer. Ma jeunesse valétudinaire, mes blessures, et la connaissance des topiques qui circulent dans nos régimens, ont fourni la matière de mon doctorat, et je me suis fait recevoir médecin, à peu près comme le Malade Imaginaire. Je vis joyeux, riche et indépendant. Les pratiques abondent, et tout me prospère, grace à la sagesse de ce bon peuple gaulois, qui ne manque jamais de préférer l'empirique au savant, et l'étranger à ses compatriotes. J'épouse dans peu de jours une très-pauvre fille qui m'apportera une dot immense. Son père vient de descendre de son grenier, pour prendre un équipage et un hôtel. C'est un de ces innocens faussaires qui tiennent les archives du ridicule, et sont essentiels aux progrès des sottises. On les appelle, je crois, des généalogistes. »

Le comte Métrowitz toucha par hasard les castagnettes qui étaient sur la table, et remarquant leur ciselure de nacre, il s'écria : « Je ne me trompe « pas, voilà les castagnettes du commandeur de « Besobal. — Comment, dit le père Angelo, vous « connaissez le commandeur? — Sans doute, re- « partit le comte; il loge à côté de moi, au second « étage, et tient une maison de jeu à l'aide d'une « jolie nièce qu'il a prise à bail. Qu'aurait-il fait « en Portugal, dans cette patrie difforme, qui « n'est ni métropole, ni colonie, et ne présente « plus que l'aspect douloureux d'un corps tron- « qué, dont le cœur est à Londres et la tête au « Brésil? La fierté du commandeur n'a pu s'ac- « commoder de la *prépotence* britannique; et pour « échapper à la persécution des insulaires, il s'est « retiré dans cette ville où les gens d'esprit trouvent « leur place presque aussi bien que les sots. Besobal « est un voisin d'un commerce facile et amusant, « et un original libertin, dévot et bouffon. L'his- « toire de ses castagnettes, qu'il a perdues par un « défi, est la plus drôle expérience qu'on ait ja- « mais faite sur l'union de l'esprit et de la matière. « Il vous la racontera lui-même; car, si vous le « permettez, j'aurai l'honneur de vous l'amener. »

« Non! non! criai-je de toutes mes forces, « assez de pères comme cela! assez de pères! »

CHAPITRE XV.

Que les jansénistes trouveront le plus divertissant de cette rapsodie.

Il nous restait à savoir par quelle chaîne d'événemens, ou par quel coup de la grace, l'amoureux lieutenant Paccanari s'était transformé en anachorète sur les bords de la Seine. La relation qu'il feignit de nous faire de cette période de sa vie était gâtée par l'art des réticences. Quelques entretiens particuliers que j'ai eus avec lui ont peu enrichi cette première confession. Voici au reste tout ce que j'ai pu recueillir de l'une et de l'autre source.

Demeuré sans maîtresse et sans protecteurs, et alarmé des continuelles révélations de Cagliostro, Paccanari quitte le service, et passe en Sicile; il y connaît un vieillard qui l'introduit dans une société secrète, où les trois métiers qu'il a précédemment exercés de pédagogue, de comédien et d'apothicaire, le font admettre sans autre épreuve. Quelle est cette société mystérieuse? Si on l'en croit, elle est le débris de la fameuse compagnie bannie par les princes chrétiens, et dissoute par Clément XIV. Fière et vindicative, elle se nourrit de l'espérance, trésor des exilés; aussi vivace que les Juifs, elle ne se perpétue pas à la manière des

patriarches, mais par agrégation, comme les minéraux et les Mamelucks.

Mais quelle foi peut-on ajouter aux rapports d'une corporation, qui, sans nom et sans aveu, végète à l'insu des lois? Après l'extinction des croisades, l'Europe vit aussi pendant un demi-siècle pulluler des pseudo-croisés qu'il fallut poursuivre par le fer et le gibet. Des inconnus et des aventuriers peuvent de même, sans titre et sans mission, feindre de continuer un rôle qui ne leur a jamais appartenu. Ainsi, je n'entends point garantir l'identité de ce rassemblement anonyme avec les véritables ex-jésuites, et si quelquefois la rapidité du discours m'oblige à les confondre, ce sera toujours sans déroger à cette déclaration.

Quoi qu'il en soit, les anciens de cette cabale expliquent à Paccanari les célèbres constitutions de l'ordre aboli dont ils se supposent hardiment les dépositaires. Le nouveau frère admire dans ce fléau en miniature le chef-d'œuvre du despotisme, le ciment incorruptible qui fait des enfans d'Ignace une secte, une milice, une nation à part, ennemie par essence et destructrice de toute autorité rivale (1). On le charge de remettre en

(1) « La Cour, toutes les chambres assemblées.... déclare « ledit institut inadmissible par sa nature dans tout État policé,

état des pièces avariées de l'ancien arsenal. Le vulgaire, qui s'effraie de toutes les choses occultes, s'imagine qu'on fabrique dans ce dépôt des *poudres ganganelliques*, des *encres de succession*, et autres arcanes de même efficacité. Mais moi qui n'en ai rien vu, je m'abstiens de conjectures téméraires.

Le zèle et l'habileté de Paccanari sont récompensés par une mission de confiance. On l'envoie visiter les établissemens des prétendus jésuites dans la Silésie et dans la Russie blanche; s'il n'a vu dans le comité méridional que des plans mesquins et de féroces ressentimens, il trouve dans les conciliabules du nord des idées exaltées et des fantômes grossis par les vapeurs boréales. Il semble qu'en s'approchant de l'axe du monde, l'orgueil humain rêve plus facilement à la possibilité de le mouvoir. Des réfugiés politiques, poussés au loin par la révolution et les guerres de France, se joignent aux vieux émigrés de Molina, et leurs

« comme contraire au droit naturel, attentatoire à toute au-
« torité spirituelle et temporelle, et tendant à introduire,
« sous le voile d'un institut religieux, un corps politique dont
« l'essence consiste dans une activité continuelle, pour par-
« venir par toutes sortes de voies, directes ou indirectes, sourdes
« ou publiques, d'abord à une indépendance absolue, et suc-
« cessivement à l'usurpation de toute autorité. » (Arrêt du Parlement de Paris, du 6 août 1762.)

cerveaux, frappés du bouleversement général des peuples, projettent la construction d'une nouvelle Jérusalem. « L'Europe est usée, disent-ils; elle a besoin d'être retrempée dans la barbarie; il faut la rapprocher de Dieu par l'entremise de son vicaire. La théocratie est le gouvernement naturel des faibles humains, et la monarchie universelle des papes, qui durant quelques siècles a été comprimée par la malice des pécheurs, mais qui n'a pas cessé d'exister de droit, ouvre un port à l'Europe naufragée. Les Jésuites seuls sont des nautonniers assez souples et assez forts pour opérer ce miraculeux retour. » Cette croisade de l'ignorance et des jésuites est proclamée par plusieurs écrits qu'on charge Paccanari de répandre dans les États chrétiens. J'en ai lu quelques-uns qu'il avait publiés à Paris même; et en vérité, je n'ose prédire l'issue de cette conjuration hyperboréenne, tant l'audace des uns me paraît grande, et l'aveuglement des autres incurable; tant depuis un quart de siècle on a l'habitude de voir le succès appartenir aux plus fous.

Angelo revint de ses voyages avec des idées neuves et un esprit dissimulé. Il se rendit à Vienne, où les dons et la piété d'une princesse lui permirent de commencer le rétablissement des jésuites sous un nom déguisé. Plusieurs maisons d'éducation furent élevées par lui dans les anciens

États de Venise, et confiées à des Ignaciens et à leurs adhérens, qui furent appelés Paccanaristes, du nom de leur glorieux fondateur. Mais l'archiduchesse, par les bienfaits de qui ce premier pas avait été fait, voulut que les femmes y eussent part, et Paccanari fonda par ses ordres, dans Rome même, un institut des Mères de la Foi. Hélas! il ne se vit pas sans émotion le maître d'un si séduisant bercail. L'ambition n'avait pas assez purgé son ame des frivolités de la chair. Il oublia ce que les docteurs italiens lui avaient souvent répété : « Si le ciel veut vous humilier par « des faiblesses, gardez-vous du sexe indiscret qui « engendre les scandales. » Les irrégularités qui s'aperçurent dans la taille de plusieurs jeunes dames de l'institut dénoncèrent les aberrations du directeur, et il fut traduit pour inceste spirituel dans les prisons du saint-office.

Ce lubrique procès fut instruit avec les détails et les recherches qui font les délices des criminalistes italiens. La justice, qui hésitait entre la gravité du délit et les services du délinquant, se tira sagement d'affaire en donnant au coupable l'alternative de subir une captivité perpétuelle, ou de laisser dans les mains du frater de la prison un gage irrévocable de sa continence future. Paccanari, trouvant la question aussi pénible à débattre que dangereuse à résoudre, prit le temps de la réflexion.

Il composa un dialogue entre la liberté et la virilité, où les avantages de l'une et de l'autre sont judicieusement balancés. Ce poëme, partie descriptif et partie sentimental, est divisé par stances dans le genre de celles de *Polyeucte* et du *Cid.* Chaque strophe se termine par des antithèses touchantes qui donneraient le frisson aux plus impassibles dévotes de la chrétienté. L'auteur fit bien de temporiser, car l'armée française, qui entra dans Rome sur ces entrefaites, le dégagea du fâcheux problème, et le mit tout entier en liberté.

La révolution que le glaive promenait sur l'Europe changea le cours des idées du père Angelo. Les Français expiaient par d'utiles travaux l'iniquité de leur conquête; la gloire d'assainir les marais Pontins était digne de cette illustre nation. Paccanari, qui avait du goût pour les sciences mathématiques, offrit ses services, et fut un des chefs les plus actifs de cette salutaire entreprise. Elle prit fin lorsque d'éclatans revers eurent renversé le conquérant de son trône emprunté. La cour romaine, abattue et relevée par des forces étrangères, revenait avec le sourire de la vengeance et les haines raffinées du cloître (1). Un parti se forma contre

(1) Je n'ai pas besoin de dire que le pape a depuis tempéré et arrêté ce débordement de rigueurs qu'on lui laissait ignorer. Le vertueux Pie VII se montre aussi humain sur le trône

Angelo à cause de la meilleure action de sa vie. Sa perte fut jurée par les propriétaires qui ne louaient leurs maisons que durant la saison de *l'aria cattiva*, et par tous ceux que la pêche, la chasse, les abus, les empiètemens et les déprédations de tout genre enrichissaient dans les marais Pontins, sans parler de la communauté des charlatans, droguistes, gardes-malades et autres filleuls du serpent Python. Paccanari éluda une seconde fois l'orage par sa retraite en Sicile : ce grand politique s'en alla très-confus de n'avoir pas deviné combien la peste avait d'amis.

Le fondateur des Paccanaristes fut tendrement accueilli par ses confrères ; le général de la société secrète mourut alors dans un âge avancé. Une sorte de prodige rendra mémorable l'élection de son successeur. Tandis que les frères étaient réunis pour la faire dans une chapelle déserte, un corbeau entra par la fenêtre, et se percha familièrement sur la tête et l'épaule de Paccanari. L'action de ce messager symbolique décida les suffrages du noir chapitre, qui proclama unanimement pour son chef celui qu'avait désigné le lugubre oiseau. Les

qu'il fut grand dans l'adversité. La réforme des procédures de l'inquisition, qui lui est attribuée, fait autant d'honneur à l'ame du pontife qu'aux lumières du siècle. En ôtant à la religion le glaive des bourreaux, il double le pouvoir de ses apôtres.

circonstances parurent décisives pour le succès d'un plan mûri pendant quarante années; un agent fut dépêché à Rome et un autre à Paris. Quoique occupé militairement par les nations confédérées, cette dernière ville n'en reste pas moins la capitale de l'Europe pensante, et il faudrait un grand concours de fautes et d'indignités pour la faire descendre de ce rang honorable. Son importance parut telle au chapitre, qu'il ne crut pas devoir y confier une mission à d'autres qu'à son propre général; car si les bulles se fabriquent à Rome, l'opinion, qui en fait la force, s'élabore à Paris.

Je ne dirai pas comment Paccanari a rempli jusqu'à ce jour son ténébreux emploi; et le silence qu'il s'est obstiné à garder avec moi, rendra sur ce point ma discrétion très-facile. Un accident imprévu m'a seulement livré pour peu d'instans l'instruction confidentielle qui lui avait été remise à son départ. J'en ai extrait à la hâte quelques passages dont mes lecteurs voudront bien se contenter.

Fragmens de l'instruction rédigée pour M. Angelot Paccanari, notre missionnaire en France.

..... La France où vous arrivez a moins de prévention contre les anciens jésuites, qui ne sont qu'une poignée de vieillards, que contre nos *constitutions* dont s'effraient les politiques pusillanimes de ce pays-là.

Attendez donc pour agir que l'esprit de parti vous y invite; car alors ces mêmes constitutions seront notre meilleur titre, attendu que l'obéissance passive et l'espionnage, qui en forment les deux bases, les rendent un instrument de faction excellent. Empêchez seulement que des amis indiscrets ne demandent trop haut notre rappel. Une bulle même qui nous rétablirait précipitamment nous serait nuisible. Gagnez du terrain sans bruit et sans nom. Séduisez des prélats, occupez pas à pas des écoles, des collèges, des séminaires. Nous avons toujours suivi en France cette marche furtive, et elle nous y a réussi, parce qu'elle étonne et subjugue par ses résultats l'opinion de ce peuple imprévoyant. Ainsi, qu'on ne nous rétablisse pas; mais qu'on déclare un jour que nous sommes établis. Il est plus beau de dire que nous sommes, parce que nous sommes, que d'en donner une autre raison. Le pouvoir de rappeler supposerait un pouvoir d'expulser que nous ne devons pas reconnaître.

..... Souvenez-vous que seuls, entre tous les religieux, nous faisons vœu d'obéissance absolue au Saint-Siège. Nous sommes donc sa milice privilégiée; et la France, assignée à votre mission, ne doit vous apparaître que comme un sol étranger, ou plutôt comme une terre infidèle. Ce qu'on appelle les *libertés de l'Eglise gallicane*, ce qui sauva le trône de Henri IV, et constitue l'indépendance de la couronne, sera le but constant de vos attaques. Quoiqu'on ne le dise pas ouvertement à Rome, ces libertés y sont plus odieuses que le schisme grec ou l'hérésie anglicane. Bonaparte

les sacrifia presque toutes, dans l'espoir de faire consacrer son usurpation. Ce fut la seule action louable de sa vie; il s'y montra bon Italien, et à ce titre nous lui pardonnerons beaucoup. Ainsi, point de trève avec les maximes gallicanes. Autant vous serez indifférens et mondains dans les collèges, autant les séminaires doivent vous voir zélés et absolus. Que les néophytes y soient imbibés du lait romain, de l'horreur pour les conciles, du dogme de l'infaillibilité, de la domination du spirituel sur le temporel; enfin de tous les principes précurseurs de ce beau idéal du gouvernement théocratique, de cette unique et sainte monarchie pour laquelle vous connaissez nos vœux et nos conventions.

..... Deux mille assertions, tirées de nos docteurs et de nos casuistes, et vérifiées dans le parlement de Paris, ont prouvé notre indulgence pour la fraude, l'usure, la calomnie, le vol, le recelé, le meurtre, le parjure, l'adultère, l'inceste, et autres caprices de l'humanité qui n'ont pas de nom dans cette pauvre et pudibonde langue française. Les restrictions mentales, le probabilisme, et la distinction entre le péché philosophique et le péché théologique, sont les trois talismans par lesquels on nous reproche d'effacer les limites du juste et de l'injuste (1. Au lieu de nier ces faits, il

(1) « Notre Cour déclare la doctrine morale et pratique de « ladite Société, perverse, destructive de tout principe de re- « ligion et même de probité; injurieuse à la morale chré- « tienne; séditieuse, attentatoire aux droits et à la nature de

faut en tirer parti. En croyant nous nuire, nos adversaires nous ont servis, puisqu'ils nous ont donné pour amis tous les ambitieux, les usuriers, les parjures, les calomniateurs, etc., c'est-à-dire la presque totalité du genre humain. Préparez donc avec soin l'édredon sur lequel doivent dormir les pécheurs. Soyez terribles en public et bénins en particulier, afin que vos sectateurs aient les honneurs de la vertu et les profits du vice. Etablissez-vous, dans ce siècle calculateur, compagnie d'assurance pour les ames, et que vos favoris soient aussi rassurés sur leur sort, que le stupide Hindou lorsqu'il tient dans ses mains la queue d'une vache; « que les péchés s'expient aujourd'hui avec plus de « gaieté et d'aisance qu'ils ne se commettaient autre- « fois (1). »

..... Maintenez notre ancien système d'éducation. Le suffrage des grands y était notre seul but, et vous l'obtiendrez encore par les mêmes moyens. Que l'instruction soit molle et superficielle; vous plairez aux enfans. Que le fils d'un homme titré, ne fût-il qu'un sot, remporte toujours les palmes de l'esprit et du talent, et quand il entrera dans le monde, que ses maîtres travaillent encore à sa fortune; vous flatterez ainsi

« la puissance royale, à la sûreté même de la personne sacrée « des souverains, et à l'obéissance des sujets; propre à exciter « les plus grands troubles dans les États, et à former et en- « tretenir la plus profonde corruption dans le cœur des hom- « mes. » (Arrêt du Parlement de Paris, du 6 août 1762.)

(1) Passage tiré d'un livre des jésuites de la Flandre, et cité au parlement par un conseiller des enquêtes.

l'ambition des pères. Que chaque collège ait un théâtre où les écoliers jouent habituellement la tragédie, la comédie, l'opéra et le ballet, et que les danseurs de l'Opéra y apportent l'émulation, comme ils faisaient autrefois en sautant sur les planches de notre collège de Louis-le-Grand. Puisque ce monde est un théâtre, que pouvons-nous faire de mieux que de lui préparer de jolis comédiens? Par ce régime antipédantesque, vous gagnerez toutes les mères. Quand vous aurez ainsi accaparé la confiance des grands, le reste tombera à vos pieds; car vous êtes chez une nation vaine où la bourgeoisie aspire surtout à imiter les classes supérieures.

..... Guerre à mort à l'Université! Depuis plus de deux siècles, elle est notre ennemie; elle voulut nous étouffer au berceau. Elle sera toujours notre rivale dans l'éducation, et notre antagoniste dans les principes théologiques. Tous les moyens sont légitimes pour la détruire. Attachez-vous de préférence aux trois suivans: 1° la diffamer *per fas et nefas*; 2° introduire dans son sein quelques-uns de nos affiliés, pour y allumer la discorde; 3° retirer de sa domination le plus grand nombre d'établissemens qu'il sera possible. Ces signes de notre influence secrète nous gagneront les ames lâches et intéressées, qui reçoivent leur conscience des décrets de la fortune.

..... Votre opération la plus délicate et la plus importante sera de vous emparer de l'armée. Quand on tient les bras d'un monarque, on est plus tranquille sur ses intentions. Vous procéderez avec mesure. D'a-

bord vous ferez donner un aumônier à chaque régiment, et vous veillerez à ce que ce soit un des nôtres. Ensuite vous établirez dans chaque ville de garnison une ou plusieurs congrégations de soldats, en célébrant l'avantage de posséder une armée pieuse et chrétienne. Si vous obtenez ce point, le drapeau suivra la bannière, et la France est à nous. Cette entreprise décisive fut tentée par nos pères en 1716. Le régent Philippe d'Orléans et le comte de Broglie la firent échouer. Mais les Français, qui n'ignorent rien autant que leur propre histoire, ne sont pas dans l'usage de profiter de l'expérience du passé. Tâchez de découvrir et de supprimer le registre du conseil de la guerre où cette grande affaire est consignée. Hélas! pourquoi ne fut-elle pas couronnée du succès? Le révolution de 1789 n'aurait pas eu lieu : nous l'aurions faite auparavant.

..... Dans le commencement, vous poursuivrez les héritages avec modération, pour éviter des procès scandaleux, et vous dissimulerez vos opérations de commerce, parce que le souvenir de nos banqueroutes à Marseille et aux Antilles n'est pas assez effacé. Affiliez-vous néanmoins à Paris un conseil d'amis, où il sera utile de compter deux experts écrivains, deux agens de change, six notaires et vingt-quatre marguilliers, gens de bonne renommée, propres à être des dépositaires et des prête-noms.

..... Il existe encore un bon nombre d'esprits parlementaires, et d'anciennes familles jansénistes. C'est une espèce farouche, que des habitudes graves et des

mœurs austères rendent incorruptible. Il n'y a point de composition à espérer avec ces gens qui pensent que les lazarets et les paratonnerres sont moins indispensables à la France que ne le seraient des parajésuites. Mais ces stoïciens ont peu de souplesse et d'usage du monde : ils feront des fautes dont vous aurez soin de profiter. Attaquez-les par le ridicule. Ameutez contre eux la populace, et attachez-vous celle-ci par des superstitions, et notamment par celles que la Sorbonne a réprouvées. Vous vous emparerez au reste de toutes les classes de la société par les congrégations. Vous savez que nous les inventâmes durant la sainte ligue; et cette origine nous apprend quelle en doit être la direction et la puissance. Ayez recours, s'il le faut, à des prodiges. Mais faites des croyans avant de faire des miracles, et n'imitez pas les fous qui perdirent leur considération dans le cimetière de Saint-Médard. Si l'on vous répète qu'une princesse a dit qu'il fallait vivre avec les jésuites et mourir avec les jansénistes, ne récusez pas ce partage où nous avons tout à gagner. Dans l'ordre commun, on vit trente ans, et l'on ne meurt qu'une seconde. Il est bien d'ailleurs dans l'infirmité humaine de préférer les compagnons de la vie à ceux de la mort.

..... Quant à la multitude de ceux qu'on appelle incrédules, esprits forts, philosophes, ne vous en effrayez point. Allez droit à eux, et prouvez-leur que nous sommes plus leurs amis qu'ils ne pensent.

Argumentez d'abord des faits; c'est une logique à la portée de tout le monde. Lorsque Ganganelli brisa

notre institut, par qui avons-nous été recueillis et conservés pour les âges futurs? n'est-ce pas par les deux seuls philosophes qui fussent alors sur le trône, Frédéric de Prusse et Catherine de Russie? Par qui les opinions les plus hardies ont-elles été soutenues? n'est-ce pas par notre père Bougeant favorisant le matérialisme, notre père Hardouin détruisant tous les fondemens de la foi, notre père Pétau ressuscitant l'arianisme, notre père Berruyer transformant les livres saints en romans grivois, notre père Pichon rasant toutes les barrières du ciel, notre père Gresset immolant les pratiques du cloître au babil d'un perroquet? Quand nos religieux ont été rendus au siècle, n'ont-ils pas persévéré dans les mêmes doctrines? Voyez notre père Millot qui déchire l'Eglise dans ses histoires, notre père Guymond de La Touche qui proclame la loi naturelle dans ses vers, notre père de Leyre et notre père Marsy qui arment l'incrédulité par leurs analyses de Bacon et de Bayle, notre père Raynal qui crée le fanatisme de l'impiété, notre père Cérutti qui se montre le premier et le plus brillant des révolutionnaires. Enfin, puisqu'on doit juger des maîtres et de l'enseignement par les principes et la conduite des élèves, ne manquez pas de faire remarquer que c'est dans nos colléges et par nos soins qu'ont été formés les chefs de la philosophie moderne, et les plus violens détracteurs du culte, tels que Voltaire, d'Alembert, Diderot, et tant d'autres disciples de notre société.

Dites ensuite que ces faits étaient la conséquence de nos maximes. Que sommes-nous en effet? Des politiques

en robe noire, idolâtres à la Chine, et luthériens en Saxe. Notre indifférence pour toutes les croyances avait passé en proverbe, et l'on sait de quelle protection nous avons couvert ceux qu'on nommait dans le siècle dernier les *athées molinistes*. Qu'est-ce que la religion, dans l'état où elle sort du creuset de nos casuistes? Peut-on la définir autrement que « la loi naturelle, moins les remords? » Mais ne dites pas tout; car ces pauvres esprits forts nous paraissent bien faibles pour supporter tout le symbole de Loyola (1). . . . . . .

. . . .

CONCLUSION.

Le pain qui est rompu sous la tente de l'Arabe ne forme pas un nœud plus saint que celui dont

(1) On a pu remarquer que je n'ai point parlé de l'enseignement du régicide, dont le reproche, fait si souvent aux jésuites, vient d'être renouvelé avec force et précision dans deux ouvrages de M. S***, ancien magistrat. Je n'ai pas pensé qu'une accusation aussi grave dût trouver place dans un livre de pure plaisanterie, et d'ailleurs il me répugnait de l'étendre sur tout une société. Les ex-jésuites que j'ai connus étaient de fort honnêtes gens, et auraient eu horreur de cette infernale doctrine. Si l'on en excepte les pères Lavalette et de Sacy, et quelques autres fourbes de cette classe, les jésuites français offraient une réunion de religieux estimables et instruits. L'unité du pouvoir dans la main du général, et l'obéissance aveugle de tous les membres, permettaient à la Société de se servir des gens de bien, même pour un mauvais

notre dîner venait d'enchaîner tous ses convives. Le souvenir de la belle Figatella était le ciment invisible de notre union. Si trop de faiblesses semblaient l'environner, ma piété les couvrait d'un voile filial, et je respectais le sein à qui ma naissance avait coûté la vie. Mais après vingt-cinq ans, le nom d'une femme adorée agitait sans douleur l'ame de ses vieux amis, et les berçait de nouveau des illusions de leur jeunesse; car telle est la bizarrerie du cœur humain, que le tableau de ses premiers égaremens et la mémoire même de ses amoureux chagrins ne pénètrent pas sans quelque douceur sous les glaces de la sagesse.

Il fut convenu que notre volonté continuerait ce que le hasard avait si heureusement commencé,

dessein, sans avoir besoin de les corrompre et de les initier à ses secrets. Elle les employait pour décoration, comme cet architecte français qui, ayant à bâtir pendant l'interrègne un palais de législateurs, mit au dehors de la porte l'Hospital et Sully, Colbert et d'Aguesseau. S'il reste en France des ex-jésuites sans fonctions, il est juste et sage de leur en confier de proportionnées à leur mérite, et j'en dis autant des jeunes Français qui aspireraient à suivre la même carrière. Mais c'est précisément parce qu'on peut employer les individus, qu'il n'y a nulle nécessité de remonter une corporation dangereuse pour le moment, et plus encore pour l'avenir. Lorsque Henri IV le fit, il y fut entraîné par des motifs qui, si on en croit Sully, devraient au contraire en dissuader ses successeurs.

et qu'un repas de famille nous réunirait au moins deux fois par semaine. Nous cherchâmes un peintre d'une imagination assez vive et d'un talent assez flexible pour créer sur nos seules indications le portrait de l'enchanteresse qui devait encore présider à nos fêtes. Nous eûmes le bonheur de rencontrer ce précieux thaumaturge dans l'auteur des charmans tableaux d'*Endymion*, d'*Hippocrate*, du *Déluge* et d'*Atala*. Par un privilège assez rare, M. Girodet, qui peint l'homme avec la vigueur d'Annibal Carrache et du Dominiquin, tient en réserve pour les femmes la touche de Raphaël et du Corrège; et quand il eut à exprimer sur la toile du *Paradis d'Ossian* l'idéal de leur beauté, son génie trouva un type inconnu qui, sans doute jusqu'alors, était resté caché dans les cieux.

Cet arrangement n'est au reste que provisoire, car notre société compte se resserrer bientôt par une habitation et une vie commune. Nous n'avons pas oublié, dans notre utopie, le commandeur portugais, madame la comtesse de Rondeberg, mademoiselle Milfeuil le bel-esprit, mademoiselle Aurore, qui redeviendra aussi pure que son nom, ni même notre petit bossu le fablier. Soit que M. Paccanari accomplisse ses vastes projets par un triomphe public, ou par des succès clandestins, nous serons ses affiliés de robe courte; c'est un hommage que nous payons par prudence et par

justice à la corporation dont il est le mandataire. A travers tout le mal et tout le bien qu'on a dit de cette Société fameuse, on convient qu'elle a toujours eu pour ses partisans une indulgence sans bornes, et pour ses amis une fidélité à toute épreuve. Le crédit qu'on acquiert par sa constance est un noble et puissant ressort; les jésuites en tirèrent de longs avantages, et les Anglais lui devront la gloire d'épouvanter un jour le globe par une banqueroute de géans.

J'ai atteint la moitié du but de mon voyage; déjà je regarde la France comme mon pays d'adoption, et cette préférence n'est pas le caprice d'un jeune homme, mais le froid jugement d'un cosmopolite. Je m'attache à la douce contrée à qui les hommes que j'aime sont venus de presque tous les points de l'Europe demander le refuge et les consolations qu'ils n'ont pu trouver chez eux. Ce serait un lieu commun de vanter le climat, les mœurs et la perfection de la vie sociale qui distinguent cette terre des Francs; la politique, qui, semblable aux tempêtes de l'atmosphère, roule aussi ses tourbillons chargés d'aérolithes, semble devoir longtemps y respecter nos têtes. La seconde moitié de cette belle année 1814 est un présent que la Providence a voulu faire aux Français après tant d'orages. Je n'ai pas trop de toutes les religions que je professe, pour en remercier le suprême bien-

faiteur des mondes. Je me mêle à ce peuple échappé des antres de Polyphême, et chantant sa délivrance sous la protection d'un trône qui se relève entre la paix, la raison et la clémence.

J'éprouve un peu plus de difficulté à satisfaire le second désir qui m'a conduit sur les rives de la Seine; le père que je cherchais échappe encore à mes regards incertains; le lieu où je suis né est un problème qu'une bataille n'a pu résoudre; loin d'en être mieux instruit, j'ignore à présent jusqu'à l'élément au sein duquel ma conception s'opéra. Qui pourra me dire si j'ai été créé sur l'eau par M. Kant-Kruch, baron allemand; dans l'air, par M. le chevalier de Malte Guiseppe Casto, noble italien; sous terre, par le magistrat espagnol don Guerillas; dans le feu, par l'honorable Irlandais sir O' Brunell; au son des castagnettes, par le commandeur portugais Pinarès de Besobal; sur un essieu au galop des chevaux, par M. le comte Jean Métrowitz, castellan polonais. Et que sais-je, enfin! peut-être dans l'autre monde, par l'ombre damnée d'Alexandre Borgia? Pour me tirer de ce ténébreux labyrinthe, la loi vient m'offrir son petit lampion; c'est à sa lueur, m'a-t-on dit, que les familles s'arrangent bien ou mal, et que chacun prend sa place dans ce grand colin-maillard du genre humain. Or, voici comme je raisonne : Angelo Paccanari fut le premier et le constant ami de la belle Lucrèce;

on le vit jaloux, malheureux et trompé. Ce fut donc presque un mari, et par conséquent presque un père, suivant la maxime *pater est quem nuptiæ demonstrant*. J'ajoute à cette argumentation légale le penchant qui m'entraîne vers un homme dont le génie m'a subjugué depuis le jour où je l'offensai par une raillerie, dont les anciennes erreurs garantissent l'indulgence, et dont les emplois nouveaux me promettent un appui. Mon vœu n'a point été rejeté par ce grave personnage, et la reconnaissance s'est faite avec les tempéramens qu'exigeaient la décence et la politique.

Mon établissement étant ainsi terminé, il ne me reste qu'à prendre congé des lecteurs dont la bienveillance ne s'est pas lassée de mes récits. Je les prie de pardonner, en faveur de ma jeunesse et de ma bonne foi, les images et les opinions de détail qui auraient pu leur faire quelque peine dans le cours de cet écrit. Dans tous les cas, je conserve l'espoir qu'ils ne regarderont pas comme trop malavisé celui qui, devant fixer son existence d'homme et de citoyen, a choisi pour sa patrie la France, et pour son père le général des jésuites.

Signé FIGATELLO PACCANARI.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

Pages.

OBSERVATEURS DE LA FEMME, ou Récit exact de ce qui s'est passé à la séance de la Société des Observateurs de la Femme, le mardi 2 novembre 1802.......... 1

LA NOURRITURE D'UN PRINCE, ou le Danger des coutumes étrangères; récit fait dans l'encan de Pertinax, par un barbier syrien de l'empereur Commode........... 98

LE PÊCHEUR DU DANUBE, histoire racontée par le commissaire qui vendit à l'encan la cour de l'empereur Commode, suivant l'ordre qu'en avait donné Pertinax son successeur.................................. 123

TRAITÉ DES COUPS, et de leur application aux divers usages de la vie.................................. 153

LE JARDINIER DE SAMOS, ou le Père du Sénat; fragment d'un manuscrit grec trouvé dans la ceinture d'un philosophe éclectique vendu, corps et biens, à l'encan de Pertinax.................................. 169

PARALLÈLE MORAL ET PHYSIOLOGIQUE DE LA DANSE, DU CHANT ET DU DESSIN, où l'on compare l'influence de ces trois exercices sur la résistance des femmes aux séductions de l'amour.................................. 211

L'ENFANT DE L'EUROPE, ou le Dîner des Libéraux à Paris, en 1814.

CHAPITRE PREMIER. Naissance.—Bataille.—La Vieille et la Chèvre.—Six Religions.—Un Inventaire.—

Pages.
Les Amours polyglottes. — Projet de voyage.... 255
Chap. II. Entretien sur les ravages et les plaisirs de la guerre. — Berceau de l'art dramatique. — Un duel. — Infortunes de don Guerillas................ 261
Chap. III. Une Femme vendue à bon marché, et payée cher. — Facétie des jurés. — Un Pendu pour faire nombre. — Une Élection. — La Presse. — Les Contrebandiers. — Naufrage................. 270
Chap. IV. Arrivée à Paris. — Population d'un hôtel. — Sérénité et allégresse. — Le Novateur financier. — L'éléphant et le Mammouth. — Les Caricatures. — La Visite par méprise..................... 277
Chap. V. Impôt moral. — Chevaliers de la Calomnie. — Suicide manqué sur le Pont-Neuf. — Francs-Maçons proscrits. — Sonnet fatal. — Combien il est difficile de faire un opéra..................... 289
Chap. VI. La Comédie française. — Enthousiasme public. — Dialogue sur une ampliation d'étiquette. 298
Chap. VII. — Une Lettre. — Une Danse. — Un Bain. — Un Enterrement. — Une Couverture........ 310
Chap. VIII. Réflexions embarrassantes. — Courtisans de mademoiselle Milfeuil. — Origine des Cabinets de lecture. — Le Gentilhomme campagnard. — L'Éducation des matelots. — Apparition d'un personnage mystérieux......................... 323
Chap. IX. Jockey singulier. — Les Sympathies germaniques. — Prévoyance d'un Baron. — Libertés parisiennes................................. 333
Chap. X. Un Accident. — Les Apologues du petit Bossu. — Le Paradoxe contre la poésie......... 343
Chap. XI. Le Dîner. — Les Récits. — L'Exorcisme. — L'Inondation. — L'Amour dans les nuages.

Pages.

— L'Entrée périlleuse à Rome. — Restitution de papiers importans. 354

Chap. XII. Pèlerinage. — Scala Santa. — Pouvoir d'une jarretière. — Le Rat libérateur. — Un Irlandais et deux volcans........................ 368

Chap. XIII. Révélations imprévues. — Lucrèce Figatella. — Angelo Peccanari. — La Nichée de l'amiral. — La Rançon de l'avare. —La Nuit caballistique. — Les Castagnettes..................... 380

Chap. XIV. Influence de signes. — Preuves vérifiées. — De madame Fournaise, et de sa guérison par le rire. — Le Pot de rouge. — Le Madrigal et la Donation. — Serment d'un Polonais. — Le Commandeur et sa Nièce........................... 396

Chap. XV, que les jansénistes trouveront le plus divertissant de cette rapsodie........ 408

Conclusion.. 423

FIN DE LA TABLE.



